

A close-up photograph of a woman's back and shoulders. She is wearing a yellow historical dress with white lace trim on the shoulder. A multi-strand pearl necklace is draped around her neck, and a single pearl is suspended from a chain. Her hands are clasped in front of her. The background is dark and out of focus.

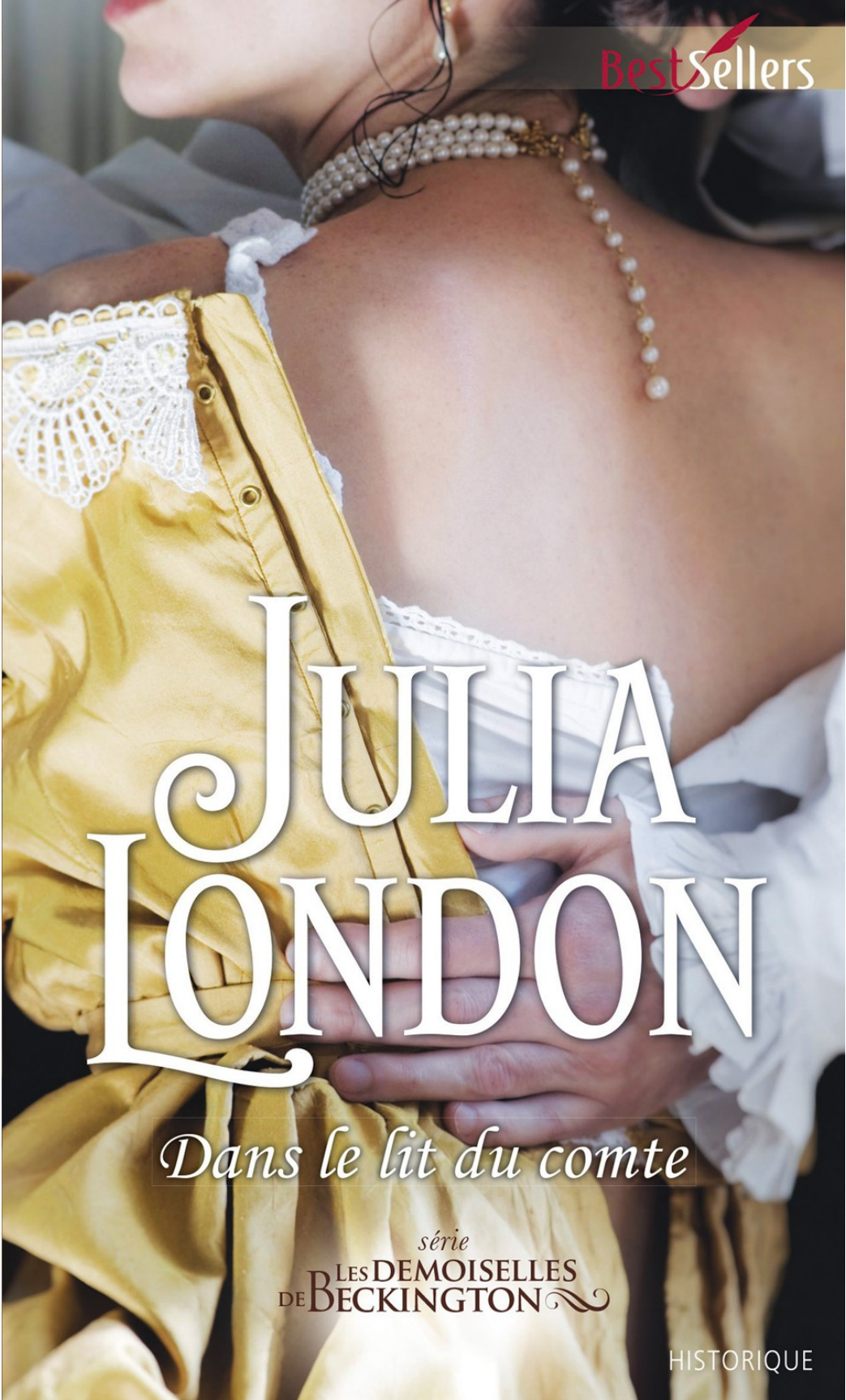
Best Sellers

JULIA LONDON

Dans le lit du comte

série
LES DEMOISELLES
DE BECKINGTON

HISTORIQUE



Best Sellers

JULIA LONDON

Dans le lit du comte

série
LES DEMOISELLES
DE BECKINGTON

HISTORIQUE

OceanofPDF.com

JULIA LONDON

Dans le lit du comte

BestSellers

OceanofPDF.com

*A Nitty,
qui a rendu ma vie infiniment plus facile.*

OceanofPDF.com

Prologue

Automne 1810

A la fin de la saison de chasse, alors que les familles de la haute société étaient revenues en ville pour l'hiver, le comte de Clarendon donna une soirée dans sa maison de Londres. Ses invitations étaient toujours très convoitées et incluaient ses plus proches amis, tous titrés et entretenant de nombreuses relations mondaines. Miss Grace Cabot avait eu le privilège d'en recevoir une.

C'était à l'origine sa mère et son beau-père, le comte de Beckington, qui étaient invités, et cet insigne honneur s'était étendu à son beau-frère Augustin — lord Sommerfield — et à sa grande sœur Honor. Les deux plus jeunes, Prudence et Mercy, étaient laissées de côté, ce qui provoqua pas mal de cris et de larmes à Beckington House.

Mercy, la benjamine, âgée de treize ans, jura même qu'elle quitterait la maison pendant que les autres assisteraient à la soirée. Elle monterait en fraude sur un navire de commerce qui l'emmènerait au bout du monde. Prudence, qui venait d'avoir seize ans, déclara pour sa part que puisqu'on la jugeait indigne d'une invitation, elle irait marcher seule dans Covent Garden et vendrait son corps et son âme à la première personne qui lui offrirait une guinée. Grace dut faire un effort considérable pour ne pas rire ouvertement de ce projet.

— Comment ? s'écria-t-elle en feignant l'indignation. As-tu perdu l'esprit ? Tu te vendrais pour une guinée ?

— Exactement, répondit Prudence, lançant à la ronde un regard qui défiait quiconque de s'opposer à elle.

— Ne devrais-tu pas aspirer au moins à une couronne ? Une guinée, c'est insuffisant pour ton corps et ton âme. Pourquoi ne pas les vendre séparément ?

— Maman ! s'écria Prudence en lui tournant le dos. Pourquoi la laissez-vous me taquiner ?

Vexée de l'air indifférent de lady Beckington, Prudence quitta la pièce en trombe, prenant soin de claquer derrière elle toutes les portes. Grace put alors laisser libre cours à son fou rire. Sa petite sœur faisait peine à voir, mais sa révolte était trop comique pour réagir plus dignement.

Malgré ces mélodrames occasionnels, les sœurs Cabot étaient aussi proches que des sœurs pouvaient l'être. Et tandis qu'elle se préparait pour cette grande soirée, Grace fut heureuse de remarquer la présence discrète de Prudence lors des essayages. Bien que blessée dans son amour-propre, celle-ci voulait sans doute saisir l'occasion d'observer le choix des toilettes et de profiter de l'expérience de ses sœurs, souvent louées pour leur élégance. Grace savait qu'elles avaient beaucoup de chance. Leur beau-père était un homme généreux qui satisfaisait leur goût pour les belles étoffes et les meilleures couturières.

Ce soir-là, Grace et Honor essayèrent de nombreuses robes, écartant toutes celles qu'elles jugeaient trop ordinaires, trop vieilles ou collet monté. Le choix de Honor s'arrêta finalement sur une robe de soie bleu pâle qui allait très bien avec ses cheveux bruns et ses yeux bleus. Quant à Grace, elle jeta son dévolu sur une toilette mordorée tissée de fils d'argent, qui reflétait la lumière et semblait étinceler au moindre mouvement de sa part. La robe parfaite pour mettre en valeur ses cheveux blonds et ses yeux noisette, selon Honor.

Lorsqu'elles descendirent dans le vestibule, Augustin les regarda d'un air réprobateur. Lord Beckington étant souffrant, son épouse et lui avaient dû décliner l'invitation ; c'était donc à Augustin que revenait la responsabilité d'accompagner les deux sœurs.

— Vous n'avez sûrement pas l'intention de sortir accoutrées comme ça ? dit-il d'un ton dramatique.

— Accoutrées comment ? demanda Honor.

Augustin leva les yeux au ciel, comme il avait l'habitude de le faire quand il était perturbé.

— De cette manière, répondit-il, en évitant soigneusement de regarder leur poitrine.

— Vous voulez parler de notre coiffure ? le taquina Honor.

— Non.

— C'est mon rouge ? Il ne vous plaît pas ?

— Je ne parle pas non plus de votre rouge.

— Ce doit être tes perles, dit Grace avec un clin d'œil à sa sœur.

Augustin devint écarlate.

— Vous savez très bien ce que je veux dire ! Je pense que vos robes en laissent trop voir ! Voilà, c'est dit...

— C'est la mode à Paris, lui expliqua Grace, tandis qu'un valet lui tendait sa cape. Les robes des Parisiennes sont taillées ainsi.

— C'est à se demander s'il en reste une seule à Paris, étant donné qu'elles semblent toutes avoir atterri dans cette maison ! Et comment diable savez-vous quelle est la mode à Paris, alors que l'Angleterre et la France sont en guerre ?

— Les hommes sont en guerre, Augustin. Pas les femmes, répondit Grace en l'embrassant légèrement sur la joue. Vous ne voulez pas que nous soyons élégantes ?

— Si, bien sûr, mais...

— Alors c'est réglé, conclut Honor en passant son bras sous celui du vicomte. Ne nous mettons pas en retard !

Une fois de plus, Augustin se laissa mener par le bout du nez. Tirant un bon coup sur son gilet pour l'abaisser sur son ventre proéminent, il marmonna qu'il n'appréciait pas leurs toilettes osées, mais laissa quand même ses belles-sœurs l'entraîner dehors.

* * *

Le salon grandiose des Clarendon était si peuplé qu'il y avait à peine assez de place pour se mouvoir. Enivrée par le défilé des robes somptueuses, les lustres étincelants et la clameur qui s'élevait de la pièce, Grace prit un moment pour apprécier le spectacle qu'elle avait sous les yeux. Elle sourit en repensant à leur entrée dans la salle, quelques secondes plus tôt. Tous les yeux des hommes s'étaient tournés vers elles d'un même mouvement, et un bref silence était tombé. Puis les conversations animées avaient repris de plus belle. Cette entrée théâtrale n'avait pas échappé pas à son amie Tamryn :

— Comme toujours, les gentlemen sont éblouis par les sœurs Cabot ! s'exclama celle-ci.

— Sottise ! protesta Grace. Je gagerais que les seuls un tant soit peu intéressés sont ceux qui sont pressés par leur famille de chasser les débutantes à forte dot.

— Vous sous-estimez l'attrait d'un agréable décolleté, déclara sèchement Tamryn.

Grace rit, mais son amie avait raison. Honor et elle avaient fait leur entrée dans le monde l'année précédente et, en tout état de cause, elles auraient déjà dû recevoir et accepter une demande en mariage — car n'était-ce pas dans cet unique but que les jeunes filles étaient présentées en société ? Mais grisées par leur succès auprès des hommes, les deux sœurs refusaient de renoncer si jeunes au jeu de la galanterie en faveur du mariage.

Ce n'était un secret pour personne qu'elles constituaient de bons partis, aussi bons qu'un gentleman pouvait l'espérer : elles étaient agréables à regarder, d'un caractère plaisant, et bénéficiaient de la fortune du comte de Beckington.

— Oh non ! s'écria soudain Honor, en prenant le bras de sa sœur. Grace, tu dois me sauver !

— Qui ? demanda Tamryn qui se tenait à côté de Grace et scrutait la foule.

— M. Jett ! Il traverse la salle et vient droit sur nous.

— Sur toi, tu veux dire, corrigea Grace. Nous devons fuir, Tamryn, sinon, nous serons coincées dans une conversation ennuyeuse pour le reste de la soirée. Amuse-toi bien, Honor !

— Grace !

Mais les deux amies s'étaient déjà échappées en pouffant, laissant à Honor le soin de repousser les prévenantes attentions de M. Jett.

Comme Tamryn s'était éloignée pour parler à une connaissance, Grace poursuivit son chemin seule à travers la salle de bal.

Elle dansa chaque danse, ne manquant jamais de cavaliers. Mais quand l'odieux M. Redmond lui décocha de loin un sourire mielleux tout en avançant résolument vers elle, elle fut soulagée que lord Amherst se présente et s'incline avec solennité.

— Venez ! lui dit-il, en lui tendant la main. J'ai l'intention de vous sauver de Redmond.

— Mon héros ! répondit Grace en riant, puis, posant la main sur la sienne, elle le suivit sur la piste de danse.

Lord Amherst lui plaisait. Comme il plaisait à toutes les débutantes. Il était beau et avait un rire chaleureux. Il se montrait charmant en toute circonstance et, de fait, charmait toutes les femmes qu'il rencontrait. Audacieux, il n'hésitait pas à badiner ouvertement en faisant des sous-entendus suggestifs. C'était pourquoi il plaisait tant à Grace : elle adorait le badinage et les remarques suggestives !

Il s'inclina quand la danse commença et dit :

— J'ai essayé de vous inviter toute la soirée... Il m'a fallu lutter pour me frayer un chemin jusqu'à vous dans cette maudite foule.

— Vraiment ? Vous n'aviez pas d'autres cavalières ?

— Miss Cabot, vous me taquez sans pitié. Vous savez qu'il n'y a pas de femme dans cette salle qui peut entrer en comparaison avec vous.

— Pas une seule ? demanda Grace, tandis qu'ils valsaient adroitement sur la piste de danse.

— Pas une, répondit-il avec un clin d'œil.

— Milord, vous êtes le roi des flatteurs !

— Pouvez-vous m'en blâmer ? Une femme aussi belle et vive que vous ne mérite rien moins qu'être flattée. Mon cœur vous appartient.

Grace émit un petit rire.

— Avouez-le : vous avez dit la même chose à toutes les jeunes filles présentes ce soir.

— Miss Cabot, vous me blessez. Je ne l'ai dit qu'aux plus belles.

Cette réponse honnête la fit rire.

— Seigneur ! marmonna soudain Amherst, fixant un point au-dessus de l'épaule de Grace.

Elle jeta un coup d'œil derrière elle, et aperçut le frère de son cavalier, lord Merryton. Il était singulier de le trouver dans un bal, au milieu des réjouissances. Alors qu'on voyait Amherst partout, Merryton se montrait rarement en société. Il n'y avait certainement jamais eu deux frères plus dissemblables. Autant le premier était amusant, autant le second était constamment d'humeur maussade. Il l'était sans doute en cet instant, le dos tourné au mur, les mains nouées derrière lui. Ses cheveux bruns, qui bouclaient gracieusement autour de son visage, ne parvenaient pas à adoucir son expression lugubre.

— Votre frère ne semble pas apprécier la soirée, commenta Grace.

— Non. Contrairement à moi, il n'a aucun goût pour les mondanités.

— Aucun goût pour les mondanités ? s'exclama Grace, incrédule. Mais qu'y a-t-il d'autre que les mondanités, lorsqu'il pleut pendant des jours d'affilée, comme dernièrement ?

— Il réprouve la gaieté en général, et les bals en particulier. Il n'en a que faire.

Cette information laissa Grace pensive. N'avoir que faire des bals dépassait tellement sa compréhension qu'elle se sentit obligée de regarder de nouveau par-dessus son épaule l'étrange comte de Merryton.

Son geste amusa Amherst.

— Vous ne trouverez pas de réponse de ce côté-là, miss Cabot. Mon frère est expert dans l'art de dissimuler ses sentiments. La bienséance avant tout, vous comprenez.

Grace lui sourit.

— On ne peut dire la même chose de vous, milord.

— Certainement pas. J'aimerais que le monde entier connaisse mes sentiments très affectueux pour la plus belle des sœurs Cabot. De fait, je pense même en faire état publiquement. Dès que nous arriverons en haut de la file, préparez-vous à une déclaration de grande estime !

Grace s'amusa de ses taquineries. Après la danse, elle oublia Merryton. Après tout, il y avait tant de gentlemen, tant de danses, tant d'occasions de badiner...

Elle n'y pensa plus pendant dix-huit mois... Jusqu'au jour où le sort décida de remettre le désagréable lord Merryton sur son chemin.

1

Printemps 1812

Les sœurs Franklin de Bath — l'une veuve, l'autre vieille fille — tenaient un petit salon de thé sur la place, près des thermes et de l'abbaye. Elles prenaient plaisir à servir le thé et des pâtisseries toutes fraîches aux habitants et visiteurs de leur jolie ville et connaissaient presque tous leurs clients par leur nom. Elles vivaient au-dessus de leur magasin et ouvraient chaque jour, sans faute.

Chaque soir à 6 heures pile, elles fermaient leur salon pour aller faire leurs prières à l'abbaye. Les gens du quartier les savaient si ponctuelles que le sacristain avait réglé l'horloge de l'abbaye sur elles.

Une fois qu'elles avaient dit leurs prières, elles rentraient dans le salon de thé, allumaient deux bougies, prenaient le thé ou un potage et causaient de leur journée. Lors de certaines occasions spéciales, comme les soirs où une chorale chantait, le révérend Cumberhill les raccompagnait chez elles et l'on ajoutait un peu de cognac au thé.

Grace comptait sur cette routine des sœurs Franklin pour arriver à ses fins. Une routine qui passait inaperçue de la plupart des personnes élégantes de Bath, elle en était certaine, ces personnes-là n'ayant pas l'habitude d'assister à la prière du soir. Elle le savait parce qu'elle faisait partie de leur monde, ce printemps-là, et qu'elle avait coutume de les retrouver, une soirée après l'autre.

C'était sa vieille amie Diana Mortimer, qui habitait près de l'abbaye, qui l'avait mise au courant de la routine des deux sœurs.

Ce fut également Diana qui lui parla du récital de la fameuse soprano russe, récital qui devait avoir lieu à l'abbaye.

— Le prince de Galles l’a honorée de ses faveurs, ma chère. Et vous savez que si le prince l’a honorée de ses faveurs, il n’y aura pas un siège vide !

Ce fut à ce moment-là que Grace eut l’idée du plan parfait pour attirer lord Amherst dans un piège. Plan qui reposait sur le retour des sœurs Franklin dans leur salon de thé à un moment précis — le moment le plus... inopportun.

Grace était arrivée à Bath un mois plus tôt, après avoir appris qu’Amherst allait y prendre les eaux, dans le seul but de le convaincre que l’estime qu’elle lui portait était sincère, sans pour autant paraître trop délurée. Elle avait fait ses débuts dans le monde à l’âge de dix-huit ans et, au cours des trois ans qui avaient suivi, elle avait affiné son éducation dans les meilleurs salons de Londres. Elle connaissait une chose ou deux sur la façon de séduire un gentleman, en particulier un gentleman comme Amherst.

Et pourtant, ce dernier l’avait surprise. Malgré sa réputation de libertin et de débauché, et bien qu’il lui ait déclaré son estime plus d’une fois, il ne s’était pas laissé persuader qu’une rencontre en privé avec elle était souhaitable. Une réticence à laquelle elle ne s’était pas attendue !

Chaque fois qu’ils s’étaient vus à Londres, il s’était montré attentif — ardent même — à lui plaire et à la charmer, et direct à propos de son attirance pour elle. Certaine de son affection, elle ne doutait pas qu’il accepterait un rendez-vous clandestin. Elle en voulait pour preuve le fait qu’il n’avait pas été réticent du tout à lui chuchoter des amabilités à l’oreille durant la soirée des Wickers. Il n’avait pas rechigné non plus à se promener avec elle dans le parc, près du Royal Crescent, ni à poser les mains sur elle, tandis qu’ils marchaient.

Mais il avait absolument refusé de la rencontrer en tête à tête, lorsqu’elle le lui avait suggéré.

Elle s’était demandé s’il avait suspecté ses mobiles, mais elle avait vite écarté cette idée — elle s’était montrée trop fine dans son manège pour cela ! Avoir trois sœurs et un beau-frère lui avait appris à louvoyer. Mais peut-être n’avait-elle pas suffisamment louvoyé, cette fois, et dans l’intimité de la chambre qu’elle occupait chez une bonne amie de sa mère qu’elles surnommaient toutes « cousine Beatrice », elle avait mûrement réfléchi à ce qu’elle devait faire.

Un soir, elle avait trouvé : personne ne pouvait résister à l'attrait d'un secret. Pas même Amherst. Elle lui avait alors annoncé qu'elle avait quelque chose de très important à lui révéler, quelque chose que personne d'autre ne devait entendre. Amherst n'avait en effet pu résister et avait accepté son rendez-vous.

L'entreprise de séduction dans laquelle elle s'était lancée était rendue nécessaire par la mort récente de son beau-père, le comte de Beckington, duquel sa mère, ses sœurs et elle dépendaient complètement. Lady Beckington semblait peu à peu dans la folie et, sans la protection de son époux, son terrible secret risquait d'être découvert et d'être fatal à ses quatre filles.

Si l'on apprenait en effet dans la haute société que leur mère perdait la tête et qu'elles-mêmes se retrouvaient, à présent qu'elles dépendaient d'Augustin, le nouveau comte de Beckington, avec des dots modestes au lieu des dots généreuses promises par leur beau-père, plus personne ne voudrait d'elles. Personne. Sans compter qu'aucun gentleman, à Londres, ne prendrait le risque d'introduire la folie dans son lignage, en particulier sans l'attrait d'une grande fortune. Et surtout, Grace songeait à Prudence et Merry, qui n'avaient pas encore fait leur entrée dans le monde. Si la haute société les rejetait, elles n'auraient aucune chance de conclure un bon mariage.

Honor et elle s'inquiétaient à ce sujet depuis des semaines, et si Grace n'appréciait pas d'en arriver à de telles extrémités, elle ne voyait cependant pas d'autre solution. Elle devait épouser Amherst avant que leurs petits secrets de famille ne soient découverts.

* * *

Le jour dit, le petit salon de thé ferma à 6 heures, comme prévu. Grace savait que les sœurs Franklin reviendraient avec le révérend Cumberhill après le récital de la soprano russe. Elle s'était même tenue un moment en face de la boutique, pour s'assurer que les deux sœurs partaient bien à l'heure, puis s'était approchée pour vérifier que la porte n'était pas fermée à clé. Précaution inutile de la part des sœurs Franklin : l'abbaye n'était qu'à quelques pas.

Ce soir-là, sa vie changerait pour toujours. Elle ferait l'objet d'un grand scandale, et serait sans doute bannie de la bonne société — elle s'y était

préparée —, mais au moins ses jeunes sœurs auraient leur chance.

Pendant le récital, elle croisa le regard pétillant d'Amherst. Ainsi qu'ils l'avaient décidé, elle se leva et sortit d'un pas vif avant la fin du concert. Elle savait qu'il la suivrait de près, sans se douter que les sœurs Franklin et le révérend seraient sur ses talons.

Une pluie fine s'était mise à tomber, et cela inquiéta Grace. Quelques instants trop tôt, quelques instants trop tard, et tout serait gâché. Elle remonta sa capuche sur sa tête et se hâta de traverser le parvis de l'abbaye pour entrer dans le salon de thé. Elle eut un moment le souffle coupé en mesurant les manipulations sordides auxquelles elle était obligée de se livrer — jusque-là, ce n'avait été qu'un plan abstrait dans son esprit —, et cette prise de conscience fut suivie d'un soupir de désespoir. Jamais, de sa vie, elle n'avait été à ce point réduite à des expédients !

Arrivée devant la porte du salon, elle rabattit sa capuche pour regarder autour d'elle. Personne en vue, tout le monde était encore à l'abbaye, écoutant le dernier morceau du récital...

Elle saisit alors la poignée et poussa. La panique la saisit lorsque la porte refusa de s'ouvrir, mais elle s'y appuya de son épaule et la fit céder dans un craquement si sonore qu'elle s'attendit à ce que toute la ville de Bath sorte dans la rue et l'accuse de cambriolage. Elle se faufila à l'intérieur, laissant la porte légèrement entrouverte pour qu'Amherst sache qu'il pouvait entrer, puis elle s'arrêta, guettant tout bruit qui indiquerait qu'on l'avait vue.

Elle n'entendit rien à part son cœur qui tambourinait.

La pièce était très sombre. Les braises dans la cheminée brillaient si faiblement qu'elle pouvait à peine distinguer sa main devant elle. Une nouvelle bouffée de panique l'envahit : elle n'avait pas pensé à l'obscurité. Comment Amherst la trouverait-il dans le noir ? Elle était trop craintive pour oser parler. Elle se tiendrait près de la porte, décida-t-elle, et le toucherait lorsqu'il entrerait.

Elle essaya de s'orienter, cherchant les meubles à tâtons. Elle était venue là maintes fois et savait qu'il y avait deux petites tables près de la porte et un bureau sur sa droite. En promenant lentement les mains devant elle, elle frôla le dossier de la chaise placée derrière le bureau.

Bon... Elle savait où elle se tenait à présent, et où était la porte.

Elle ôta sa cape et la laissa tomber non loin d'elle, puis se lissa nerveusement les cheveux. Ses mains tremblaient. Elle entendait le tic-tac

d'une pendule, et à chaque seconde qui passait, son cœur battait plus fort.

Elle perçut les pas d'Amherst qui traversait le parvis. Il marchait vite, d'une allure décidée. Elle en perdit soudain le souffle, et inspira une goulée d'air, l'oreille aux aguets. Elle l'entendit s'arrêter juste devant la porte et réprima un cri de nervosité. Puis il parut continuer son chemin, et elle imagina qu'il avait changé d'avis.

Mais il revint presque aussitôt.

Un silence s'ensuivit, et Grace ne put s'empêcher de trembler. Pourquoi n'ouvrait-il pas la porte ? Lorsqu'il poussa enfin le battant, une bouffée d'air frais et humide passa sur le visage de Grace. Sa respiration était si difficile qu'elle se sentait faible.

Amherst franchit prudemment le seuil. Il lui parut plus grand que d'habitude, mais elle mit cette impression sur le compte de la lumière du dehors, qui découpait exagérément sa silhouette. Il tourna la tête de côté, comme s'il cherchait à distinguer un bruit.

Elle était si nerveuse qu'elle en étouffait presque.

— Ici, dit-elle.

Il pivota alors vers elle et, en un instant de pure panique, elle se jeta sur lui. Elle s'attendait à ce qu'il dise quelque chose, mais il se figea, comme si elle lui avait coupé la parole. Elle passa les bras autour de son cou. Il la prit par la taille avec un petit grognement et recula pour se stabiliser. Grace trouva sa bouche. Une bouche charnue, humide, chaude, et beaucoup plus douce qu'elle ne l'aurait pensé.

Il lui dévora les lèvres. Avec avidité. Elle ne s'était pas attendue à un baiser aussi ardent. Elle n'aurait su dire ce qu'elle avait escompté, mais certainement pas une réaction aussi vive ! Son sang était brûlant dans ses veines et pulsait à travers elle. Elle se sentait comme une marmite qui débordait, et cette sensation lui plaisait infiniment. La langue d'Amherst se glissa dans sa bouche et elle en fut ébranlée. Dans l'obscurité, elle se sentait étrangement libre et anonyme, très loin d'elle-même. Plus du tout une débutante avec un certain sens des convenances. Ce baiser était étonnamment excitant, et elle se pressa contre lui sans égard pour elle-même ou sa réputation, frémissant au contact de son corps dur...

Soudain, il la souleva et elle cria de surprise contre sa bouche. Il heurta une chaise, qu'elle entendit tomber sur le plancher, et l'assit sur le bureau. La langue d'Amherst caressait sa bouche et la rendait folle ! Il lui mordilla les lèvres de ses dents, les aspira, et elle comprit comment il avait acquis sa

réputation de débauché, car son baiser était la chose la plus dévoyée qui lui était jamais arrivée.

Elle glissait sur une pente très sensuelle. Elle se sentait moite dans ses vêtements, poussée jusqu'à la limite de la raison par chaque caresse de sa langue, chaque morsure sur ses lèvres.

La bouche d'Amherst se posa alors sur son décolleté, et ses doigts se coulèrent sous l'étoffe de son corselet. Elle songea qu'elle devait l'arrêter avant que ce jeu n'aille trop loin, mais son autre main glissait à présent le long de sa jambe, sous sa robe, semant une trace brûlante sur sa peau...

Arrête-le, arrête-le maintenant !

Elle voulait seulement qu'on les surprenne dans une étreinte passionnée, pas en train de faire l'amour ! Où étaient les sœurs Franklin, au nom du ciel ? Elle ne parvenait pas à recouvrer sa voix — ou plutôt, elle ne voulait pas la recouvrer. Elle préférait de loin fermer les yeux et savourer ces sensations extraordinaires. Elle laissa tomber sa tête en arrière, se délectant de cet assaut charnel. Les doigts d'Amherst s'enfonçaient dans sa cuisse et elle étouffa de nouveau un cri lorsqu'elle sentit sa main remonter vers son entrejambe. Une chose était certaine : elle avait réussi au-delà de ses espérances ! Et elle serait sans doute heureuse avec lui, si c'était là un aperçu de sa vie d'épouse.

Il libéra son sein en tirant d'un coup sec sur son corselet, puis il le prit dans sa bouche, et la sensation fut si nouvelle, si excitante, qu'une volute de plaisir s'enroula dans le ventre de Grace.

Amherst grogna contre sa poitrine, un bruit animal, qui se réverbéra dans tout son corps. Quand sa main s'aventura plus loin entre ses cuisses, elle se souleva du bureau pour se presser davantage contre lui. Elle se reconnaissait à peine !

— Je n'étais pas sûre que vous viendriez, lui murmura-t-elle à l'oreille.

L'hésitation d'Amherst fut si légère qu'elle se demanda si elle ne l'avait pas imaginée. Mais il ne dit rien, passant à son autre sein et pressant contre elle une érection qui l' alarma et l'excita à la fois. Elle n'avait jamais senti le désir d'un homme, ne l'avait jamais vu. Ce sexe dur contre sa jambe lui paraissait mystérieux, et l'image lascive de la façon dont il se glisserait en elle s'ils continuaient ainsi lui emplît la tête, tandis qu'un fort courant de désir la parcourait, dominant ses sens, lui picotant la peau partout.

Elle en oubliait sa duperie, l'endroit où elle se trouvait. Elle oubliait tout hormis ce qu'il lui faisait ressentir, la façon dont son corps réagissait,

voulant davantage, brûlant d'avoir davantage. Aussi, lorsque la lumière d'une lanterne emplît la pièce, elle en fut sincèrement surprise et poussa un cri.

Amherst tournoya, jetant sa cape sur elle pour la couvrir, tandis qu'elle essayait désespérément de se rajuster.

— Milord ! s'écria le révérend Cumberhill, la voix alarmée et pleine de réprobation. Au nom du ciel, qu'avez-vous fait ?

Grace tenta frénétiquement de se rappeler son rôle dans l'histoire.

— S'il vous plaît, dit-elle.

S'il vous plaît quoi ? Elle baissa les yeux et s'avisa qu'Amherst avait déchiré son corselet. Elle rassembla l'étoffe dans sa main et chercha sa cape des yeux.

— Milord, ceci est inacceptable ! continua le révérend. Vous avez cruellement profité de l'innocence de cette jeune fille !

— Ma jeune dame, vous a-t-on fait du mal ? lui demanda l'une des sœurs Franklin, dirigeant la lanterne sur elle.

Elle entendit alors les hoquets choqués des deux sœurs devant son apparence. Puis elle aperçut enfin sa cape et se baissa pour la ramasser.

— Miss Cabot ! Venez, mon chou, laissez-moi vous aider.

Grace sentit ses mains sur ses épaules, tandis qu'elle tirait la cape autour de son cou.

— Par Dieu, Merryton, je ne vous aurais jamais cru capable de viol ! Je vais appeler les autorités !

Un viol ! Et... *Merryton ?*

Le cœur de Grace s'arrêta. Puis il se remit à battre avec un sursaut douloureux. Non, non, non, non, non ! Pas Merryton ! Comment avait-elle pu commettre une erreur aussi horrible ? C'était impossible... Elle se tourna pour faire face à l'homme qui l'avait transportée de désir et de plaisir...

Son cœur sombra, son sang parut quitter ses membres, et elle pensa qu'elle allait s'évanouir. Ce n'était pas l'affable et léger lord Amherst qu'elle avait placé dans une situation compromettante... Elle s'était jetée à la tête de son frère, lord Merryton, l'homme le plus désagréable d'Angleterre !

Il fallait absolument qu'elle arrange les choses.

— Il ne m'a pas fait de mal ! s'écria-t-elle.

Il y avait d'un côté son sacrifice consenti et le réel désir de venir en aide à sa mère et à ses sœurs, mais de l'autre, il y avait de la terreur pure. Elle ne

pouvait pas laisser arriver ce genre de chose. Au nom du ciel, où était Amherst ?

— Miss, ne parlez pas, l'avertit le révérend. Je ne lui permettrai pas de vous intimider !

Les yeux verts de Merryton étaient froids, son visage sombre, son expression courroucée.

— J'en prends toute la responsabilité, dit-il.

— Comme il se doit ! répliqua le révérend, coupant.

Il s'avança vers Grace, levant sa lanterne. Elle porta vivement une main à son corselet et s'avisa qu'une longue mèche de cheveux emmêlée pendait sur son épaule.

— Seigneur, dit le révérend, la voix étouffée et l'air horrifié.

Il se tourna vers Merryton.

— Ceci ne sera pas toléré, milord ! Vous avez perdu cette jeune femme, l'avez perdue irrévocablement, et vous allez en payer le prix ! Mesdames, je vous en prie, conduisez-la tout de suite en sécurité. Emmenez-la d'ici et envoyez-moi M. Botham aussi rapidement que possible.

M. Botham était l'officier de justice local.

L'une des sœurs remonta la capuche de Grace sur sa tête.

— Il n'y a pas eu de crime, essaya-t-elle encore de dire. C'est moi qui...

— Silence ! tonna le révérend.

Les deux sœurs la poussèrent de force vers la porte.

Grace avança en titubant, la respiration courte et faible. Quelle horrible, *horrible* erreur ! Elle avait fait quelque chose de terrible. Pis que terrible ! Elle se sentait sur le point de vomir. Elle se demanda si Amherst se serait senti aussi impuissant qu'elle, s'il était venu à son rendez-vous, et si son plan avait marché.

— Mon Dieu ! Courage, miss Cabot, dit l'une des sœurs Franklin. Le révérend va s'assurer que cet homme affronte la justice pour ce qu'il a fait.

— Il n'a commis aucun crime ! se récria Grace. C'est moi qui ai provoqué cette situation. Je l'ai attiré ici.

— Très chère, il est naturel que vous vouliez porter le blâme de votre inconduite, mais il ne faut pas, dit l'autre sœur. Il a mal agi avec vous !

Elles lui firent franchir la porte du salon de thé et traverser à grands pas le parvis de l'abbaye, où des dizaines de gens sortaient du récita. Plusieurs têtes se tournèrent à leur passage — ce n'était pas tous les jours que l'on

voyait deux femmes en tirer une troisième — et des voix commencèrent à s'élever autour d'elles.

— Dépêche-toi, Agnes ! siffla l'une des sœurs, et Grace trébucha pour les suivre.

Elle ne se rappellerait jamais exactement comment elle fut ramenée chez la cousine Beatrice. Elle se souvint juste vaguement d'avoir parlé à des gentlemen menant l'enquête. Elle essaya désespérément de leur expliquer que c'était de sa faute, mais quand ils la pressèrent de dire pourquoi elle aurait fait une chose aussi abjecte, elle ne put leur dire la vérité.

Ils supposèrent alors qu'elle ne pouvait expliquer son geste parce qu'elle mentait. Et elle mentait, lui expliquèrent-ils, parce qu'elle avait peur de Merryton, qui, il fallait le reconnaître, était un homme très intimidant.

Grace le craignait bel et bien. Elle n'avait jamais entendu dire un mot aimable à son sujet. Il était connu pour être froid, distant, dédaigneux.

Mais il ne méritait pas ce qu'elle lui avait fait.

OceanofPDF.com

2

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit.

Il y avait exactement huit pas du salon du petit déjeuner à son cabinet de travail, et huit panneaux de papier peint dans la pièce. Jeffrey le savait parce qu'il les comptait chaque jour lorsqu'il résidait dans sa maison de Bath, et parfois même plusieurs fois par jour. Et pourtant, aux petites heures du matin, après sa disgrâce spectaculaire, il ne pouvait être complètement certain du nombre de pas. Il continua donc à aller et venir entre les deux pièces, comptant et recomptant.

Il devait le faire ; il fallait qu'il compte jusqu'à ce qu'il soit parfaitement sûr, car c'était la seule chose qui pouvait effacer l'image de son sexe s'enfonçant dans celui de cette jeune femme.

Cette vision — non souhaitée, non sollicitée et complètement déplacée — était nouvelle pour lui. En général, les pensées vulgaires et libidineuses qui avaient tendance à le hanter étaient celles de deux femmes qui se donnaient du plaisir avec leur langue et leurs doigts. Il ne pouvait dire pourquoi, il savait seulement qu'il avait commencé à se représenter cette image particulière aux alentours de ses dix-sept ans. Il s'était mis à agir en conséquence quatre ans plus tard, choisissant avec soin le genre de compagnes de lit qui étaient prêtes à jouer une telle scène pour lui et avec lui. Mais en société, il tenait à garder ces images scabreuses bien enfouies dans les recoins de son esprit. Il se devait d'être toujours convenable, toujours un modèle de bienséance, comme son père le lui avait appris. Lorsqu'il faisait un effort pour bannir ces fantasmes, il y parvenait. Ils semblaient ne surgir que lorsqu'il était très fatigué ou qu'il ressentait la pression de son titre, comte de Merryton, ainsi que deux titres de moindre importance, lesquels constituaient le lourd manteau qu'il portait. Il était à la

tête d'une grande famille qui possédait des biens immenses. Il était Jeffrey Donovan, l'homme dont tout le monde pensait qu'il était au-dessus du scandale et d'une conduite immorale, tout comme son père avant lui.

Mais la vérité, c'était qu'il n'était pas au-dessus du tout. Il avait simplement trouvé un moyen de se contenir.

Jusqu'à la veille au soir.

Et maintenant, une nouvelle image était fermement ancrée dans ses pensées et il ne pouvait pas la dominer. Sapristi, il ne connaissait même pas son nom ! Cabot, avait dit miss Franklin. Il ne connaissait pas de miss Cabot ! Il ne savait rien d'elle, hormis qu'elle avait un goût de miel et qu'elle était douce comme de la soie.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit.

Huit. Huit. Huit.

Cette chose, cette obsession démoniaque du chiffre huit l'avait envahi tant d'années auparavant qu'il ne se rappelait plus comment. Mais dans sa seizième année, quand son père était mort et qu'il était devenu comte, avec la responsabilité de perpétuer le nom de famille et ses impeccables références, en particulier celle d'être au-dessus de tout reproche, le huit avait commencé à dominer son cœur et son esprit. Comme pour les images salaces qui l'habitaient, il était incapable de comprendre pourquoi ou comment c'était arrivé. Il se croyait fou, vraiment, car le huit était pour lui un besoin impérieux et en même temps une torture.

La nécessité du huit s'était manifestée quand il avait couché avec une femme pour la première fois. Quel âge avait-il, alors ? Dix-huit ans ? Il avait été séduit — de son plein gré — par une femme plus âgée. Elle lui avait montré ce que son corps voulait avec ses mains et sa bouche, des choses dont il n'avait pas conscience, qu'il n'avait jamais imaginées. Des choses qui semblaient déplacées chez le lord qu'il était censé être, et il n'avait pu étouffer sa honte qu'en comptant.

Mais alors, les images viles et lubriques lui étaient venues. Et le démon du huit l'avait saisi à la gorge, l'asphyxiant, chassant la vie de lui, le forçant à marcher sur le fil aiguisé d'une lame — avoir de mauvaises pensées, les bannir seulement par le huit. A présent, à trente ans, Jeffrey avait appris à contrôler tout cela, à le garder sous le manteau. Il commettait rarement des erreurs.

Rarement.

Et pourtant, il en avait commis une colossale, la nuit précédente.

Il devait en blâmer son frère, maudit soit-il ! John était le fléau de son existence. Il semblait s'évertuer à faire toutes les bêtises qu'il pouvait. Il avait été impliqué dans un scandale après l'autre. A partir du moment où il avait atteint sa majorité, il avait accumulé les dettes de jeu, le laissant les régler sur les coffres de la famille. Au lieu de se fixer sur une femme et de la demander en mariage, il préférait badiner avec toutes les débutantes qu'il croisait, semant rumeurs et problèmes dans quelques-unes des meilleures familles de la noblesse.

John était la raison pour laquelle il se trouvait à Bath. Il était venu lui parler. Il avait eu des échos déplorables à propos de sa conduite par sa sœur, Sylvia, qui vivait près de la frontière écossaise avec deux jeunes enfants. Il ne l'avait pas vue depuis un certain temps, ses enfants étant trop jeunes pour voyager, mais elle restait en contact avec lui par correspondance. Et, dans sa dernière lettre, elle lui parlait de dettes de jeu que John avait faites et d'argent qu'il devait à plus d'un gentleman de Londres, y compris un vicomte important.

La nouvelle l'avait mis en colère. Plus d'une fois, il avait supplié John d'envisager une occupation, n'importe laquelle, pour l'éloigner des ennuis et de la ruine. Il aurait beaucoup aimé le voir accepter une commission dans la marine ; il aurait été plus qu'heureux de la lui procurer. Il fallait juste qu'il lui en fasse voir l'intérêt, qu'il lui fasse accepter de quitter l'Angleterre et tous ses vices jusqu'à ce qu'il puisse remettre sa vie d'aplomb. Si seulement son frère pouvait aussi se fixer sur une femme qui lui donnerait des héritiers et engendrer ces héritiers !

La veille au soir, quand il avait cédé à l'insistance de son ami, le Dr Linford, et l'avait accompagné avec son épouse au récital de la soprano russe, il avait vu une jeune femme aux cheveux dorés quitter le concert. Peu après, John l'avait suivie, et la rage avait échauffé le sang de Jeffrey. C'était bien de son frère, de suivre une femme au vu et au su de tous, sans se soucier des ragots !

Il était sorti sur le parvis de l'abbaye et avait cherché John des yeux. Comme il était invisible, il avait pivoté pour retourner dans l'abbaye, et avait alors aperçu un mouvement, un éclair de couleur derrière la vitre sombre du salon de thé. Puis il avait remarqué que la porte était entrouverte.

Il avait compté quatre-vingts pas jusqu'à elle. A l'intérieur, tout était obscur et il n'entendait aucun bruit. Mais en regardant autour de lui, il s'était dit que son frère ne pouvait être ailleurs. Il s'attendait à le trouver en

train de lutiner une fille, celle qu'il avait suivie sans doute, et son esprit s'était empli d'images immondes. La femme, les jambes largement écartées, et son frère qui entrait en elle et en sortait. Il s'était frappé huit fois la cuisse dans son effort pour bannir ces visions, mais cela n'avait servi à rien. Le temps qu'il entre dans la boutique et sente une bouche sur la sienne, il était perdu.

Ce qu'il avait fait à cette jeune femme !

Il ferma les yeux dans une nouvelle tentative pour chasser de son esprit le corselet déchiré, les cheveux dorés emmêlés et défaits, les yeux noisette élargis par le choc. En vain. Il l'avait fait. Il avait lâché ses démons sur cette jeune personne. Elle avait un goût si suave, sa peau était si parfumée qu'il avait été incapable de s'arrêter... Il s'était montré brutal, et lui avait causé un tort inexprimable.

Il pressa ses deux poings sur ses tempes, et jura. Il se savait capable de bien des choses, mais pas de faire du mal à une femme, en aucune circonstance. Quand il avait des pensées immorales, il prenait ses distances avec la société, se retirait à Blackwood Hall, sa propriété de campagne.

Maintenant, il ne savait plus où aller pour échapper à ses pensées tourmentées.

— Milord...

Jeffrey sursauta.

— Oui, Tobias ?

— M. Botham, le révérend Cumberhill, M. Davis et le Dr Linford sont ici.

Jeffrey inspira. Peut-être seraient-ils son salut. Peut-être le mettraient-ils directement en prison.

— Faites-les entrer, dit-il à son majordome.

Et il se tint au milieu de son cabinet de travail, frappant sa cuisse en silence.

Huit fois. Et huit. Et huit encore.

Le révérend Cumberhill put à peine le regarder en face lorsqu'il entra, et Jeffrey ne songea pas à l'en blâmer. M. Botham, lui, semblait simplement troublé. M. Davis, le maire de la ville, l'observait avec curiosité, comme s'il examinait une cicatrice sur son visage.

Linford était le seul à le regarder avec un peu de sympathie dans les yeux. Tout comme il était la seule personne sur cette terre à qui il avait confié ses dangereuses obsessions.

— Messieurs, dit-il, et il leur désigna des sièges. Tobias, du thé, je vous prie.

— Je ne pense pas que ce soit utile, milord, commença Botham. Je ne m'appesantirai pas sur cette malheureuse affaire plus que nécessaire. Nous sommes allés voir miss Cabot et l'avons interrogée en détail. Elle ne veut pas se retourner contre vous, et affirme qu'elle était fautive.

Jeffrey se demanda si c'était une tentative pour protéger John. A moins qu'elle ne soit stupidement honnête ?

— Toutefois, elle a admis, comme l'époux de sa cousine, M. Frederick Brumley, qu'en raison de la nature abjecte de ce qui s'est passé, les seules options possibles pour elle sont soit de vous accuser de viol...

Les entrailles de Jeffrey se nouèrent. Il était un comte puissant, mais, même comte, il ne pouvait échapper à une telle accusation.

— Soit, continua Botham en fixant le tapis, de vous épouser afin d'éviter ce qui serait un scandale particulièrement néfaste pour vous deux.

Jeffrey déglutit. Il compta les boutons sur le gilet du magistrat. Il n'y en avait que six. *Six.*

— Nous lui avons fait remarquer qu'épouser une brute serait se condamner à supporter une brute toute sa vie, ajouta le révérend Cumberhill.

Jeffrey ne dit rien, assailli soudain par l'image de son corps, de ses jambes ouvertes pour lui et de son propre sexe qui la pénétrait.

— Nous l'avons avertie, acquiesça Botham, en jetant un regard au révérend, mais elle insiste pour prendre ce risque plutôt que de souiller votre nom, ou celui de sa famille.

Il ne voulait pas l'épouser, bonté divine ! Il ne voulait rien avoir à faire avec elle ! Et cependant, il n'avait pas d'autre option.

— Qui est sa famille ?

Il vit les coups d'œil que les hommes échangèrent, leur dégoût qu'il ne sache même pas qui il avait sali.

— Elle est la belle-sœur du comte de Beckington.

Juste ciel !

Jeffrey essaya de se rappeler Beckington, mais n'y parvint pas. Cela n'avait guère d'importance. Cet homme était comte. S'il ne prenait pas sa sœur pour épouse, il le ferait sûrement pendre pour viol ; lui-même n'en ferait pas moins à sa place.

— Je suis comte moi-même, dit-il d'un ton crispé. J'ai le devoir envers ma famille et mon titre de gérer notre fortune et d'engendrer un héritier légitime.

Il jeta un coup d'œil à Linford.

— L'avez-vous examinée ?

— Pour voir si elle avait subi des blessures, oui. Elle ne semble pas avoir été meurtrie.

Ce n'était pas ce qu'il voulait savoir.

— Est-elle vierge ? demanda-t-il alors crûment.

Le révérend fit entendre un grognement offusqué, et Davis parut atterré.

— Nous parlons de miss Grace Cabot ! dit ce dernier. La belle-fille de feu le comte de Beckington, récemment décédé, et la belle-sœur du nouveau comte. Elle vient d'une bonne famille, milord.

Jeffrey se mit à serrer et desserrer le poing, huit fois.

— Tout cela est très bien, mais vous savez aussi bien que moi qu'un pedigree convenable n'alourdit pas l'ourlet d'une jupe !

Linford et Botham regardèrent le sol ; le révérend se couvrit le visage de ses mains. Ils étaient choqués, mais aucun d'eux ne le contredit.

— Elle m'a assuré qu'elle est... intacte, répondit Linford.

Davis s'éclaircit la gorge.

— Pouvons-nous présumer, donc, qu'un mariage va avoir lieu ?

Jeffrey pensa à Mary Gastineau, la fille de lord Wicking, son cousin au deuxième degré. Mary était la deuxième fille de ce dernier, et la deuxième femme qu'il avait sérieusement courtisée. Il l'avait courtisée pendant deux ans, la formant à sa façon de vivre et à son besoin de perfection. Même si elle ne l'excitait nullement, il pensait qu'elle était l'épouse qu'il lui fallait. Il n'imaginait cependant pas son corps nu, ne pensait pas à son sexe se glissant en elle.

Il avait repoussé le moment de faire sa demande aussi longtemps qu'il le pouvait raisonnablement. Par souci de symétrie, se disait-il. Par peur, lui criait sa conscience. Néanmoins, il s'était préparé à demander sa main lors de la présente Saison.

— Milord, reprit Botham, si vous n'êtes pas d'accord, nous vous accuserons de viol. Nous n'ignorons pas ce que vous avez fait à cette pauvre jeune femme innocente.

Innocente ?

Inexpérimentée, peut-être, mais pas innocente ! Jeffrey leva les yeux, et quatre regards soutinrent le sien. Ils avaient donc pris leur décision ; ils le feraient poursuivre s'il ne résolvait pas le problème très réel qu'il leur avait posé.

— Je l'épouserai, dit-il alors.

Au début, personne ne parla ; tous trois regardèrent le révérend, qui paraissait le plus affligé par ce qui s'était passé. Ce dernier se leva et se redressa de toute sa taille, qui était bien plus petite que celle de Jeffrey. Cette décision paraissait lui déplaire, mais c'était un homme avisé. Il savait que s'opposer au puissant comte de Merryton ne jouerait pas en sa faveur.

— Vous allez procéder tout de suite à ce mariage ? demanda-t-il.

— Non seulement il sera célébré sur-le-champ, répondit Jeffrey, mais cette femme et moi partirons aussitôt après pour Blackwood Hall.

— Alors nous sommes d'accord, conclut le révérend d'un ton cassant.

* * *

La coiffe en dentelle de cousine Beatrice était de travers depuis le soir où les sœurs Franklin avaient ramené chez elle Grace dépenaillée. Comme tout le monde, elle pensait qu'elle avait subi un grand traumatisme. Elle avait pleuré en l'aidant à se déshabiller.

— Votre mère ne me pardonnera jamais !

Sa mère, si elle avait toute sa tête, songea Grace, ne lui pardonnerait jamais ce qu'elle avait fait. Elle-même ne se le pardonnerait pas ! Oui, elle avait subi un grand traumatisme, mais pas physique, ni même moral. Le traumatisme consistait en l'affreuse vérité qu'elle avait piégé dans un scandale le mauvais homme, et en cette certitude, maintenant que le piège s'était refermé sur eux deux, qu'elle avait vraiment commis un acte déplorable. Cela aurait-il été différent, s'il s'était agi d'Amherst ? Ne l'aurait-il pas regardée avec le même dégoût que celui qu'elle avait vu dans les yeux de Merryton ? Comment avait-elle pu croire que ce plan horrible et pervers fonctionnerait ?

Honor avait eu raison de lui dire que son projet était ridicule et impossible. Pourquoi fallait-il que ce soit la seule fois où sa sœur ne s'était pas trompée ? N'aurait-elle pas pu avoir raison sur autre chose ? Dire qu'il était parfaitement convenable que deux femmes fassent la course à cheval dans Rotten Row, par exemple. Ou que la soie corail qu'elle convoitait était

d'un coloris parfait pour elle. Mais non, il fallait qu'elle ait raison *là-dessus* !

La cousine Beatrice faisait de nouveau les cent pas devant elle en se tordant les mains. Grace ne l'avait jamais vue dans cet état, mais d'un autre côté, elle supposait que Beatrice n'avait jamais eu à attendre la visite du comte de Merryton et des autorités de Bath. Ils devaient arriver à 8 heures, soit dans quelques minutes. La faute avait été commise, l'accord conclu, et maintenant, Grace allait épouser cet homme.

Que pouvait-elle faire d'autre ? Elle était irrémédiablement perdue. Elle ne ressentait qu'une déception rageuse vis-à-vis d'elle-même et de la peur pour ce qui allait venir. Elle n'avait pas sauvé miraculeusement sa famille, comme elle se l'était pompeusement imaginé. L'héroïne qui se sacrifiait, sauvant ses chères sœurs de la perdition ! En réalité, rien n'avait changé. La seule nouveauté, c'était qu'elle allait maintenant subir la honte de ce scandale ridicule non pas en compagnie de l'affable lord Amherst, comme elle l'avait prévu, mais avec le désagréable et froid lord Merryton !

— Votre chère mère va être tellement déçue, se lamentait Beatrice. Par vous, par moi... Grace, c'est intolérable ! Pourquoi avez-vous refusé de lui envoyer tout de suite un messenger ? Pourquoi n'avez-vous pas demandé l'aide et le soutien de votre beau-frère ?

— Un messenger ne serait jamais arrivé à temps, et comme je vous l'ai déjà expliqué, il n'est pas question que je ternisse le mariage de mon beau-frère. Il a attendu si longtemps ! Et mon beau-père, disparu il y a seulement un mois... Pouvez-vous imaginer ajouter ce scandale à ce que ma famille a déjà enduré ? Songez à mes jeunes sœurs, qui n'ont pas encore fait leur entrée dans le monde. Non, cousine, il n'y a rien d'autre à faire pour moi que d'assumer la responsabilité de mon inconduite, comme M. Brumley l'a dit.

— Oh ! M. Brumley ! Il ne comprend rien à ces choses-là, Grace. Ces hommes vous ont poussée à un accord, en sachant très bien que vous n'aviez personne pour vous conseiller !

Elle était portée à le croire, étant donné que Grace n'avait pas été sincère avec elle sur les raisons pour lesquelles elle avait agi ainsi. Beatrice n'avait pas vu sa mère depuis un bon moment. Elle ne pouvait donc pas savoir que sa vieille amie était devenue presque complètement folle, reconnaissant à peine ses propres filles certains jours.

Lui avoir caché ces nouvelles était encore une chose que Grace pouvait ajouter à la liste croissante des actes répréhensibles à son actif. Mais jusqu'à ce que Honor ou elle-même soient mariées, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé un endroit sûr pour leurs deux jeunes sœurs et leur mère malade, elle n'en soufflerait mot.

Le temps avait été un élément essentiel quand elle s'était lancée dans l'horrible entreprise de piéger un époux. Son beau-frère était décidé à épouser Monica Hargrove dans le mois. Et Monica était l'ennemie intime de Honor. Sa mère et elle avaient conscience que l'esprit de lady Beckington se détériorait. Elles avaient déjà commencé à parler d'un manoir, au pays de Galles, où Grace et ses sœurs devraient se retirer, ainsi que d'une institution spécialisée pour leur mère.

Au pays de Galles ! Aussi loin de la bonne société que Monica pouvait les envoyer ! Aussi loin que possible de toute opportunité de mariage pour Prudence et Mercy ! Quand Honor avait échoué à les sauver de ce sort avec son plan tout aussi ridicule — faire séduire Monica par un gentleman de son choix pour l'éloigner d'Augustin — elle s'était dit que la responsabilité lui en incombait.

C'était pourquoi elle était venue à Bath, pour attirer à elle le charmant lord Amherst. Il avait certes une réputation de vaurien, mais il était aussi aimable et amusant. Elle avait pensé que s'il fallait en arriver là, pourquoi pas avec lui ? Elle s'était imaginé qu'après le choc et le scandale initiaux, ils pourraient être heureux.

Ecervelée ! se dit-elle, tandis que Beatrice allait et venait devant elle, continuant à se lamenter. Honor et elle avaient longtemps déploré le fait qu'en tant que jeunes dames sans ressources propres pour régler leurs problèmes croissants, elles n'avaient d'autre choix que de se servir de leur physique avenant et de leur astuce pour changer le cours de leur vie. Mais leur astuce était cruellement défailante. Et leurs plans... risibles.

Elle s'en rendait compte, maintenant. Elle voyait combien elle avait été naïve et sotte.

La question qui la brûlait et l'avait tenue éveillée depuis *l'incident*, c'était : pourquoi Amherst n'était-il pas venu ? Comment Merryton, entre tous, était-il entré dans le salon de thé à sa place ?

Chaque fois qu'elle y pensait, elle en frémissait. Les instants passés avec Merryton dans cette pièce obscure avaient été l'expérience la plus excitante qu'elle eût jamais vécue. Il avait attisé en elle quelque chose

d'ardent, quelque chose qui lui avait donné l'impression qu'elle se consumait. Mais dès qu'elle s'était avisée que cette flambée de passion avait été provoquée par *lui*, elle en avait été révoltée et intimidée.

Rien que d'y penser, elle frissonna de nouveau. Excitation. Répulsion. C'était assez pour lui donner le tournis.

— Oh ! vous êtes effrayée ! dit la cousine Beatrice, en se précipitant vers elle pour frotter ses bras nus. J'aimerais pouvoir arranger la situation, ma chérie, mais je n'en ai pas la capacité. Je ne peux rien faire, vous vous en rendez sûrement compte.

— Je le vois très clairement, cousine. Personne ne peut m'aider.

— Je vous en prie, faisons appeler Beckington !

Elles avaient eu cette discussion plusieurs fois ces deux derniers jours.

— C'est impossible ! Vous ne le voyez pas ? Cette situation ne peut être arrangée. Si je ne me marie pas, je ne pourrai jamais m'en remettre, cousine ! Personne ne voudra de moi, après cela. Nul doute que le bruit de ce scandale s'est déjà répandu, et que ma réputation est ruinée. Et je n'ai même pas commencé à considérer les conséquences pour lord Merryton ! Je vais l'épouser aujourd'hui. Il n'y a rien d'autre à dire.

Du moins supposait-elle que le mariage aurait lieu ce jour-là, et que tous les arrangements nécessaires avaient été faits. Elle ne savait quasiment rien des négociations avec Merryton et ne s'en souciait pas. M. Brumley les avait conduites pour son compte d'un air sombre et réprobateur.

Il avait été convenu que Beatrice donnerait dix mille livres pour sa dot — la somme que sa mère avait mise de côté pour elle, d'après son souvenir —, en comptant bien que le nouveau comte de Beckington serait heureux de les lui rembourser pour éviter un plus grand scandale.

La tâche de Grace était d'envoyer une lettre à son beau-frère pour lui demander cette dot. C'était la plus facile à écrire. Elle imaginait qu'Augustin serait content de la voir mariée — pas de cette façon, bien sûr, mais au moins ce serait fait —, et prendrait la dot sur l'argent que sa mère avait apporté dans son propre mariage.

La lettre à Honor fut beaucoup plus difficile à rédiger. Grace passa le plus gros d'un après-midi à la mettre au point, imaginant l'horreur de sa sœur quand elle lirait ce qui s'était passé, ainsi que la somme que sa famille devrait payer. La chose la plus dure à coucher sur le papier était de reconnaître que Honor avait eu raison. Elle l'avait avertie que son plan ne marcherait jamais, mais Grace avait été si obstinément convaincue du

contraire ! Elle avait été si sûre que les badinages d'Amherst indiquaient une estime particulière à son égard, et qu'une fois que tout serait dit et fait, il serait prêt à l'accepter !

Pire, bien pire encore, elle s'était crue assez fine pour le piéger avec son audacieux subterfuge.

Sotte ! Misérable, naïve, stupide sotte !

Elle avait fait le lit de sa propre calamité, et maintenant, elle était complètement seule, jetée dans une mer démontée sans même une rame pour se diriger. Que ne donnerait-elle pas pour avoir l'avis non sollicité de Honor, à présent ! Pour entendre Prudence jouer du piano, ou Mercy raconter ses horribles histoires de momies ! Que ne donnerait-elle pas pour s'asseoir aux pieds de sa mère, poser la tête sur ses genoux, et sentir sa main sûre lui caresser les cheveux comme quand elle était petite !

Le jour du Jugement était arrivé. Elle allait être mariée à un homme sans humour. Seigneur, il ne pourrait moins lui convenir s'il se réveillait chaque matin bien décidé à ne pas lui correspondre !

Elle n'avait pas eu de nouvelles de lui depuis le désastre. Pas un seul mot, aimable ou non. Non qu'elle s'y attendît, car en quoi pourrait consister ce message ? « Ma chère miss Cabot, merci beaucoup d'avoir complètement ruiné ma vie. »

Non, elle ne s'attendait à rien, et elle avait tenté de chasser ces pensées conflictuelles et terrifiantes en rangeant méthodiquement ses affaires dans sa malle. Elle avait plié ses bas en jolis petits carrés, ses robes en carrés plus grands. Elle s'était habillée pour son mariage, se souciant à peine de rompre la tradition en mettant de côté ses vêtements de deuil. Le noir n'était-il pas trop macabre, même si elle trouvait cette journée lugubre ? Sa robe en lamé argenté n'était-elle pas trop fringante pour un événement aussi insupportable ? Elle avait opté finalement pour la robe bleu pâle dont Mercy avait dit un jour qu'elle allait très bien avec ses yeux noisette et les nuances cuivrées de ses cheveux. Une tenue modeste, qui ne donnerait cependant pas l'impression qu'elle était sortie d'une tombe pour se marier.

Elle enfila dessous une camisole avec un col haut, afin de ne révéler aucun morceau de peau à son futur époux. Elle savait qu'il était absurde de feindre la modestie maintenant, mais cela lui semblait être la chose à faire. Elle tira ses cheveux en un chignon austère sur sa nuque et mit pour seul bijou un collier de perles. Il lui avait été offert par sa mère pour ses seize ans et la faisait se sentir proche d'elle en cet instant.

Un coup léger frappé à la porte lui indiqua que l'heure était venue.

Il y avait au moins un élément positif dans cette journée : elle échapperait bientôt au regard larmoyant de cousine Beatrice. S'il y avait une chose qu'elle ne supportait pas, c'était le penchant féminin à verser des larmes en grinçant des dents. Tant de temps et d'efforts passés à pleurer ! Elle ne pleurerait pas. Elle était responsable de cette situation et elle en subirait les conséquences la tête haute ! Et si elle n'y parvenait pas, eh bien, elle pleurerait en privé.

Elle ouvrit la porte au majordome des Brumley.

— Je dois prendre votre malle, miss, dit-il.

Elle la lui désigna ; elle ne pouvait trouver la force de parler. Tandis que l'homme, aidé d'un valet, emportait son bagage, elle drapa une cape autour d'elle et mit son chapeau. Puis elle se tourna vers Beatrice et lui sourit.

— Merci, cousine, pour tout.

Les yeux de Beatrice s'emplirent une nouvelle fois de larmes.

— Comme vous êtes jolie, très chère ! J'aimerais tant que votre mère soit là pour le voir !

Grace eut un sourire réticent.

— Je ne me trouve pas jolie.

— Tss-tss... Même une journée pareille ne pourrait vous rendre moins charmante. Vous êtes la fille de votre mère, une vraie beauté. Cet homme a de la chance, si vous voulez mon avis.

Grace en rit presque. Il avait tant de chance que sa vie soit ruinée, en effet !

Beatrice l'étreignit.

— M. Brumley et moi serons là pour vous servir de témoins, bien sûr.

Grace lui décocha un faible sourire. Elle ne se souciait pas de qui la verrait, maintenant. Elle songeait seulement qu'elle allait épouser Merryton, qui la conduirait ensuite à Blackwood Hall, le Bois noir, au nom aussi sinistre que la vie et les années qui s'étendaient devant elle. Elle se disait, sans trop y croire, que lorsque le scandale se serait éteint, elle s'enfuirait loin de lui, loin de la société, survivant grâce à son intelligence dans la nature...

— Oh ! J'ai failli oublier ! Une lettre est arrivée pour vous, ce matin ! s'exclama Beatrice.

— Une lettre ?

Beatrice la sortit de sa poche et la lui tendit. Grace reconnut tout de suite l'écriture de Honor.

— C'est de Honor ! s'écria-t-elle. Comment a-t-elle pu recevoir si vite ma missive ? Je ne l'ai envoyée qu'hier.

— Celle-ci est arrivée tard hier soir. Elle a croisé la vôtre.

L'excitation de Grace retomba aussitôt. Sa sœur ne lui proposerait donc pas d'échappatoire, elle ne tenait pas entre ses mains la promesse d'une aide frappant à sa porte au dernier moment. Elle mit la lettre dans son réticule.

— Haut les cœurs, chérie, lui dit Beatrice, en lui passant un bras autour des épaules et en se mettant à marcher avec elle. Il paraît que Blackwood Hall est une splendide propriété avec une douzaine de chambres pour les invités. Quand les choses se seront calmées, vous pourriez la trouver à votre goût.

Grace ne la trouverait jamais à son goût, elle en était sûre.

Dans le vestibule, elle arrangea son chapeau, l'abaissant sur ses yeux afin de ne pas voir passer les gens heureux, puis elle suivit le valet jusqu'au petit cabriolet.

— M. Brumley et moi allons vous suivre, chérie ! cria Beatrice de l'allée quand Grace se fut installée à l'intérieur, et elle agita son mouchoir tandis que la voiture démarrait, comme s'il s'agissait pour elle d'un départ en vacances.

Dans le cabriolet, Grace sortit la lettre de Honor et en brisa le cachet.

Très chère Grace,

Je prie que cette lettre te trouve en bonne forme. Tu dois me pardonner, chérie, car j'ai été négligente dans mon devoir de t'écrire fidèlement, comme je l'avais promis. Nous avons été très occupés à Londres. Maman ne va pas mieux, elle semble se retirer un peu plus dans son monde chaque semaine. Il est assez difficile de la calmer, quelquefois. Une femme de Covent Garden a donné à Hannah une potion que je n'approuve pas. Elle semble aider quand maman est particulièrement agitée, mais ça ne me plaît pas, vu que nous n'en connaissons pas les ingrédients.

Prudence et Mercy vont très bien. Elles ont été très heureuses d'une invitation à dîner chez lady Chatham. Celle-ci a invité toutes les jeunes filles qui n'ont pas encore fait leur entrée dans le monde. Je suspecte qu'elle voulait voir les débutantes de la prochaine Saison pour commencer à intriguer avant tout le monde.

J'ai une joyeuse nouvelle et j'espère que tu ne seras pas fâchée contre moi. Easton et moi nous sommes mariés ! Je regrette de ne pas avoir pu t'en informer à temps, car j'aurais aimé plus que tout avoir ma très chère sœur à mes côtés. Toutefois, à cause d'un scandale ennuyeux, le temps était essentiel.

Grace étouffa une exclamation.

— Tu n'as pas fait ça ! s'écria-t-elle. Quand ?

Nous nous sommes mariés voilà quinze jours sur l'insistance d'Augustin. Nous résidons dans la maison d'Easton, dans Audley Street, mais je dois te dire qu'en vérité mon pauvre cher époux est presque sans le sou, après avoir perdu son bateau, et qu'il est déterminé à ce que nous emménagions dans un logis plus modeste. J'ai sa parole qu'il y aura de la place pour les Cabot, où que nous atterrissions. Quand tu rentreras de Bath, tu dois nous rejoindre ! Je ne peux supporter d'être séparée de toi, et tu as sûrement reconnu maintenant que ton entreprise est stupide. Rentre à la maison, Grace, s'il te plaît. Tu nous manques tellement à toutes, et nous avons désespérément besoin de toi. Je sais que tu n'apprécieras pas cette nouvelle, mais vraiment, j'aime Easton de tout mon cœur et je ne pourrais être plus heureuse s'il était roi.

La lettre continuait, ayant trait surtout au grand bonheur de Honor, et au fait que Grace pourrait entendre parler de ce qui s'était passé dans un tripot de Southwark. Mais Honor préférait le lui expliquer de vive voix, car c'était trop compliqué à écrire.

Grace ne se souciait guère de savoir ce que Honor avait fait, qu'elle soit sans argent et heureuse de l'être. Si elle avait su quinze jours plus tôt qu'un scandale avait déjà touché les Cabot et qu'il n'y avait pas d'espoir de les en sauver, elle n'aurait jamais mis son propre plan en action.

Dire que Honor aurait pu lui épargner ce sort !

— Oh ! s'écria-t-elle, donnant un violent coup de pied dans la banquette en face d'elle.

Coup qui ne servit à rien, sinon à lui meurtrir un orteil.

3

Le cabriolet commença à ralentir, et Grace se pencha en avant pour regarder par la petite fenêtre. Ils étaient arrivés devant un bâtiment ordinaire, mais, plus loin sur la route, elle aperçut une petite chapelle à côté d'un champ où broutaient des moutons.

Quand la voiture s'arrêta, le valet des Brumley ouvrit la portière et tendit la main pour l'aider.

Elle descendit et regarda autour d'elle.

— Quel est cet endroit ? demanda-t-elle.

— Le bureau du magistrat, miss, répondit le valet, en refermant la portière.

La porte du bâtiment s'ouvrit brusquement et un gentleman corpulent en sortit.

— Par ici, je vous prie, dit-il à Grace avec un geste de la main.

Elle glissa la lettre de Honor dans son réticule, releva ses jupes et suivit l'allée inégale jusqu'à l'entrée. Le gentleman l'introduisit alors dans un petit bureau sombre et lui indiqua un banc de bois contre le mur.

— S'il vous plaît, miss. Quelqu'un viendra vous chercher quand le moment sera venu.

— Qu'est-ce que...

Il avait déjà refermé la porte.

Grace parcourut la pièce du regard et s'assit de mauvais gré. Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit, la faisant sursauter. Elle se leva aussitôt.

Merryton entra et parut surpris de la voir ; il portait toujours sa cape, comme elle, et des bottes boueuses. Elle se demanda d'où il venait.

Ses yeux verts l'examinèrent de haut en bas. Un profond frisson parcourut alors Grace, qui songea à ce salon de thé obscur, au contact de

son corps dur contre le sien, à ses lèvres douces mais exigeantes. Elle baissa les yeux, ne sachant que faire, et craignant qu'il ne lise ses pensées sur son visage.

Pourquoi ne parlait-il pas ?

Elle ne put supporter son silence et releva les yeux.

L'homme qu'elle avait déshonoré la fixait, la dévorant de son regard sombre. Elle ne comprenait pas la signification de ce regard, mais elle en sentait l'intensité et, gênée, porta une main à son cou.

Il noua les siennes dans son dos, mais ne parla pas.

— Mon nom est Grace, dit-elle, et sa voix résonna dans la pièce. Grace Cabot.

Au moment où elle prononçait ces mots, elle se rendit compte à quel point elle devait paraître absurde. Comme s'il ne s'était pas donné le mal de découvrir qui il allait épouser ! Son visage restait impavide.

Le cœur de Grace se mit à battre très fort. Elle l'imagina soudain la possédant sur le petit bureau encombré. N'était-ce pas ce que signifiait son regard ?

— Je... euh... je me rends compte que nous n'avons pas été convenablement présentés.

Elle s'éclaircit nerveusement la gorge.

— Je ne sais pas comment vous... vous présenter mes plus profondes excuses, ajouta-t-elle avec un geste incertain.

Merryton haussa l'un de ses sourcils sombres, ce qui, supposa-t-elle, signifiait qu'il trouvait ses efforts pour s'excuser insuffisants.

— Je ne pourrai vous exprimer assez mes regrets, milord, reprit-elle vivement, s'efforçant de faire passer dans sa voix l'ampleur de ses remords. Mais je suis sincèrement et profondément désolée pour ce que j'ai fait.

Il ne parlait toujours pas, mais ses yeux perçants semblaient tout voir, et elle se demanda s'il percevait combien elle était mal à l'aise et peu sûre d'elle. Elle ne voulait pas qu'il le voie ; elle savait d'instinct que montrer la moindre faiblesse à cet homme serait comme agiter de la viande devant un lion. Alors elle essaya de sourire.

— Et... nous voilà.

Elle se haussa nerveusement sur les orteils et redescendit.

— Comment dois-je vous appeler ?

Il parut presque surpris par sa question.

— Milord, répondit-il, comme si c'était parfaitement évident. Excusez-moi.

Il se retourna, sa cape virevoltant derrière lui, et sortit de la petite pièce en refermant d'une main ferme la porte sur lui.

Grace prit une grande inspiration — elle ne s'était pas rendu compte qu'elle avait besoin de respirer —, et s'affala lourdement sur le banc.

— *Milord* ? répéta-t-elle en direction de la porte fermée. C'est ainsi que je devrai vous appeler ? *Milord* ?

La mépriserait-il toujours ? Lui parlerait-il jamais ?

Son esprit s'emballa autant que son cœur durant les minutes qui suivirent. Ou les heures, qui savait ? L'attente lui parut interminable. Elle ne bougea cependant pas du banc, malgré ses membres douloureux, et sa tête qui l'était encore plus. Elle aurait aimé que les rideaux soient ouverts pour donner un peu de lumière, car la pièce était aussi lugubre et sombre que son humeur. Mais elle ne voulait pas prendre la liberté de les écarter elle-même.

De temps à autre, elle lisait la lettre froissée de Honor et la relisait, mais les mots de sa sœur lui donnaient une envie folle de planter une plume dans le bois dur du bureau devant elle, ou de lui donner des coups de pied jusqu'à ce qu'il se casse en deux. Comme cette journée aurait été différente si elle avait su ! Comme sa *vie* aurait été différente, si Honor lui avait écrit plus tôt !

Elle sanglota presque de soulagement quand la porte s'ouvrit et que Merryton parut de nouveau. Il resta sur le seuil, un poing serré contre sa jambe, tapotant légèrement le cadre de son autre main, puis la laissant retomber.

— C'est l'heure, miss Cabot, dit-il simplement.

— Eh bien, nous y sommes, alors, répondit-elle, résignée.

Le temps qu'elle se mette debout, sa vie passa en un éclair devant elle. Une enfance privilégiée, trois sœurs qu'elle aimait plus que tout, une mère élégante et sophistiquée, une vie dans le sein brillant de la haute société londonienne.

Merryton, nota-t-elle, frappait de nouveau le chambranle. Huit fois, compta-t-elle machinalement.

Elle remplaça la lettre de Honor dans son réticule, s'efforçant d'éviter les farouches yeux verts du comte. Il avait la mâchoire serrée, et son expression était froide. Elle avala la boule de nervosité qui l'étouffait.

Il jeta un coup d'œil à la pendule sur la cheminée.

— Venez, maintenant.

Il lui parlait comme si elle était une servante.

— J'arrive aussi vite que je peux m'y forcer.

— Il conviendrait que vous vous forciez un peu plus.

Elle put à peine le regarder tandis qu'elle passait devant lui, prenant bien soin de ne pas frôler ses habits des siens. Elle sortit et tressaillit en entendant la porte se refermer bruyamment derrière elle. Serrant ses mains devant elle, elle marcha à côté de lui, consciente de sa présence physique et de sa puissante stature, en regard de sa propre silhouette.

Un autre frisson la traversa, et elle n'aurait su dire si c'était un frisson de peur, de répulsion ou, pour être tout à fait honnête avec elle-même, d'excitation. Ce mariage avait beau lui mettre la mort dans l'âme, leur étreinte dans le salon de thé était omniprésente à son esprit.

Mais comment — *comment* — avait-elle réussi à mettre une pagaille aussi monstrueuse dans sa vie en si peu de temps ? Elle allait écrire à Honor dès que les vœux seraient échangés, et la prier de venir. Si elle était autorisée à poster des lettres, bien entendu. Elle ne savait plus très bien à quoi s'attendre.

Merryton s'arrêta devant une porte. Il frappa et, tandis qu'ils attendaient qu'elle s'ouvre, il tapota le montant de son poing.

Grace leva les yeux au ciel et pria en silence d'avoir du courage.

La porte s'ouvrit devant un homme d'Eglise. Il était de la même taille qu'elle et la jaugea d'un regard dédaigneux.

— Par ici, milord, dit-il, avant d'indiquer la porte d'entrée du bâtiment.

Merryton indiqua à Grace de le précéder d'un signe de la main. Elle suivit alors le clergyman hors des bureaux et sur la route, jusqu'à la petite chapelle. Elle entendait le comte marcher derrière elle, mais ne pouvait le voir. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Son regard était rivé sur elle.

Pourquoi ne parlait-il pas ? Il aurait pu lui dire pour le moins qu'il était si furieux qu'il n'avait pas l'intention de lui parler un jour. Elle méritait une telle explication.

Elle ralentit le pas, afin qu'il soit obligé de marcher à côté d'elle. Elle le regarda du coin de l'œil, se demandant ce qu'elle pourrait dire pour arranger la situation.

— Peut-être, commença-t-elle prudemment, que cet... arrangement... ne sera pas aussi mauvais qu'on pourrait le craindre.

Elle le regarda avec espoir.

Quelque chose de sombre passa dans ses yeux.

— Je veux dire que, parfois, il vaut mieux se montrer optimiste pour la suite que de se focaliser sur ce qui ne va pas dans l’immédiat.

C’était ridicule !

Il dut le penser aussi, car il ne lui répondit pas. Elle commençait à penser que son silence pourrait bien être le pire de tout.

La cousine Beatrice et son désagréable époux les attendaient dans la chapelle, et l’aimable femme semblait sur le point de fondre en larmes. Grace espéra sincèrement qu’elle ne le ferait pas.

Il n’y avait personne pour Merryton, remarqua-t-elle. Pas même Amherst.

Son cœur tambourinait tandis qu’ils remontaient l’allée centrale jusqu’à l’autel. Elle ne s’était jamais sentie aussi seule ! On aurait aussi bien pu la conduire au gibet pour son exécution.

Le clergyman parla à mi-voix à Merryton, presque comme si elle n’était pas là, puis il annonça qu’il allait commencer. Il inspira et fixa son regard sur Grace.

— Nous sommes réunis ici aujourd’hui *devant Dieu*, dit-il en insistant sur les derniers mots, comme si elle ne savait pas que Dieu regardait.

Comme si elle avait besoin qu’on le lui rappelle. Comme si elle n’avait pas une conscience aiguë de la terrible déception qu’elle avait causée à son Créateur.

Elle pressa discrètement ses paumes moites sur sa jupe. Elle se sentit un peu étourdie tandis que le poids de ce qui se passait commençait à la pénétrer, et elle fixa les yeux, au-dessus de la tête du vicaire, sur le vitrail, qui représentait Jésus sur la croix. Ses pensées s’emmêlèrent, puis se fixèrent sur ses devoirs d’épouse envers cet homme. Elle fut consciente que Merryton remuait à côté d’elle, sentit la chaleur de sa grande main quand il saisit la sienne. L’homme d’église se mit à lire les devoirs d’un couple marié, y compris la fidélité et l’honneur. Elle nota qu’au fur et à mesure qu’il parlait, les yeux du comte se plissaient.

— Milord, dit-il d’une voix douce et même aimable, voulez-vous prendre cette femme...

Puis il débita à toute allure les phrases consacrées. La soutenir à dater de ce jour. L’honorer et la chérir, pour le meilleur et pour le pire...

Il y avait de quoi rire ! Il n'était pas question d'honorer et de chérir, devant cet autel. L'idée que Merryton doive jurer une telle chose était si absurde que Grace sentit un sourire irrépressible étirer ses lèvres.

Tandis que le vicaire continuait, le comte la regarda curieusement d'abord, puis d'un air courroucé. Il ne trouvait sans doute rien de tout cela amusant, et elle non plus, malgré ses efforts pour dissimuler son sourire. Mais plus le clergyman parlait, plus cela semblait absurde, et le rire de Grace montait comme une marée, menaçant de déferler. Elle se mordit la lèvre, mais ne put réprimer ce maudit sourire.

— Je le veux, répondit Merryton.

Grace ne s'était même pas avisée que la question avait pris fin.

— Miss Cabot, dit alors l'officiant, voulez-vous prendre Jeffrey Thomas Creighton Donovan comme votre légitime époux, pour le soutenir à partir de ce jour, pour le meilleur et pour le pire, dans la richesse et le dénuement, dans la maladie et la santé, afin de l'aimer et de le chérir, de l'honorer et de lui obéir jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

Jusqu'à ce que la mort les sépare, voilà qui semblait être terriblement long ! Grace songea à son désir de s'échapper, de s'enfuir. Elle le ferait bien avant que la mort ne pense à les séparer...

Merryton lui pressa la main. Son hésitation lui avait valu deux regards sévères.

— Oui ! dit-elle vivement, et, regardant le pasteur, elle ajouta : je le veux.

Sa voix était étonnamment forte compte tenu de la nervosité qui lui nouait le ventre. Elle porta son regard sur le comte. Il semblait vouloir la dévorer, ou paraissait très échauffé... Elle ne savait comment interpréter son expression.

Elle détourna les yeux et les posa de nouveau sur le vitrail, priant d'obtenir de la sagesse, de la tolérance et de l'espoir.

Le vicaire leur rappela à tous les deux qu'ils avaient prononcé ces vœux en présence de Dieu, puis conclut :

— Je vous déclare mari et femme.

A l'instant où il le dit, Merryton lâcha sa main.

— Si vous voulez bien signer le registre de la paroisse, milord, dit encore le clergyman, la main sur le coude du comte pour lui montrer le chemin.

Grace ne bougea pas de sa place devant l'autel ; elle était complètement dépassée.

Le pasteur s'arrêta et se retourna.

— Madame Donovan ! appela-t-il, comme si elle était une enfant à la traîne, et il lui tendit la plume.

Bon, eh bien, voilà qui scellait l'affaire... Si on l'appelait Mme Donovan, elle devait être mariée. Elle signa le registre, la main tremblante, sous les traits fermes de la signature du comte. Il avait écrit « Merryton ». La cousine Beatrice signa comme témoin en essuyant ses larmes. Son époux signa ensuite, et lorsqu'il posa la plume, il regarda le comte et dit :

— Toute ma sympathie, milord.

Grace retint une exclamation incrédule et le regarda bouche bée, mais elle était si peu importante pour lui qu'il ne jeta même pas un coup d'œil dans sa direction.

Merryton le fit, lui. Il tourna vers elle son regard sombre et froid et dit simplement :

— Venez.

Puis il tourna les talons et sortit de la chapelle, sa cape volant derrière lui. Il ne l'avait même pas quittée durant la cérémonie.

Un sanglot s'éleva derrière Grace, et tout de suite après, les mains de Beatrice s'agrippèrent à elle. Elle la fit pivoter, et la serra sur son cœur.

— Pauvre chère, murmura-t-elle. Je vous en prie, laissez-moi écrire à votre mère ! Elle sera une source de grand réconfort pour vous.

Grace dut la repousser pour pouvoir respirer.

— Je lui ai déjà envoyé une lettre, mentit-elle.

— Oh ! Très bien... Naturellement, vous l'avez fait, dit Beatrice en lui prenant le visage entre ses mains. Soyez courageuse, chérie. Il ne conviendra pas de pleurer ou de faire des scènes, alors que vous vous êtes mise vous-même dans cette situation.

Grace battit des cils et eut un petit rire contraint.

— Non, bien sûr que non.

— Lady Merryton ! appela sévèrement le comte depuis l'entrée.

Il fallut un instant à Grace pour comprendre qu'il s'adressait à elle. Elle ôta les mains de Beatrice de son visage et s'écarta. Elle entendait encore ses gémissements tandis qu'elle descendait l'allée vers le grand soleil qui

entraîna à flots par la porte ouverte. Un soleil brillant, joyeux, comme si c'était le plus heureux des jours.

Elle sortit dans la lumière et remonta sa capuche sur la tête.

Merryton se tenait à côté d'une voiture noire tirée par quatre chevaux. Une voiture trompeuse dans sa sobriété : Grace savait que c'était l'un des nouveaux landaus, très coûteux. La seule indication du rang de son propriétaire était les plumets rouges qui s'agitaient de chaque côté du siège du cocher. Quatre valets en livrée se tenaient au garde-à-vous, et elle vit sa malle attachée à l'arrière.

D'un bref signe de tête, le comte ordonna que l'on ouvre la portière et sorte le marchepied. Puis il la regarda.

Elle inspira et ne relâcha pas son souffle avant d'avoir atteint le véhicule. Et même lorsqu'elle le fit, elle n'eut pas grand-chose à relâcher, tout l'air de ses poumons absorbé par sa vive agitation.

Merryton lui tendit la main, paume offerte, pour l'aider à monter, sans la regarder cependant. Elle hésita avant de poser la sienne dessus, puis se hissa à bord. Lorsqu'elle fut assise, il recula d'un pas.

— Bon voyage, madame.

— Pardon ? fit-elle, en proie à la confusion.

Elle se pencha en avant pour regarder par la portière encore ouverte.

— Vous ne venez pas ?

— Je ferai le trajet à cheval.

— Mais je...

Mais elle quoi ? Que pouvait-elle dire ? Qu'elle voulait qu'il voyage avec elle ? Non, non, elle ne le souhaitait pas ! Des heures d'un tête-à-tête froid et silencieux étaient une perspective bien pire que d'être seule le jour de ses noces...

Avant qu'elle ait pu expliquer ce qu'elle voulait dire, il avait refermé la portière. Elle en écarta alors le rideau, et dut se tordre le cou pour le voir. Il marcha à grands pas jusqu'à un cheval tenu par un garçon d'écurie et sauta aisément en selle. Il avait l'air d'un roi sur ce cheval, tendu, musclé, les épaules droites, l'attitude sévère. Il se tourna pour parler au cocher, puis éperonna sa monture, et s'éloigna de la chapelle au galop, comme s'il avait le diable à ses trousses.

Un instant plus tard, le landau s'ébranla, plaquant Grace contre la banquette en cuir. Elle leva les yeux vers le plafond tendu de soie. Et voilà... Elle était mariée à cet homme jusqu'à ce que la mort les sépare et il

la méprisait. Elle se mordit brusquement la lèvre inférieure pour retenir ses larmes. La cousine Beatrice avait raison : il ne convenait pas de pleurer alors qu'elle s'était mise elle-même dans cette situation.

Et elle ne pleurerait pas, bonté divine ! Non, elle ne le ferait pas...

OceanofPDF.com

4

Les cottages disséminés dans le paysage s'espaçaient de plus en plus, et il n'y eut bientôt plus que des forêts, interrompues de temps à autre par des prairies où paissaient des vaches, des moutons, ou encore, comme Grace le vit dans un champ, des dizaines de cochons qui fouillaient la terre près de leur soue. Parfois, elle apercevait les cheminées d'une grande propriété au-dessus de la cime des arbres, seul signe que la campagne était habitée.

Elle avait faim ; elle se demanda si elle pourrait obtenir du cocher qu'ils s'arrêtent dans un village pour lui permettre de se reposer, de manger quelque chose et de se rafraîchir avant d'arriver à Blackwood Hall.

Elle relut la lettre de Honor pour distraire son esprit de ses préoccupations, mais ne trouva rien d'autre qu'une source supplémentaire d'anxiété dans les heureuses volutes de l'écriture de sa sœur. Elle mit alors la missive de côté, croisa les bras et appuya la tête au dossier de la banquette, crispant les paupières pour échapper aux images de la vie qui allait se déployer devant elle. Le balancement continu de la voiture alourdissait ses membres et ses paupières ; elle avait conscience qu'elle était en train de sombrer dans le sommeil, mais elle ne se souvint pas d'avoir glissé sur la banquette. Or c'était allongée qu'elle était quand le landau heurta une ornière et que sa tête se cogna au côté de l'habitacle, ce qui la réveilla.

— Ouille !

Elle porta la main à son crâne en grimaçant de douleur.

Elle se redressa et écarta les rideaux. Ils longeaient des falaises nues. Mais la route tourna bientôt et la forêt se dressa de nouveau contre les collines. La voiture ralentit et obliqua vers le nord, pour pénétrer sous le

couvert d'arbres si serrés qu'ils bloquaient le peu de lumière qui existait. « Blackwood » n'était pas un nom usurpé, le bois était vraiment noir !

Le landau ralentit de nouveau. Ils franchirent un portail en pierre massif et si haut que de son poste d'observation, à la fenêtre, Grace ne pouvait en voir le sommet. A l'intérieur de l'enceinte, les arbres étaient plus clairsemés et une lumière grise tachetait une pelouse impeccable.

Grace réprima une exclamation quand la maison apparut. Elle était très grande, au moins aussi grande que Longmeadow, la propriété des Beckington où elle avait passé son enfance. Mais alors que Longmeadow était claire et gaie, accueillante, Blackwood Hall était menaçant. La pierre était grise, et les fenêtres semblaient des yeux noirs. Les cheminées étaient couvertes de suie et Grace ne distinguait aucune couleur, hormis le vert du lierre qui couvrait un coin de la maison.

Lugubre, sombre et peu avenante, exactement comme son propriétaire !

Le personnel se hâtait de sortir, se mettant en rang devant l'entrée, tandis que la voiture s'avavançait. Grace compta quinze domestiques, celui et celle qu'elle identifia comme le majordome et la gouvernante se plaçant au début de la file. Ils s'arrêtèrent et la portière s'ouvrit brusquement. On mit le marchepied en place, puis le cocher tendit la main pour l'aider à descendre.

Elle sortit, saisie d'appréhension.

Chacun regardait droit devant lui, mais plus d'une paire d'yeux glissa dans sa direction. Elle rabattit sa capuche et regarda autour d'elle, cherchant Merryton. Elle le vit bientôt qui traversait l'allée à grands pas, frappant sa jambe de sa cravache. Huit fois. Une pause. Huit autres fois.

— Monsieur Cox, madame Garland, puis-je vous présenter lady Merryton, dit-il d'un ton détaché.

Il l'annonça d'une façon si désinvolte que l'on aurait pu penser qu'il avait déjà fait parvenir chez lui la nouvelle de son mariage. Mais quand la gouvernante et le majordome se figèrent et qu'une onde de surprise se propagea à tout le personnel, il fut clair pour Grace que personne n'était au courant.

— Milady, dit la gouvernante, la première à se ressaisir et à lui faire une brève révérence.

Elle chercha le regard de M. Cox, sans doute pour savoir ce qu'il convenait de dire en une telle circonstance, mais ce dernier, un homme grand et mince, ne s'était pas encore repris. Lui jetant à peine un coup

d'œil, Merryton pénétra dans la maison, sa cravache frappant toujours sa jambe. Huit fois.

— Eh bien...

Grace vit le cocher détacher sa malle.

— Enchantée de vous connaître tous, dit-elle, en se forçant à sourire à l'ensemble du personnel. Ceci... ceci doit bien vous surprendre...

Il y eut un murmure d'acquiescement, des pieds qui bougèrent.

— De fait... c'était une surprise... voulue, ajouta-t-elle, se raccrochant à n'importe quoi pour faciliter son arrivée de femme déchuée.

— Vous êtes la très bienvenue, milady, dit enfin Cox qui s'était remis de son choc initial.

Il fit reculer deux soubrettes, s'avança d'un pas vif et s'inclina devant elle, puis lui fit signe de le précéder dans la maison.

— Si je peux me permettre, je vais vous montrer le vestibule, milady. Madame Garland, veuillez vous assurer que les pièces de Mme la comtesse soient préparées, je vous prie. Laissez-nous passer, dit-il encore, et les domestiques se scindèrent en deux rangées, reculant pour faire de la place à Grace.

Celle-ci leur sourit de nouveau et haussa le menton comme si elle pénétrait dans le salon de lady Chatham, hochant la tête et murmurant une fois encore « Bonjour » aux serviteurs, avant d'entrer dans le vestibule de Blackwood Hall.

Elle s'était attendue à de la grandeur, comme l'extérieur le laissait à penser, mais, bien que la demeure paraisse grandiose — sols de marbre, escalier tournant, colonnes grecques —, elle ne trouva pas le déploiement habituel de tableaux et de pièces d'armurerie qui, de son expérience, décorait généralement l'entrée d'une grande maison. Le vestibule était nu, comme si son propriétaire n'en avait pris que récemment possession.

M. Cox l'accompagna dans de longs couloirs, lui montrant au passage de petits salons et des salons d'apparat, la salle à manger du matin, d'autres salles à manger, ainsi qu'une immense pièce qui pouvait accueillir soixante convives. Il y avait aussi une salle de bal et tant de chambres pour les invités que Grace ne put les compter. La maison était superbement construite, mais son décor, uniforme et sombre. Pas de tableaux aux murs, pas de portraits de famille, pas d'indices de lignage. Seuls ornements, des vases identiques qui contenaient des fleurs de serre identiques — des roses —, toutes coupées à la même hauteur.

Dans le grand salon, Grace s'arrêta devant la cheminée massive et jeta un coup d'œil au miroir accroché au-dessus.

— J'ai remarqué qu'il n'y a pas de tableaux, dit-elle à Cox.

— Non, madame. M. le comte préfère des cadres uniformes, et si ce n'est pas possible, il préfère ne rien mettre.

— Pardon ? fit-elle, en regardant l'homme par-dessus son épaule.

Même si les cheveux du majordome se clairsemaient, elle le trouvait étonnamment jeune pour occuper déjà une telle position.

— M. le comte aime l'uniformité, répéta-t-il.

Qu'est-ce que cela signifiait, « aimer l'uniformité » ? Grace jeta un nouveau coup d'œil au miroir, le seul objet qui ornait les murs. Quatre fauteuils étaient disposés devant la cheminée, deux de part et d'autre, à égale distance.

Comme c'était bizarre...

— Puis-je vous montrer votre suite, milady ?

— S'il vous plaît.

Elle fut heureuse de constater que ses pièces donnaient au sud et à l'ouest, ce qui promettait du soleil pour chasser la morosité de la maison. La chambre et le boudoir étaient arrangés avec goût, peints en rose pâle, avec des volets blancs aux fenêtres et des rideaux brodés. Le parquet était recouvert d'un épais tapis. C'était très accueillant. Sauf que, là encore, il n'y avait rien sur les murs pour les égayer.

— Avez-vous besoin de quelque chose ? demanda le majordome.

— Oui, répondit-elle, en pressant les mains sur son ventre. J'ai très faim, monsieur Cox. Pourrais-je avoir quelque chose à manger ?

Le domestique parut mal à l'aise.

— Je vous demande pardon, madame, mais le dîner est servi à 8 heures précises.

Grace regarda la pendule sur la cheminée. Il était 4 h 45.

— Vous voulez dire que je ne pourrai rien manger avant 8 heures ?

Cox déglutit, et ses joues se colorèrent légèrement.

— M. le comte préfère que les repas soient servis à heure fixe : le petit déjeuner à 8 heures, le déjeuner à midi, le thé à 4 heures, le dîner à 8.

Grace le dévisagea, espérant voir la trace d'un sourire, découvrir qu'il plaisantait. Mais il resta immobile, attendant ses instructions.

— Aucune exception ne peut être faite aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Si M. le comte est d'accord, si, bien sûr.

Mais il ne bougea pas, lui laissant penser que c'était elle qui devait présenter sa requête. Si tel était le cas, elle préférerait encore souffrir de la faim !

— Pourrais-je avoir un bain ? Ou bien y a-t-il des heures précises pour se laver, aussi ?

— Non, madame. Je vais en faire préparer un tout de suite.

Il lui adressa un bref signe de tête et sortit d'un pas vif.

Lorsqu'il fut parti, Grace laissa tomber son réticule par terre. Elle ne savait pas très bien ce qu'elle allait faire — son ventre gargouillait et elle était épuisée par la tension de la journée. Un bain lui ferait du bien, et ensuite, elle compterait chaque minute jusqu'au moment où elle serait autorisée à manger quelque chose. Après, eh bien... quoi qu'il advienne, elle ne pouvait l'envisager sans se sentir un peu malade.

Mais aussi intriguée.

Après tout, les moments passés dans le salon de thé n'avaient pas tous été horribles.

* * *

La chambre de Jeffrey se trouvait sur le palier du premier étage, dominant l'entrée de Blackwood Hall. Elle mesurait vingt-quatre pieds de long et seize pieds de large.

La suite du maître de maison, que M. Cox mentionnait souvent dans l'espoir que Jeffrey l'occupe un jour, se trouvait dans le coin sud du même étage. Elle avait trois fenêtres par mur, sur deux murs, et surplombait les parties les plus pittoresques de sa propriété. Elle mesurait trente et un pieds de long et vingt-trois pieds de large.

Cox pensait qu'il préférerait ne pas dormir là où son père était mort, et il le lui laissait croire. En vérité, il préférerait être dans cette pièce-ci, qui lui offrait le tranquille confort des multiples de huit. Cela le calmait, le faisait se sentir à l'aise.

Sauf que cette chambre était désagréablement proche de la suite de la nouvelle lady Merryton.

Il s'y était réfugié aussitôt arrivé, se versant une copieuse rasade de whisky et enlevant ses bottes. Il s'était assis dans le fauteuil capitonné devant la cheminée, avait renversé la tête en arrière et fermé les yeux, son

esprit obnubilé par le fait improbable qu'il était maintenant marié à une femme qu'il ne connaissait pas.

Tandis qu'il était assis là en silence, il entendit les domestiques dans le vestibule.

— Faites attention, Willie, prenez garde à ne pas faire de bruit, dit un valet à un autre, d'un ton âpre. Je vous l'ai dit, un seau dans chaque main. Si Mme Garland s'aperçoit que vous avez renversé de l'eau sur les tapis, elle vous fera envoyer aux écuries.

Jeffrey ouvrit lentement les yeux. Il comprit qu'ils montaient des seaux d'eau pour que son épouse puisse prendre un bain.

Il avala d'un trait le reste de son whisky, crispa la mâchoire et referma les yeux, faisant de son mieux pour ne pas imaginer son corps nu entrant souplement dans l'eau fumante, ses seins flottant à la surface. Mais plus il essayait de bannir ces images, plus elles affluaient. Il la voyait lever une jambe mince et fuselée, passer ses mains dessus, faisant mousser le savon, puis sur sa poitrine, avant de faire descendre ses doigts plus bas...

Il se ressaisit et se leva dans un sursaut. Il alla jusqu'aux fenêtres et en ouvrit une, se penchant pour inhaler de grandes goulées d'air frais. Il devait se contrôler et contrôler ses pensées ! Il devait apprendre à exister dans cette maison avec cette femme — cette femme traîtresse et *magnifique*.

Il s'écarta de la fenêtre, attrapa une botte et compta en silence jusqu'à huit et l'enfila. Même chose pour l'autre. Ensuite, il sortit à grands pas de sa chambre et se dirigea vers son cabinet de travail, frappant sa jambe de son poing dans un vain effort pour calmer ses pensées emballées.

Il enfouit alors ses obsessions sous une avalanche de travail. Il vérifia des factures, examina les livres de comptes, rédigea sa correspondance. A 7 h 10, Cox entra.

— Voulez-vous vous habiller pour le dîner, milord ?

— Non, répondit Jeffrey sans lever les yeux de son travail.

Sa réponse consterna sans doute le majordome, car il était un homme d'habitudes.

— J'ai beaucoup à faire, ajouta-t-il, en regardant les papiers devant lui. Veuillez informer Mme la comtesse de l'heure et de l'endroit du dîner.

— Oui, milord.

Tandis que Cox sortait de la pièce, Jeffrey compta ses pas. *Six*. Seulement six. Tout, autour de lui, était dérangé, déséquilibré, et il ne savait comment redresser les choses. Il ne pouvait éviter la présence féminine qui

se trouvait chez lui. Il la sentait déjà filtrer des murs, l'entourant comme de la vapeur. Il avait passé une si grande partie de sa vie d'adulte à édifier soigneusement des frontières autour de lui qu'il n'avait pas songé à ce qu'il ferait, si ces frontières étaient franchies.

Et comme il ne savait pas plus maintenant ce qu'il devait faire, il continua à travailler, s'emplissant la tête de chiffres et de problèmes de gestion jusqu'à l'heure du dîner. Il aurait aimé dîner seul dans sa chambre, mais son sens de l'ordre et de l'habitude fut le plus fort. Il longea le couloir — seize pas en tout — jusqu'à la salle à manger de famille. Lorsqu'il entra, son épouse se tenait debout près du buffet.

Son arrivée la surprit visiblement ; elle sursauta et se tourna, heurtant le buffet et faisant tinter la pile d'assiettes. Elle s'empressa de les stabiliser et sourit avec ce qui lui sembla de l'appréhension.

Ses mains, nota-t-il, étaient fines et élégantes. Ses doigts longs et effilés. Il baissa les yeux, écartant l'image de ces doigts caressant son corps.

— Bonsoir, milord, dit-elle avec autant d'entrain que l'on pouvait en rassembler, étant donné la situation.

Sa voix était mélodieuse.

— Bonsoir, lady Merryton.

— Grace, rectifia-t-elle comme s'il avait pu l'oublier, comme s'il n'avait pas signé un registre des mariages et une licence spéciale où son nom était écrit en toutes lettres pour l'éternité : Grace Elizabeth Diana Cabot.

Vingt-quatre lettres en tout.

— Vous me pardonnerez si je ne me sens pas encore assez familier pour vous appeler par votre prénom.

Il ne pouvait lui expliquer que certaines choses devaient avoir lieu avant qu'il puisse l'appeler par son prénom — même s'il n'aurait su dire lesquelles. Ce qui était sûr, c'était qu'il ne pouvait pas lui parler comme s'ils se connaissaient, comme s'il l'avait courtisée, lui avait demandé la permission de la traiter plus intimement.

Il comptait l'aider, mais manifestement, sa déclaration n'eut pas l'effet désiré ; il la vit déglutir délicatement, puis elle pinça les lèvres et hocha poliment la tête.

Elle avait renoncé à prétendre porter le deuil de son beau-père, car elle arborait une robe mordorée, brillante, dont la jupe était brodée de petites pendeloques en cristal. Elles accrochaient la lumière et la faisaient étinceler.

La robe moulait son corps, et ses seins — Dieu lui vienne en aide ! — formaient deux rondeurs crémeuses qui donnaient l'impression d'être sur le point de jaillir de son décolleté. Ses cheveux dorés étaient ramassés en un simple chignon sur la nuque. Des pendentifs assortis à son collier dansaient à ses oreilles.

Elle était, en un mot, ravissante.

Jeffrey désigna une place à la table ; un valet vint aussitôt tirer la chaise de Grace.

Elle s'assit avec élégance, les mains sur les genoux, le regard posé sur le couvert devant elle. Jeffrey admira son long cou, les petites boucles échappées de son chignon. Elle prit une grande inspiration, et sa poitrine se souleva, puis retomba doucement lorsqu'elle relâcha son souffle sans bruit.

Il s'assit lourdement à sa place, en haut de la table, prêt à subir ce qui, à son avis, serait une soirée difficile. Il s'efforça de ne pas regarder cette inconnue, cette beauté, son épouse. La regarder le conduirait à imaginer qu'il la faisait sienne, qu'il possédait son corps. Il en avait le droit, mais ne pouvait en supporter l'idée. Il redoutait ce qu'il ferait, craignait de perdre le contrôle et de lui faire mal. C'était une chose de rechercher la compagnie de femmes qui avaient les mêmes appétits que lui — ou pouvaient être persuadées de les trouver à leur goût avec une bourse bien garnie. C'en était une autre, quand l'objet de son désir était une débutante virginale.

Il ne put s'en empêcher : il frappa huit fois la table de son index, aussi nonchalamment que possible.

— *Pouvons-nous servir, milord ?* demanda Cox derrière lui.

Oui, servez, de grâce, qu'on en finisse avec cette journée !

— S'il vous plaît, répondit-il, avant de s'adosser à sa chaise, les poings sur les cuisses, la mâchoire serrée.

Le couvert avait été mis à la perfection — le verre à eau à quatre pouces au-dessus du milieu de l'assiette, le verre à vin à quatre pouces sur la droite. L'assiette en porcelaine, achetée à un noble français assez désespéré, arborait une fleur de lys en son centre. La pointe de la fleur correspondait au milieu du verre à eau. Il ne regarda pas la bordure de l'assiette, en revanche ; c'était un terrible salmigondis de volutes vertes et de minuscules fleurs de lys qui n'avait aucun sens pour lui et le perturbait.

— Vous avez une maison charmante.

La voix suave s'insinua en lui ; il se risqua alors à jeter un regard à Grace. La première chose qu'il avait vraiment remarquée en elle — la

première fois qu'il l'avait vue à la lumière du jour, dans ce maudit bureau, juste avant leur mariage — était ses yeux. Des yeux noisette plus verts que bruns, qui lui rappelaient les couleurs de la fin d'été. Ses cils étaient blond foncé et longs, ses sourcils fins et arqués. Il avait été frappé par sa beauté, chose qu'il n'avait pas notée ce fameux soir, dans le salon de thé.

Ce qu'il remarqua ce soir-là fut que ses doigts tapotaient légèrement la tige du verre à vin. Elle l'avait déplacé, rapproché d'elle, et le fait qu'il ne soit pas à sa place le mettait mal à l'aise.

— Merci, dit-il.

Il détourna les yeux.

— Avez-vous toujours vécu ici ?

Il ne pourrait éviter une conversation. Il se tourna vers elle, la parcourant du regard. Elle portait un collier d'ambre et il s'imagina lui ôtant le bijou, faisant glisser ses mains sur ses épaules, les perles glissant entre ses seins juste avant ses doigts.

Cette image fut suivie d'une autre où il posait sa bouche sur un sein, en saisissait la pointe entre ses lèvres, sa langue caressant le téton durci.

Il se rendit compte qu'elle parlait. Il enfonça le talon de sa chaussure dans le tapis pour se stabiliser.

— Pardon ?

— Je demandais si votre famille vivait depuis longtemps à Blackwood Hall.

— Des générations. Cette propriété appartient aux Merryton depuis que le titre nous a été accordé. Je suis le cinquième comte.

Ses lèvres étaient pleines, pulpeuses et d'une étonnante nuance corail.

— Vivez-vous seul ici ?

Il remua sur sa chaise.

— La plupart du temps.

Elle parut vouloir lui demander autre chose, mais, Dieu merci, le début du service mit fin à tout bavardage pour le moment. Quand Cox leur eut servi de l'agneau et des pommes de terre et rempli leur verre à vin, Jeffrey le renvoya d'un geste, ainsi que le valet.

Il prit sa fourchette et commença à manger. Il était conscient que Grace picorait avec gêne dans son assiette, comme si elle n'avait pas d'appétit, mais qu'elle buvait son vin avec plus d'entrain. Quand il eut fini, il s'adossa à sa chaise et posa sa serviette sur la table à côté de son assiette. Elle n'avait mangé que quelques bouchées.

— La nourriture ne vous convient pas ?

— Pardon ? Si, c'est très bien.

Alors pourquoi ne mangeait-elle pas ? Il porta les yeux sur le buffet. Huit tiroirs, alignés en deux fois quatre.

— Si vous le permettez, dit-elle, je voudrais... vous faire des excuses pour ce qui est arrivé.

Elle s'était déjà excusée. Que pourrait-il faire de nouvelles excuses ?

— Le salon de thé, précisa-t-elle, jugeant apparemment nécessaire de le faire, comme si autre chose était arrivé entre eux, comme si elle avait causé une autre catastrophe dans sa vie.

Il ne tenait pas à repenser à ce soir-là, à la façon dont il avait complètement perdu le contrôle.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Mais je...

— Madame, ainsi que je l'ai dit, ce n'est pas nécessaire. Vous étiez là pour rencontrer Amherst. Vous m'avez pris à tort pour lui. Nous avons commis tous les deux une erreur aux conséquences énormes qui nous lie pour l'éternité. Ce qui est fait est fait. Avez-vous terminé votre repas ?

Elle fronça les sourcils.

— Oui.

— Alors... si vous voulez bien m'excuser.

Il se leva.

Elle parut surprise. Elle bougea pour se lever elle aussi et le gentleman qu'on lui avait appris à être très tôt dans sa jeunesse s'empressa de lui tirer sa chaise. Elle se redressa, à quelques pouces de lui, et le regarda, battant des cils, ses yeux brillant à la lumière des bougies. Il sentit alors monter en lui un tourbillon d'émotion et de chaleur. Il avait une envie insupportable de la prendre dans ses bras, d'embrasser ses lèvres pleines et humides, de poser sa bouche sur sa poitrine, de la pencher sur cette table, de relever ses jupes, de dénuder son postérieur, de glisser la main entre ses jambes...

Il recula et inclina courtoisement la tête.

— Je ne viendrai pas à vous ce soir, lady Merryton.

Il noua les mains dans son dos pour qu'elle ne voie pas la façon dont il serrait les poings, s'efforçant de maîtriser son désir.

— Je vais vous laisser le temps de vous installer à Blackwood Hall.

Elle ouvrit de grands yeux. Le rose lui monta aux joues, tandis qu'elle jetait un coup d'œil autour d'eux, comme si elle cherchait quelque chose.

Une issue, peut-être.

— Vous pouvez vous adresser à M. Cox pour les services d'une femme de chambre.

Cette remarque ramena son regard sur lui, mais cette fois, au lieu d'être étonné, il était furieux. Elle croisa les bras devant elle, pencha la tête de côté, et il ne put s'empêcher d'admirer la ligne de son cou.

— Pardonnez ma curiosité, mais êtes-vous aussi distant et autoritaire avec tous ceux que vous connaissez, ou adoptez-vous cette attitude uniquement à mon égard ? Parce que, si vous avez l'intention de me punir, ne vous donnez pas cette peine. Je me fustige assez moi-même à chaque instant !

Son aplomb le surprit. Il ne la punissait pas. Il était plus fautif qu'elle.

— Je comprends que vous soyez en colère, reprit-elle. Je le serais, à votre place. Mais j'ai fait des excuses et...

— Inutile de vous excuser de nouveau, la coupa-t-il.

Elle plissa légèrement les paupières.

— Tant mieux, parce que je n'ai pas l'intention de recommencer ! Il n'y a que des façons limitées de battre sa coulpe, et je crois les avoir toutes épuisées. Puisque nous en sommes là, milord, peut-être pourrions-nous définir comment nous allons supporter cette situation.

Il fut complètement pris de court. Il menait une existence solitaire et la plupart des gens en référaient à lui. Ils ne le défiaient certainement pas !

— Je vous demande pardon, madame, si je n'ai pas été suffisamment bavard pour vous. Je trouve les bavardages ennuyeux et je ne sais pas très bien parler de tout et de rien.

— Eh bien, vous l'avez parfaitement démontré, milord. Mais je ne voyais pas ça comme des bavardages. J'essayais juste de vous connaître.

Cette déclaration le fit se sentir désagréablement exposé. Il se demanda ce qu'elle penserait, si elle savait qu'elle se trouvait mariée avec un fou.

— Franchement, je ne tiens pas à être connu, dit-il sincèrement. Bonne nuit !

Il se détourna et marcha vers la porte. Lorsqu'il l'atteignit, il l'entendit dire quelque chose à voix basse. Il s'arrêta et se retourna.

— Pardon ?

— J'ai dit « Bonne nuit, milord », répondit-elle avec un entrain forcé.

Elle était charmante, les joues échauffées et les yeux étincelant de courroux. Les images recommencèrent alors — des images de ces mêmes

yeux brillant de passion...

Il pivota et s'engagea précipitamment dans le couloir. Il tourna à gauche. Fit seize pas avant de tourner dans le couloir principal, puis trente-deux pour atteindre le vestibule, ce qui lui demandait de raccourcir ses enjambées. Une fois là, il se remit à compter pour monter l'escalier.

C'était le seul moyen de chasser l'image de son épouse nue se caressant lascivement tandis qu'il l'observait.

OceanofPDF.com

5

Grace ferma à clé la porte de sa chambre, puis resta les bras ballants, à observer la pièce. Elle se demanda si elle ne coincerait pas également une chaise sous la poignée pour s'assurer doublement que Merryton ne pourrait entrer. Elle ne laisserait pas plus ce maudit homme la toucher qu'elle ne mangerait une de ses chaussures !

Quoiqu'elle pourrait bien, en certaines circonstances, se laisser persuader de manger sa chaussure.

Elle contempla le panneau, imaginant qu'il exigeait d'entrer et le forçait. Il avait déclaré qu'il ne viendrait pas la rejoindre... mais ce disant, il l'avait regardée si intensément, avec un regard si vorace, qu'elle ne le croyait pas. C'était certainement une ruse.

Non, non, elle était ridicule... Il avait dit qu'il ne viendrait pas à elle, et il était un homme de parole.

— Je trouve les bavardages ennuyeux, l'imita-t-elle à mi-voix. Franchement, je ne tiens pas à être connu.

Elle leva les yeux au ciel. Quel personnage misérable ! Et elle, habituée qu'elle était à faire les yeux doux aux hommes et à la haute société, voilà qu'elle était mariée à lui !

— Oh ! fit-elle, s'adressant au plafond, et se tordant les mains de frustration.

Oui, la serrure était suffisante. Et s'il franchissait la porte, elle pourrait toujours l'attaquer avec le pique-feu. Elle n'était pas du genre à user de violence, mais elle avait déjà envisagé d'y avoir recours plusieurs fois ce jour-là, tant elle était exaspérée par la situation.

— Passez ma porte, monsieur, et vous verrez ce qui vous attend, marmonna-t-elle.

Elle s'écarta à reculons, s'attendant à voir la poignée tourner à tout moment, et heurta le lit. Elle s'y assit, les mains posées à plat de chaque côté d'elle, le souffle un peu irrégulier. Quel était le problème de cet homme ? Il était réputé distant et plus concerné par sa place dans la société et par les convenances que par sa propre famille. Mais ses défauts lui semblaient plus importants que cela. Il y avait en lui quelque chose de très différent de tous les gens qu'elle avait connus. Il montrait les signes d'une lutte intérieure, comme s'il faisait un effort délibéré pour s'isoler de tout le monde autour de lui. Non seulement il lui adressait à peine la parole, mais la regarder en face semblait lui coûter.

Et cependant, quand il plongeait les yeux dans les siens, son regard était si intense, si affamé, qu'elle ne pouvait réprimer le petit élan de peur qui la traversait, même en cet instant.

— Ton imagination t'emporte, ma fille, marmonna-t-elle d'un ton las.

Merryton était peut-être un homme froid, mais il n'en était pas moins comte et gentleman. Il avait dit qu'il ne viendrait pas la retrouver ce soir-là et il tiendrait parole.

Elle soupira, épuisée par cette agitation prolongée, et se leva. Elle avait provoqué un mariage avec cet homme et elle ne pouvait éviter le lit conjugal, même si elle le souhaitait. Une partie d'elle était révoltée par cette idée, par lui, par sa froideur. Mais une autre partie sentait une onde de chaleur la traverser chaque fois qu'elle pensait à leur rencontre fatidique.

« Vous étiez là pour rencontrer Amherst. Vous m'avez pris à tort pour lui. »

Comment le savait-il ? Et s'il le savait, pourquoi l'avait-il embrassée aussi passionnément ?

Tandis qu'elle passait les mains derrière elle pour déboutonner sa robe, elle fut saisie de frayeur en entendant frapper à la porte. Elle reprima une exclamation, se mit debout en sautillant, puis courut jusqu'à la cheminée pour attraper le pique-feu.

— Qui est là ?

— Hattie Crump, m'dame. Mme Garland m'envoie pour m'occuper de vous.

Grace en fut si soulagée qu'elle se sentit soudain toute molle. Elle inspira pour se ressaisir, posa le pique-feu, et alla ouvrir. Hattie Crump était une petite femme aux cheveux roux foncé ramassés en un chignon serré sur la nuque. Elle portait une robe bleu sombre, sévère, avec un col blanc très

convenable que Grace avait vu sur les autres servantes. Elle avait de larges cernes sous les yeux, comme si elle n'avait pas dormi depuis des années.

— Mme Garland a dit que je devais vous aider en attendant que vous engagiez une femme de chambre, dit-elle, en lui faisant une révérence.

La première idée de Grace fut de décliner ses services, mais elle était si heureuse d'avoir de la compagnie, quelle qu'elle soit à part cet homme horrible, qu'elle tira la domestique à l'intérieur.

— Merci.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda Hattie.

— Euh...

Grace parcourut la chambre des yeux.

— Ma malle. Si vous vouliez ranger mes affaires...

— Oui, dit la servante, qui se dirigea d'un pas vif vers la garde-robe.

Grace la suivit. Elle resta sur le seuil, triturant nerveusement le poignet de sa robe pendant que Hattie commençait à sortir ses toilettes et ses dessous de la malle, ouvrant les portes de la penderie pour les ranger avec soin.

— Etes-vous à Blackwood Hall depuis longtemps, Hattie ?

— Oui, m'dame, toute ma vie, plus ou moins. Comme ma mère avant moi.

Elle avait l'air au moins aussi âgée que Merryton.

— Alors je suppose que vous connaissez le comte depuis de longues années, continua Grace, observant son visage pour y déceler un signe de répulsion.

— Oh oui ! Il est seulement un peu plus jeune que moi. C'était un jeune garçon charmant. Toujours un mot aimable pour les domestiques.

— Je me référais à lord Merryton, corrigea Grace, pensant que Hattie mentionnait Amherst.

Cette dernière leva les yeux, surprise.

— Oui, lord Merryton.

Grace pâlit — le comte, aimable ? Il y avait soudain tant de choses qu'elle voulait savoir, pour s'armer contre le diable.

— C'est une très belle maison, poursuivit-elle, évitant le regard attentif de Hattie. Mais très loin de la ville. Je suppose que le comte en est souvent absent ?

— Non, m'dame. Lord Amherst vient rarement ici, mais lord Merryton y reste le plus gros de l'année. Sauf quand il va à Bath. La famille y prend

les eaux.

Ainsi, elle serait donc confinée dans cet endroit sauvage, loin de sa mère et de ses sœurs, exactement comme elle l'avait craint, ne pouvant compter que sur un voyage à Bath de temps en temps. Elle s'écarta de la porte et alla jusqu'à une fenêtre. Elle essaya de regarder dehors, mais il faisait nuit noire.

— Il doit y avoir de nombreux fermiers dans les environs, dit-elle avec un soupir d'ennui.

— Je suppose, m'dame. Les bancs de l'église sont pleins le dimanche, c'est tout ce que je sais.

Dans le miroir, Grace vit que Hattie tenait sa robe noire et la regardait d'un air troublé. Elle songea qu'il valait mieux faire plus ample connaissance avec cette femme avant de lui expliquer qu'elle s'était mariée alors qu'elle était en deuil. Autant commencer du bon pied.

— Y a-t-il un village proche de Blackwood Hall ? demanda-t-elle.

— Oui, Ashton Down. C'est à deux milles à pied à travers bois.

Grace n'imaginait pas faire un seul pas dans ces bois sombres.

— J'irai peut-être demain, dit-elle pourtant, se surprenant elle-même.

Elle en aurait le courage, si cela signifiait échapper à cette maison sinistre et à son maître qui l'était encore plus.

Hattie acheva de ranger les vêtements, referma les portes de la penderie et se tourna.

— Mme Garland m'a dit de demander si vous aurez besoin de moi demain matin, m'dame.

— Non, merci, répondit Grace, en souriant. Je me débrouillerai toute seule.

— Très bien. M. Cox doit vous procurer une femme de chambre. M. le comte a dit que vous deviez en avoir une.

— Pourquoi ne serait-ce pas vous ?

Hattie eut l'air si choqué que Grace en rit presque.

— Moi ! s'exclama-t-elle, en regardant autour d'elle. Je ne suis pas femme de chambre, m'dame. Je fais le ménage.

— Le métier de femme de chambre n'est pas une science, Hattie. C'est vraiment très simple. M'aider à boutonner mes vêtements et à relever mes cheveux, ce genre de chose...

— Je... je ne sais pas, m'dame.

Elle en avait le cou rouge d'embarras.

— J'en parlerai à M. Cox, déclara Grace avec assurance.

Elle ne laisserait pas la gêne de Hattie la dissuader. Cette petite femme lui plaisait. Et elle ne voulait pas d'une fille du village qui aurait aussi peur qu'elle de Blackwood Hall. Elle avait besoin de quelqu'un qui comprenait cette maison et son maître.

Elle passa un bras sur les épaules osseuses de la domestique et l'encouragea d'une légère pression.

— Tout ira bien, vous verrez. Je suis assez habile à gagner les gentlemen à mon point de vue.

Elle sourit, et préféra s'abstenir de penser que la situation dans laquelle elle se trouvait maintenant résultait du fait qu'elle avait su persuader un gentleman de la retrouver dans le noir.

Quand Hattie fut partie, Grace ferma de nouveau la porte à clé, se mit en chemise de nuit, fit sa toilette, et grimpa sur le lit à baldaquin. Mais elle ne put s'endormir ; chaque craquement, chaque grincement, lui semblait-il, annonçait Merryton venant faire valoir ses droits conjugaux. Elle ferma les paupières et s'efforça de ne pas l'imaginer au-dessus d'elle, la mine froide, les yeux n'exprimant rien. Elle s'efforça aussi de ne pas se représenter le nombre de journées et de nuits solitaires qui se profilaient devant elle, dans cette maison, sans société à laquelle se mêler, sans personne à qui parler ou demander conseil.

Quel gâchis tu as fait, Grace Elizabeth !

Merci, mais je le sais très bien, se répondit-elle en silence.

* * *

Elle s'éveilla le lendemain matin avec le sentiment de ne pas avoir dormi du tout. Elle renonça à porter le deuil — cela semblait ridicule, avec tout ce qui s'était passé. Et ce n'était pas comme si quelqu'un de la haute société pouvait la voir ici. En outre, il y avait de bien meilleurs sujets de ragots à son propos !

Elle s'habilla d'une robe marron au col haut et aux manches longues, une couleur sombre pour son humeur sombre. Elle regarda la pendule — qu'elle consultait tous les quarts d'heure ou presque. C'était trop tôt pour le petit déjeuner, trop tôt pour aller marcher. Elle décida alors d'utiliser ce temps pour écrire à Honor. Elle alla dans le boudoir à côté de sa chambre et regarda autour d'elle. Il y avait deux fauteuils devant la cheminée,

recouverts du même chintz que le canapé. Le secrétaire se trouvait à côté d'une haute fenêtre. Elle ouvrit les tiroirs, trouva du papier, de l'encre, et s'assit.

Ma très chère Madame Easton, je suppose que cette lettre te trouvera en bonne forme. Tu as réussi à me choquer, comme je suis certaine de t'avoir choquée. J'aimerais penser que tu as trouvé le bonheur dans ta folie ; moi, je n'ai trouvé que du malheur dans la mienne. Le comte est sombre et distant, et il n'apprécie pas la moindre conversation.

Je suis arrivée à Blackwood Hall et trouve la propriété sinistre. Il n'y a pas de société dans les environs, personne à qui je puisse me confier. La femme de chambre m'a dit que le comte quittait rarement cet endroit et je crains de ne plus jamais revoir le visage de notre mère ou de vous trois. Je ne me suis jamais sentie aussi seule ou aussi sotte. Tu dois me conseiller, Honor. Dis-moi comment le supporter.

Avant de s'en rendre compte, Grace avait rempli deux feuilles, recto verso. Elle les plia, les cacheta, nota l'adresse et rangea la lettre dans sa poche pour la donner à M. Cox. Elle jeta un coup d'œil à la pendule, vit qu'il était l'heure du petit déjeuner et descendit au rez-de-chaussée, nerveuse.

Le majordome était dans le couloir et s'inclina quand il la vit.

— Dois-je vous indiquer la salle à manger du matin, milady ?

— Si vous voulez bien, répondit Grace.

Elle le suivit, passant devant d'autres murs nus, d'autres consoles vides. Il ouvrit une porte et se mit de côté pour la laisser entrer.

La pièce était petite, et les rideaux écartés révélaient une belle journée. Une table ronde en occupait le centre, sur laquelle se trouvaient un couvert, un vase avec deux roses et une théière. Mais il n'y avait pas de signe de Merryton, pas de signe que quelqu'un mangerait là, en dehors d'elle-même.

Elle regarda Cox.

— Où est M. le comte ?

— Il n'a pas pris de petit déjeuner ce matin. Du thé, milady ?

— Je vais me servir, merci, répondit Grace, un peu agacée que son époux n'ait pas pris au moins la peine de la saluer.

— La sonnette est ici, dit Cox, en lui indiquant le cordon à côté de la porte.

Puis il sortit.

Grace examina le buffet, chargé d'assez de nourriture pour nourrir quatre personnes. Elle alla jusqu'à la fenêtre et regarda dehors. La petite salle à manger donnait sur un vaste jardin. Les haies étaient plantées en quatre séries de volutes et, au milieu de chacune d'elles, il y avait des rosiers en fleur. Au milieu du jardin se dressait une grande fontaine. Au-delà, Grace aperçut un petit lac ; l'allée qui y menait était tondue et bordée d'autres rosiers.

Elle se servit quelques toasts et une cuillerée d'œufs brouillés, mais, bien qu'elle ait à peine mangé durant les vingt-quatre dernières heures, elle ne put avaler ce peu de nourriture.

Cela l'exaspéra. Elle avait toujours eu bon appétit. Elle ne vivrait pas de cette manière — elle s'y refusait !

Saisie d'une subite détermination, elle eut une idée. Elle n'errerait pas de pièce en pièce, cherchant la première chose venue pour s'occuper ! Merryton pouvait la mépriser autant qu'il le voulait, elle ne se laisserait pas éjecter de sa propre existence par ce qui était arrivé ! Que lui avait dit sa mère, une fois ? « On est heureux quand on apprend à affronter la vie. » Bien sûr, elle l'avait dit alors que Prudence et elle s'étaient disputées pour une raison depuis longtemps oubliée. Mais ce que sa mère avait voulu dire, c'était que chaque personne faisait son propre bonheur.

Eh bien, elle allait faire le sien, parce qu'elle refusait de vivre malheureuse ! Pas question de se morfondre, ni de vivre dans la crainte !

Quand Cox revint débarrasser son couvert — ses toasts et ses œufs encore dans l'assiette, son thé à moitié bu —, elle se leva.

— Monsieur Cox, j'aimerais avoir Hattie comme femme de chambre.

Le majordome écarquilla légèrement les yeux ; il plaça deux mains sous son assiette, comme s'il craignait de la laisser tomber en entendant cette nouvelle.

— Mais Hattie est une servante, madame. Vous préféreriez une véritable femme de chambre, je pense.

— Je ne peux imaginer qu'il y ait de véritable femme de chambre à Ashton Down. Hattie est sensée, elle connaît Blackwood Hall, et je préférerais l'avoir, elle.

Elle vit bouger la pomme d'Adam de Cox, tandis qu'il absorbait cette déclaration.

— J'en parlerai sans tarder à M. le comte.

— Est-il ici ? demanda-t-elle, en regardant la porte.

— Non, madame. Il est parti pour la journée.

Merryton était sorti et l'avait laissée seule ? Un jour à peine après leur mariage ? Elle ne voyait pas pourquoi ce fait la surprendrait, mais cela lui semblait tout de même assez grossier.

— Très bien, dit-elle, relevant le menton. Alors je suppose que je vais passer cette journée à me familiariser avec Blackwood Hall. Cela vous convient-il, monsieur Cox ?

— A moi ? demanda-t-il, surpris. Bien sûr, milady, comme vous voudrez.

— C'est ce que je veux. Et si cela ne vous ennue pas, pourriez-vous faire poster cette lettre ?

Elle la tira de sa poche et la lui tendit.

— Y a-t-il autre chose, madame ?

Oui. Elle aimerait revenir en arrière de quinze jours et tout recommencer. Mais comme cela dépassait les capacités de Cox, elle répondit « Non », lui décocha un grand sourire et sortit.

Elle suivit le couloir principal jusqu'au vestibule, s'y arrêta, et observa autour d'elle. Son regard tomba sur les vases en cristal garnis de roses rouges, posés sur des consoles en demi-lune. Il y en avait quatre, deux séries de deux, disposés en miroir de part et d'autre de l'entrée. Et ils étaient identiques. Ils contenaient chacun exactement huit roses.

Grace toucha distraitement l'une des roses. Elle retombait un peu, et elle devina qu'elle était restée trop longtemps sans eau. Elle écarta le vase du mur, enleva la rose qui tombait et la porta à ses narines. Puis elle repoussa le vase et continua à marcher, tenant la rose à la main, déterminée à visiter la maison.

* * *

Lorsqu'il rentra à Blackwood Hall en fin d'après-midi, Jeffrey remarqua immédiatement que l'un des vases en cristal du vestibule n'était pas à sa place. Il avait été repoussé sans soin contre le mur. Il se retint de le faire remarquer à Cox qui s'affairait à prendre sa cape, ses gants, son chapeau et sa cravache, répugnant à révéler sa maladie d'une manière quelconque. Il luttait pour en dissimuler la preuve à tout le monde, même s'il pensait qu'il avait sans doute échoué à la cacher complètement à Cox ou à Mme Garland.

— Si je peux me permettre, milord..., dit le majordome, les bras chargés de ses affaires.

Jeffrey détourna les yeux du vase qui l'offensait et les fixa sur le domestique.

— Lady Merryton a demandé que Hattie Crump lui serve de femme de chambre.

Hattie était tout à fait ordinaire, et son visage évoquait pour lui la face d'une oie. Il ne voulait pas être aussi peu charitable, mais, lorsqu'il s'agissait des femmes, noter soigneusement leur apparence l'aidait à garder sa santé mentale. Hattie servait à Blackwood Hall depuis son enfance et il l'avait connue toute sa vie. C'était la seule qu'il autorisait à s'occuper de son cabinet de travail et de ses pièces personnelles. Elle était très efficace et si commune, physiquement, qu'elle ne suscitait pas d'images troublantes dans son cerveau.

— J'ai expliqué à Mme la comtesse que Hattie n'est pas femme de chambre, mais elle a dit qu'elle la préférait à toute autre fille que nous pourrions trouver au village.

Une image de sa femme se prélassant nue dans son bain tandis que Hattie lui brossait les cheveux voleta comme un papillon dans l'esprit de Jeffrey.

— J'y réfléchirai, dit-il, et il se tourna pour partir.

Il s'arrêta devant la console et recentra le vase déplacé.

— Il manque une rose, Cox, dit-il, en tournant le dos au majordome, puis il continua son chemin.

Il savait que Cox se précipiterait pour redresser ce terrible tort en commençant par tancer la pauvre servante qui avait mal compté.

Il s'habilla pour le dîner, selon son habitude, se coiffa huit fois de suite, noua et dénoua son écharpe huit fois. Lorsqu'il eut fini, il s'étudia dans le miroir au-dessus de la cuvette, cherchant sur son visage un signe de folie, de l'obsession qui le hantait. Mais il avait son air habituel — celui d'un homme empli d'ennui. Sans expression. Au fil des années, il avait passé un temps considérable à travailler cette apparence, afin de ne pas révéler aux autres ses vicieuses pensées.

Même à présent, aussi posé qu'il paraisse, il ne pouvait supporter la pensée de contempler de nouveau sa femme, de voir son cou de cygne, ses cheveux dorés, ses yeux couleur de fin d'été. Il était un homme, sapristi ! Il

était fort, viril — il désirait son épouse et ne laisserait pas cette maladie le retenir en otage.

Il sortit à grands pas de sa chambre, déterminé.

Elle se trouvait déjà dans la salle à manger, comme la veille. Ce soir-là, elle était vêtue très simplement d'une robe de jour marron à col haut qui, étrangement, ne cachait pas sa beauté ; au contraire, elle l'accentuait, car il n'y avait rien pour le distraire de ses yeux, de sa peau crémeuse ou de ses lèvres corail.

Elle lui fit la révérence, tenant un verre de vin à la main. Elle en but une gorgée, l'observant avec curiosité par-dessus le rebord. Elle ne paraissait pas aussi anxieuse qu'au dîner précédent ; elle paraissait plutôt agitée.

Jeffrey noua les mains dans son dos.

— Bonsoir, lady Merryton.

— Bonsoir. Mon nom est Grace.

— Je sais.

Le regard de Jeffrey glissa jusqu'à son verre.

— Vous appréciez le vin.

Cette remarque ne signifiait rien de spécial ; c'était juste une observation de sa part, quelque chose à dire pour se prouver qu'il pouvait faire la conversation. Il la vit hausser presque imperceptiblement le menton, comme si elle pensait qu'il désapprouvait, alors qu'en réalité il était indifférent.

— Oui, répondit-elle. Et certaines fois, je l'apprécie beaucoup plus qu'en d'autres occasions.

Elle but délibérément, les yeux rivés aux siens.

— Milord, le dîner est servi, annonça Cox, qui posa un verre de vin devant le couvert de Jeffrey.

Un valet se déplaça aussitôt pour faire asseoir lady Merryton, tendant sa main gantée pour l'aider. Ewan était un bel homme, pensa Jeffrey, même s'il n'était pas particulièrement bon juge en la matière. Il regarda Grace glisser sa main dans celle du jeune homme, et pensa immédiatement à cette main sur la peau nue de sa femme, sur sa poitrine. Cette image le harcela tandis qu'il s'asseyait et que Cox emplissait leur assiette. Il fut soulagé quand le majordome eut terminé, qu'il fit un signe de tête à Ewan et que tous deux sortirent sans bruit de la pièce.

Il prit sa fourchette.

Sa femme l'imita.

Il mangea une bouchée de bifteck, conscient du silence oppressant qui régnait dans la pièce.

— Vous avez demandé que Hattie vous serve de femme de chambre ?

Elle leva les yeux, l'air méfiant.

— Oui. Elle me plaît assez et je pense qu'elle me conviendrait.

— Quoi qu'il en soit, je ne peux le permettre.

— Pardon ?

Elle posa sa fourchette.

— Et pourquoi donc ?

Son intention avait été de lui suggérer d'écrire à quelqu'un de sa famille et de demander qu'on lui recommande une femme de chambre convenable. Il ne s'attendait pas à avoir à discuter et, à franchement parler, il ne savait pas le faire. Que devait-il dire ? La vérité ? *Parce qu'elle pourrait être remplacée par une jolie fille et que je ne penserais alors à rien d'autre qu'à son corps...* Il déglutit et baissa les yeux sur son assiette.

— C'est une simple servante, dit-il. Pas une femme de chambre.

L'explication lui paraissait suffisante, mais Grace ne s'en satisfît manifestement pas. Elle pivota sur sa chaise pour lui faire face.

— Pourquoi les hommes semblent-ils croire qu'il faut une adresse mystérieuse pour être femme de chambre ? Ce n'est pas vrai du tout, vous savez. Hattie est parfaitement capable de m'aider à m'habiller et me déshabiller. Je suis sûre qu'elle sait lacer un corset et plier des dessous.

Jeffrey prit son verre de vin et en but une copieuse gorgée.

— Je ne veux pas d'une autre femme de chambre, insista Grace. Hattie me plaît, un point c'est tout.

Il vit une étincelle de colère dans ses yeux, mais il ne voulut pas céder. Il tenait à garder Hattie à son propre service — il en avait besoin.

— Excusez-moi, mais connaissez-vous le principe de la discussion ?

Elle battit des cils, puis lui offrit un sourire inattendu qui éclaira son visage et brilla dans ses yeux. Il en fut étonnamment touché.

— Vous ne pouvez pas imaginer à quel point, milord ! répondit-elle gaiement. J'ai trois sœurs et un beau-frère. Nous discutons à propos de tout, ou presque.

— Je vois...

Elle eut alors un petit rire joyeux qui joua sur l'échine de Jeffrey.

— Je suis certaine au contraire que vous ne voyez pas du tout. Vous semblez plutôt habitué à imposer votre volonté sans qu'on vous contredise,

si je puis me permettre.

Elle reprit tranquillement sa fourchette. Devait-il relever cette impertinence, au risque de s'engager dans une dispute ? Grace ne lui laissa pas le temps de s'interroger plus longtemps :

— Je pense même que vous seriez tout à fait choqué par les discussions dont j'ai été témoin à table. Une fois, ma plus jeune sœur Mercy — elle a treize ans — est descendue dîner avec la nouvelle robe de ma sœur Prudence, robe qui venait d'être livrée par la modiste. Prudence était très fâchée et Honor — ma sœur aînée — a tenté de gronder Mercy pour cet « emprunt ». Mercy lui a habilement renvoyé la balle en disant qu'elle l'avait vue dans Hyde Park avec lord Rowley.

Son sourire s'élargit.

— Vous ne connaissez pas mes sœurs, alors il est peut-être un peu difficile de comprendre les terribles crimes commis ce soir-là, mais je vous l'assure, c'étaient de terribles crimes ! Quoi qu'il en soit, oui, milord, je suis habituée aux discussions.

Elle semblait contente d'elle pour des raisons qui échappaient complètement à Jeffrey. Il n'était même pas sûr de savoir de quoi elle parlait et batailla pour trouver sa place dans cette conversation, ou quoi que ce soit qui se produisait à cette table.

— En dépit de votre joie manifeste à discuter, vous ne pouvez pas avoir Hattie comme femme de chambre, trancha-t-il. Choisissez n'importe quelle fille du pays, mais pas elle.

— Ah, fit-elle, en hochant la tête, sa jovialité soudain envolée. Je vois...

— Vous voyez ? A en juger par votre ton, vous pensez être tombée sur quelque chose d'intéressant. Mais il n'y a rien à découvrir, madame, hormis que je suis, en dernière instance, celui qui assigne leur poste aux domestiques.

— Bien sûr, convint-elle d'un ton beaucoup trop amène.

Puis elle ramena son attention sur son assiette.

— Je comprends parfaitement comment des hommes comme vous cherchent... du réconfort.

Elle lui décocha un regard de biais, plein de coquetterie.

Cette remarque le prit de court. Suggérait-elle que Hattie était sa maîtresse ? S'il n'avait pas été aussi surpris, il aurait pu en rire.

— Vous ne pourriez vous tromper davantage.

— Non, je ne pense pas, dit-elle avec une feinte gravité qui indiquait qu'elle était très sûre d'elle.

Elle piqua un gros morceau de bifteck de sa fourchette et le mit dans sa bouche.

Cette femme ne ressemblait décidément à aucune femme de sa connaissance ! Mary Gastineau lui aurait beaucoup mieux convenu — elle parlait à peine. Mais celle-ci ? Il ne pouvait même pas dire ce qu'elle était exactement.

Elle garda le reste de ses observations pour la nourriture, déclarant que le bifteck était le meilleur qu'elle ait jamais goûté. Elle mangeait avec entrain, ayant visiblement retrouvé son appétit. Lui termina son repas en comptant les minutes jusqu'à ce qu'il puisse raisonnablement prendre congé d'elle.

Lorsqu'elle eut terminé, elle s'adossa à sa chaise et posa la main sur son ventre.

— Je suis repue.

C'était un miracle qu'elle n'ait pas éclaté. Il posa sa serviette sur la table.

— Si vous avez achevé votre repas, je vais vous rendre votre liberté.

Elle détourna lentement son attention de la table pour la porter sur lui.

— Dans ce cas, je vais la prendre.

Elle se leva d'un geste brusque, retenant de la main sa chaise sur le point de se renverser.

Jeffrey se mit debout tout aussi vivement.

Elle avança jusqu'à lui, renversa la tête en arrière et le regarda bien en face. Elle se tenait si près qu'il voyait l'orage qui couvait dans ses yeux, et sentait les effluves suaves de son parfum.

C'était insupportable ; son poulx s'emballa aussitôt, tandis que son esprit s'emplissait de l'idée d'enfouir son visage dans ses cheveux, et son sexe dans la chaleur moite de son ventre. Il se représenta son dos arqué, alors qu'elle atteindrait l'orgasme, la courbe de son cou, lorsqu'elle renverserait la tête en arrière, en proie à l'extase. Il serra le poing, se frappa la jambe huit fois.

— Vous avez extrêmement bien montré votre dédain, et en vérité je ne peux guère vous en blâmer, déclara-t-elle, paraissant presque enjouée.

Puis ses sourcils se froncèrent.

— Mais pour le meilleur ou pour le pire, nous sommes à présent mariés, *et mon nom est Grace !*

Surpris, il haussa un sourcil et la contempla, de son petit nez impertinent à ses pommettes hautes et son menton fin. Comme elle était innocente, ignorante de ses fantasmes sordides, de la façon dont il la voyait, les jambes écartées, les lèvres roses de son sexe luisant de désir et l'appelant ! L'aspiration à la posséder pulsait en lui, maintenant, le poussant au-delà de toute pensée raisonnable.

— Bonne nuit, conclut-elle avec désinvolture, et elle le contourna pour se diriger vers la porte.

— Vous avez raison, dit-il, et il prit un certain plaisir à la déstabiliser, à en juger par la pause qu'elle marqua et la façon dont elle pivota vers lui. Nous sommes liés pour l'éternité. De ce fait, il n'y a pas lieu de repousser l'inévitable.

Il vit la couleur disparaître subitement de son visage.

— Voulez-vous parler de faire la conversation ?

— Non.

Il s'approcha et baissa les yeux sur sa bouche.

— Je viendrai à vous ce soir comme votre époux, ainsi que j'en ai le droit... *Grace.*

Il dut batailler intérieurement pour prononcer son nom. Il avait été incapable jusque-là de le dire, d'être aussi familier, et le son qui sortit de sa gorge lui parut rugueux, parce qu'il était nouveau pour lui, sonnait presque comme une moquerie.

Elle semblait véritablement horrifiée. Ses lèvres s'écartèrent, et Jeffrey fut certain que son expression trahissait les terribles pensées qui s'entrechoquaient dans sa tête à ce moment-là. Si elle eut l'intention de parler, elle se ravisa, car elle hocha simplement la tête et sortit.

Il attendit jusqu'à ce qu'il ne puisse plus entendre ses pas, serrant et desserrant son poing, les yeux fermés, tandis que des images torrides lui emplissaient le cerveau.

Il devait garder ses esprits, respirer. Il allait consacrer son attention à son devoir et à son privilège d'époux. A rien d'autre. *Rien d'autre.*

6

Jeffrey attendit un laps de temps convenable afin que Grace puisse se préparer, en faisant les cent pas et avalant deux whiskies.

Sa peur n'était pas fondée, il le savait, et cependant, il ne pouvait s'en délivrer. Il avait déjà couché avec des femmes — heureusement pour lui, il y avait en ce monde des créatures qui, au moins en apparence, appréciaient la main ferme d'un homme ou ses désirs particuliers. Mais aucune d'elles n'était une dame, aucune une innocente, aucune une débutante convenable.

Il enleva sa redingote, son écharpe et son gilet. Puis il sortit sa chemise de ses culottes. La crainte de lui faire mal, celle que sa concupiscence ne le rende aveugle, oublieux de qui elle était, l'assombrissaient. Mais cela devait être fait. Il ne pouvait pas prendre une épouse et ne pas engendrer d'héritier. C'était attendu, c'était son devoir, c'était nécessaire. Il longea d'un pas raide le couloir jusqu'à la suite de Grace et frappa deux fois à sa porte, résistant à l'envie de frapper six coups de plus, puis il ouvrit brusquement.

Elle se tenait au pied du lit. Elle avait lâché ses cheveux qui retombaient en vagues soyeuses et dorées jusqu'à sa taille. Elle portait un déshabillé de soie et il fut aussitôt saisi par la vision de ce qui se cachait dessous — de longs membres déliés, des boucles sombres entre ses jambes, des seins voluptueux.

Il nota que sa poitrine montait et descendait de façon marquée à chaque respiration. Elle était apparemment dominée par la nervosité.

Il referma la porte derrière lui et tourna la clé. Il ne parla pas, au début, certain que sa voix trahirait le désir qui faisait déjà rage en lui. Comment pouvait-il l'empêcher ? Il promena son regard sur sa silhouette délicieusement féminine, le cœur de son désir affamé. Elle était belle,

vraiment, et cette silhouette de femme, ce corps de femme étaient à lui et à lui seul.

Il allait en finir le plus vite possible, car traîner le conduirait à perdre tout contrôle.

— Otez votre peignoir, ordonna-t-il.

— Pardon ?

Il désigna le déshabillé.

— Quittez ce vêtement.

Elle ne l'enleva pas, et croisa fermement les bras devant elle.

Un agneau prêt pour le sacrifice, voilà ce qu'elle était. Il riva son regard au sien, saisit un bout du lien qui tenait le peignoir fermé et tira dessus.

Elle battit des paupières, comme si elle redoutait ce moment par-dessus tout, mais il ne pensait qu'à ce qu'elle ferait, lorsqu'elle serait au summum du plaisir.

Non ! Quelle que soit la manière dont ils en étaient arrivés là, elle était une innocente, et il était un monstre. Il la prit abruptement par le coude et la fit pivoter, son dos tourné vers lui. Il passa un bras autour de sa taille et courba la tête, posant les lèvres sur son cou. Sa peau était douce et parfumée ; son désir en coula plus vite dans ses veines, serpentant à travers lui tel un filament lumineux à la chaleur intense. Grace se raidit ; il resserra son emprise et fit descendre sa bouche jusqu'à la jointure de son cou et de son épaule. Il mordit légèrement sa peau ferme, sentit le filament de chaleur s'étendre et grandir en lui, partant de ses reins, durcissant son sexe.

Une torture !

Il la fit pivoter de nouveau, et sa bouche trouva la sienne. Ses lèvres étaient douces, humides, et elles lui rappelèrent le soir dans le salon de thé, la sensation d'elle dans ses bras, la manière si rapide dont il était tombé dans le puits de sa lubricité, incapable de se retenir. Son désir menaçait de nouveau de l'engloutir tout entier, alors qu'elle était si lisse, si suave... Il prit son visage dans sa main et taquina ses lèvres de sa langue pour les ouvrir. Il constata alors qu'elle commençait à perdre de sa raideur.

Il approfondit son baiser, son corps désirant davantage, désirant tout, malgré les résolutions qu'il avait prises. Quand Grace lui rendit son baiser, il sentit le contrôle tenu qu'il exerçait sur lui-même se désintégrer. Il eut envie de lui arracher son peignoir, de l'allonger sur le lit et d'entrer en elle. A la place, il s'empara d'un de ses seins, le pressa, sa fermeté attisant le feu

qui le dévorait. Il fit glisser sa main sur son flanc, jusqu'à sa hanche, et la pressa contre son érection.

Elle se mit à se tortiller.

Lui faisait-il mal ? Il fallait qu'il en finisse avant de tout gâcher. Il fit glisser son déshabillé sur ses épaules, mais elle s'y raccrocha, essayant désespérément de le garder sur son corps nu.

Eh bien, qu'elle le garde, il ne le gênait pas, ce vêtement... Il la souleva et l'installa sur le lit. Puis il rampa sur elle et la regarda dans les yeux.

Elle avait peur de lui, c'était manifeste ; elle éprouvait peut-être même de la répulsion, mais cette répulsion n'atteindrait jamais ce qu'il ressentait vis-à-vis de lui-même. Il glissa un genou entre ses jambes, puis déboutonna ses culottes. Elle étouffa une exclamation et tourna la tête, ses cheveux tombant sur ses yeux et l'empêchant de voir.

— Calmez-vous, dit-il.

Il n'avait aucune idée de la façon d'apaiser une vierge. Il savait seulement comment inciter les femmes à la lascivité. Il lui écarta les jambes. Elle serrait son déshabillé sur elle, le souffle court, comme si ses poumons étaient pleins. Tenant son sexe dans une main, il le pressa légèrement contre le sien.

— Calmez-vous, répéta-t-il. Je ne veux pas vous faire mal.

Comment instruire une innocente ? Il sentait ses muscles se raidir, son corps luttant pour se retenir de la pénétrer. Il glissa le bout de son sexe en elle, s'efforça d'établir une certaine distance, et poussa lentement.

Elle réprima un cri ; son corps se resserra autour de lui.

Jeffrey contracta ses muscles, maîtrisant son désir. Puis il poussa de nouveau, essayant de s'insinuer en elle. Mais sans aide de sa part, c'était presque impossible. Il bougea encore et sentit la barrière de sa virginité.

Elle avait bien dit la vérité à Linford.

Il empoigna alors la courtepoinle de chaque côté d'elle, contracta les hanches et poussa pour franchir l'obstacle.

Elle étouffa une exclamation. Il serra les mâchoires et se glissa plus loin, se retirant et se coulant de nouveau lentement en elle, pour ne pas la blesser ou l'effrayer. C'était une tâche qui le mettait au supplice ; l'anxiété de lui faire mal et le rythme contenu de ses mouvements le privaient de tout plaisir. Alors qu'il approchait de l'assouvissement, il se mit à bouger plus vite, voulant en finir.

Il atteignit enfin l'orgasme, et se retira vivement. Il était conscient qu'elle n'avait pas eu de plaisir, mais il ignorait comment l'initier aux délices charnels. Peut-être qu'avec le temps, lorsqu'elle lui aurait donné un héritier, elle trouverait discrètement un homme aimable qui pourrait la satisfaire.

Il se leva et la regarda rouler sur le côté, tirant son déshabillé sur elle pour se couvrir. Ses cheveux l'empêchaient encore de le voir.

Il boutonna ses dessous.

— Avez-vous besoin de... quoi que ce soit ? demanda-t-il en hésitant.

— De grâce, partez !

Et voilà... Il avait fait ce qu'il craignait, il l'avait brutalisée !

Huit carreaux de verre à la fenêtre. Huit pas à travers la garde-robe. Seize stalles dans les écuries, quarante-huit heures qu'il était marié.

Il alla jusqu'à la porte et la déverrouilla, puis il sortit et referma derrière lui. Il crispa les paupières et pressa les poings sur ses tempes.

Soixante-quatre milles jusqu'à Londres, quatre-vingts carreaux dans son bain, huit chevaux dans les écuries.

* * *

Pour la première fois depuis son horrible méprise de Bath, Grace pleura. Elle enfouit son visage dans son oreiller de crainte que quelqu'un ne l'entende, car elle ne pouvait imaginer plus grande humiliation que d'être découverte en train de sangloter la nuit où elle était devenue femme.

Elle était épouvantée par ce qui s'était passé. Atterrée.

Mais pas blessée.

Elle frappa son oreiller plusieurs fois avec la plus grande frustration.

L'expérience n'avait ressemblé en rien à ce qu'Ellen Pendleton leur avait décrit en chuchotant, à Honor et elle, lors d'un souper. Ellen avait insisté sur le fait qu'une horrible douleur et une sensibilité particulière étaient associées à la nuit de nocces. Grace avait senti une brûlure et l'inconfort d'un corps étranger en elle, mais pas au point de dire que cela avait été douloureux.

Toutefois, c'était la chose la plus déplaisante qu'elle ait jamais endurée ! Était-ce ce à quoi elle devait s'attendre le restant de ses jours ? Était-ce de cela que gloussaient certaines femmes ? Elle ne voyait pas matière à glousser !

Le seul fait d'attendre que Merryton vienne dans sa chambre avait été épuisant. Il s'était montré tendre avec elle, au début, et elle avait pensé que ce serait peut-être aussi agréable que la première fois. Elle avait été pleine d'espoir au moment de son premier baiser... Un baiser délicieusement pimenté. Et puis, soudain, quelque chose avait changé en lui ; il était devenu distant, détaché. Et lorsqu'il l'avait pénétrée, il l'avait à peine regardée dans les yeux.

Sans doute méritait-elle ce manque d'attachement, vu la façon dont elle avait forcé ce mariage. Mais quoi qu'il en soit, elle ne pourrait pas recommencer ce genre de chose. Elle ne pourrait supporter de le sentir si volumineux et si dur en elle, ni de sentir ses mains ou sa bouche sur sa peau, même si c'était excitant. Ces actes étaient luxurieux ! Et la luxure, c'était ce que les hommes pratiquaient avec des créatures de la nuit. Pas avec leur épouse. Non qu'elle en ait une connaissance particulière, mais elle croyait fermement que l'on devait au moins s'attendre à un peu d'affection lors de cet acte.

Néanmoins, que pouvait-elle escompter d'autre de la part d'un inconnu qu'elle avait contraint au mariage ? Elle ne devait pas oublier qu'elle s'était mise elle-même dans cette situation.

* * *

Elle eut un sommeil agité et le lendemain, alors qu'elle contemplait dans son miroir les cernes sous ses yeux, elle décida que cela ne pouvait pas continuer ainsi. Elle était certes mariée à un homme indifférent, mais elle ne deviendrait pas la femme tendue et opprimée à laquelle elle commençait à ressembler. Elle ne savait pas très bien comment modifier le cours des choses, mais il n'était pas question qu'elle se recroqueville chaque soir dans son lit et s'endorme en pleurant !

Elle s'habilla et descendit dans la salle à manger du matin où il n'y avait qu'un couvert. Des nuits avec un étranger froid et taciturne, des journées solitaires sans rien à quoi s'occuper ? Non, elle ne l'accepterait pas ! Leur union n'était pas un mariage d'amour, mais elle n'en était pas moins sa femme, et elle jouirait des privilèges de ce rôle !

Elle repoussa brusquement son assiette.

Le valet parut indécis.

— Enlevez-la, je vous prie, dit-elle, et elle se leva.

Elle sortit de la pièce, déterminée à trouver une occupation quelconque, n'importe laquelle.

Dans le vestibule, elle s'arrêta comme la veille pour regarder les vases en cristal. Elle trouvait leur symétrie parfaite vaguement agaçante. Avant de perdre la raison, sa mère apportait des brassées de fleurs de la serre et les plantait dans des vases sans se soucier de les arranger, créant ainsi des fontaines de corolles. Grace préférait de beaucoup ce désordre luxuriant à une telle perfection.

Elle continua à marcher, s'arrêtant pour parcourir du regard les différentes pièces, comme le jour précédent. Elle ne vit dans chacune d'elles rien de nouveau, rien pour la distraire.

Au bout du couloir, elle remarqua que la porte du cabinet de travail de Merryton était ouverte. Cox le lui avait indiqué, la veille, et avait précisé que le comte n'aimait pas être dérangé quand il travaillait.

Grace supposa qu'il n'était pas là, puisque la porte était ouverte, et elle accéléra le pas, voulant regarder à l'intérieur. Mais lorsqu'elle en atteignit le seuil, elle dut réprimer une exclamation, car son époux était assis à son bureau, la tête penchée sur un document. Lorsqu'il l'entendit, il sursauta et se leva immédiatement. Il serrait une plume dans sa main. Elle l'avait visiblement dérangé, et il ne fit rien pour la mettre à l'aise.

Pour cette raison, décida-t-elle, elle ne partirait pas.

Elle franchit la porte, et remarqua alors quelque chose de curieux. Merryton semblait troublé. Pourquoi ? C'était elle qui aurait dû l'être, surtout après la nuit précédente, mais elle était bien au-delà de l'embarras — elle n'éprouvait qu'une vague irritation.

— Madame ?

— Milord, dit-elle, en se ressaisissant.

Elle observa un instant en silence le décor austère et les murs nus.

— C'est votre cabinet de travail ?

Il serrait toujours les doigts sur la plume. Il jeta lui aussi un coup d'œil alentour.

— Manifestement.

Tout était impeccablement ordonné, parfaitement disposé, les fauteuils placés près de la cheminée selon des angles identiques, le bureau devant la fenêtre, au milieu. Sur la droite de Grace se trouvait un petit secrétaire avec, dessus, quatre plumes bien rangées les unes à côté des autres. Elle en prit une distraitement, ayant besoin de s'occuper les mains.

Le regard de Merryton alla aussitôt à la plume, puis il posa la sienne.

Grace le regarda, regarda la plume qu'elle tenait ; les yeux de son époux étaient fixés dessus. Elle la reposa. Quel impair avait-elle commis ?

— S'il y a quelque chose que vous souhaitez..., commença-t-il.

— Il se trouve que je souhaite désespérément savoir ce que je pourrais faire.

Il battit des cils.

— Faire ?

— Oui, faire ! dit-elle, s'avançant de quelques pas dans la pièce. J'ai besoin d'une activité pour occuper mon temps. Sinon, je vais errer sans but dans cette maison comme une folle.

Il sortit de derrière son bureau.

— Madame, faites ce que vous voulez. Vous êtes maîtresse ici.

Il s'avança vers elle.

— J'ai l'impression d'être maîtresse de rien, hormis de longues heures vides. Il doit y avoir une occupation quelconque...

— Vous pouvez demander à M. Cox, dit-il abruptement, en lui indiquant la porte.

Il se tenait près du secrétaire et, en attendant qu'elle s'en aille, il plaça une main sur la plume et la déplaça légèrement, afin qu'elle soit parfaitement alignée aux autres. Puis il noua les mains dans son dos.

— Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, des affaires réclament mon attention.

Oui, mais elle, sa femme, la réclamait aussi !

Il regarda la porte ouverte, puis la regarda, elle. Il voulait de toute évidence qu'elle le laisse seul.

Mais elle ne s'en irait pas, pas comme ceci. Elle croisa les bras et leva les yeux vers lui.

— Est-ce donc ainsi qu'il en sera ?

— Pardon ?

— Ce mariage... Si formel, si... distant. N'y a-t-il rien que nous puissions apprécier ensemble ? Pas de société à fréquenter ?

Il parut étonné par sa question directe.

— Ma famille constitue ma seule société. Au-delà, je ne trouve pas le monde particulièrement agréable ni bénéfique.

— Si vous l'évitez en permanence, comment le savez-vous ? Il se trouve qu'à mes yeux la société est bienfaisante de maintes façons.

Son regard s'obscurcit. Il se pencha plus près d'elle, si bien qu'elle put voir combien le vert de ses yeux semblait profond.

— N'avez-vous pas suffisamment changé le cours de ma vie ? demanda-t-il d'une voix sourde. Pensiez-vous qu'après la manière dont ce mariage s'est fait, nous vivrions comme un couple heureux, uni à jamais, donnant des réceptions pour vous satisfaire ? Je vous suggère de vous tourner vers des œuvres charitables, si vous voulez atténuer les dommages que vous avez causés, et de ne pas rechercher la société.

Grace ressentit la piqûre douloureuse que ces paroles avaient pour but de lui infliger. Elle se sentit se contracter de honte, ce qui la mit en colère.

— Veuillez voir M. Cox, répéta-t-il d'un ton bref. Si vous voulez bien m'excuser.

Il semblait si tendu, si mal à l'aise... Irritée, elle toucha la plume et, d'une pichenette, la déplaça.

Il se raidit.

— C'est un geste puéril, observa-t-il.

— Comme l'est le fait de croire que les choses doivent n'aller que dans votre sens !

Elle s'éloigna de lui dans une pirouette.

— Bonne journée, lord Merryton, lança-t-elle par-dessus son épaule.

— Madame.

— *Grace* ! corrigea-t-elle, et elle sortit.

Grace s'éloigna à grands pas, énervée, sans rien trouver à faire. La maison était tenue d'une façon bien trop efficace ; rien — absolument rien — n'était négligé. Alors elle passa une autre journée ennuyeuse à regarder par les fenêtres et à essayer de lire les livres austères de la bibliothèque. Il n'y avait pas un seul roman parmi eux.

Dans l'après-midi, Cox lui présenta deux jeunes filles du village qu'il avait jugées aptes à occuper le poste de femme de chambre. Elles étaient toutes les deux enjouées et avides de plaire. Grace fut heureuse de parler à quelqu'un d'autre qu'au majordome et se renseigna sur leur famille, ainsi que sur les diverses activités que l'on pouvait trouver à Ashton Down. Elle prolongea la conversation aussi longtemps qu'elle le put, jusqu'à ce que l'une d'elles commence à se tortiller comme si elle était prise d'un besoin pressant.

Quand elles furent parties, Cox vint dans le salon vert et s'inclina.

— Puis-je demander, madame, si vous avez trouvé l'une de ces jeunes filles à votre goût ?

Grace tapota distraitement le bras de son fauteuil, considérant la question.

— Ce sont de bonnes jeunes filles, monsieur Cox. Mais je préfère Hattie.

Le pauvre homme parut complètement chamboulé par sa réponse.

— Oui, eh bien, je... Dois-je en parler à M. le comte ?

— S'il vous plaît, répondit-elle avec un grand sourire.

Elle prit son temps pour s'habiller pour le dîner. Ce qu'elle porterait n'avait guère d'importance, étant donné qu'elle ne verrait que son mari. Mais elle choisit l'une de ses robes favorites, celle de soie vert pâle brodée

de petits oiseaux roses. Elle releva ses cheveux du mieux qu'elle put, les fixant avec des épingles ornées de perles, et mit un long collier de perles également.

Elle arriva dans la salle à manger avant Merryton et fit signe au valet de lui servir du vin car oui, monsieur son époux, elle appréciait effectivement le vin.

Le comte arriva quelques instants après et, aussi fâchée qu'elle soit contre lui, elle ne put s'empêcher de noter qu'il était superbe dans sa queue-de-pie et sa chemise immaculée. C'était un bel homme malgré ses yeux verts perçants qui la mettaient mal à l'aise. Il était mince, mais avait des épaules larges. Elle essaya d'imaginer son sourire, de se représenter ses yeux brillant de joie, mais c'était impossible. Il avait l'air distant et stoïque, comme toujours, et elle était convaincue qu'il ne souriait jamais.

Son regard la parcourut du haut de la tête jusqu'à la pointe de ses mules.

— Bonsoir, dit-elle, esquissant une révérence narquoise, son verre de vin à la main.

— Bonsoir.

Il regarda Cox et hocha la tête, lui indiquant ainsi que le dîner devait être servi.

Le valet s'avança et tira la chaise de Grace. Elle prit place à table avec un soupir, et posa son verre devant elle ; le majordome passa vivement derrière elle et le déplaça légèrement, de manière à l'aligner aux autres. Ce petit geste anodin irrita Grace. Elle trouvait assommant que chaque chose dans la maison doive être à une place définie. Aussitôt, elle tendit la main vers son verre et le recula de quelques centimètres. Dans sa hâte de revendiquer un peu d'irrégularité, elle fit une tache de vin rouge sur la nappe blanche.

Le regard de Merryton se riva à elle. Elle lui sourit gracieusement.

— Je vous demande pardon. J'en ai renversé.

Il détourna les yeux pendant que Cox s'empressait de tamponner la tache avec sa serviette de service. Quand il eut fini, Grace lui sourit et lui tendit son verre pour qu'il le remplisse. Elle sentait presque les ondes de réprobation qui émanaient de Merryton, mais lorsqu'elle lui jeta un coup d'œil appuyé, le mettant silencieusement au défi de parler, il ne le fit pas.

Elle passa alors un autre dîner interminable à le regarder manger sans enthousiasme, son doigt tapotant distraitement la table. Tap, tap, tap, tap — une pause. Tap, tap, tap, tap — une pause.

Une fois le premier plat débarrassé, l'ogre se décida à lui adresser la parole :

— Cox m'a informé que vous n'avez pas trouvé à votre goût les jeunes villageoises qu'il a fait venir.

— Non, en effet. Je préfère Hattie.

Le regard inflexible du comte se riva au sien.

— Comme je vous l'ai déjà dit, vous pouvez avoir qui vous voulez, mais pas Hattie.

— Alors je ne peux pas avoir qui je veux...

Son expression ne changea pas, mais il se pencha lentement en avant, posant un bras sur la table.

— Vous montrez une tendance à l'obstination. Je ne peux pourtant pas être plus clair : Hattie ne deviendra pas votre femme de chambre. Choisissez n'importe qui d'autre ou ne choisissez personne. Cela ne fait aucune différence pour moi.

Grace le méprisait. Elle ne se souciait plus d'être la cause de ce mariage — elle le méprisait. Elle haussa les épaules avec insouciance.

— Et vous, vous montrez une tendance à l'inflexibilité.

Il inspira lentement.

— Par Dieu, vous êtes bien impudente !

Elle fit entendre un petit rire.

— Merci.

— Ce n'est pas un compliment.

— Je sais, dit-elle, souriant toujours d'un air ravi. A propos... Ce matin, vous avez suggéré que je me consacre à des œuvres de charité. Mais je ne vois pas comment je pourrais le faire, si je ne dois jamais sortir de Blackwood Hall.

Il l'observait, le regard acéré comme celui d'un faucon.

— Demandez au vicaire, lady Merryton. Il sera plus qu'heureux de vous aider à expier vos péchés.

Oh ! Il était exaspérant, vraiment exaspérant ! Elle prit sa fourchette, mais ne pouvait guère manger maintenant, furieuse comme elle l'était. Par conséquent, le repas se termina comme tous les soirs depuis qu'ils étaient arrivés à Blackwood Hall — Merryton attendant avec impatience qu'elle finisse pour pouvoir quitter la table.

Ce soir-là, après qu'il fut sorti de la salle à manger, elle prit un chandelier et erra sans but dans la maison. Ses déambulations la

conduisirent près du cabinet de travail. Elle s'arrêta devant la porte close. Après avoir jeté un coup d'œil dans le couloir pour s'assurer que personne ne la suivait, elle l'ouvrit. Il faisait noir à l'intérieur, bien sûr, et la pièce était froide. Grace entra et vit les quatre plumes sur le secrétaire, toujours parfaitement alignées. Elle passa la main dessus, les envoyant dans diverses directions, et sourit pour elle-même avant de ressortir et de refermer la porte.

Elle continua jusque dans le salon de musique. Elle l'avait trouvé plus tôt dans la journée ; il était situé tout au fond de la maison, près des portes donnant sur le jardin.

Elle s'assit au piano, et joua des notes au hasard. Prudence était la plus musicienne de la famille. Lorsqu'elle jouait, Mercy, Honor et elle dansaient, s'exerçant à des gigues et des menuets. Elle avait reçu une éducation musicale comme toutes les filles de bonne famille, mais elle n'avait pas l'oreille de Prudence. Elle posa les mains sur le clavier, joua un arpège et sourit. Au moins, c'était une distraction à sa disposition. Elle pratiquerait peut-être sa musique lors de ses après-midi solitaires et perfectionnerait ses talents.

Elle se souvint d'un morceau, *Mélodie d'automne*, et se mit à le jouer. Son exécution était pleine de discordances qu'elle chercha à corriger. Mais si quelqu'un, dans la maison, eut du mal à supporter son jeu épouvantable, il ne vint pas le lui dire.

Quand elle se lassa de s'entraîner, elle se retira dans sa suite. Quelqu'un avait allumé un feu pétillant et rabattu ses draps. Elle adressa une grimace au lit et passa dans sa garde-robe pour se mettre en chemise de nuit. Elle natta ses cheveux, fit sa toilette, puis se mit au lit.

Adossée à ses oreillers, elle attendit son mari.

Il ne vint pas.

Y avait-il une règle disant combien de temps une femme devait attendre ? Est-ce que les époux discutaient de ces choses-là, en général, afin de se retrouver à un moment et un endroit qui convenaient à tous les deux ? Ou bien est-ce que toutes les épouses restaient assises dans leur lit, à patienter indéfiniment ?

Elle attendit suffisamment longtemps pour s'endormir. Elle fut réveillée par le craquement de la porte et se redressa en sursaut. Sa bougie s'était consumée ; il ne restait plus que deux pouces de cire.

Merryton se tenait debout sur le seuil, imposant, une main sur la poignée de la porte, l'autre sur le cadre, comme s'il hésitait à entrer. Il était habillé comme la veille en culottes, sa chemise sortie. Lorsqu'il la vit bouger, il s'avança dans la pièce et referma la porte derrière lui.

Tandis qu'il approchait du lit, la lumière basse se refléta dans ses prunelles, et Grace pensa alors aux démons dont Mercy parlait à tout bout de champ. Il dominait la couche de sa haute taille, les yeux baissés sur elle, et soudain quelque chose dans leur éclat changea. Stupéfaite, elle crut percevoir une lueur de tendresse. Puis il toucha son visage du revers de la main, avec désinvolture.

Ce geste la surprit tellement que, soupçonneuse, elle se recula. C'était si incongru qu'elle ne comprenait pas ce qu'il faisait ni ce qu'elle devait faire en retour. Il lui caressa la joue et, gardant son regard rivé au sien, se pencha sur elle lentement, prenant appui sur ses mains de chaque côté d'elle. Son regard glissa jusqu'à ses lèvres et il courba la tête pour l'embrasser.

Son baiser fut doux ; ses lèvres étaient comme du velours, et une onde de chaleur la traversa. Une onde délicieuse et trompeuse, de plus en plus intense. Les lèvres de Merryton étaient humides, sa langue aussi légère qu'un murmure sur les siennes. Il prit son menton dans sa grande main et embrassa le coin de sa bouche.

Mille petits frissons de ravissement la parcoururent. Ses yeux se fermèrent en papillonnant ; elle pencha légèrement la tête pour qu'il puisse lui embrasser le cou. Il descendit jusqu'à sa poitrine, semant une traînée de baisers chauds et humides sur sa peau. Le plaisir qu'il faisait naître en elle lui donnait l'impression de ne rien peser. Ses mains et sa bouche étaient incroyablement provocantes tandis qu'elles se déplaçaient sur son corps, allumant au fond d'elle des étincelles qui venaient s'embraser à la surface de sa peau. Il passa à un sein, prenant sa pointe durcie dans sa bouche, à travers sa chemise de nuit. Elle étouffa une exclamation et se porta instinctivement vers lui. Il la taquina de sa langue, tout en faisant descendre sa main sur son ventre. Puis entre ses jambes.

La sensation de ses doigts sur sa chair la plus intime fit jaillir en elle une flamme incandescente. Elle sentait la moiteur de son propre corps, et le désir qui palpitait et montait en elle.

Merryton relâcha son souffle, longuement. Sa façon de la toucher se fit plus pressante et il revint à sa poitrine, tirant sur sa chemise de nuit jusqu'à ce qu'elle sente sauter un bouton. Avec un grognement, il prit son sein nu

dans sa bouche. Grace enfouit ses doigts dans ses cheveux, le tenant contre elle tandis qu'elle se perdait dans les sensations délicieuses qu'il provoquait. C'était si exquis ! Elle retrouvait enfin ce qu'elle avait éprouvé dans le salon de thé.

Le comte attrapa Grace par la taille et l'allongea sur le dos, puis libéra son sexe.

Grace se pressa contre lui, levant un genou, avide de l'accueillir...

Mais, au lieu d'entrer en elle comme elle s'y attendait, il passa un bras sous son dos et la retourna brusquement. Sans un mot, il la pénétra par derrière, comme s'il ne voulait pas qu'elle le voie. Il se mit à bouger en elle, gardant un bras autour de sa taille, la possédant par à-coups, ses élans de plus en plus rapides.

Tout cela était terriblement déroutant pour elle. Son corps répondait, mais pas son esprit. Elle essaya de se tourner, mais il la maintint fermement à plat ventre.

Finalement, il émit un son guttural et se retirera d'elle, après avoir déposé un baiser sur la nuque.

Grace était sidérée. Elle s'affala sur le côté, lui tournant le dos, et abaissa sa chemise de nuit. Il ne parla pas, mais lui caressa les cheveux. Elle ferma les yeux, lui intimant en silence de la laisser.

— Allez-vous bien ? demanda-t-il.

— Oui.

— Vous ai-je... fait mal ?

Elle était blessée, mais pas comme il le pensait.

— Non, répondit-elle, lapidaire.

Elle le sentit se lever, l'entendit se rhabiller. Il resta debout un instant, attendant, supposa-t-elle, qu'elle se tourne vers lui. Comme elle ne le faisait pas, il lui caressa les cheveux et dit doucement :

— Bonne nuit, Grace.

Grace ! Il utilisait son prénom, maintenant ?

Cette fois, elle ne pleura pas. Quand il fut parti, elle roula sur le dos, les bras écartés, et fixa le dais brodé au-dessus d'elle.

Elle avait des envies de meurtre ! Mercy était férue d'histoires horribles, et Grace imagina comment sa sœur pourrait orchestrer la mort de cet homme. Elle aimait assez l'idée qu'il tombe de son cheval et roule dans un ravin. Ou peut-être une chute tragique dans le grand escalier, une série de roulades se terminant sur le sol de marbre du vestibule.

Mieux encore, le coup de sabot inattendu d'une chèvre, juste entre ses maudits yeux !

Mais alors, elle songea à sa mère. Avant l'accident de cabriolet qui avait marqué le début de sa descente dans la folie — avant qu'elle ne commence à défaire d'un geste maniaque les broderies de sa manche et à appeler Grace par le nom de sa défunte sœur, ou à croire qu'elle vivait dans le passé — elle avait été une femme élégante et très belle.

Pilier de la haute société londonienne, elle était intelligente et spirituelle, considérée comme l'une des vraies beautés du grand monde. A peine un an après la mort de leur père, un évêque anglican, elle avait reçu une demande en mariage du comte de Beckington, plus âgé qu'elle.

Un jour, Grace lui avait demandé comment elle avait réussi à aimer le comte, après avoir aimé son père. Elle-même n'avait que dix ans, à l'époque, et Beckington lui semblait alors très vieux. Mais sa mère avait ri gaiement et l'avait prise dans ses bras.

— Oh ! ma chérie ! Il y a tant de choses qui te restent à apprendre !

— Mais vous l'aimez, n'est-ce pas ? avait-elle demandé avec espoir.

Elle ne pouvait rien imaginer de pire qu'être mariée à un homme que l'on n'aimait pas. Comme elle ne pouvait imaginer que sa mère veuille un autre époux après leur père.

— Oui. Mais cela a pris du temps, chérie. Et j'ai dû le convaincre qu'il m'aimait d'abord.

Elle avait ri de nouveau, tandis que Hannah, sa femme de chambre, gloussait aussi.

Grace en avait été choquée ; elle supposait jusque-là que n'importe qui rencontrant sa mère l'aimerait sur-le-champ.

— Il ne vous a pas aimée tout de suite ? avait-elle demandé, incrédule.

Sa mère avait souri et lui avait caressé le visage.

— Non, chérie, c'était même à peine s'il me voyait. J'ai dû le persuader de me désirer par-dessus toutes les autres. Veux-tu savoir comment ?

Grace avait hoché la tête.

— En me rendant désirable de la façon dont il voulait lui-même être désiré.

— A vous entendre, ça a été très simple, milady, avait commenté Hannah.

Mais la chose n'avait pas paru simple du tout à Grace ; elle lui avait paru absurde. Elle se souvenait comment sa mère avait ri à son expression.

— Un jour, tu comprendras.

Elle n'était pas sûre de comprendre, même à présent, mais il lui vint à l'idée qu'elle faisait peut-être tout de travers. Peut-être que la clé pour faire de cet horrible mariage une union qu'ils pourraient supporter tous les deux était de devenir d'une manière ou d'une autre ce que Merryton souhaitait la voir désirer en lui.

— Voilà qui n'est pas du tout tiré par les cheveux, vraiment ! marmonna-t-elle, sarcastique.

Elle imaginait assez Honor, en cet instant, lui rappeler qu'elle était une personne à part entière et qu'elle devrait exiger d'être traitée comme telle. Une opinion qui avait son mérite, certes, mais puisqu'elle avait causé cette situation, c'était à elle de l'arranger comme elle pourrait.

Pour la millièème fois depuis un an, elle souhaita que sa mère lui revienne telle qu'elle était autrefois. Elle souhaita désespérément pouvoir lui demander comment s'accommoder de cet homme étrange. Mais la mère qu'elle avait connue toute sa vie s'était éclipsée, laissant à sa place une femme dont la folie avait chassé tout ce qu'elle savait de son esprit.

C'était donc seule, songea Grace, qu'elle devrait parcourir ce chemin.

OceanofPDF.com

8

Jeffrey était empli d'une honte brûlante. Il avait possédé sa femme comme un porc, la recherche de la jouissance prenant chez lui le dessus sur toute pensée rationnelle. Il craignait d'avoir été trop brutal.

Il ferma les yeux et se frappa la jambe de son poing. Mais il ne put bannir les images de Grace, allongée devant lui les paupières closes, tandis que lui échappaient les bruits lascifs et primitifs du plaisir. Il avait encore son odeur dans les narines. C'était un mélange enivrant de parfum et des odeurs musquées d'une femme excitée, et il avait eu le plus grand mal à ne pas libérer sur elle ses désirs les plus bas.

Elle était magnifique, et représentait une tentation infernale pour l'animal qui était en lui. Il allait quitter Blackwood Hall pour la journée, décida-t-il alors. Il allait mettre de la distance entre eux, recouvrer son équilibre. Il allait se rendre à cheval à Ashton Down et, du moins l'espérait-il, chasser les images brûlantes qui peuplaient son cerveau.

Il partit de bonne heure, chevauchant au grand galop. Plus il se dépensait physiquement, mieux il était capable de contenir ses fantasmes. Il poussa son cheval jusqu'à ce qu'il puisse enfin respirer normalement. Jusqu'à épuiser sa honte.

Il entra au trot dans la petite bourgade et s'arrêta aux Trois George, l'auberge d'Ashton Down.

— Milord Merryton ! s'exclama Dawson, l'aubergiste, en le reconnaissant. Vous êtes le bienvenu, sir !

— Merci, répondit Jeffrey. Une bière, je vous prie.

Il alla jusqu'à une table près de la fenêtre et s'assit. Devant lui, sur le mur près de l'entrée, Dawson avait accroché sept assiettes.

Jeffrey tourna sa chaise de façon à ne pas voir ce nombre offensant et regarda par la fenêtre.

— Bonjour, milord, dit une voix de femme.

Il leva les yeux et vit Nell, une servante qui avait plus d'une fois ouvert les jambes pour lui et lui avait permis d'utiliser une cravache sur ses fesses nues.

— J vous ai pas vu depuis un bout de temps, milord, dit-elle. Vous êtes le bienvenu en haut, comme toujours.

Jeffrey hocha la tête. Elle l'avait toujours fasciné avec ses hanches larges et ses gros seins, mais aujourd'hui, elle ne l'intéressait pas. Son esprit restait focalisé sur une belle jeune femme à la peau pâle et aux yeux qui lui rappelaient l'été finissant.

« Mon nom est Grace. »

C'était quelque chose de singulier, cette difficulté qu'il avait à dire son nom à voix haute, mais ce nom avait tant de poids ! S'il le prononçait, s'il tombait de ses lèvres avec quelque familiarité que ce soit, il craignait d'incorporer Grace à sa dépravation. Son nom serait mêlé à ses pensées débauchées et il n'y aurait alors plus d'espoir pour elle.

Un coup donné à sa table lui fit lever la tête.

— Je pensais que c'était peut-être vous, milord...

Paulson, un hobereau campagnard, se tenait devant lui, son chapeau à la main. Il était vêtu à la mode, de culottes grises et d'une redingote bleue. Il s'inclina avec solennité.

— Il paraît que des félicitations s'imposent...

— Merci, dit Jeffrey, qui désigna la chaise à côté de lui.

Paulson releva sa redingote et s'assit, son chapeau en équilibre sur un genou.

— J'arrive tout juste de Londres, et je n'ai entendu parler de votre mariage qu'hier. Mes meilleurs vœux...

Jeffrey sourit.

— Puis-je demander où est la charmante lady Merryton ? L'avez-vous amenée au village ?

— Non. Elle se repose.

— C'est pas mal de tracas, un mariage, n'est-ce pas ?

Jeffrey ignorait ce que cette remarque était censée signifier, mais il hocha la tête. Il pensait à Grace, maintenant, et essayait, non sans mal, d'écarter les images d'elle baignant les meurtrissures de son corps. Il était

sûr qu'il l'avait meurtrie. Le souvenir de la nuit précédente avait enflé en lui, et il était certain, à présent, qu'il avait été bien plus brutal qu'il n'en avait eu l'impression sur le moment. Il l'avait empoignée trop fortement, s'était montré trop brusque, trop lubrique.

— Si je peux me permettre, vous êtes vraiment un homme chanceux, milord, continua Paulson. Les sœurs Cabot sont renommées pour leur joliesse.

Jeffrey ne le savait pas et il regarda son compagnon avec curiosité.

— On dit que les plus jeunes, qui n'ont pas encore fait leur entrée dans le monde, sont encore plus belles que les deux aînées. Dommage que je sois déjà marié !

Il rit poliment, mais le regardait d'un œil acéré.

Jeffrey ne dit rien.

— J'avoue avoir été surpris quand j'ai appris votre mariage, étant donné votre aversion pour le scandale, ajouta Paulson, d'une façon bien trop désinvolte.

Jeffrey savait qu'un jour viendrait où quelqu'un mentionnerait les circonstances de son mariage, mais il n'était pas prêt à l'entendre ce matin-là.

— Il y a eu du grabuge avec la sœur aînée, non ? Cette histoire de jeu d'argent et de déclaration publique que lui a faite Easton dans un tripot...

Jeffrey connaissait de nom George Easton, le fameux bâtard du duc de Gloucester. Mais il ignorait que la sœur de Grace l'avait épousé à la suite d'un scandale. Et voilà que lui-même s'était marié dans des circonstances similaires ! Dieu lui vienne en aide, mais sa vie avait échappé à son contrôle, lui glissant entre les doigts si rapidement, si facilement. Il avait toujours exercé une maîtrise si stricte sur ses actions, sans jamais commettre de faute, et en une soirée il s'était arrangé pour tout perdre ! Affligeant...

Paulson, pensant sans doute que sa mine signifiait qu'il était d'accord avec lui, poursuivit à voix basse, comme s'ils partageaient une confidence :

— Je sais que vous répugnez ne fût-ce qu'à la suggestion d'un esclandre. Mais par chance, je pense que vous êtes assez éloigné de celui-ci.

Jeffrey se contenta de le regarder.

— Bon, eh bien, il faut que nous vous ayons à dîner avec lady Merryton ! déclara son interlocuteur d'un ton jovial, en changeant de sujet. Ma Lucy sera avide de faire sa connaissance.

— Ce sera sûrement réciproque, répondit Jeffrey d'un ton traînant, avant de se lever. En parlant de mon épouse, vous voudrez bien m'excuser, n'est-ce pas, Paulson ? Je dois aller la retrouver.

Il posa quelques pièces sur la table, salua le hobereau et sortit en évitant scrupuleusement de regarder les sept assiettes. Mais cela ne servit à rien : il éprouvait déjà dans sa poitrine l'inconfort du chiffre sept.

Comme il n'avait pas trouvé la consolation espérée à Ashton Down, il longea la rue pour retrouver son cheval. Comme il passait devant la boutique d'une modiste, une paire de gants en chevreau, dans la vitrine, accrocha son regard.

Il s'arrêta et regarda les gants. Ils plairaient sans doute à Grace. Toutes les femmes ne désiraient-elles pas de tels articles de mode ? Il entra, sa tête frôlant la clochette qui tinta.

Une femme sortit de l'arrière-boutique. La mâchoire lui tomba de surprise lorsqu'elle le vit.

— Oh ! Bienvenue, *bienvenue*, milord !

Il hocha la tête et s'avança dans le magasin, jetant au passage un coup d'œil sur les jolies fanfreluches tout autour de lui.

La modiste plongea dans une révérence, se penchant si bas qu'il eut une bonne vue de ses seins. Son poulx s'emballa et il noua fortement les mains dans son dos.

— Vous avez une paire de gants dans la vitrine, dit-il.

Elle regarda dans cette direction.

— Oui. Faits en Suisse. Ils sont en chevreau. Tout à fait ravissants.

Elle s'empressa d'aller les prendre et revint, les tenant à plat sur ses paumes.

Les doigts parurent courts à Jeffrey.

— Ils iront à une femme adulte ?

La modiste sourit.

— Oui, bien sûr, milord. Quelqu'un aux mains délicates...

Il sortit sa bourse.

— Je vais les prendre.

La femme rayonna, manifestement ravie de le compter comme client, et retourna à son comptoir. Elle se baissa et se releva avec une boîte ordinaire, blanche, qu'elle ouvrit et garnit d'un bout de tissu.

— Puis-je vous offrir autre chose, milord ? demanda-t-elle dans un sourire, enveloppant les gants dans l'étoffe.

Il la regarda, jeta un coup d'œil à ses yeux brillants. C'était une femme correcte, décente, et comme cela lui arrivait souvent avec son esprit dérangé, il l'imagina tombant à genoux et le prenant dans sa bouche. Mais alors l'image changea et ce ne fut pas cette femme qui leva son visage vers lui. C'était son épouse. C'était Grace.

— Milord ?

— Oui, répondit-il, baissant les yeux. Peut-être pouvez-vous m'aider. J'ai besoin d'une femme de chambre. De préférence d'un certain âge.

Il lui tendit les pièces pour les gants.

— Une femme de chambre, répéta-t-elle, en portant ses doigts à son corselet.

Jeffrey pensa alors aux seins de Grace. Ils étaient fermes et doux, le mamelon sombre sur sa peau claire, dur sous sa langue.

— Je pense que je connais quelqu'un qui pourrait correspondre. Julia Barnhill.

Jeffrey leva les yeux vers elle.

— Elle prenait soin du vieux recteur. Mais maintenant qu'il est parti, et que le nouveau recteur est arrivé, elle n'a plus de poste.

— Ou pourrais-je la trouver ?

— Au presbytère, milord.

— Merci.

Jeffrey coiffa son chapeau.

— Faites livrer les gants à M. Cox, à Blackwood Hall, dit-il, et il sortit.

Le trajet était court jusqu'au presbytère. Il franchit le portail et dépassa des poules qui sautillaient vers lui. Un chien aboya dans un coin de la cour, mais Jeffrey ne se soucia pas de le regarder.

Il frappa à la porte, et une femme qui était trop grande pour sa robe lui ouvrit. Le corselet était trop serré et l'ourlet trop court. Ses bottines étaient éculées et ses cheveux tirés en un chignon sévère. Elle avait un nez bulbeux et ses petits yeux étaient trop écartés. Mieux encore, elle avait au moins vingt ans de plus que lui !

Elle ferait très bien l'affaire.

Elle s'essuya les mains à son tablier.

— Monsieur ?

— Merryton, dit-il, en inclinant la tête. Je viens de Blackwood Hall.

Ses petits yeux sombres s'élargirent.

— Oh ! Milord, fit-elle, en plongeant dans une révérence maladroite. Le recteur n'est pas ici, milord. Il est allé donner les derniers sacrements au vieux M. Davidson.

Jeffrey hocha la tête et regarda derrière elle, dans la pièce. Elle était bien rangée.

— Vous vous occupez de la maison ?

— Comment ?

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Oui, milord.

Puis elle le regarda de nouveau, comme si elle s'attendait à une critique.

— Je crois savoir que vous êtes sans situation depuis la mort du précédent recteur, dit-il platement. Et il se trouve que j'ai besoin de quelqu'un pour faire le ménage dans mes pièces privées.

Elle le fixa sans comprendre.

— Je suis très pointilleux dans mes exigences de propreté et d'ordre. Je tiens à ce que mes appartements soient nettoyés chaque jour et que les choses restent à leur place. J'exige le plus de discrétion possible. En êtes-vous capable ?

— Je... Moi ? demanda-t-elle, incrédule.

— Oui, vous. Les gages seront généreux.

Elle le jaugea, ses petits yeux l'étudiant d'un air acéré.

— Si je peux me permettre, pourquoi moi ?

La réponse était si compliquée que Jeffrey ne put trouver un début d'explication. Il se contenta de hausser les épaules.

— Pourquoi pas vous ?

Elle le regarda d'un air soupçonneux.

— Avez-vous dit à combien se montent les gages, milord ?

Jeffrey n'avait pas la moindre idée de la paye d'une servante. C'était Cox qui s'occupait de tout cela, à Blackwood Hall.

— Quinze livres par an en plus de la nourriture et du logement, dit-il au hasard.

Ce devait être une belle somme, car les petits yeux de la femme s'écarquillèrent.

— Quand dois-je me présenter ?

— Dès que vous vous libérerez de vos obligations ici. Merci, miss Barnhill.

Il porta un doigt à son chapeau et sortit de la cour du presbytère, satisfait de pouvoir au moins offrir à son épouse les services de l'ordinaire Hattie. C'était peut-être une maigre consolation pour ce qu'il lui avait fait, mais c'était déjà quelque chose.

Il contrôlait bien mieux ses pensées, lorsqu'il rentra à Blackwood Hall. Il pénétra dans le vestibule et tendit son chapeau à Cox. A cet instant, il entendit des sons en provenance du salon de musique. Ce que l'on jouait au piano n'était pas un morceau plaisant, mais les bribes d'un air, accompagnées de nombreuses fausses notes. Jeffrey regarda son majordome, qui arborait une mine affligée.

— Lady Merryton a exprimé son désir de reprendre le piano, expliqua ce dernier. Elle nous a informés qu'elle n'a pas eu de maître de musique depuis des années.

C'était tout à fait évident. Jeffrey hocha la tête et fila dans ses appartements, mais en traversant le vestibule, il s'arrêta. Les vases en cristal identiques, sur les consoles, garnis habituellement de roses, avaient été remplacés par des arrangements chaotiques de fleurs de serre. Et ces vases n'étaient pas à leur place ! Son poulx se mit à battre la chamade. Il lança à Cox un regard interrogateur.

— Lady Merryton a fait les bouquets aujourd'hui, milord, dit celui-ci d'un air d'excuse.

Jeffrey se mordit la langue. Il continua son chemin et monta l'escalier au pas de course, vingt-quatre marches en tout, ravalant son malaise.

Mais il eut beau faire, il ne cessa de penser à la tempête qui semblait couver dans son foyer.

Son inconfort était si grand qu'il descendit dîner de bonne heure, afin de pouvoir s'assurer par lui-même que rien de déplaisant n'était arrivé dans le vestibule. C'était absurde ! Il était ridicule de croire que d'une manière ou d'une autre ces maudites fleurs avaient pu causer des dommages, mais la peur qu'il en soit autrement l'obsédait.

Il trouva les bouquets tels qu'ils étaient lorsqu'il était rentré. Mais rien d'autre n'allait de travers.

Il attendit alors son épouse dans la salle à manger. Elle arriva bientôt, vêtue d'une robe argentée, les cheveux ramenés en un chignon sur la nuque. Elle fut visiblement surprise de le trouver là ; il le vit dans son regard. Elle s'arrêta sur le seuil et fit la révérence.

— Madame, dit-il.

— Mmm, fit-elle, et elle entra, regardant Cox.

Le majordome se tenait prêt avec son verre de vin, qu'il lui présenta sur un plateau d'argent.

— Merci.

Elle lui sourit.

Jeffrey sentit ce sourire le traverser en frétilant comme un joli petit poisson rouge.

Il attendit qu'ils soient assis pour le repas avant d'entamer la conversation.

— Comment avez-vous trouvé votre journée, lady Merryton ?

Elle leva les yeux, surprise.

— Ennuyeuse.

— J'ai remarqué que vous avez arrangé les fleurs dans le vestibule.

— Oui, dit-elle, en l'observant avec attention. La serre en regorge. J'ai pensé qu'un arrangement différent pourrait être agréable.

Différent... Non. Chaotique. Impulsif, dérangement, déplacé. Il prit une bouchée de poisson.

— Je préfère les roses.

Il ne doutait pas qu'elle réagirait, et lorsqu'il leva les yeux, il vit son regard posé sur lui.

— Moi, je préfère la variété, dit-elle.

Le pauvre agneau qu'elle était ignorait avec quelle rapidité il serait vaincu ! L'ordre était l'air qu'il respirait.

— A propos, j'ai réfléchi à votre requête concernant Hattie. Elle commencera comme votre femme de chambre demain.

Soudain, tout parut changer dans la pièce. Grace étouffa une exclamation et sourit avec un tel ravissement que Jeffrey sentit la chaleur de son bonheur passer sur lui.

— Je peux avoir Hattie ?

Il hocha la tête.

— Oh merci !

Elle laissa fuser un rire léger et s'adossa à sa chaise, souriant comme si elle venait de gagner un prix.

Le regard de Jeffrey parcourut son corps pulpeux.

— Une autre question a été portée à ma connaissance, dit-il.

— Ma musique, n'est-ce pas ? Il est tout à fait évident qu'elle met Cox mal à l'aise et, oui, j'admets que je manque de pratique. Mais j'ai

confiance, je retrouverai mes compétences.

— Je pense que le personnel nourrit fortement cet espoir. Mais je me réfèrais à votre sœur aînée.

Cette remarque retint toute l'attention de Grace.

— Honor ? Pourquoi ? Quelque chose est-il arrivé ?

— Je crois savoir qu'elle a épousé George Easton...

Il la vit déglutir. Elle croisa les mains sur ses genoux comme une écolière réprimandée. C'était donc vrai, pensa-t-il.

— Je n'ai pas été informé du scandale, dit-il.

— Non, j'imagine que non.

Il s'adossa à sa chaise.

— Madame, je serai parfaitement clair. Je ne tolérerai pas qu'un scandale d'aucune sorte ternisse le nom de cette famille. Ce qui est arrivé entre nous est suffisamment fâcheux, n'est-ce pas ? Je vous prie de me dire maintenant s'il y a d'autres squelettes dans votre placard, car je ne pense pas que vous apprécierez les conséquences, si j'apprends ultérieurement que c'est le cas.

Grace regarda son assiette.

— Mon père a passé une bonne partie de sa vie à faire de notre nom un synonyme de respect et de décence, reprit-il, se faisant l'effet d'admonester, une fois encore, son frère John.

Combien de fois avait-il dit cela ?

— C'est mon devoir en tant que son fils et comte actuel d'assurer que ce nom reste à l'abri de scandales et de vilaines rumeurs. Comprenez-vous ?

Elle leva les yeux et les plongea dans les siens.

— Oui, je comprends. Ma famille a une excellente réputation aussi, milord. Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter.

Il ne pouvait imaginer comment la réputation de sa famille pouvait être bonne avec deux filles mariées dans des circonstances scandaleuses.

— Pour votre bien, j'espère que vous dites vrai.

— Je pense que vous voulez dire pour le vôtre, répliqua-t-elle. Et si vous causez vous-même d'autres scandales pour nos familles, je ne vous en blâmerai pas.

Il se figea. C'était une chose si bizarre à dire, de sa part, et le sentiment que cela impliquait — de la tolérance, de l'indulgence ? — lui était si étranger qu'il en fut mal à l'aise. Il avait été jugé sur ses actions toute sa vie. Tout ce qu'il faisait était passé au crible, d'abord par son père,

maintenant par lui-même et, il le supposait, par la société. Il regarda de nouveau Grace, mais malgré lui son regard tomba sur son décolleté.

Il baissa les yeux et mangea.

C'était ainsi que tout avait commencé. La pression de devoir toujours être un bon garçon, de devoir être parfait même quand il était jeune homme l'avait fait aspirer avec ardeur à ce qui n'était ni bon ni parfait. Il y aspirait encore maintenant. La simple mention d'un scandale et il pensait à la peau parfumée de sa femme, à ses doigts dans la chair humide de son sexe. Une image après l'autre emplissait son esprit, et avec elles, une peur croissante de lui faire du mal. Il avait envie d'envoyer son poing dans un mur, de casser une vitre.

Mais il ne le fit pas. Il releva les yeux vers Grace et demanda :

— Nous retirons-nous ?

Elle parut surprise par sa suggestion.

— Maintenant ?

— Il est tard.

Il se leva, lui offrit sa main.

Elle la regarda, puis appuya les deux siennes sur le bord de la table et se mit lentement debout. Elle semblait éprouver de la répulsion. Du dégoût. Il ne pouvait l'en blâmer. Il était un homme répugnant, nul ne le savait mieux que lui, cependant il ne pouvait rien y faire.

Tandis qu'il la guidait hors de la salle à manger et qu'ils parcouraient le long chemin pour monter à l'étage, la main de Grace sur son bras, sa tête baissée, il se mit à compter pour lui-même. Elle devait suspecter maintenant qu'il était dépravé. Elle comprenait sûrement qu'il n'avait d'autre choix que de la soumettre à sa dépravation, puisqu'ils étaient liés par le besoin d'engendrer un héritier. Que c'était un mal nécessaire...

Lorsqu'ils furent dans la chambre de Grace, il referma la porte derrière eux, puis il dégrafa son collier et le mit de côté. Il défit ensuite agilement les boutons de sa robe. Il nota qu'elle tremblait lorsqu'il fit glisser le vêtement de ses épaules et sur ses bras. Elle avait peur de lui. Que pouvait signifier d'autre ce tremblement ?

Il souhaita alors de toutes ses forces pouvoir être un homme normal, avec des appétits normaux. Il souhaita pouvoir lui expliquer que, dans son esprit, il était raisonnable de l'imaginer se donnant du plaisir, ou les mains liées et désirant qu'il agisse à sa guise avec elle.

La robe tomba à ses pieds et elle l'enjamba. Jeffrey traça du bout des doigts une ligne de son cou jusqu'à sa hanche, suivant son échine. Il tira sur les lacets de son corset et commença à les défaire, un œillet à la fois, le laissant choir par terre quand il l'eut dégrafé.

Elle essaya de se tourner face à lui, mais il l'obligea à rester de dos. Il inspira pour se calmer et écarta la camisole de ses épaules, regardant la soie descendre le long de son corps, glisser sur ses hanches et atterrir à ses pieds, sur ses autres vêtements.

Elle tourna légèrement la tête et le regarda du coin de l'œil.

Il retira les épingles de ses cheveux et laissa les mèches blondes tomber sur son bras puis dans le dos de Grace. Il prit une boucle épaisse et la porta à son visage et la passa sur ses lèvres. Puis il la repoussa sur l'épaule de Grace, embrassa sa nuque, sema une traînée de baisers le long de son dos, caressant sa peau de ses mains, jusqu'à ses hanches.

Sous sa caresse, Grace frissonnait. Elle saisit le montant du lit pour se stabiliser. A cette vision, Jeffrey sentit son sexe pulser. Il s'imagina accroupit devant Grace, par terre près de la cheminée, dévorant sa féminité. Il crispa les paupières pour chasser ces images, incapable de supporter le désir qui inondait ses veines, luttant pour s'empêcher de l'allonger là. Il se releva, sa main remontant jusqu'à son cou, puis lentement mais fermement, il la courba au-dessus du lit.

— Attendez..., murmura-t-elle.

Il s'immisça pourtant entre ses jambes et prit son sexe dans sa paume. Elle réprima une exclamation quand son doigt s'insinua en elle, et frémit tout contre lui.

— Maintenant, dit-il d'une voix rauque.

Il entra alors en elle, doucement au début, serrant les mâchoires. Il mourait d'envie de la prendre d'assaut, de sentir son corps se resserrer autour du sien et provoquer sa jouissance, mais préféra bouger avec précaution, une main sur sa hanche pour la tenir penchée. Son esprit commença cependant à s'emplir d'images de ce qu'il aimerait lui faire, et il sentit qu'il perdait contrôle. Il ferma les yeux, mais son besoin était trop puissant — un déluge de désir. Il alla plus vite, plus fort, cherchant désespérément la jouissance.

Elle fut explosive. Il attrapa le montant du lit, le serrant fortement tandis qu'il essayait de reprendre son souffle. Lorsqu'il se fut ressaisi, il se rendit

compte que Grace était toujours courbée sur le lit. Il se retira rapidement, ramassa sa camisole et la pressa contre elle.

Elle la prit sans un mot et l'enfila, puis libéra ses cheveux du vêtement. Avait-il été trop rude, trop bestial ?

Il comprit que oui quand elle se tourna. Ses yeux étincelaient de fureur. Cela le surprit ; il ne savait que dire, comment lui demander pardon.

— Vous ai-je blessée ? se força-t-il à demander.

— Blessée ? répéta-t-elle, comme si ce n'était que trop évident. Pas comme vous l'entendez. Je vous demande de partir, maintenant. S'il vous plaît.

— Grace...

— Voulez-vous me laisser ? demanda-t-elle d'une voix froide.

Il hésita avant d'aller jusqu'à la porte, où il s'arrêta et regarda en arrière.

— Bonne nuit, Grace.

Elle ne répondit pas. Il sortit de la chambre. Il y avait trente-deux pas jusqu'à ses appartements. *Il avait tort, complètement tort.* Huit pas jusqu'à un buffet. *Il était dément.* Quatre doigts de whisky. Il les but d'un trait et ferma les yeux pour se défendre d'une myriade d'images immorales. Encore quatre doigts de whisky, avalés comme si c'était de l'eau, jusqu'à ce que l'alcool commence à noyer l'acide dans son ventre et qu'il puisse de nouveau respirer.

9

Grace s'éveilla le lendemain matin aussi frustrée physiquement qu'émotionnellement. Ses pensées s'emballaient encore à propos de ce qui s'était passé la veille. Elle détestait la façon dont Merryton l'avait placée de dos, comme si elle était trop vilaine à regarder. La trouvait-

il laide ? La trouvait-il révoltante d'une manière ou d'une autre ?

C'était même pire que cela. Elle s'était sentie glisser sur la pente du plaisir, son corps aspirant désespérément à aller jusqu'au bout. Elle avait aimé ce que Merryton, ses mains, sa bouche lui avaient fait éprouver.

Mais il s'était écarté d'elle et elle était restée dans un état d'inachèvement, comme une femme utilisée.

Hattie vint à 8 h 30 pour l'aider à s'habiller, tenant une boîte fermée par un ruban blanc.

— M. le comte m'a priée de vous donner ceci, dit-elle.

— A moi ? demanda Grace, incrédule.

Elle prit la boîte et tira sur le ruban, ouvrant le paquet. Elle ôta le tissu et regarda les gants. De beaux gants, apparemment, faits de peau souple. Elle les souleva, cherchant un billet sans en trouver.

— Il n'y a pas de message ?

— Non, madame, répondit Hattie en se penchant pour voir le cadeau. Il m'a juste dit de vous donner cette boîte.

Bien sûr, qu'il n'y avait pas de billet ! En écrire un aurait demandé un effort de civilité ! Elle rejeta les gants dans la boîte et tourna la tête. Elle ne voulait pas de son maudit cadeau.

— Dois-je... dois-je les ranger ? demanda Hattie d'un ton incertain.

— Oui, s'il vous plaît. Dans un tiroir où je ne les verrai pas.

Elle se détourna du présent qui l'offensait et sortit de sa chambre.

Sans surprise, elle trouva la salle du petit déjeuner déserte, à part Cox, prêt à servir. Au moins, son appétit lui était revenu avec force, et elle mangea. Quand elle eut fini, elle dit :

— Ne m’attendez pas pour le déjeuner, Cox. J’ai l’intention de faire une très longue promenade.

Peut-être jusqu’à Londres. Au moins jusqu’à Bath. En vérité, elle ne savait pas exactement jusqu’où elle irait, mais elle était déterminée à quitter cette maison sinistre.

C’était une belle journée de printemps, claire comme du cristal ; le soleil faisait briller la rosée sur les fleurs et l’eau des fontaines. Les haies étaient taillées et les rosiers entretenus à la perfection. Tous portaient des roses rouges, uniquement. Comme si Merryton avait une aversion pour toute autre sorte de fleur ou de couleur.

Les jardins étaient fermés par un portail en fer et, au-delà, une allée tondue, bordée de frênes, descendait jusqu’au bord du lac. Grace s’y engagea à longues enjambées. Son humeur s’améliorait à chaque pas qui l’éloignait de Blackwood Hall.

Elle leva son visage vers le soleil, sentit sa chaleur sur sa peau et ferma les yeux. Une toux — un raclement de gorge ? — lui parvint tout à coup ; elle se tourna dans la direction d’où venait le bruit.

Et qu’était-ce, là ? Une grille ?

Oui, elle la distinguait à peine. Une grille qui se dressait derrière la végétation emmêlée. Il y avait une barrière, aussi, nota-t-elle, et si elle ne se trompait pas, un toit de chaume pointait derrière les arbres.

Elle alla jusqu’à la grille, écarta les plantes et les ronces pour regarder de l’autre côté. Elle découvrit un joli jardin, un vrai jardin anglais. Des roses, des ancolies, des hortensias, des pivoines, des delphiniums... Un chat était étendu paresseusement sur une souche d’arbre, se chauffant au soleil, les yeux rivés sur elle.

Qui vivait là ? Le cottage paraissait charmant d’après le peu qu’elle pouvait en voir. Elle recula et regarda alentour. Il y avait une souche près du mur de pierre qui entourait le jardin. Elle se fraya un chemin à travers les buissons, grimpa sur la souche et regarda par-dessus le mur. Elle put ainsi voir tout le cottage.

Le devant de la maisonnette faisait face au lac. Il y avait des bacs de fleurs aux fenêtres, qui débordaient de pétunias. Deux poules picoraient dans un coin du jardin et une volute de fumée montait de l’unique

cheminée. La petite bâtisse était très plaisante et Grace était ravie de l'avoir trouvée. Enfin quelque chose qui lui donnait le sourire !

Soudain, une femme apparut dans l'allée au coin du bâtiment, un panier de fleurs à la main. Etouffant une exclamation alarmée, Grace se baissa, mortifiée à l'idée qu'elle pourrait être surprise à espionner. Elle resta accroupie, l'oreille aux aguets.

— Vous pouvez aussi bien entrer, mais vous feriez mieux de passer par-devant. Ce portail est condamné par les plantes, dit la femme.

Grace retint son souffle.

— Oui, vous, ma chère, de l'autre côté du mur.

La tête grise de la femme apparut soudain au-dessus de Grace.

— Je devrais éclaircir les broussailles, n'est-ce pas ? Tout ceci est très désordonné. Faites le tour et je vous préparerai du thé.

Grace se leva lentement, les joues roses d'embarras.

— Je vous demande pardon. Je passais par là et je... Eh bien, je suppose que vous avez deviné. J'ai grimpé sur cette souche pour regarder votre maison. Et j'en suis heureuse. Elle est si charmante !

La femme sourit.

— Merci.

— Mais je ne voudrais pas m'imposer, reprit Grace, en sautant de la souche. Je vous fais mes excuses.

— Vous imposer ! se récria la femme. Mais j'en serais ravie ! Entrez donc, lady Merryton.

Grace retint une exclamation.

— Comment connaissez-vous mon nom ?

La femme gloussa.

— Tout le monde, ici, sait qui vous êtes, milady. Je suis Molly Madigan. Faites le tour par-devant.

Sa tête disparut.

Jetant un coup d'œil derrière elle à Blackwood Hall, Grace se laissa convaincre. Elle s'empessa de contourner le cottage.

Molly Madigan l'attendait près du portail, qu'elle tenait ouvert.

— Merci, dit Grace en le franchissant.

Son hôtesse avait une tête de moins qu'elle et portait un tablier taché, un châle tricoté sur les épaules et un chapeau de jardinage à large bord. Elle ramassa son panier de fleurs et alla jusqu'à la porte d'entrée.

— Belle journée pour une promenade, dit-elle gaiement, chassant le chat quand il se faufila entre ses jambes.

Grace s'avança jusqu'à la porte et regarda à l'intérieur, tandis que le chat se frottait à elle, la queue en l'air.

Elle vit un canapé de bois et deux fauteuils à bascule garnis de coussins. Une lampe à huile était posée sur une table à côté d'un fauteuil, et sous la table était rangé un panier à ouvrage qui semblait déborder.

— Vous n'avez pas besoin d'être timide, ici. Entrez ! dit Molly, de loin.

Elle était dans une pièce voisine, tenant un plateau avec deux tasses.

— Je vais juste prendre la bouilloire. L'eau doit être encore chaude.

Elle posa le plateau sur la petite table devant la fenêtre et disparut à l'arrière du cottage.

Grace se hâta d'enlever son chapeau. Elle s'assit délicatement dans le fauteuil près de la table et croisa les mains sur ses genoux. Sur le mur en face de la fenêtre, il y avait trois croquis encadrés de deux garçons souriants, visiblement des frères, et d'une fillette entre eux. Ils semblaient avoir une dizaine d'années.

Molly Madigan revint peu après avec la bouilloire.

— Voilà, dit-elle, et elle versa l'eau, puis mit la bouilloire de côté et laissa infuser le thé.

Quelle femme charmante ! pensa Grace.

— Merci, madame Madigan.

— Pas madame, non. Appelez-moi Molly. Tout le monde le fait.

Elle lui offrit un sucre.

— Comment trouvez-vous Blackwood Hall ?

— C'est... grandiose, répondit prudemment Grace.

Molly se mit à rire.

— Grandiose, vraiment ! La maison a toujours paru un peu solitaire, à la lisière du Somerset. Et à l'intérieur de cette maison grandiose, juste ciel ! On peut y errer pendant des jours !

— Oui.

C'était exactement ce que Grace avait fait, errer pendant trois jours. Elle cacha ses sentiments à ce sujet en prenant une gorgée de thé. Le chat sauta sur la table et s'assit devant elle, la fixant de ses yeux jaunes. Elle le caressa distraitement.

Le regard de Molly, remarqua-t-elle, était fermement rivé sur elle.

— Est-ce que ce sont vos enfants ? demanda-t-elle, en indiquant les croquis.

Molly les regarda.

— D'une certaine manière, je suppose... J'étais leur gouvernante. Voici le comte quand il était petit garçon, dit-elle en désignant l'enfant de droite. Et sa sœur, lady Sylvia.

— Lord Merryton ? demanda Grace, stupéfaite.

Le portrait montrait un jeune garçon à l'air heureux, très éloigné de l'homme sombre et sans humour qu'il était devenu.

— Mes talents artistiques laissent un peu à désirer !

— C'est vous qui les avez dessinés ? Il... il sourit...

Grace voyait mieux la ressemblance, à présent, surtout dans les yeux.

— Il a du mal à sourire maintenant, n'est-ce pas ? commenta Molly.

Grace la regarda avec curiosité.

— Vous le connaissez depuis très longtemps, j'imagine.

— Depuis ses six ans. C'est un homme bien, ajouta Molly, comme si elle avait deviné sa question implicite. Il m'a donné ce cottage, car il sait combien j'aime jardiner. Jardinez-vous ?

— Non. J'ai toujours vécu en ville. Et il y a toujours eu des jardiniers là où je vivais.

Grace eut un petit sourire.

— Je peux vous apprendre, suggéra Molly avec entrain. Vous découvrirez qu'il n'y a rien de plus satisfaisant que de mettre les mains dans la terre et de faire pousser quelque chose.

De toutes les occupations que Grace avait imaginées pour elle-même, entretenir un jardin n'en faisait pas partie. Elle s'était vue comme une hôtesse très appréciée de la haute société, donnant thés et bals qui comptaient tant pour la vie mondaine d'innombrables débutantes. A Londres, Honor et elle passaient à peine une soirée par semaine chez elles ; elles étaient toujours invitées ici ou là. Elles avaient eu de nombreux soupirants, tout à fait convenables, qu'elles avaient repoussés afin de ne pas recevoir de demandes en mariage. Elles voulaient profiter de leurs privilèges et de leur liberté. Elles avaient vraiment cru pouvoir faire tout ce qui leur plaisait...

Mais à présent, songea Grace, cette existence insouciance semblait écartée d'elle pour toujours, et elle fut frappée de nouveau par sa stupidité.

Elle regarda par la fenêtre et essaya de se représenter les années qui s'étiraient devant elle, emplies par rien de plus divertissant que du jardinage. Faire pousser des roses, bien entendu. Des roses rouges. Merryton ne tolérerait pas d'autres fleurs. Elle se demanda si un talent particulier était requis pour jardiner — elle n'avait pas encore trouvé quelle était la meilleure corde à son arc. La seule chose pour laquelle elle semblait douée était d'attirer des partenaires de danse.

Molly se pencha soudain en avant, ses yeux bleus souriants.

— Quelque chose ne va pas, madame ?

— Pardon ?

— Vous avez l'air... eh bien, je ne voudrais pas m'avancer, mais vous semblez un peu triste.

— Vraiment ? dit Grace.

— Peut-être un peu fatiguée ?

Grace en rit presque.

— Je suis très fatiguée, répondit-elle, en secouant légèrement la tête. J'ai découvert que le mariage est une affaire assez déconcertante.

— Oh ! Ma chère, dit Molly avec sympathie. Le début de n'importe quel mariage est difficile pour tout le monde.

Grace se retint de lever les yeux au ciel. Molly Madigan n'en avait aucune idée !

— Certains plus que d'autres, je pense.

— Courage, ma chère. Cela deviendra plus facile avec le temps.

Molly posa la main sur son bras et le pressa pour la rassurer. Ce contact était le premier geste aimable que Grace recevait depuis ce soir fatidique et elle s'effondra littéralement de gratitude. Elle ne se rendit même pas compte qu'elle basculait en avant, jusqu'à ce que sa tête touche la table.

— C'est horrible, dit-elle faiblement.

— Oh ! Ma chère ! répéta Molly, la voix alarmée.

Elle se tourna dans son fauteuil et lui caressa la tête pour l'apaiser.

— Ce n'est sûrement pas aussi grave.

— C'est pire ! Il ne tient pas du tout à moi. Il me trouve repoussante...

— Non, c'est impossible ! Vous êtes très belle !

— Pas à ses yeux. Il ne veut même pas me regarder.

— Parce qu'il est timide, dit Molly, en lui caressant les cheveux. Il est très réservé.

— Timide ! persifla Grace.

— Terriblement, déclara Molly d'un ton apaisant. Quand il était jeune garçon, il osait à peine regarder son père en face. Feu le comte était un grand homme imposant avec une voix de stentor et il exigeait la perfection. Le pauvre enfant ne savait jamais que dire et son père lui criait de parler, ce qui ne faisait que le rendre plus anxieux, au point de bafouiller.

Ce portrait ne ressemblait pas à l'homme qu'elle avait épousé, et Grace leva la tête pour regarder Molly d'un air sceptique.

— Merryton ?

— Oui, Merryton, répondit l'aimable femme. Il a bon cœur, mais il n'est pas à l'aise avec les gens. Si j'étais vous, je lui dirais ce que je ressens. Il fera tout ce qu'il pourra pour arranger les choses, j'en suis sûre.

Grace secoua la tête.

— Je ne pourrais pas, dit-elle.

Que lui dirait-elle ? Qu'elle trouvait les relations conjugales insupportables ?

— Vous devez essayer, ma chère. Je vous l'assure, il fera tout son possible pour vous rendre la vie plus agréable. Mais vous ne pouvez pas vous attendre à ce qu'il devine de quoi vous avez besoin, n'est-ce pas ?

— Vous ne comprenez pas, répondit Grace, morose. J'ai essayé. Je lui ai dit que j'aimerais rencontrer du monde, avoir une activité quelconque pour m'occuper, et il a répondu que je pouvais faire ce que je voulais.

— Là, vous voyez ? fit Molly avec entrain.

— Mais comment puis-je fréquenter du monde sans être correctement présentée ? Je ne connais personne ici et il me laisse livrée à moi-même.

— Alors vous pourriez peut-être vous arranger pour avoir les présentations que vous aimeriez, suggéra gaiement Molly. Dites-lui qu'il vous plairait d'inviter les hobereaux du coin. Cox organisera cela pour vous. Il y a eu beaucoup de réceptions à Blackwood Hall, surtout quand lady Sylvia y était. Hélas, elle vit trop loin dans le nord, maintenant, et ne vient pas aussi souvent que le comte l'aimerait.

— Pourquoi ? demanda Grace, curieuse.

— Eh bien, elle a deux très jeunes enfants et c'est encore trop loin pour eux. Mais quand elle est ici, la maison est très gaie. Une fois que vous aurez fini votre thé, vous pourriez rentrer et parler à M. Cox. Je suis sûre que vous trouverez votre chemin, lady Merryton. Et quand ce sera fait, il faudra revenir me voir et me dire comment ça s'est passé.

Grace sourit. Elle se sentait soudain beaucoup, beaucoup mieux.

— Cela ennuiera-t-il Merryton que je sois venue vous voir ?

— Pas du tout ! Il vient souvent prendre le thé lui-même. Vous semblez stupéfaite... Mais le comte apprécie la simplicité de ce cottage. Voyez-vous, je ne serais pas surprise s'il apparaissait maintenant.

Elle rit.

— Pouvez-vous imaginer son ravissement de vous trouver là ?

— Non, je ne peux pas l'imaginer, répondit sèchement Grace.

— Cela viendra, déclara Molly avec assurance, lui donnant un petit coup de coude amical. Quand vous le connaîtrez aussi bien que je le connais, vous le comprendrez.

Grace en doutait, et cependant, elle se demandait s'il y avait un moyen d'atteindre le jeune garçon timide enfoui dans cet homme distant.

Elle laissa Molly travailler à son jardin et continua sa promenade, suivant l'allée autour du lac et le chemin qui menait vers les bois. Il y avait quelques dépendances près de la lisière des arbres, et Grace alla voir ce que c'était. Elle fut ravie de découvrir un chenil. Huit épagneuls se trouvaient au milieu d'un enclos, et ils agitaient la queue autour de trois hommes qui parlaient.

L'un de ces derniers remarqua Grace et s'avança pour la saluer.

— Milady, dit-il en ôtant son chapeau. Vous faut-il quelque chose ?

— Pas du tout. Je me promène.

Elle lui sourit. L'homme se présenta.

— Drake, le garde-chasse, à votre service.

— Enchantée. Quels beaux chiens ! s'exclama-t-elle, en s'appuyant à la barrière pour regarder les animaux.

Elle remarqua alors un chiot qui se trouvait encore dans une niche. Les pattes bien plantées sur les planches, il glapissait pour qu'on le laisse sortir.

— Chassez-vous, aujourd'hui ?

— Non, m'dame. Nous dressons les petits.

D'un sifflement, l'un des hommes fit bondir les chiens jusqu'au portail qui donnait sur les champs.

Grace rit à leur exubérance. Sa mère avait toujours eu un ou deux chiens, et elle les aimait beaucoup. Le chiot, observa-t-elle, essayait frénétiquement de sortir de sa niche pour aller avec les autres.

— Il semblerait que vous oubliiez un petit, là.

Drake regarda le chiot par-dessus son épaule.

— Non, m'dame. Celui-là, il ne vient pas.

— Pourquoi ?

Drake secoua la tête et ajusta son fusil sur son épaule.

— Il a trop peur des fusils. Je crains qu'il ne fasse guère un chien de chasse.

Grace contempla l'animal, qui se dressait toujours contre la porte de la niche et pleurnichait.

— Alors qu'est-ce qu'il sera ?

— Ce qu'il sera ? Je vous demande pardon, m'dame, mais ce chien n'est pas utile à Blackwood Hall.

Il la regarda de telle manière qu'elle comprit tout de suite ce qu'il voulait dire. Ils avaient l'intention de le tuer. Son cœur bondit et elle regarda de nouveau le chiot. Il avait une oreille rousse et une grosse tache rousse sur le flanc.

— Puis-je le voir ?

— Vous voulez le voir ? s'étonna le garde-chasse.

— Oui.

Drake parut incertain et tourna les yeux vers la niche. Mais Grace était déjà partie dans cette direction avec la pensée qu'elle pourrait peut-être trouver sa place à Blackwood Hall, finalement, à jardiner avec l'aimable Molly Madigan et à s'occuper d'un petit chien qui avait peur des fusils. Quand le chiot se mit à agiter la queue à son approche, la journée lui parut soudain un peu plus ensoleillée.

— Bonjour, jeune garçon, dit-elle en s'accroupissant près de la barrière et en passant les doigts entre les planches pour que le petit chien les lèche. Nous avons de la chance de nous être trouvés, n'est-ce pas ?

Les noirs tentacules du remords s'étaient de nouveau insinués en Jeffrey, s'agrippant à ses veines, s'enroulant autour de son cœur, le serrant douloureusement. Les événements de la nuit précédente étaient restés présents à son esprit toute la journée, comme le regard meurtrier que Grace lui avait lancé lorsqu'il était parti.

Et pourtant, des scènes obscènes dont elle était le personnage principal s'immisçaient toujours dans sa tête, obsédantes.

Il ne pouvait la blâmer de sa répulsion pour lui. Il avait usé d'elle comme d'une catin. Il avait essayé de tenir à distance ses instincts de luxure, avait désespérément souhaité se montrer doux, mais comme d'habitude, ses démons avaient fini par dominer ses désirs.

Il relâcha un autre souffle torturé. Son corps était douloureux de regret et de dégoût.

Si seulement cet animal qui vivait en lui pouvait disparaître ! Il aurait tant voulu être l'homme que son père voulait qu'il devienne, l'homme que tout le monde s'attendait à ce qu'il soit ! Il ne voulait pas que sa femme ait peur de lui. Certes, il souhaitait faire valoir ses droits conjugaux — il en avait besoin, comme tout homme —, mais il n'avait pas l'intention de lui faire du mal. Il était un homme fort, mais pas assez cependant pour combattre toutes les pulsions contre nature qui l'habitaient. Il désirait des enfants, mais ne voulait pas qu'ils portent le fardeau qu'il avait porté toute sa vie.

Ce mariage avait embourbé chaque partie de sa vie. Avant cette soirée à Bath, il était tout à fait satisfait de ses journées soigneusement ordonnées. Maintenant, son esprit était empli d'images salaces et il comptait désespérément, recherchant l'apaisement du chiffre huit.

Le contrôle qu'il avait travaillé si durement à construire lui échappait irrémédiablement.

Il entendit soudain de l'agitation à l'extérieur de la maison et jeta un coup d'œil à la pendule sur la cheminée. Il était 2 h 45. Trop tard pour déjeuner, trop tôt pour le thé. Il vérifia que les affaires posées sur son bureau — l'encrier, le buvard, le presse-papiers et le sceau des Merryton — étaient régulièrement espacées. Tout était équilibré, ce qui le rassura et lui permit d'une certaine manière de quitter son cabinet de travail avant le moment prévu.

Il sortit de la pièce et longea le couloir en direction de l'endroit d'où venait le bruit. Un bruit qui devenait plus fort à mesure qu'il approchait de l'entrée, et qui culmina par un fracas de verre brisé. Il entendit alors la voix alarmée de Cox, et lorsqu'il pénétra dans le vestibule, il comprit pourquoi. Un jeune épagneul bondissait partout, des roses abîmées dans la gueule. Apparemment, il avait heurté une console et fait tomber un vase par terre. Cox semblait au bord de l'évanouissement.

Mais Grace, elle, riait.

— Je suis vraiment désolée, monsieur Cox ! Il est à peine sevré !

Comme pour le prouver, le chiot leva la patte contre la console.

— Non ! s'écria Grace, et elle le chassa avant qu'il ne la souille.

Jeffrey sentit son poulx s'emballer dangereusement.

— Milord, je vous demande pardon !

Avant cet instant, Jeffrey n'avait pas vu le garde-chasse qui se tenait à la porte.

— Drake, avez-vous donné ce chien à lady Merryton ?

— Non ! lança gaiement Grace. C'est moi qui ai insisté pour le prendre.

Elle souleva l'animal dans ses bras et il lui lécha la figure.

— J'ai refusé de laisser M. Drake le faire pendre. J'étais tout à fait déterminée, n'est-ce pas ? roucoula-t-elle à l'attention du chien.

Celui-ci se tortilla pour se libérer et sauta, glissant sur les dalles avant de retrouver ses pattes, puis il bondit vers Jeffrey en agitant furieusement la queue pour renifler ses chaussures.

— Le faire pendre ? répéta Jeffrey, tandis que le chiot saisissait l'ourlet de son pantalon et se mettait à tirer dessus.

Ce chaos dans le vestibule — le verre cassé qu'un valet s'empressait de balayer, l'asymétrie des fleurs, le chien qui courait partout —, c'était

comme si les murs se resserraient autour de lui. Il noua les mains dans son dos et tenta de faire lâcher prise au chiot.

— Ce petit morveux ne supporte pas les fusils, dit le garde-chasse d'un ton d'excuse. Il a peur de son ombre.

— Je ne veux pas entendre un mot de plus, monsieur Drake ! dit Grace d'un ton ferme. J'ai pris ce chien sous mon aile et j'ai l'intention de l'y garder.

Elle ôta son spencer et s'avança vers le chiot au pas de charge, puis elle se baissa pour attacher une manche au collier du petit animal. Elle se releva, tenant l'autre manche à la main, ayant confectionné une sorte de laisse. Elle adressa un sourire forcé à Jeffrey.

— C'est un péché de rejeter une créature de Dieu parce qu'elle n'est pas parfaite. Je ne suis pas parfaite non plus.

— Madame...

— Vous avez dit que je pouvais faire ce que je voulais pour m'occuper. Eh bien, j'ai trouvé une occupation. A présent, si vous voulez bien nous excuser, messieurs, le chien et moi allons faire le tour de sa nouvelle maison.

Elle leur sourit chaudement, un sourire charmant qui débordait de bonheur et de beauté juvénile. Elle rit de joie quand le chiot se mit à gronder et à attaquer l'ourlet de sa robe, et Jeffrey n'eut pas le cœur d'être celui qui ferait pâlir ce sourire.

Non que Grace ait l'intention de le laisser faire, manifestement, car elle se dirigea d'un pas martial vers l'escalier, conduisant le chiot avec sa veste.

Jeffrey jeta un coup d'œil à Drake.

— Faites envoyer une vraie laisse à la maison, dit-il.

— Oui, milord.

Le garde-chasse sortit sur ces mots, laissant un Cox affligé debout au milieu du vestibule.

— Je vais l'autoriser un certain temps, s'empressa alors de lui assurer Jeffrey. Jusqu'à ce que lady Merryton se soit habituée à vivre ici.

— Bien, milord, dit le majordome, sursautant tandis que des aboiements leur parvenaient depuis le bout du couloir.

Jeffrey pivota et retourna vers le sanctuaire de son cabinet de travail, s'efforçant de ne pas penser au fait qu'un chien non dressé courait librement dans sa maison.

Cet après-midi-là, il entendit Grace jouer très mal du piano, accompagnée par les jappements du chiot. Son rire venait jusqu'à lui. Il ferma souvent les yeux. *Huit.*

* * *

Jeffrey s'attendait à voir le chien bondir dans la salle à manger lorsqu'il descendit dîner ce soir-là, mais Dieu merci, il était invisible. Grace était là, toutefois, debout près de la fenêtre, rayonnant de plaisir et, pensa-t-il, de triomphe.

Il y avait des fleurs partout — sur la table, sur le buffet et, plus dérangent, dans un petit vase au centre de son couvert. Ses sens furent aussitôt assaillis par l'abondance de couleurs et de variétés.

— J'espère que cela ne vous ennuie pas, dit-elle d'un ton d'excuse. La serre est pleine de ces belles fleurs de printemps et je trouve dommage de les ignorer. Je n'en ai pas mis dans le vestibule, ajouta-t-elle vivement, supposant à tort que seul le vestibule était chasse gardée pour lui. Je sais que vous aimez y avoir des roses.

Elle regarda autour de la pièce.

— Ne sont-elles pas magnifiques ? Je n'ai jamais vu autant de belles fleurs en un seul endroit !

Elle aussi était magnifique ! Sa peau crémeuse et ses cheveux semblaient luire à la lumière des bougies. Il songea à la prendre là, maintenant, à la placer à califourchon sur ses genoux et à lui apprendre à le monter...

— Cela ne vous ennuie pas, j'espère ? demanda-t-elle.

Il ne pouvait pas réfléchir dans ce désordre de corolles et de couleurs différentes et sentait de la sueur perler sous son col.

— J'adore le printemps, poursuivit-elle. C'est le début de tant de choses nouvelles ! La Saison, bien sûr. Les parties de campagne.

Elle le regarda, comme si elle attendait qu'il approuve.

— Où est le chien ? demanda-t-il.

— Oh ! Nous l'avons installé dans les cuisines, près du feu. M. Drake a fait apporter une niche portative. Il a un bol de lait, un os que la cuisinière lui a donné, et il est tout à fait satisfait.

Au moins, quelqu'un dans cette maison était content ! Jeffrey avait l'impression que son cœur allait sortir de sa poitrine, avec tant de pensées

chaotiques qui se mélangeaient follement à tant de fleurs. Il fut soulagé quand Cox entra pour servir.

— Ne prendrons-nous pas un peu de vin, d'abord, pour nous faciliter la digestion ? demanda alors Grace.

La seule chose qui aiderait sa digestion, songea Jeffrey, serait de s'échapper de cette pièce le plus vite possible ! Mais il désigna d'un geste les verres à vin, puis croisa le regard de Cox et fit un signe de tête vers le petit vase posé juste devant lui.

Le domestique l'ôta alors prestement.

Grace l'observa, bouche bée de surprise, ôter également le vase au centre de la table et l'emporter. Il restait un vase sur le buffet et un autre sur une desserte, près de la fenêtre.

— Où est-il allé ? demanda-t-elle, quand la porte de service se referma derrière le majordome. Pourquoi a-t-il enlevé les fleurs ?

— Je vous en prie, asseyez-vous, dit Jeffrey, et Ewan lui tira sa chaise.

Elle le regarda d'un air stupéfait et s'assit avec une réticence manifeste.

— Je ne comprends pas votre aversion pour les fleurs !

— Je n'ai pas d'aversion pour les fleurs. Regardez autour de vous : il en reste beaucoup dans cette pièce.

Elle ne parut pas apaisée.

Jeffrey nota les perles semées dans ses cheveux. Il s'efforça de ne pas penser à la soirée de la veille, mais l'image fut soudain dans son cerveau. Il déglutit fortement pour s'en protéger.

Cox reparut, portant une soupière. Alors qu'il servait le potage, Grace se redressa brusquement, et prit une longue inspiration avant de déclarer :

— A propos, j'ai suivi vos conseils, milord...

— Mes conseils ?

— Le chien et moi avons fait une longue marche cet après-midi, jusque chez le pasteur. J'avais l'intention de lui demander par quoi commencer mes œuvres charitables. Pour *expier*, dit-elle, en insistant sur le mot, lui rappelant ses propres paroles.

Jeffrey avait quasiment oublié cette remarque.

— Mais il se trouve qu'il est absent pour le moment. Sa mère est souffrante et on ne sait pas quand il reviendra.

Ah, oui... Il avait oublié cela aussi, dans le tumulte de la semaine passée.

— Mais j’ai songé à une alternative, continua Grace. Je me suis dit que vous pourriez peut-être me présenter à certains de vos fermiers.

Elle le prenait de court et le savait. Il le voyait à un coin de sa bouche qui se relevait légèrement.

— D’après M. Cox, vous avez l’intention d’aller en voir quelques-uns demain matin, poursuivit-elle d’un ton lisse. C’est parfait, non ?

Elle lui décocha un autre charmant sourire qui lui embrasa le sang. Sapristi !

— Ce ne sont pas des visites mondaines, déclara-t-il sèchement. Je dois m’occuper des affaires du domaine et j’ai l’intention de le faire à cheval...

— Splendide ! Je suis une excellente cavalière ! Je ne vous ennuierez pas. Je veux seulement rencontrer vos fermiers afin de pouvoir commencer mes bonnes œuvres. C’est très sérieux.

Il s’efforça de garder une expression neutre, mais agrippa le bras de son fauteuil.

— Et votre chien ? demanda-t-il, toujours aussi sec.

— Il viendra avec nous !

— Non.

— Bon. Je trouverai quelqu’un pour s’occuper de lui, alors... A quelle heure dois-je être prête à partir ?

Elle eut de nouveau un sourire triomphant.

Il était coincé. Lui refuser ce qu’elle demandait serait le signal d’une sorte de guerre où des fleurs de toutes les formes et de toutes les tailles s’épanouiraient partout, et où sa maison serait prise d’assaut par des chiots désobéissants.

— Neuf heures, répondit-il. Ne tardez pas. Je n’attendrai pas.

Elle rit comme s’il avait fait une plaisanterie.

— D’une certaine manière, je l’avais deviné, milord. Oh ! J’aimerais apporter quelques aménagements dans le salon de musique. J’espère que cela ne vous dérangerait pas. J’aimerais aussi avoir un professeur de piano. Mon jeu a besoin d’être dépoussiéré, vraiment. Je regrette de ne pas avoir été plus attentive quand j’étais plus jeune, mais il y avait tant de distractions !

Elle haussa les épaules.

— Rien de tel que le présent pour réparer les erreurs du passé, n’est-ce pas ?

Elle continua à bavarder durant le repas, parlant de musique et de chiens, et évoqua le fait de donner un nom au chiot. Jeffrey l'entendait à peine — il contemplait la forme de sa bouche. Ou les rondeurs de sa poitrine, sa chair crémeuse qui débordait de son corselet.

Grace s'attarda sur le dernier plat, le prolongeant à dessein, suspecta-t-il, car elle savait qu'il attendait. Lorsqu'elle posa enfin sa fourchette, il mit sa serviette de côté.

— Si vous voulez bien m'excuser.

— Bien sûr, dit-elle, et elle sourit d'une façon qui lui emballa le sang.

Il alla tout droit à son cabinet de travail, ferma la porte à clé, puis tira furieusement sur son écharpe en quête d'air. Il ne s'était pas senti aussi déstabilisé depuis cette soirée à Bath. Tous ces chiens, ces salons de musique, ces bavardages ! Tant de bavardages ! Et lui, incapable de penser à autre chose qu'à la posséder...

Il compta, divisa, multiplia, ajouta et compta encore pour apaiser ses pensées, pour revenir en terrain familier et recouvrer la raison. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas été troublé à ce point par ses pulsions qu'il se mit à s'interroger sur ce qu'elles étaient, par tous les diables, et pourquoi, au nom du ciel, elles impliquaient le chiffre huit !

Il suspectait que quelle que soit sa « maladie », son père en avait souffert aussi, tant il s'était montré déterminé à organiser sa vie selon un ordre précis et exigeait la même chose de ses enfants. Ils devaient avancer dans l'existence tambour battant, et lorsqu'ils ne le faisaient pas, ils subissaient son courroux. Tous les trois. Mais son père était particulièrement exigeant avec lui, son fils aîné et héritier. Jeffrey se rappelait plusieurs incidents pour lesquels la punition avait été sévère. Une fois, alors qu'il avait huit ans, il n'avait pas salué correctement un gentleman en visite. Son père lui avait alors ordonné de rester debout au milieu du vestibule pendant si longtemps qu'il avait vu le soleil se coucher. Ses genoux flageolaient, il s'était senti malade de désespoir et de faim, mais le comte n'avait pas voulu le délivrer de son châtiment jusqu'à ce qu'il ait atteint un seuil quelconque connu de lui seul.

John et Sylvia avaient subi aussi les dures punitions de leur père, mais pas comme lui-même. Il avait essayé de protéger ses cadets comme il l'avait pu, endossant le blâme de bêtises auxquelles il n'avait pas participé, juste pour qu'ils ne soient pas victimes à leur tour du sens tordu de la justice de leur géniteur.

Mais en dépit de son éducation très stricte et des pénibles singularités de son père, ce fut seulement à la mort de ce dernier qu'il commença à remarquer des signes de sa propre corruption morale, de la dépravation qui s'était immiscée en lui comme par réaction. Il ne pouvait rien faire — rien — pour la bannir. Le chiffre huit était son seul réconfort. A un moment donné, d'une manière quelconque, le huit était devenu son rempart.

Par chance, il n'était généralement pas aussi furieux qu'il l'avait été ces quinze derniers jours. Il avait appris à vivre avec ses obsessions, et s'il suivait chaque jour le chemin qu'il s'était tracé, s'il vivait simplement, il vivait satisfait. Pas heureux, mais satisfait.

Il ignorait combien de temps il était resté dans son cabinet de travail, mais quand il en sortit, Cox avait déjà fait sa ronde pour éteindre les appliques.

Il marcha dans l'obscurité, mesurant ses pas, respirant superficiellement. Il n'avait aucune intention d'entrer dans la chambre de Grace, convaincu qu'il devait rester éloigné d'elle s'il voulait avoir un espoir de bannir les images qui le hantaient. Mais tandis qu'il se déshabillait, s'efforçant de repousser ces images, son corps devint moite. Il était ensorcelé, consumé de pensées immorales et lascives. Il ne voulait pas aller la rejoindre — il ne le voulait pas —, mais il n'y avait rien pour l'en empêcher. Pas de loi, pas de scrupule vertueux, qui pouvaient ou devaient tenir un homme loin de son épouse.

Il enfila alors sa robe de chambre et fut dans le couloir avant d'y avoir réfléchi. Il frappa une fois à sa porte, puis l'ouvrit.

Grace était assise à son secrétaire, écrivant furieusement sur une feuille de vélin. Lorsqu'il franchit la porte, elle lâcha la plume et s'empressa de se lever. Il vit alors quelque chose passer sur son visage — de la peur ? Oui, de la peur, manifestement, car elle recula d'un pas tandis qu'il s'avavançait.

Cela l'affligea. Mais il était trop tard pour eux deux — il s'était enfoncé trop loin dans ses pensées, ne pouvait plus trouver de soulagement que dans le corps de Grace.

Il traversa la pièce jusqu'à l'endroit où elle se tenait, la saisit par la taille, l'écrasa contre lui et mit avidement sa langue dans sa bouche, ignorant son petit cri. Il avait honte, tellement honte ! Il n'en guida pas moins sa main sur son bas-ventre, pour qu'elle sente son désir pour elle, ouvrit sa robe de chambre et lui fit refermer les doigts sur son sexe roide.

Elle ne se rétracta pas, ne glapit pas comme il s'y attendait. Mais elle le tortura par son innocence. Sa main commença à bouger sur lui, ses doigts remontant le long de son pénis, son pouce en effleurant le bout. La sensation était insupportable ! Il la souleva brusquement, lui enlaçant la taille, et, en une rapide enjambée, la déposa sur le lit, allongée sur le dos. Elle était encore complètement vêtue, mais il ne lui laissa pas le temps de se déshabiller. Il empoigna le bas de sa robe et la retroussa, puis glissa sa main sous son dos et resserra son emprise sur elle, dans l'intention de la faire se retourner pour qu'elle ne puisse pas le regarder, lorsqu'il plongerait en elle.

— Non !

Elle s'agrippa à ses épaules, enfonçant ses ongles dans sa chair.

— C'est mon droit...

— Jeffrey ! s'exclama-t-elle alors, le surprenant par l'emploi de son prénom. Me trouvez-vous si laide ?

Cette question le rendit muet. Elle était superbe.

— Est-ce que je vous révulse ? insista-t-elle.

— Non !

— Mais vous m'obligez toujours à me tourner. Pourquoi ne voulez-vous pas me regarder ?

Il ne sut que répondre, comment lui expliquer les folles pensées qu'il avait dans la tête.

Elle prit son visage entre ses mains, levant vers lui des yeux brillants.

— Regardez-moi. Comptez jusqu'à huit si vous le devez, mais regardez-moi en face.

Son souffle se coinça dans sa poitrine : elle n'aurait pu le stupéfier davantage ! Comment pouvait-elle savoir, comment avait-elle deviné son obsession ?

— Dites mon nom, je vous en supplie. Regardez-moi. Je suis votre femme !

Le sang de Jeffrey s'emballait furieusement, à présent, pulsant à travers lui, l'emportant.

— Ne me retournez pas comme si me posséder était pour vous une tâche détestable.

Elle se souleva, l'embrassa légèrement sur les lèvres. Ce fut un baiser timide, mais il fut plus puissant que tous ceux qu'il avait reçus dans sa vie.

— Mon nom est Grace.

— Grace, chuchota-t-il, avant de l'envelopper de ses bras et de l'embrasser.

Elle ne pouvait pas savoir à quel point il luttait pour se contenir, à quel point ses tendres baisers, loin de tenir son désir en laisse, l'enflammaient. Elle ne pouvait pas comprendre que, s'il prononçait son nom, s'il laissait ce murmure entrer dans son cœur, il ne pourrait plus jamais s'en défaire et serait obsédé par elle, quel que soit le degré auquel elle pourrait en venir à le détester.

Mais une fois de plus, c'était trop tard pour lui.

— Grace, répéta-t-il, et il l'allongea sur le dos, puis entreprit de lui ôter ses chaussures, l'une après l'autre. Grace, dit-il encore, glissant une main sous l'ourlet de sa robe. Grace, marmonna-t-il, le relevant et le remontant jusqu'à sa taille.

Elle était exposée à sa vue, maintenant, juste comme dans les images qui hantaient son esprit. Sombre et brillante de moiteur, l'appelant. Il se pencha sur elle, lui embrassa la bouche, puis le creux de sa gorge, puis plus bas, sa poitrine et sa cuisse nue. Il prononça son nom, posa des baisers sur sa chair tendre.

Son odeur l'excita. Il tomba à genoux devant elle, tout son corps engorgé de désir. Il lui écarta les jambes et la toucha de sa langue, la faisant glisser en une longue caresse. Grace sursauta à ce contact et poussa une exclamation. Ce qui ne l'arrêta pas. Il lui saisit au contraire les hanches, les tenant fermement, léchant ses replis les plus intimes, s'enfonçant dans ses profondeurs obscures.

Grace replia un genou. Elle s'agrippa à ses mains, nouant ses doigts autour d'elles, tandis qu'il poursuivait ses assauts. Il la suçait, la taquinant de ses lèvres et de ses dents, puis il enfonça de nouveau sa langue en elle, la faisant tourner, puis aspira son sexe dans sa bouche.

Elle poussa un cri, s'arqua, tandis que son corps cédait au plaisir. Elle se pressa contre lui, cherchant à éprouver encore plus de volupté.

Il se mit debout. Lui releva les jambes, les passa autour de sa taille, puis s'insinua en elle. Au début, il la caressa, mais sa dépravation était trop puissante et il se mit à donner des assauts, à une allure incessante.

Il regarda son beau visage, n'en détacha pas les yeux. Il lâcha sur elle la fureur de son désir, se tendant vers un orgasme qu'il prévoyait très fort. Alors qu'il pensait ne plus pouvoir en supporter davantage, elle ferma les

yeux et gémit de nouveau, arquant le dos, se resserrant autour de lui en un spasme de jouissance qui lui arracha une réaction explosive.

— Grace, dit-il d'une voix rauque, et il s'effondra sur elle, épuisé.

OceanofPDF.com

Pour la première fois depuis qu'elle était arrivée à Blackwood Hall, Grace se réveilla reposée et heureuse. Elle sourit en étirant les bras au-dessus de sa tête et se rappela soudain pourquoi elle se sentait aussi bien. Un frisson de plaisir la parcourut alors au souvenir de la bouche de Merryton sur elle. Elle s'était presque sentie folle de joie, la nuit précédente, d'avoir été pleinement initiée aux jeux de la chair ; elle n'avait jamais éprouvé un tel plaisir, jamais imaginé que c'était possible.

Et elle en voulait plus ! Elle voulait connaître toutes les choses que son époux pouvait faire pour lui procurer de nouveau ces sensations.

Un bruit dans la garde-robe lui fit baisser les bras. Elle s'arrêta pour écouter, puis sourit, ravie.

— Viens ici, petit monstre ! lança-t-elle, et, l'instant suivant, Chien sortit en trottant de sa penderie, traînant une de ses chaussures.

— Non, il ne faut pas ! s'écria Hattie, en courant derrière lui.

Mais le jeune animal crut probablement qu'elle voulait jouer ; il gronda, tout content, tandis qu'elle essayait de récupérer la chaussure.

— Il va l'abîmer, milady !

— Peu m'importe, répondit gaiement Grace.

Elle se pencha par-dessus le bord du lit pour siffler son petit protégé.

Par bonheur, le chiot se laissa aisément distraire et vint la rejoindre en courant, avant de s'attaquer à ses cheveux qui tombaient jusqu'à terre. Hattie en profita pour reprendre la chaussure.

— Il devrait être dans sa niche, milady, mais la cuisinière a dit qu'il faisait un tel vacarme que je devais le monter avec moi.

— J'en suis très heureuse, répondit Grace.

Elle souleva le chiot, le mit sur le lit et pressa sa joue sur sa fourrure.

— Ce matin, j’aurai besoin de ma tenue d’amazone, s’il vous plaît, ajouta-t-elle d’un ton enjoué.

* * *

Une heure plus tard, elle dévala le grand escalier, sa natte oscillant au-dessus de sa hanche. Elle tenait son chapeau à la main, par ses rubans, et son très vilain chien — comme l’avait qualifié Hattie, étant donné qu’il avait réussi à mettre en pièces une camisole de Grace pendant qu’elle avait le dos tourné — la suivait, attaché à la laisse que Drake avait fait apporter.

Grace avait imaginé que Jeffrey l’attendrait dans le vestibule. Elle espérait que la barrière entre eux avait été rompue et que ce jour-là marquerait le véritable début de leur mariage. Mais d’un autre côté, elle avait toujours fait preuve d’un d’optimisme exagéré et d’attentes trop élevées.

Elle sourit à Cox, qui feignit de ne pas remarquer que Chien mâchonnait sa chaussure.

— Où puis-je trouver mon époux ?

— Il est actuellement dans son cabinet de travail et ne veut pas être dérangé.

— Oh ! fit-elle, légèrement déconcertée.

Il voulait peut-être dire dérangé par *d’autres personnes*. Oui, sûrement... Après la nuit précédente, il ne verrait certainement pas d’inconvénient à ce qu’elle passe la tête dans son cabinet de travail, n’est-ce pas ?

Elle pivota et s’engagea dans le couloir.

— Madame ? appela Cox derrière elle.

Mais elle continua à avancer, faisant comme si elle ne l’avait pas entendu, s’arrêtant brièvement pour gronder Chien qui faisait ses griffes sur le tapis.

Devant la porte fermée de Jeffrey, elle hésita un moment. Mais le chiot était impatient de commencer sa journée et jappa.

— Merci, marmonna-t-elle, et elle frappa.

Une réponse étouffée lui parvint.

— Entrez.

Grace ouvrit la porte et jeta un coup d’œil à l’intérieur, oubliant que Chien était avec elle. Celui-ci fonça alors dans la pièce et courut droit à

Jeffrey qui se tenait devant la fenêtre, le dos tourné à elle.

— Chien, ici ! cria-t-elle, mais le chiot avait des idées bien à lui et détala pour flairer la cheminée.

Grace jeta alors un regard penaud à Jeffrey, qui n'avait pas bougé. Ses cheveux sombres bouclaient sur son col. Il portait des culottes de daim et une veste de drap noir tendue sur ses larges épaules. Il avait une main posée au creux de ses reins et l'autre pendait sur le côté. Il frappait son pouce de son index, huit fois toujours.

— Bonjour ! lança-t-elle.

Il tourna la tête. L'espace d'un instant, elle crut voir une étincelle dans ses yeux verts, mais ils redevinrent vite indéchiffrables.

— Bonjour.

— Nous sommes prêts, annonça Grace.

Son regard passa sur elle.

— Je vois. Le vent est un peu fort. Vous ne devriez peut-être pas vous exposer aux éléments.

— Oh ! Ne vous inquiétez pas. Ma mère disait toujours que j'ai une constitution inébranlable.

Elle rit.

Il serra les mâchoires.

— Alors je vais faire avancer la voiture...

— La voiture ? Je pensais que nous monterions à cheval.

— Ce sont plusieurs milles à parcourir sur un terrain qui ne se prête pas à une chevauchée délicate.

Grace ne comprenait pas du tout son attitude, mais elle devinait d'instinct que plier devant lui n'était pas la chose à faire. Elle jeta un coup d'œil à Chien, qui mordillait le bord du tapis.

— Par chance, je ne suis pas faite non plus pour les chevauchées délicates.

Il la parcourut de nouveau du regard.

— Très bien. En ce cas, je vais faire amener les montures.

Elle pencha la tête sur le côté, essayant de trouver une faille dans son expression. Impossible. Il était aussi exercé qu'elle à garder une apparence sereine quels que soient ses sentiments profonds ou son humeur.

— Je compte confier Chien à Molly, dit-elle avec entrain. Je vous attendrai dehors ensuite.

Elle se pencha pour prendre le chiot dans ses bras et, horrifiée, remarqua une petite flaque.

— Oh ! Mon Dieu, dit-elle, en tressaillant un peu. Il n'a pas encore appris qu'il ne doit pas se soulager n'importe où.

Jeffrey baissa les yeux sur l'objet du délit, et son expression s'assombrit.

— Je vais appeler Cox, déclara Grace, en s'empressant de sortir avec le fautif, qui tentait de se faire pardonner sa conduite en lui léchant le visage. Je ne veux plus de ce genre de bêtise, Chien, lui murmura-t-elle. Tu es un invité ici, et pas bienvenu de surcroît.

Grace s'éloigna, son assurance légèrement en berne. Tandis qu'elle se dirigeait vers le cottage de Molly, elle essayait de comprendre. Jeffrey n'éprouvait-il pas le même sentiment d'euphorie qu'elle ? Ne ressentait-il pas vis-à-vis d'elle ce lien intime qui ne se forgeait que dans le lit conjugal ? Pourquoi restait-il si distant ?

Ce n'était pas tolérable ! Après la nuit qu'ils avaient passée, elle avait cru qu'ils trouveraient un terrain d'entente qui leur permettrait de supporter leur mariage forcé. Elle s'était trompée, de toute évidence, mais elle ne renoncerait pas.

Molly se montra plus qu'heureuse de surveiller Chien, mais son chat, lui, ne parut pas emballé par cette perspective. Il donna un coup de griffe sur le muflle du chiot qui détala au coin du cottage en glapissant.

— Il reviendra vite ! dit Grace, et elle s'en alla sans attendre, prête à offrir des excuses abondantes plus tard.

Pour l'instant, elle avait un époux à dompter. Le chien passerait après.

Lorsqu'elle revint, Merryton était dans l'allée, sa cravache à la main, son poids reposant sur une jambe. A côté de lui, un garçon d'écurie tenait deux étalons sellés. Grace reconnut le cheval noir à jambes blanches que son mari avait monté pour venir de Bath. L'autre cheval, blanc, plus grand, portait une selle d'amazone.

Merryton la regarda, puis regarda le garçon.

— Vous avez sûrement une monture plus adéquate pour la comtesse ? demanda-t-il.

— Celle-ci fera l'affaire, s'empressa d'annoncer Grace, avant qu'il ne puisse trouver une nouvelle excuse pour qu'elle ne l'accompagne pas.

— Ce cheval me paraît un peu grand pour une femme.

— Pour la plupart des femmes, peut-être. Mais je suis différente d'elles. Je vous l'ai dit, je suis une cavalière chevronnée.

Elle le vit presque sourire à cette réponse.

— J'ai entendu beaucoup de femmes en dire autant et constaté que c'est rarement vrai.

— Alors vous pourriez être surpris, rétorqua-t-elle avec impertinence, heureuse des leçons d'équitation que son beau-père avait insisté pour leur faire prendre, à ses sœurs et elles, quand elles étaient jeunes.

« Vous gagnerez le respect d'un homme en montant bien et en gardant votre selle sous vous », avait-il coutume de leur dire.

Merryton parut sceptique, mais il fit un bref signe de tête au garçon. Celui-ci lui tendit la bride du cheval noir, puis approcha d'elle le cheval blanc. Un palefrenier apparut à cet instant avec un marchepied.

Le cheval était encore trop haut pour qu'elle monte en selle, même avec le marchepied. Grace dut s'agripper des deux mains au pommeau et se hisser pendant que le garçon immobilisait la monture. Lorsqu'elle se fut installée de son mieux en amazone, le palefrenier lui tendit la bride et une cravache.

— Il a du caractère, m'dame. Il n'aime pas être retenu, la prévint-il.

— Vraiment ?

L'étalon piétina le sol et s'ébroua, la testant. Elle se pencha en avant, caressa son encolure et murmura :

— Ne te méprends pas sur moi. J'ai une main aussi ferme que ton maître.

Le cheval réagit en baissant la tête.

— Y allons-nous ? demanda Merryton.

Il paraissait presque amusé, comme s'il avait parié sur cette chevauchée et comptait déjà ses gains. Satané coq !

Elle ajusta son chapeau.

— Je vous en prie, répondit-elle, avant de donner un coup de cravache au cheval, le mettant au trot sans attendre son époux.

Ce dernier fut prompt à la rattraper, cependant, et prit la tête de leur petit cortège, ralentissant considérablement l'allure. L'étalon de Grace suivait derrière, mais le palefrenier avait raison, elle devait le tenir fermement. Il se rebiffait, voulait galoper. C'était naturel par cette belle journée de printemps, parfaite pour les cavaliers comme pour les chevaux. Grace s'impatiait, ayant elle aussi envie d'aller à toute vitesse.

Lorsque la route s'élargit, elle se porta à la hauteur de Merryton.

— Le parc est superbe, dit-elle en regardant autour d'eux. Le domaine doit être très vaste.

— Oui, répondit-il, gardant les yeux fixés sur la route devant eux.

— Je suppose que vous avez de nombreux moutons et de nombreuses vaches qui paissent dans les champs.

— En effet.

Qu'il se montre taciturne s'il voulait, elle ne se laisserait pas démonter ! Les secrets entre époux étaient nouveaux pour elle, certes, mais pas les gentlemen. Et celui qu'elle avait épousé constituait simplement une énigme qu'elle avait l'intention de résoudre.

Il continua à faible allure, le regard fixé droit devant lui, une main sur la bride, l'autre sur sa cuisse, mais Grace sentait son propre cheval s'impatienter.

— Nous pourrions peut-être changer d'allure ? demanda-t-elle.

— De quelle façon ?

Elle sourit.

— En allant plus vite. Ma monture et moi sommes impatientes.

Comme il ne faisait rien pour accélérer, Grace lança son cheval au trot levé. Il obéit avec empressement, se plaçant devant l'autre étalon, renâclant fièrement et secouant la tête. Grace lui fit décrire de larges cercles autour de Jeffrey, tandis que ce dernier l'observait, impassible.

— Ce cheval a-t-il un nom ? cria-t-elle.

— Neige, répondit-il.

— Neige ! Comme c'est original !

— Il me semble qu'une femme qui a appelé un chien « Chien » pourrait être plus indulgente.

Grace gloussa.

— Touchée ! Je n'ai pas encore trouvé le bon nom, mais cela viendra.

Elle remit son cheval au trot et vint se placer à côté de lui.

— Vous vous interrogez sûrement sur mon aptitude à monter.

— Non.

— J'ai eu les meilleurs instructeurs de Londres, dit-elle, sans tenir compte de sa réponse. On nous voit souvent, mes sœurs et moi, faire la course dans Rotten Row, à Hyde Park. Faire la course ! N'est-ce pas scandaleux ? Lady Chatham — la connaissez-vous ? Elle connaît tout le monde en Angleterre, je crois. Elle dit qu'il ne convient pas que de jeunes

dames galopent comme des brigands dans Rotten Row. C'est précisément pour cela que nous le faisons, je l'avoue.

Elle rit de nouveau.

Merryton la regarda, manifestant apparemment un léger étonnement.

Grace éperonna son cheval pour décrire un nouveau cercle autour de lui.

— Je mentionne cela juste pour que vous sachiez que je suis de Londres. J'ai pensé qu'il pourrait vous intéresser de savoir où j'ai vécu.

— Je sais d'où vous venez, dit-il, fixant de nouveau la route.

— Mais savez-vous que j'ai passé aussi une bonne partie de ma jeunesse à Longmeadow ? C'est le domaine du comte de Beckington. Le domaine se trouve assez loin d'ici, peut-être à deux jours de chevauchée.

Il ne dit toujours rien.

— Mon père était évêque. Il est décédé quand j'avais huit ans. Ma mère a épousé en secondes noces le comte, qui nous a très aimablement accueillies, mes trois sœurs et moi sous son toit, en nous traitant comme si nous avions été ses filles. Son fils, le nouveau comte de Beckington — Augustin pour nous — se mariera dès que la période de grand deuil sera terminée. Il est fiancé à miss Monica Hargrove. A mon avis, vous n'avez pas dû la rencontrer.

Elle ne précisa pas que jusqu'à récemment, Monica ne fréquentait pas des cercles aussi élevés que celui auquel lui-même appartenait.

Il détourna les yeux vers les champs qu'ils longeaient.

Maudit homme récalcitrant ! pensa-t-elle.

— Ma famille me manque terriblement, reprit-elle. La vôtre vous manque-t-elle ? Je n'ai jamais été aussi longtemps loin de la maison. Il est affreux d'être sans ses frères et sœurs, n'est-ce pas ? Vous devez savoir ce que je veux dire, puisque vous n'avez pas les vôtres, non plus.

Elle lui jeta un coup d'œil et fut surprise de voir qu'il la regardait.

— Pour l'amour du ciel, pourquoi ne parlez-vous pas ?

Un lent demi-sourire apparut alors sur le visage austère de son époux.

— Je ne pense pas en avoir eu l'occasion.

Elle fut tellement soufflée par ce sourire — ou ce qui s'en approchait — que ce fut un miracle si elle ne tomba pas de sa monture.

— Il ne me semble pas nécessaire que nous restions tous les deux bouche cousue, dit-elle.

— Apparemment pas, concéda-t-il, et son sourire s'élargit légèrement.

— Si vous préférez, je vais cesser de parler. Mais allons-nous enfin chevaucher pour de bon ? Retenez-vous votre cheval parce que vous craignez que je ne suive pas ? Si oui, vous n'avez pas à vous inquiéter — j'aimerais beaucoup galoper.

— Eh bien, allez-y, dit-il. Galopez.

Grace le regarda en fronçant les sourcils. Les nombreux gentlemen londoniens qui avaient recherché sa compagnie s'étaient toujours montrés avides de la satisfaire du mieux qu'ils pouvaient. Celui-ci semblait déterminé à faire n'importe quoi sauf la contenter et, maudit soit-il, il y parvenait brillamment !

— Savez-vous ce que je pense ? Neige me paraît un nom ridicule pour un si beau cheval.

Sur ce, elle abattit sa cravache sur le flanc de sa monture.

L'étalon réagit aussitôt et se mit à galoper, ses enjambées s'allongeant tandis qu'elle le guidait au milieu de la route. Grace sentait sa natte rebondir dans son dos, le bas de sa jupe d'amazone claquer autour de ses chevilles. Elle ne se souciait pas particulièrement de savoir où allait Neige. Pour l'instant, il lui suffisait de savoir que Merryton et Blackwood Hall disparaissaient loin derrière elle. Elle se demanda brièvement combien de temps il lui faudrait pour chevaucher jusqu'à Londres. Si elle avait connu la direction à prendre, elle aurait très bien pu essayer.

Au détour de la route, elle tomba sur le cottage d'un premier fermier. Il y avait trois personnes dans le champ, deux hommes avec des houes et une femme avec un panier.

Dieu merci ! La civilisation !

Tous trois s'interrompirent dans leur travail quand elle tira sur la bride de son cheval et l'arrêta abruptement. Elle sauta avec trop d'entrain de sa selle et atterrit à quatre pattes. L'un des hommes se précipita pour la relever, mais elle bondit sur ses pieds et sourit, agitant la main en un salut.

— Bonjour !

L'autre homme ôta son bonnet et avança prudemment d'un pas.

— Milady ? Etes-vous perdue ?

— Perdue ?

Elle regarda autour d'elle. Le paysage ressemblait au reste du domaine, sombre et inhabité.

— Non, je ne pense pas. Vous êtes des fermiers de Blackwood Hall, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit le plus âgé. Et vous êtes... ?

— Oh ! Moi... Je suis lady Merryton.

Aucun ne bougea. Ni ne parla. Ils la fixaient comme s'ils ne comprenaient pas l'anglais du roi. Avant que l'un d'eux ne puisse cligner des paupières, le bruit d'un cavalier qui approchait les fit se tourner pour regarder la route.

Merryton s'avança au milieu d'eux avec décontraction. Il regarda Grace, debout au bord de la route, puis démontra d'un mouvement fluide et marcha vers le petit groupe.

— Bonjour, monsieur Murphy.

Il adressa un signe de tête aux deux autres.

La femme s'empressa de faire une révérence.

— Milord, dit-elle.

Merryton eut un fin sourire et hocha la tête, tout en frappant sa jambe de sa cravache. Grace se demanda si l'habitude était si bien ancrée en lui que c'était toujours huit fois, sans qu'il y pense.

— Vous vous préparez à semer, c'est bien, observa-t-il.

— Oui, milord. On devrait avoir tout planté d'ici la fin de la semaine, précisa M. Murphy.

L'homme plus jeune et la femme fixaient toujours Grace d'un air perplexe. Que devaient-ils penser ? Comme Merryton ne semblait pas avoir l'intention de la présenter, elle lui toucha la main pour le lui rappeler. Il tressaillit légèrement et la regarda.

— Pardonnez-moi, dit-il alors. Permettez-moi de vous présenter M. Murphy, son fils et sa belle-fille.

Il ajouta pour ses fermiers :

— Mon épouse, lady Merryton.

Grace leur dédia un grand sourire.

— C'est un plaisir pour moi. J'espère vous voir à Blackwood Hall, un de ces jours. Vous y venez à l'occasion, n'est-ce pas ?

Les trois Murphy échangèrent un regard ébahi.

— Oui, finit par répondre le père. Pardonnez-nous... Nos félicitations.

— Et beaucoup de bonheur, ajouta la femme, en se ressaisissant. Nous...

Elle jeta un coup d'œil aux deux hommes.

— Nous ne savions pas que vous aviez pris femme, milord.

— Vous le savez, à présent.

Il n'en dit pas plus et noua les mains dans son dos. En les serrant très fort.

— C'est tout récent, précisa Grace, et elle tendit la main vers les siennes pour les dénouer.

Il lui résista, mais elle lui enfonça les ongles dans le poignet et tira sur sa main pour la libérer. Puis elle la tint serrée dans la sienne.

— A Bath, ajouta-t-elle. Nous comptons organiser un grand mariage, mais nous étions si épris l'un de l'autre, que nous nous sommes finalement mariés sans attendre.

Cette déclaration lui valut une forte pression sur sa main, qu'elle rendit aussitôt.

— Nous donnerons une réception pour célébrer correctement notre union, très bientôt. Vous serez tous invités.

Là, Merryton lui serra la main assez fort pour qu'elle tressaille légèrement.

— Oh ! fit Mme Murphy, souriante. Ce serait charmant !

— Nous allons vous laisser continuer, dit Merryton, en posant les yeux sur Grace. Je dois ramener ma jeune épouse à la maison.

Grace lui sourit. Elle vit l'avertissement dans ses yeux verts, mais l'ignora sciemment.

— J'ai été enchantée de faire votre connaissance, dit-elle de nouveau aux Murphy.

— Bonne journée, dit Jeffrey, et, la main fermement placée au creux de son dos, il la poussa vers son cheval.

Lorsqu'il joignit les mains pour l'aider à monter, Grace offrit son pied en lui donnant un petit coup de talon vengeur. Il la hissa en selle avec un peu plus de vigueur que nécessaire.

Tandis qu'ils s'éloignaient, elle adressa un signe de main aux Murphy. Tous trois se tenaient au milieu de la route, et elle devinait qu'ils les observaient avec curiosité. Lorsqu'ils eurent parcouru une certaine distance, Grace dit :

— Ne pouviez-vous pas leur en dire un peu plus ? Ils étaient très curieux de votre soudain mariage !

— Si *épris* ? fit-il d'un air incrédule, en regardant le ciel.

— Auriez-vous préféré que je leur dise la vérité ?

— Bien sûr que non ! Ne vous est-il jamais venu à l'idée qu'il y a de la vertu dans la réserve ? Cela ne les regarde pas.

— La réserve ! Que savez-vous de la réserve ? La vôtre n'est que de la froideur. Vous leur avez à peine parlé ! Ce sont les gens qui cultivent vos terres ! Vous auriez au moins pu avoir la courtoisie de leur présenter plus tôt votre épouse !

— Quand aurais-je pu réunir mes fermiers pour leur annoncer l'heureuse nouvelle ? rétorqua-t-il, en serrant sa bride et en remuant sur sa selle. Ne me donnez pas de leçons d'étiquette !

— Il se trouve que je suis une experte en matière d'étiquette et de manières, en particulier dans les situations délicates, rétorqua-t-elle. Sachez que je fréquente souvent les plus grands salons de Londres. Je ne manque jamais d'invitations, parce que je comprends les règles mondaines et sais comment l'on doit s'y prendre.

— Magnifique ! Mais comme vous l'avez peut-être remarqué, nous ne sommes pas à Londres.

— Peu importe !

— Bien sûr que si, cela importe ! répliqua-t-il d'un ton sec, en détournant les yeux d'elle.

— Bien sûr que non. Les gens sont des personnes, Merryton ! Peu importe qu'ils soient dans une salle de bal ou dans un champ — tout le monde aime à penser que la personne qui s'adresse à nous nous respecte assez pour nous dire qu'elle s'est mariée !

Comme d'habitude, il ne répondit rien, mais elle vit la façon dont son poing se serrait sur sa cuisse.

Elle se rappela soudain ce que Molly Madigan lui avait dit sur lui et inspira pour se calmer.

— Je me rends compte que votre timidité rend difficile pour vous de...

— Ma quoi ? tonna-t-il.

— Votre timidité !

— Vous pensez que je souffre de timidité ?

Il lâcha un rire incrédule et secoua la tête.

— Si vous n'êtes pas timide, alors il y a un autre nom pour ce que vous êtes, mais je suis trop polie pour le dire, lança-t-elle avec impertinence.

— Vous confondez timidité et tolérance impatiente, répondit-il d'un ton bourru.

Grace n'était pas violente, mais si elle avait pu se jeter à son cou pour l'étrangler, à ce moment-là, elle l'aurait fait. A la place, elle talonna son cheval et s'éloigna de lui au galop.

Cette fois, il laissa son cheval se joindre à la course. Elle l'entendit qui la rattrapait, et cela l'irrita. Elle éperonna Neige, mais la monture de son mari valait la sienne, et ils prirent un virage en galopant ventre à terre — si vite, en vérité, que Grace eut du mal à rester en selle. Elle essaya de ralentir son étalon, mais il se mesurait à celui de Merryton et n'était pas enclin à aller moins vite. Ce fut seulement quand Jeffrey arriva à sa hauteur et attrapa la bride de Neige, tirant fortement dessus, qu'il ralentit et s'arrêta.

Ils étaient au milieu de nulle part, et Grace bouillait de colère. Elle glissa à bas de son cheval, atterrissant sur ses deux pieds, cette fois, et partit à grands pas dans un champ en friches.

— Où allez-vous ? lui cria Jeffrey.

— Chez moi !

— Vous oubliez votre maudit chien !

Grace étouffa une exclamation et fit demi-tour. Merryton avait démonté. Il tenait sa cravache le long de sa cuisse.

— Vous êtes sans cœur !

Il souffla.

— Pas sans cœur. Pragmatique.

— Si, vous l'êtes ! Avec moi, avec eux, fit-elle avec un geste dans la direction des Murphy. Qu'est-ce qui ne va pas chez vous ?

— Rien, répondit-il.

Mais il frappa sa jambe de sa cravache de sa façon habituelle, tout en regardant les grands arbres autour d'eux, le champ ouvert, l'air mal à l'aise. Puis il soupira. Il ôta son chapeau et se passa les doigts dans les cheveux.

— Je ne suis pas sans cœur, reprit-il lentement, comme s'il choisissait chaque mot avec soin. Mais je trouve excessivement difficile de converser sans but défini. Cela me rend impatient.

Il avait besoin d'un but pour parler à quelqu'un ?

— C'est bien cela : vous êtes timide !

— Non, c'est... un peu plus compliqué que cela.

— Compliqué, c'est-à-dire ?

— Aucune importance, répondit-il, en recoiffant son chapeau. Je n'ai pas l'intention d'être cruel. Ni irritable. Mais vous devriez peut-être admettre que je suis incapable de supporter les bavardages.

— Des bavardages ! se rebiffa Grace. Je ne suis pas une vieille femme qui radote et dit n'importe quoi ! J'essaie de comprendre...

— Il n’y a rien de plus à comprendre en ce qui vous concerne, dit-il d’un ton bref, pensant manifestement décourager une quelconque poursuite de la discussion.

— Bien. Vous aimeriez que je le croie, mais ce n’est pas le cas, répliqua-t-elle.

Elle retourna d’un pas martial à son cheval, lasse de cet homme difficile.

Mais comme elle passait près de lui, il la saisit par le bras.

— Je sais que vous faites des efforts, dit-il, paraissant hésiter. Mais je... je ne suis pas comme les gentlemen que vous avez connus, Grace. Et je vous conseillerais de ne pas dire aux fermiers que notre mariage est un mariage d’amour, parce que je ne peux étayer cette fantaisie. Ni accueillir des chiots non dressés...

— Et sinon, que ferez-vous ? le défia-t-elle, en libérant brusquement son bras à la mention de Chien. Vous serez désagréable ? Vous refuserez d’accepter ce mariage ? Au moins, Chien, lui, me montre quelque affection !

Elle souffla avec dédain et voulut de nouveau passer devant lui. Il lui saisit alors le bras un peu plus fermement, cette fois, et lorsqu’il le fit, elle essaya de l’esquiver d’un geste brusque. Leurs pieds s’emmêlèrent et elle perdit l’équilibre, s’affalant par terre.

Jeffrey tomba avec elle.

Elle le repoussa, roula sur le dos et écarta les bras.

— Allez-y donc ! Allez au bout de vos envies ! Frappez-moi, battez-moi, faites enfin ce que vous avez envie de me faire pour vous avoir mis dans cette situation !

Il grogna.

— Juste ciel, pourquoi pensez-vous que je veux vous frapper ?

Il se releva, puis se pencha pour l’aider à se remettre sur ses pieds.

— Vous brûlez manifestement de me faire quelque chose, marmonna-t-elle, en secouant ses jupes et en ôtant des brins d’herbe de sa natte. Je vois ce désir bouillonner en vous comme un ragoût trop cuit.

— Miséricorde, grommela-t-il.

— Allez-vous le nier ? demanda-t-elle en le repoussant.

Il pinça les lèvres, puis leva lentement sa cravache pour lui toucher le menton.

Elle chancela, faisant un pas en arrière.

— Vous voulez me frapper avec votre cravache ?

Il fit descendre le bout de la cravache le long de sa gorge, sur sa poitrine, puis lui en donna un petit coup sur un téton.

— Vous frapper est bien la dernière chose que j'ai envie de faire !

Il fit glisser la cravache plus bas, traçant une ligne le long de son ventre, et s'arrêta au creux de ses jambes.

Sa conduite emplît Grace de confusion. Elle sentait l'onde de désir qui émanait de lui, voyait l'expression échauffée de son visage, et elle trouvait cela étrangement excitant.

— Si c'est la dernière chose que vous voulez me faire, alors quelle est la première ?

La mâchoire de Jeffrey se contracta, durcissant ses traits, mais un éclair passa dans ses yeux, une lueur d'émotion à vif. Un mélange surprenant de force et de vulnérabilité.

Grace attrapa soudain la cravache et la lui arracha. Puis, comme il l'avait fait avec elle, elle lui effleura le torse du bout de l'objet, et s'arrêta au haut de ses culottes.

— Que voulez-vous, Jeffrey Donovan ? demanda-t-elle.

Sa question ne portait pas sur ce moment précis, même si elle aurait aimé savoir ce qu'il avait l'intention de faire dans l'immédiat avec la cravache. Non, elle était plus large et il parut le comprendre tandis qu'elle faisait descendre la cravache jusqu'à la bosse de son érection. Il ne bougea pas, mais garda son regard rivé sur elle, regard chargé d'un mélange turbulent de désir, de colère et de quelque chose d'autre qu'elle n'identifiait pas.

— Ce que je veux, c'est vous ramener à Blackwood Hall, tout de suite, dit-il.

Il saisit la cravache et la lui reprit. Son expression avait changé ; elle s'était refermée et l'éclat furtif d'émotion dans ses yeux avait disparu. Il se tourna et se dirigea vers les chevaux.

Grace le suivit lentement, le considérant et soupesant ces derniers instants, étranges. Elle l'avait déjà remarquée, cette pointe de vulnérabilité sous la façade blindée de son détachement.

Elle étudiait encore cette question lorsqu'elle atteignit les chevaux. Jeffrey se tenait près de Neige, prêt à l'aider à monter. Elle leva les yeux vers lui, essayant de retrouver cette fragilité entraperçue dans les siens. Mais il était, elle l'apprenait peu à peu, un homme circonspect, qui se

gardait avec soin et protégeait jalousement ses portes. Curieusement, elle en éprouva du chagrin pour lui. Qu'avait-il dû lui arriver, pour qu'il devienne cet homme réservé ? Pour qu'il refuse de laisser entrer en lui ne fût-ce que le moindre rayon d'affection ? Comme il devait se sentir seul ! Dans un élan de compassion, elle lui toucha le visage.

Il tressaillit et tourna légèrement la tête, mais Grace ne s'arrêta pas là. Ce tressaillement l'enhardit plutôt. Elle se haussa sur la pointe des pieds et l'embrassa doucement sur les lèvres. Elle s'attendit à ce qu'il se rétracte, mais il ne le fit pas. Elle s'attarda, ses lèvres effleurant les siennes, en un baiser chaste et simple. Puis, comme elle se sentait fondre, elle se remit à plat sur ses pieds et s'écarta légèrement de lui.

Le regard de Jeffrey se déversa alors dans le sien, jusqu'au fond, l'emplissant complètement et pendant un long moment. Grace eut la sensation qu'il tentait de la comprendre, pour une fois. Sans un mot, il la prit par la taille, la souleva et la plaça sur la selle. Lorsqu'elle fut assise, sa main frôla sa cuisse. Il recula alors, les yeux fixés sur elle, la jugeant sans mot dire.

Puis il se tourna et monta sur son cheval.

Ils rentrèrent en silence à Blackwood Hall, Merryton légèrement en avant, ce que Grace jugea être sa façon d'éviter tout « bavardage ».

Aux portes du domaine, il ralentit afin qu'elle puisse le rattraper.

— J'ai des affaires à traiter au village. Je me fie à vous pour rentrer en toute sécurité à la maison.

— Je pensais que peut-être...

Il avait déjà éperonné son cheval.

— Je pensais que nous pourrions déjeuner ensemble, mon époux aux terribles manières, finit-elle pour elle-même.

* * *

Elle chevaucha jusqu'à la maison, tendit la bride au jeune homme qui s'empressa de sortir pour l'accueillir et sauta à bas de sa monture. Puis elle s'éloigna à grands pas, sa cravache à la main, et traversa le jardin bien ordonnancé et les grilles en fer qui donnaient sur le parc pour se rendre au cottage de Molly Madigan.

Tandis qu'elle franchissait le portail de bois, le chat sauta sur le rebord de la fenêtre et agita la queue en la fixant. Il semblait presque froncer les

sourcils.

Elle frappa à la porte. Quelques instants plus tard, le battant s'ouvrit et Chien bondit dehors avec, dans la gueule, ce qui ressemblait à la languette d'une bottine en cuir.

— Oh non ! s'écria Grace, qui s'accroupit pour recevoir ses effusions et lui arracher le bout de cuir.

— Lady Merryton ! s'exclama gaiement Molly, en apparaissant derrière le chiot. Entrez, entrez !

— Je vous en prie, vous devez m'appeler Grace. J'espère que Chien n'a pas été trop sot ?

Elle franchit le seuil, tendant la languette mordillée à Molly. Celle-ci le regarda et fit une petite grimace.

— Hum... eh bien..., dit-elle, en s'efforçant de sourire.

Grace eut la réponse à sa question en avisant les restes de la bottine qui gisaient en divers endroits de l'entrée.

— Oh mon Dieu !

Elle avait besoin que quelque chose se passe bien ce jour-là.

— Est-ce que ça va ? lui demanda Molly, en refermant la porte derrière elle et en chassant le chiot de son pied.

Il gronda et fondit sur ses orteils.

— Quel petit sot tu es ! s'exclama Grace qui le prit dans ses bras. Oui, tout va bien, merci. Je vais juste vous débarrasser de ce petit vilain !

Elle pivota vers la porte. Puis, abruptement, refit face à Molly.

— Non, en fait, tout ne va pas bien.

— Venez vous asseoir, proposa Molly. Je vais vous servir du thé.

— Et mon vilain garnement ? demanda Grace, en montrant le chiot.

— Posez-le par terre. Il ne peut pas détruire grand-chose d'autre, n'est-ce pas ?

Grace fit une petite grimace de contrition et laissa Molly l'installer dans l'un des fauteuils près du feu. Le chiot trotta jusqu'à la cheminée et s'allongea avec un long soupir sonore, comme s'il avait eu une rude journée à mâchonner des bottines.

— Il n'est pas ce que vous dites, Molly, déclara Grace de but en blanc.

— Non, c'est vrai... C'est un bon chien, au fond...

— Je parlais de Merryton. Je ne fais aucun progrès avec lui. Je pense qu'il doit vraiment me mépriser.

— Cela ne peut être vrai, dit Molly d'un ton apaisant, et elle s'empressa d'aller chercher le service à thé dans la pièce voisine.

— Pourtant ça l'est. Il a honte de moi. Il a à peine pu se contraindre à me présenter à ses fermiers. J'ai dû le pousser à le faire.

— Je ne peux le croire ! se récria Molly, qui posa le service à thé sur la table, entre elles, et commença à servir.

Grace lui parla alors des Murphy, et de la façon dont Jeffrey avait négligé de tenir compte d'elle.

— Il m'en veut terriblement.

— Je ne le crois pas ! Il était tout prêt à épouser Mary Gastineau, et pourtant, c'est vous qu'il a choisie en fin de compte, ma chère. Comment pourrait-il avoir honte de vous ?

— Pardon ?

Grace n'avait pas envisagé que Jeffrey ait eu de l'estime pour quelqu'un d'autre. Qu'il ait été prêt à épouser une autre femme. Elle avait supposé... Bonté divine ! Elle avait fait trop de suppositions !

— Mary Gastineau ? répéta-t-elle d'une façon lointaine.

— Je pensais que vous le saviez.

— Non, dit Grace, en secouant la tête, et elle jeta un regard penaud à Molly. J'ignore si vous êtes au courant, mais notre union a fait suite à une... inconvenance. Nous n'avons pas eu le temps de devenir familiers.

— Ah...

Molly ne parut pas surprise ni offusquée, ce qui laissa supposer à Grace que la rumeur du scandale s'était déjà répandue, même dans cet endroit retiré. Ce qui n'arrangea pas du tout son humeur — bien au contraire. Combien de temps faudrait-il avant que le bruit n'atteigne les bonnes gens qu'elle avait rencontrés ce jour-là ?

— Peu importe, déclara Molly. Je suis certaine qu'il en viendra à vous aimer.

— Je ne peux l'imaginer. Il me parle à peine !

— Vous pourriez peut-être vous montrer gentille avec lui... Il fait sûrement de gros efforts pour accepter le mariage et être l'époux que vous méritez. Mais ce n'est peut-être pas aussi facile pour lui que pour vous.

— Pourquoi faut-il que ce soit si difficile ? demanda Grace. Le mariage n'est pas une nouveauté déconcertante. Des hommes et des femmes se sont mariés depuis l'aube des temps.

— Oui, mais certains mariages ne sont pas toujours agréables, n'est-ce pas ? L'éducation de lord Merryton a été dure, reprit Molly. Son père était très sévère et ses parents ne s'entendaient pas. Il n'a pas eu le privilège de voir ce qu'était un mariage heureux.

— Je n'en avais aucune idée.

— Je ne pense pas qu'il tienne à ce que cela se sache.

Non, Grace ne le pensait pas non plus. Elle avait entendu parler de mariages orageux. D'après les rumeurs, sir Brendon battait régulièrement sa faible épouse. Mais c'étaient des ragots. Personne n'en avait jamais eu aucune preuve. Elle se demanda ce que Merryton avait essayé de lui dire, lorsqu'il l'avait touchée de sa cravache.

— Néanmoins, je suis certaine que vous trouverez comment arranger les choses avec Sa Seigneurie, dit encore Molly d'un ton enjoué. Et maintenant, j'ai fait des scones frais et de la crème fouettée. Je serais honorée de vous les faire goûter.

Elle se leva, et aussitôt le chiot bondit sur ses pattes. Tandis qu'elle partait vers l'autre pièce, il gambada tout autour d'elle, la faisant presque trébucher.

Grace soupira et posa avec lassitude son menton sur son poing. Un scone l'aiderait peut-être à réfléchir.

— J'ai un peu faim, marmonna-t-elle à personne en particulier.

Mais elle n'était pas précisément avide de nourriture. Elle était avide de comprendre, d'ouvrir la porte verrouillée du cœur de son mari. De découvrir ce qui le tenait à une si grande distance non seulement d'elle, mais apparemment du monde entier.

12

A 7 h 52 exactement, Jeffrey descendit pour le dîner. Toute la journée, il avait senti le courant dérangeant de l'agitation s'insinuer sous sa peau. C'était comme s'il attendait qu'un événement quelconque se produise, que quelqu'un ou quelque chose arrive, s'en aille, prenne de la hauteur ou tombe. Et il détestait cette incertitude !

Il entra dans la salle à manger, s'attendant à y trouver une épouse maussade, un verre de vin à la main et une étincelle coléreuse dans l'œil, étant donné la façon dont il l'avait mécontentée dans la matinée. Il n'aurait pu se tromper davantage.

Grace était vêtue d'une robe jaune, une couleur surprenante vu le récent trépas de son beau-père. Elle avait relevé ses cheveux avec des épingles brillantes et portait des diamants à son cou. Elle ne tenait aucun verre de vin et, de fait, il ne vit pas de verres sur la table. En revanche, elle avait une laisse à la main. Le chiot était assis à côté d'elle, calme et la langue pendante.

Il n'y avait qu'un point chaotique dans la pièce, et c'était le vase de fleurs de serre, convenablement placé à l'écart sur le buffet, juste en face d'elle pour qu'elle puisse le voir en dînant.

Il s'étonna de noter ces choses-là, car aussitôt qu'il entra, Grace lui sourit, et quel sourire c'était ! Eclatant... Semblant illuminer toute la pièce. De quoi lui faire oublier tout le reste.

— Bonsoir, milord, dit-elle gaiement, lui faisant une profonde révérence.

Avant qu'il ne puisse lui répondre, le chien sauta sur ses pattes et bondit vers lui avec une telle force qu'il en arracha la laisse de la main de Grace. Il

se rua sur lui et posa les pattes sur sa jambe de pantalon, agitant la queue et le regardant.

— Galopin ! s'écria-t-elle, et elle se baissa pour attraper la laisse. Je vous demande vraiment pardon ! Il ne doit pas faire cela. Non, Galopin, non !

— Galopin ? répéta Jeffrey, en grattant le chiot derrière les oreilles, avant de le repousser doucement.

— Je l'ai baptisé, ça y est, annonça fièrement Grace. Il a fait tant de bêtises que ce nom m'a semblé parfait. J'espère que cela ne vous ennuie pas, mais la cuisinière a demandé à Cox qu'il ne reste pas dans la cuisine pendant qu'elle prépare les repas. Il semblerait que de la nourriture ait disparu.

— Vraiment ? dit Jeffrey, avec un coup d'œil au jeune épagneul.

— Ne vous inquiétez pas ! J'ai fait appeler Drake.

Il releva les yeux.

— Vous avez renoncé à le garder ?

— Quoi ? Non, certainement pas ! Je ne renonce jamais ! Mais j'ai demandé à Drake s'il pouvait lui apprendre à ne pas voler des choses sur la table de la cuisine.

Le chiot tira de nouveau sur sa laisse et passa sous la table, la queue dressée, le museau au ras du sol. Grace poussa un soupir théâtral, puis sourit et croisa modestement les mains devant elle.

— Aimeriez-vous du vin avant le dîner ? Cox en a fait décanter pour nous.

Elle alla au buffet, emplit un verre et le lui tendit avec un sourire, pendant que Galopin se mettait à renifler les rideaux.

Pour une raison quelconque, le picotement sous la peau de Jeffrey empira. Le sourire de Grace agissait comme de l'amadou sur le feu qui grandissait en lui. Il prit le verre, ses doigts frôlant les siens. Il ne but pas, mais serra fortement le pied du verre.

— Oh ! dit Grace, en se servant à son tour, comme si elle venait de se rappeler quelque chose. J'espère que vous n'y verrez pas d'inconvénient, mais j'ai demandé à la cuisinière de préparer l'un de mes plats préférés, ce soir.

Il espéra que ce plat n'était pas quelque chose qu'il ne pourrait avaler.

— Du ragoût de poisson. J'en raffole. Et vous ?

— Je n'ai pas d'opinion.

— Stupéfiant ! fit-elle, et elle haussa un sourcil avec un gracieux scepticisme. Je ne peux imaginer qu'il y ait un autre homme en Angleterre qui n'ait pas d'opinion sur le ragoût de poisson !

Il se passait quelque chose de vraiment étrange. La pièce paraissait différente. Plus claire. Et désordonnée.

— Où est Cox ? demanda-t-il.

— Parti chercher Drake, je suppose. J'avoue que votre majordome n'est pas séduit par Galopin.

Elle jeta un coup d'œil au petit chien, qui avait réussi à tirer sur un coin du tapis et le mâchonnait avec une tranquille application.

— Puis-je vous faire un aveu ? J'aime assez quand Cox n'est pas là. Il est difficile de parler franchement avec des domestiques dans la pièce, vous ne trouvez pas ?

Elle lui décocha une œillade coquette.

— Avez-vous besoin de parler franchement ? demanda-t-il.

Elle sourit.

— Pas pour l'instant.

Ce qu'elle disait ne tenait pas debout. Pourquoi chercher de l'intimité pour une conversation franche, si l'on n'avait rien de franc à dire ?

Un coup frappé à la porte fit aboyer Galopin. Grace saisit sa laisse et ouvrit vivement. C'était l'un des valets.

— Ah, c'est vous, Miller, dit-elle. Drake est-il arrivé ?

— Oui, m'dame.

Elle lui tendit alors la laisse, puis se pencha pour câliner le chiot.

— Va, Galopin. Va apprendre de Drake comment être un bon chien.

Elle regarda Miller emmener le petit animal, se penchant même dans le vestibule pour le suivre des yeux. Puis elle referma la porte et se retourna vers Jeffrey.

— Nous asseyons-nous ?

Comme il n'y avait pas de domestique, il lui tira sa chaise. Elle se glissa dessus avec délicatesse, arrangeant ses jupes tout aussi délicatement. Comme il se tenait au-dessus d'elle, il put voir ses seins nichés dans le corselet de sa robe. Avant de savoir ce qu'il faisait, il posa une main sur son épaule et frôla sa clavicule du bout des doigts. Sa peau satinée laissa comme une brûlure sur la sienne, et la sensation empira quand elle leva les yeux vers lui et sourit.

Il s'assit.

Un instant plus tard, la porte de service s'ouvrit et Cox entra avec un plateau d'argent. Derrière lui venait Ewan, portant le pain. Ce dernier se pencha légèrement à côté de Grace pour en poser une tranche sur son assiette, et Jeffrey fut certain de voir son regard s'égarer dans son décolleté.

Il ferma les yeux pour chasser l'image hideuse du jeune homme suspendu à la poitrine de son épouse.

Cox leur servit le ragoût, puis, après une brève courbette et un geste de la main, il fit sortir Ewan et le suivit. Jeffrey nota alors mentalement d'affecter le valet à un autre poste que le service de la salle à manger. De le reléguer dans une partie plus obscure de la maison. Les cheminées, peut-être...

Il prit sa cuillère. Grace aussi.

Il plongeait la cuillère dans le ragoût et le goûta. Il maintenait ce qu'il avait dit : il n'avait aucune opinion dessus, ni bonne ni mauvaise.

— Eh bien ? demanda Grace, enjouée.

Il regarda son assiette creuse.

— Vous pouvez dire que vous ne partagez pas mon avis sur le ragoût de poisson, vous savez. Je ne vous mordrai pas !

Une image subite et épouvantable de sa bouche sur lui, de ses petites dents blanches lui mordillant la peau, lui traversa l'esprit et fit naître une chaleur ténébreuse dans sa poitrine. Il leva les yeux, choqué.

— Je plaisantais, dit-elle, en le regardant avec curiosité. Je ne vous mordrai pas.

Elle sourit.

Non, mais lui le ferait volontiers !

— C'est... bon.

Elle se mit à rire.

— Si vous le trouvez bon, je frémis d'imaginer votre expression dans le cas contraire !

Elle serait la même, pensa Jeffrey.

— Eh bien, moi, j'aime beaucoup ça, dit-elle, en prenant plusieurs cuillerées à la suite. Je voulais vous remercier de m'avoir permis de chevaucher avec vous aujourd'hui. J'ai été très heureuse de sentir le soleil sur mon visage, et rencontrer vos fermiers a été un plaisir.

Cette déclaration l'étonna, car elle ne lui avait pas paru si contente que cela sur le moment.

— Il doit y avoir plus de bonne société dans les environs que je ne le pensais, continua-t-elle, visiblement décidée à converser. Et beaucoup d'autres de vos fermiers qui n'ont pas la moindre idée que vous vous êtes marié.

Il haussa les épaules.

Elle posa sa cuillère.

— Nous pourrions peut-être inviter quelques-uns de vos amis à dîner, et annoncer notre mariage.

Il regimba à cette idée. Certes, Blackwood Hall avait vu nombre de bals et de soupers, mais depuis qu'il était devenu le nouveau comte de Merryton, tous avaient été organisés par sa sœur, Sylvia. Et maintenant, Sylvia était chez elle, dans le Nord, avec des bébés. Elle ne pouvait venir à Blackwood Hall aussi souvent qu'autrefois. A dire vrai, il semblait que tous les membres de sa famille — son frère et sa sœur, ses cousins et ses tantes — venaient moins fréquemment qu'avant. Il se disait que c'était à cause de l'éloignement. Il n'aimait pas penser que c'était à cause de lui.

Il était un hôte infect, il le savait, incapable de faire quoi que ce soit comme Sylvia. Il craindrait trop de perdre l'esprit avec les nombres impairs, l'éventail de couleurs à donner le tournis, les parfums entêtants des femmes. Il redouterait de dire quelque chose de très offensant, s'il était soumis à la pression de recevoir des invités.

— Je pense que ce n'est pas nécessaire, répondit-il platement. Le bruit s'en est répandu sans aucune annonce officielle.

Le sourire de Grace parut pâlir un peu.

— Pas une grande réception, quelque chose de modeste, poursuivit-elle, comme s'il n'avait pas parlé. Vos plus proches amis.

Ses amis ? Quels amis ?

— Je ne tiens pas à donner de soirée ou de dîner.

S'en suivit un moment de silence. D'une brièveté vertigineuse.

— N'avez-vous donc pas d'amis ? demanda-t-elle.

Il posa sa cuillère et la regarda.

— Comme je l'ai dit, ce genre de chose n'est pas nécessaire.

— Ce n'est peut-être pas nécessaire pour vous, mais ça l'est pour moi ! Je vais me flétrir sans la moindre fréquentation, ni quoi que ce soit pour m'occuper ! Et franchement, vous n'auriez pas à vous soucier des détails — avec l'aide de Cox je prendrais tout en charge. J'ai beaucoup d'expérience.

Tout en finissant son ragoût, elle se mit à parler des soirées qui avaient été données à Beckington House, à Londres. Telle avec un petit quatuor à cordes, telle autre dans le jardin, un autre encore avec une pièce en pâte d'amande représentant un compotier de fruits. Elle était manifestement très satisfaite de ses qualités d'hôtesse et prit soin de lui préciser combien elle était méticuleuse dans les détails, au point que même sa mère n'avait jamais eu à s'inquiéter que quelque chose ne soit pas parfait.

Comment diable pouvait-il lui expliquer qu'il était précisément obligé de se préoccuper des détails ?

Elle prit son silence pour un désaccord.

— Je vous en prie, insista-t-elle. J'aimerais beaucoup avoir une amie ou deux.

Ses yeux l'imploraient à présent, titillant désagréablement sa conscience. Bien sûr qu'elle devrait avoir quelques amies... Il ne pouvait pas laisser sa dépravation l'en priver. C'était peut-être la solution, d'ailleurs : si elle avait des amies, des endroits où aller, des gens à fréquenter, il ne la verrait plus constamment. Mais Dieu lui vienne en aide si ses amies étaient aussi séduisantes qu'elle ! Il s'efforça de repousser l'image de jolies femmes dans sa maison, avec leurs parfums, leur chevelure soyeuse et leur peau immaculée. Des femmes qui le tenteraient.

Il serra les poings sur ses genoux, et se frappa la jambe.

— Alors il faut que vous en ayez, dit-il.

Le visage de Grace s'illumina aussitôt d'un plaisir qui réchauffa un endroit inconnu au fond de lui.

— Faites-vous des amis, invitez-les à dîner si vous voulez. Mais ne comptez pas sur moi pour me joindre à vous.

Il ramena son attention sur le ragoût.

— Mais c'est justement le but ! protesta-t-elle. Je pensais que si nous avions quelques amis en commun, nous pourrions... eh bien, nous pourrions devenir amis, nous aussi.

Elle ne comprendrait jamais que son esprit ne lui appartenait pas. Qu'à cause des images charnelles qui le possédaient, il devait garder ses distances avec elle ou risquer de détruire leur fragile union. Des amis ? La routine pouvait lui sembler cruelle, mais pour lui, elle était absolument indispensable.

— Grace...

Il fut interrompu par un coup à la porte. C'était Miller, de nouveau, et cette fois, il portait un plateau en argent. Il s'inclina.

— Une lettre est arrivée pour madame la comtesse, dit-il.

Grace se redressa et prit avidement la lettre sur le plateau.

— Honor ! dit-elle d'une voix altérée. Voulez-vous m'excuser ?

Mais elle était déjà debout et sortit en hâte de la salle à manger, laissant derrière elle les effluves de son parfum pour le tourmenter.

Lorsqu'elle fut partie, il regarda la table vide, son assiette vide. Apparemment, il appréciait le ragoût de poisson plus qu'il ne s'en doutait. Cox entra et se mit à débarrasser.

— Cox... Ewan devra trouver une autre place dans cette maison, dit-il.

Le majordome s'arrêta dans sa tâche.

— Milord ? A-t-il fait quelque chose qui vous a déplu ?

— Non. Mais je préfère quelqu'un de plus âgé à la salle à manger. Prenez Billings — il fera très bien l'affaire.

— Billings ? répéta Cox d'un ton incrédule. Si vous voulez bien me pardonner, milord, le vieux Billings peut à peine soulever un plateau.

Jeffrey éprouva le flot du remords, mais il ne pouvait tolérer un jeune et beau valet près de son épouse. Non parce qu'il doutait de la loyauté de son domestique ou, même en ce début chaotique de leur mariage, de celle de sa femme. Mais parce qu'il ne pouvait se fier à lui-même.

— Il conviendra, dit-il. Et... donnez à Ewan une ou deux livres supplémentaires cette année.

Cox fixa les plats qu'il tenait dans les mains.

— Oui, milord, répondit-il, avant de sortir par la porte de service, le laissant seul.

Jusqu'à peu, c'était ainsi que se déroulaient toutes ses soirées. Il dînait seul. Il ruminait seul. Il laissait ses fantaisies vagabonder dans sa tête, tout seul.

Il regarda la sévère salle à manger et se rappela un autre repas dans cette maison, bien des années auparavant. Il avait peut-être dix ans. Il ne se souvenait plus si sa famille était rassemblée pour le petit déjeuner ou le déjeuner, mais le soleil entra à flots par les fenêtres et il se rappelait avoir pensé qu'un soleil éclatant convenait bien mal à une journée aussi menaçante.

Ils étaient tous à table, John, Sylvia, leurs parents. Sa mère avait reçu une lettre, comme Grace ce soir-là. Il n'avait jamais su qui l'avait envoyée.

Quoi qu'il en soit, cette lettre avait mis leur père en fureur. Il avait frappé du poing sur la table, si fort que les verres s'étaient renversés et que la vaisselle s'était entrechoquée. Il avait tonné que leur mère l'avait déshonoré, et s'était emparé de la lettre avant qu'elle n'ait pu la lire.

Leur mère s'était alors levée de table pour sortir de la pièce en courant, et leur père, le visage rouge de colère, leur avait ordonné à tous les trois de rester à table jusqu'à ce qu'il leur dise de se lever. Il était parti et ils avaient entendu ses cris et les hurlements de leur mère. Des portes avaient claqué, des meubles s'étaient renversés, et ils avaient entendu tout cela, comme presque tout le monde à Blackwood Hall. La lutte physique entre leurs parents et l'infâme victoire de leur père sur leur mère n'avaient pu échapper à personne.

Ils avaient eu bien trop peur pour quitter leur chaise, avaient été trop effrayés de ce que leur père leur ferait, s'ils désobéissaient. Même les valets étaient restés collés au mur, apeurés, tous écoutant la même scène épouvantable.

Jeffrey se rappela qu'il s'en était senti responsable. Cela n'avait aucun sens pour lui maintenant, mais il se remémorait son sentiment d'impuissance et la conviction qu'il devait faire quelque chose. Mais tout ce qu'il avait fait, c'était de rester assis, la tête basse, pendant que son père brutalisait sa mère, frappant ses genoux de ses poings pour s'empêcher de pleurer devant son frère et sa sœur. Sylvia pleurait, elle, et John était si jeune qu'il voulait descendre de sa chaise pour aller jouer. Jeffrey le lui avait défendu et avait continué à se frapper les genoux. Huit fois. Pause. Puis huit fois de nouveau.

Pourquoi huit ?

Combien de temps s'était-il effectivement écoulé avant que leur père ne revienne, les yeux fous, les vêtements de travers, la lèvre en sang ? Il était entré d'un pas raide dans la salle à manger et avait regardé chacun d'eux dans les yeux.

— Jamais ! avait-il dit d'une voix qui tremblait de colère. Ne me déshonorez jamais, car les conséquences en seront terribles ! Demandez à votre catin de mère, si vous ne me croyez pas.

Puis il leur avait ordonné de quitter la pièce et avait repris son repas, comme si brutaliser sa femme lui avait donné de l'appétit.

Jeffrey ravala cet horrible souvenir qui n'était, rétrospectivement, qu'un mauvais souvenir parmi de nombreux autres.

Il n'était guère étonnant qu'il préfère dîner seul.
Hélas, c'était devenu maintenant impossible.

OceanofPDF.com

Quelle folie as-tu commise ? Oh ! Grace, ma très chère Grace, comment as-tu pu faire une chose aussi incroyablement stupide ? Comment as-tu pu commettre une erreur aussi terrible ? Dès que j'ai reçu ta lettre, j'ai eu envie de te rejoindre sur-le-champ. Mais Easton dit que nous n'avons pas l'argent pour cela et, en outre, il y a la question de notre mère à considérer. Elle ne peut plus voyager — je craindrais qu'elle ne se perde en route, et même si nous réussissions à la garder à proximité, il y a sa malheureuse tendance à engager avec d'autres personnes des conversations insensées.

Augustin me dit que Monica et lui ont décidé de se marier en privé avant l'été et que nous devons donc prendre rapidement des dispositions pour elle. Que puis-je faire ? Je dois manifestement rester à Londres pour elle et nos sœurs jusqu'à ce que tout soit réglé. Je ne peux vraiment pas venir te voir maintenant.

Oh ! Chérie, j'ignore comment tu supporteras ce qui t'arrive ! Ta situation paraît vraiment critique. Mon seul conseil est que tu te montres une épouse aussi consentante que possible. Tu dois vraiment t'y efforcer et, par-dessus tout, garder une attitude agréable. Easton affirme qu'un homme cède aux souhaits de son épouse si elle sait l'occuper dans le lit conjugal. Mon visage brûle au simple fait d'écrire cela, mais je ne sais pas quoi d'autre te conseiller.

Je viendrai dès que je pourrai. Rappelle-toi ce que maman disait toujours : une femme se fait elle-même sa place dans ce monde, et tu dois faire la tienne. Reçois notre affection et notre sympathie, et sois patiente jusqu'à ce que je puisse venir jusqu'à toi !

Tendrement,

Mme George P. EASTON.

Savoir occuper son époux dans le lit conjugal ? Grace leva les yeux au ciel, consternée. Les conseils de Honor n'étaient pas toujours un secours ! Comment sa sœur pensait-elle qu'elle devait s'y prendre avec un homme qui n'en faisait qu'à sa tête et quittait sa chambre dès qu'il était satisfait ? Un homme qui était aussi froid avec elle que les rigueurs de l'hiver, en dehors de cette même chambre ? Le lit conjugal, comme disait Honor, semblait être le seul endroit où il voulait bien d'elle. Il ne se souciait visiblement pas de la connaître d'une autre manière.

Si seulement Honor savait combien elle aspirait à mieux comprendre les rouages du fonctionnement d'un couple, à faire davantage d'expériences, à être emportée encore et encore sur le nuage du plaisir ! Mais quelque chose manquait à la façon dont elle avait été introduite à l'intimité entre époux, même si elle ne pouvait dire exactement quoi. Elle savait seulement que si Merryton continuait à être froid et distant avec elle, elle ne tiendrait pas à faire d'autres expériences sexuelles avec lui — aussi agréable que ce soit sur le moment.

Parce que, même lorsqu'elle savourait les sensations qu'il lui faisait éprouver, elle avait l'impression de n'être pour lui guère plus qu'un simple réceptacle.

Un coup frappé à sa porte la fit sursauter. Avant qu'elle ne puisse se lever, Jeffrey entra dans sa chambre. Il arborait cet air sombre et lascif qui faisait déraiser son cœur et lui emballait le sang. C'était presque comme si ses vêtements tombaient d'eux-mêmes partout où son regard la touchait. Il referma la porte, puis porta la main à son écharpe et la dénoua.

— Vous ne vous êtes pas encore préparée.

— Non.

Il regarda autour de lui, comme s'il pensait que Galopin allait surgir de la garde-robe pour se jeter dans ses jambes.

— Comment trouvez-vous votre nouvelle femme de chambre, milord ? lui demanda-t-elle, en se déplaçant subrepticement jusqu'au pied du lit pour mettre de la distance entre eux.

— Quoi ?

— Votre femme de chambre... Vous convient-elle ?

La question parut le déconcerter. Son regard glissa le long de son corps, s'attardant sur ses seins et son ventre. Elle remarqua sa main fermée le long

de sa cuisse. Toujours serrée ou en train de taper. Il tendit le bras vers elle, prit sa main dans la sienne et l'attira à lui.

— Hattie fait très bien l'affaire pour moi, si c'est ce que vous vous demandiez, ajouta-t-elle.

— Je ne me le demandais pas.

— Pourquoi me l'avez-vous donnée ?

— Pourquoi ?

Il prononça ce mot comme si la réponse était évidente, tout en se rapprochant d'elle.

— Parce que vous la vouliez.

Elle ouvrit la bouche pour parler, mais il secoua la tête, la dissuadant de poursuivre.

— Toute autre conversation sur le sujet est inutile.

— Inu..., commença-t-elle, mais il l'interrompit d'un baiser.

Elle voulait résister, mais il lui tenait le menton, et ses lèvres étaient si douces... Il fit glisser sa main dans son dos, jusqu'à sa hanche, et elle se sentit mollir.

Jusqu'à ce qu'elle entende résonner le mot « inutile » dans sa tête. Elle leva alors une main entre eux et la plaqua sur son torse pour l'éloigner d'elle. La chose lui apparaissait soudain très clairement : pour lui, elle n'était qu'un corps, tout le reste était *inutile*. Indigne de considération.

— Non ! dit-elle durement.

Les sourcils de Jeffrey se rejoignirent en un V sombre au-dessus de ses yeux verts.

— Non ?

— J'ai envie de parler...

Il soupira avec impatience, levant les yeux au ciel.

— Ce n'est pas une requête déraisonnable, dit-elle, s'efforçant de contrôler sa colère.

— Parlez, alors, fit-il avec un geste irrité, comme si elle devait simplement lui présenter une liste de phrases sans intérêt.

Mais elle n'allait pas se laisser mettre dans l'embarras de cette façon !

— Aimeriez-vous jouer à un jeu ?

L'idée lui en était juste venue, mais il ne semblait pas y avoir de meilleure solution pour l'instant, si elle voulait le forcer à s'asseoir et à lui parler.

— Non.

— Aux cartes, insista-t-elle. Vous savez certainement...

— Je sais comment on joue, Grace. Simplement, je ne comprends pas le but de votre proposition.

— Si vous savez comment on joue, dit-elle, en imitant son sérieux, alors j'ai un défi à vous lancer. L'acceptez-vous ?

— Comment puis-je l'accepter ? Je ne sais même pas en quoi il consiste !

— C'est là que réside l'amusement, justement ! répondit-elle avec un entrain forcé. Acceptez-vous ?

Il soupira une nouvelle fois, débattant visiblement de la réponse à lui donner. Mais s'il était comme tous les hommes qu'elle avait fréquentés, elle savait qu'il ne refuserait pas un défi, quel qu'il soit.

Pour une fois, son instinct s'avéra juste.

— Très bien, céda-t-il.

Elle rayonna, ravie d'avoir remporté cette minuscule victoire.

— Jouons-nous au vingt et un ? Le premier qui atteint la valeur avec ses cartes gagne le pli.

— Je connais les règles. Avez-vous une bourse personnelle, ou comptez-vous qu'en plus de vous faire la faveur de ce jeu, je paie aussi vos dettes ?

— Je paie mes propres dettes, même si je dois reconnaître que je ne suis pas aussi douée aux jeux de cartes que ma sœur Honor.

Elle pensa soudain qu'il valait peut-être mieux ne pas mentionner Honor et ses choquantes facéties en un moment pareil et se mit à rire.

— Honor a toujours eu une conduite assez unique en société. Mais ce n'est pas le sujet, dit-elle, éludant ce point délicat d'un geste du poignet. J'avais à l'esprit de jouer avec un enjeu bien plus divertissant que de l'argent.

— Quoi donc ?

— Vous n'avez pas besoin de prendre un air aussi suspicieux ! A chaque pli que je gagnerai, vous devrez répondre à une question. *Sincèrement*, s'empressa-t-elle d'ajouter.

— Quelle sorte de questions ? demanda-t-il, méfiant.

— Des questions sur vous.

— On y revient toujours, n'est-ce pas ? Et lorsque je gagnerai, moi ?

— Je répondrai à tout ce que vous voudrez.

Il l'épingla du regard. Elle n'avait pas réfléchi suffisamment à ce plan impétueux pour savoir ce qu'elle ferait, s'il ne voulait pas la satisfaire. Mais elle savait que si elle ne proposait pas rapidement quelque chose d'alléchant, il refuserait de jouer. Alors elle se rabattit sur ce qu'il désirerait à coup sûr.

— Ou mieux ! A chaque pli que vous gagnerez, vous pourrez nommer un vêtement que je devrai enlever.

Sa suggestion eut l'effet souhaité ; il haussa lentement un sourcil sombre.

— Voilà qui rend certainement votre proposition plus intéressante.

Sa voix était lisse et grave, et Grace imagina très bien nombre de femmes se pâmer en l'entendant.

— Vous êtes prêt à relever le défi ? demanda-t-elle, en reculant encore d'un pas. Répondrez-vous sincèrement ?

— Supposez-vous que je répondrais autrement ? N'ai-je pas toujours été sincère avec vous ?

— Comment le saurais-je ? répondit-elle avec un haussement d'épaules. Apparemment, vous voulez rester un étranger pour moi.

— Eh bien...

Son regard se fit soudain perçant.

— Ce jeu sera divertissant. Vous n'êtes pas opposé aux divertissements, n'est-ce pas ?

Il en avait tout à fait l'air, et paraissait même un peu tendu, comme s'il craignait d'être pris au piège. Elle n'avait pourtant pas demandé à voir les livres de comptes de la maison, ni demandé de l'argent ! Elle n'avait fait que souhaiter en apprendre un peu plus sur lui.

Impulsivement, elle tendit la main et lui toucha le bras ; il tressaillit. Elle n'en fut pas offensée. Etonnamment, elle se sentit navrée pour lui.

— Ce n'est qu'un jeu, milord. Je promets de ne pas creuser trop profond.

Il serra les mâchoires, tapa sa jambe de son doigt.

— Très bien, dit-il enfin.

C'était une autre petite victoire et Grace était un peu stupéfaite d'avoir gagné de nouveau, si facilement. Elle se mit à l'œuvre avant que Merryton ne puisse changer d'avis, fit un petit bond en avant et le contourna pour aller jusqu'à son secrétaire. Elle le traîna alors de la fenêtre vers la cheminée.

— Que faites-vous ? Laissez-moi vous aider, dit-il brusquement avant d'intervenir.

Il souleva la table et la tourna dans l'autre sens.

Grace s'empressa de pousser la méridienne installée devant l'âtre et lui fit signe de poser la table à cet endroit.

— Et voilà ! dit-elle, s'empressant d'aller chercher la chaise.

Elle la lui tendit, puis prit le pouf de sa coiffeuse et le plaça de l'autre côté de la table.

Merryton la regarda, regarda le petit bureau, et avec un soupir, il fit un geste de la main pour lui indiquer de s'asseoir.

Elle choisit le pouf, lui laissant la chaise. Il contourna la table, releva les pans de sa redingote et s'assit. Les extrémités de son écharpe pendaient sur sa poitrine et ses cheveux bouclaient autour de ses oreilles. Il avait une ombre de barbe sur les joues et, comme toujours, ses yeux verts étaient perçants. Il cala une main contre son genou, posa l'autre sur la table.

— Eh bien ? Avez-vous des cartes ?

— Oui !

Elle les avait trouvées en fouillant dans le secrétaire. Malheureusement, elles étaient de son côté à lui. Elle se leva et se pencha par-dessus la table, consciente que son regard était fixé sur son corselet, plus précisément sur le sillon entre ses seins. Lorsqu'elle se courba en avant, se rapprochant ainsi

de lui, il ne bougea pas, si bien que quand elle tendit la main pour ouvrir le tiroir, il n'était qu'à quelques pouces de sa poitrine.

Elle sentait son souffle sur sa peau, et son propre sang s'échauffait sous son examen appuyé. Elle se hâta d'ouvrir le tiroir, de prendre les cartes, et de se laisser retomber sur le pouf.

— Patience..., dit-elle d'une voix soyeuse. Voulez-vous donner ?

— Après vous.

Le dos droit et rigide, elle mélangea les cartes et les distribua.

Ils jouèrent la première manche en silence, et Grace gagna facilement.

— Le pli est pour moi ! dit-elle, retournant la carte gagnante. Ma première question...

— Première ?

— *Première*, oui. Vous ne pensiez pas que je me contenterais d'une seule, n'est-ce pas ?

Il sourit légèrement.

— Certainement pas. Allez-y, alors. Demandez.

— J'aimerais savoir si vous êtes toujours fâché contre moi à cause des circonstances de notre mariage.

Il hésita, puis répondit « Non ».

Elle fit claquer sa langue.

— Vous avez promis d'être sincère.

— Vous doutez de moi ? demanda-t-il, incrédule.

— Vous me croyez donc si naïve ?

Les lèvres de Jeffrey frémirent et, pendant un bref instant, elle crut qu'il pourrait sourire pour de bon.

— Je ne vous crois pas naïve, non. Rien n'est plus éloigné de ce que je pense de vous.

Il haussa un sourcil, comme s'il la mettait au défi de relever le gant.

— Alors vous pouvez aussi bien l'admettre : j'ai gâché votre vie. Votre colère est évidente !

Il se pencha en avant, les yeux rivés aux siens.

— Cette colère n'est pas dirigée contre vous, Grace, mais contre moi-même.

Elle battit des cils, s'efforçant de conserver une expression neutre, mais cette réponse la stupéfia.

— Ce n'est pas votre faute. Pourquoi devriez-vous vous en vouloir ? demanda-t-elle.

— Cela fait deux questions.

— Mais celle-ci est liée à la première, alors cela n'en fait qu'une, en réalité. Pourquoi devriez-vous être courroucé contre vous-même ? C'est moi qui ai tout provoqué.

Son regard était si ferme, si inflexible, qu'il la rendait un peu nerveuse.

— Tout simplement parce que je ne permets pas de perdre le contrôle de moi-même, en général.

— Oui, c'est clair. Mais c'est moi qui vous ai embrassé. Dans le noir. Et avec ardeur, ajouterai-je.

Elle se sentit rougir à cette évocation.

— C'est moi qui ai tout fait.

Il fronça légèrement les sourcils et tendit la main vers les cartes. Elle les lui donna.

— Pas tout, corrigea-t-il doucement. Il y avait deux personnes dans cette pièce.

Elle baissa les yeux tandis qu'il distribuait, essayant de démêler ses propres sentiments à propos de cette soirée. Elle se sentait coupable. De fait, son sentiment de culpabilité avait même empiré, maintenant qu'elle comprenait qu'il se blâmait lui aussi.

La manche suivante fut brève ; Merryton gagna aisément. Il jeta les cartes sur la table et s'adossa à sa chaise, le poing pressé contre le bord de la table.

— Vos cheveux, dit-il tranquillement. Défaites-les.

L'ordre, exprimé avec un mélange d'autorité et de douceur, provoqua un frisson d'anticipation dans le dos de Grace. Elle leva lentement les bras, ôta une épingle et une épaisse mèche croula, tombant sur son épaule.

Il lui fit signe de continuer. Elle ôta deux épingles de plus, aidant ses cheveux à tomber, les dégageant de leurs liens jusqu'à ce qu'ils soient complètement libres.

Elle vit Merryton déglutir ; la pression de son poing augmenta visiblement. En silence, il poussa les cartes à travers la table.

Grace fut si troublée par sa propre réaction qu'elle perdit également la manche suivante.

— Vos bas, exigea alors Jeffrey d'une voix rauque.

Le visage de Grace s'échauffa tandis qu'elle se penchait, passant une main sous sa robe.

— Non, dit-il, et de son pied il poussa la table de côté.

Puis il désigna sa jupe d'un signe de tête.

— Relevez-la, afin que je puisse vous voir faire.

Grace était réticente à se montrer aussi hardie. Mais en même temps, le pouvoir que sa chair semblait avoir sur son époux l'excitait. Gardant le regard fixé sur lui, elle releva lentement le bas de ses jupes au-dessus de ses genoux. Elle ôta une chaussure, l'autre, et fit glisser un premier bas en le roulant lentement.

Le désir étincelait dans les yeux de Jeffrey et Grace l'entendit prendre une vive inspiration. Elle leva l'autre jambe, fit de même, et lui lança le bas.

Il l'attrapa adroitement d'une main et le porta à son nez. Le sang de Grace s'emballa dans ses veines.

— Donnez les cartes ! commanda-t-elle.

Mais il se pencha brusquement en avant et couvrit sa main de la sienne, resserrant ses doigts autour des siens. Une flèche brûlante de désir la traversa.

— Je n'ai plus d'intérêt pour les cartes. Demandez-moi ce que vous voulez, mais demandez-le rapidement. Ma patience s'use vite.

Il l'observait à la façon d'un chat. Grace le prit au mot.

— Etes-vous amoureux de Mary Gastineau ?

Ses yeux s'élargirent de surprise et, miracle entre tous les miracles, il lui sourit. L'effet fut stupéfiant ; il était d'une beauté frappante lorsqu'il souriait. Tout son visage en était transformé. Son sourire faisait naître de petits éventails de plis au coin de ses yeux et des fossettes sur ses joues. Il ne paraissait plus distant, il paraissait... chaleureux. Approchable. Humain. Le cœur de Grace en manqua un battement ; elle avait du mal à respirer.

— Je me demande bien où vous avez entendu parler d'elle, dit-il avec curiosité, penchant la tête d'un côté.

— J'ai fait quelques connaissances.

— Efficace de votre part. Vous me surprenez.

— L'aimez-vous ? insista-t-elle, et une petite partie d'elle souhaita désespérément que la réponse soit « Non ».

— Elle était un parti aussi convenable que je pouvais l'espérer. J'avais de l'estime pour elle. Mais je ne peux pas dire que je l'aimais.

Cette réponse, qui aurait dû la satisfaire, ne fit que la rendre plus perplexe. Elle ignorait ce qu'il entendait par « un parti aussi convenable que je pouvais l'espérer ». Un comte avec sa fortune pouvait avoir qui il voulait !

— Sait-elle que vous vous êtes marié ?

Le regard de Jeffrey se posa sur sa bouche.

— Oui.

Grace sentit le rouge de la honte lui envahir le cou.

— Je vous demande pardon. Cela a dû être difficile pour vous.

— En effet, acquiesça-t-il. Je suis passé la voir le matin de notre mariage et lui ai expliqué ma situation. Je lui avais donné certains espoirs.

Maintenant, la culpabilité allait l'engloutir tout entière. Mary Gastineau avait-elle été attachée à lui ? Avait-elle détruit le bonheur de cette femme aussi ? Elle n'avait pas envisagé la possibilité d'avoir gâché d'autres existences que les deux leurs, et cette idée l'emplissait de détresse. Comme elle avait agi lamentablement, en jouant avec la vie d'autrui !

— Que voulez-vous encore savoir ? demanda-t-il, avant de retourner sa main, de la porter à sa bouche et d'embrasser sa paume, dessinant dessus un petit cercle de la pointe de sa langue.

— Avez-vous une maîtresse ?

— C'est personnel.

— Mais j'ai le droit de poser cette question !

De nouveau, il sourit.

— Je vous ai juré fidélité, Grace, et je suis un homme de parole.

Qu'est-ce que cela signifiait au juste ? Elle ignorait si elle pouvait se fier à quoi que ce soit de ce qu'il lui disait, en vérité, mais oh, comme elle souhaitait le croire ! Elle voulait croire qu'il y avait un espoir, même minime, qu'ils puissent trouver la voie d'un avenir heureux. Elle souhaitait qu'il lui soit fidèle. Elle savait qu'il était courant pour des hommes comme lui d'avoir des maîtresses, mais elle voulait être sa maîtresse. Elle voulait être la seule.

— Plus de questions ?

— Attendez, dit-elle, et elle libéra sa main pour ôter son collier, qu'elle posa sur la table.

— Je suis encore habillée. Une question pour un bijou ou un vêtement.

— Vous êtes déterminée, dit-il, amusé.

En réponse, elle ôta son bracelet et ses boucles d'oreilles et les ajouta au collier.

Merryton rit doucement et s'adossa à sa chaise, appréciant visiblement sa façon lente de se dévêtir.

— La robe, alors.

Grace s'appuya à la table et se leva. Elle se sentit gênée lorsqu'elle passa les mains dans son dos pour défaire les boutons.

— Venez ici, dit-il, en lui faisant un signe.

Au regard sceptique qu'elle lui lança, il ajouta :

— Vous ne pouvez pas atteindre tous les boutons.

C'était vrai. Elle s'approcha de lui ; il était assis les jambes écartées et elle dut passer entre elles pour lui présenter son dos. Il eut tôt fait de déboutonner la robe, puis la fit lentement glisser de ses épaules, ses doigts suivant la descente du tissu sur ses bras. Quand la toilette fut par terre, il passa un bras autour de son ventre et l'attira sur ses genoux. Il lui écarta les cheveux d'un côté et lui embrassa la nuque.

Une traînée de feu liquide parcourut l'échine de Grace. Elle ferma les yeux, voulant savourer davantage cette sensation, mais elle se rappela son but et ôta la main de Jeffrey de son ventre. Elle se leva et se mit hors de sa portée.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de tableaux, de portraits sur les murs de cette maison ? Aucun ornement ?

Elle le vit serrer les mains, et elle eut le sentiment que c'était pour s'empêcher de se frapper la cuisse. Elle n'avait aucune raison de le suspecter, mais elle aurait parié une fortune là-dessus.

— Je tiens à une certaine symétrie, répondit-il, sa voix ayant perdu sa légèreté. Mais comme il n'y a pas deux cadres semblables, c'est impossible à obtenir. Je préfère des murs nus plutôt que des peintures et des portraits mal alignés.

Des peintures mal alignées ! Elle s'était attendue à l'entendre dire qu'il avait donné les tableaux à sa sœur, ou qu'il les avait vendus pour payer une dette quelconque. Mais renoncer à orner ses murs parce que les cadres ne respectent pas une symétrie parfaite ? C'était absurde, d'une exigence outrée ! C'était une quête de perfection si perverse qu'elle en devenait imperfection.

Assez curieusement, elle ne put s'empêcher de penser à sa mère. Comment pourrait-elle survivre dans une maison comme celle-ci ? Tout son univers était désordonné et imparfait, sans aucun espoir de le remettre d'aplomb un jour. Elle éprouva une bouffée de chagrin, mais elle n'aurait su dire sur qui elle s'apitoyait, de sa mère, ou de son mari.

— Le corset, dit-il.

Son regard était posé sur sa poitrine, maintenant.

Grace ne bougea pas tout de suite, encore ébahie par sa réponse au sujet des tableaux. Il n'apprécia pas son hésitation, apparemment, car il bondit sur ses pieds, passa les bras autour d'elle, tira sur les lacets de son corset, puis l'écarta.

Le corset tomba. Grace se tint alors devant lui, vêtue d'une seule fine camisole. Elle vit la faim dans son regard, la réaction de son corps à la vue du sien, et elle en éprouva un sentiment de pouvoir enivrant.

Les yeux verts de Jeffrey étaient sombres et indéchiffrables.

— Craignez-vous que je vous fasse mal ?

Cette peur de la blesser lui semblait, elle aussi, totalement illogique. S'il appréhendait tant de lui faire mal, il ferait attention à ne pas se montrer brutal, voilà tout. N'était-ce pas ainsi que tout le monde se conduisait ? En adaptant sa conduite de façon à ne pas porter préjudice à autrui ?

— Je ne crains pas que vous me fassiez mal, Jeffrey, répondit-elle, et elle le vit battre des cils lorsqu'elle prononça son prénom. Je crains que vous ne m'abandonniez.

Elle ne fut pas certaine qu'il l'ait entendue, car ses yeux s'étaient assombris et il tendait le bras vers elle.

Elle recula de plusieurs pas.

— J'ai encore une question...

— Assez, dit-il sévèrement, en essayant de nouveau de la toucher.

— Répondez à une dernière et j'ôterai ma camisole.

Il s'arrêta, saisit une mèche de ses cheveux et la frotta entre son pouce et son index, soupesant manifestement sa réponse.

— Une seule, dit-il d'un ton lisse. Mais ensuite, le jeu sera fini.

Ce n'était pas un jeu pour elle.

— Pourquoi faites-vous tant de choses qui tournent autour du chiffre huit ?

On aurait dit qu'elle l'avait frappé, lui avait donné un coup de poing dans le ventre. Il lui lâcha les cheveux. L'idée vint à Grace qu'elle avait d'une manière ou d'une autre empiété sur quelque chose d'important pour lui, même si elle ne pouvait absolument pas deviner ce que c'était.

— Je vous ai vu, reprit-elle, éprouvant le besoin de s'expliquer, et elle imita la façon dont il tapait souvent son pouce de son index. Huit fois, pause. Huit fois, pause.

— Et alors ? lâcha-t-il d'un ton sec. C'est une habitude liée à l'anxiété.

Une habitude liée à l'anxiété n'entraînerait pas une réaction aussi vive, se dit-elle ; s'il s'agissait seulement de cela, il écarterait la question, la prendrait à la légère. Mais elle voyait dans ses yeux une chose qu'elle n'y avait encore jamais vue : de la peur. Mais que pouvait-il avoir à craindre ? Qu'est-ce que le chiffre huit avait à voir avec cela ? Non, non, ce n'était pas de la peur, s'aperçut-elle, lorsqu'il passa la main dans ses cheveux, ses yeux scrutant frénétiquement son visage. C'était de la honte. Cet homme était rempli de honte !

Cette constatation fit naître en elle un certain malaise. Merryton était un homme noble, fier qui exigeait, aux dires de tous, la perfection. Et pourtant, il y avait quelque chose de terriblement imparfait chez lui. Il y avait de la souffrance, une souffrance différente de tout ce qu'elle avait jamais vu chez quelqu'un d'autre. Il semblait prêt à livrer bataille, dérouté, et, prit-elle conscience avec un choc, très semblable à sa mère avant qu'elle ne devienne complètement folle. Quand elle semblait désorientée par la trahison de son esprit.

Etait-ce ce qu'il ressentait ? Qu'est-ce qui n'allait pas chez lui ? Que cachait-il ?

Il l'observait avec appréhension, comme s'il s'attendait à une mauvaise réaction de sa part.

En vérité, elle devait combattre l'impulsion de s'éloigner physiquement de lui. Elle avait assez de folie dans sa vie et l'idée d'être mariée à un fou l'effrayait. Et cependant, elle avait beau chercher, elle ne pouvait concevoir comment un chiffre pouvait être source de folie. Elle y accordait sûrement trop d'importance. Néanmoins, elle voyait nettement que quel que soit son malaise à elle, il paraissait encore plus mal à l'aise. Et son instinct lui disait qu'il avait besoin de sa compassion.

Elle prit alors une décision : elle fit glisser les brides de sa camisole de ses épaules et descendre le vêtement le long de son corps. Lorsqu'il tomba, elle l'enjamba, le jeta de côté et se tint devant lui, complètement nue.

Il inspira si profondément que ses narines en frémirent. Son regard la parcourut de haut en bas, de bas en haut, et ses doigts reprirent leur étrange tapotement.

Il leva les yeux vers elle, et ouvrit la bouche pour parler. Il dit d'une voix rauque, comme s'il avait du mal à faire sortir les mots de sa bouche :

— Vous êtes magnifique, Grace. Mon Dieu, vous êtes vraiment magnifique !

Le compliment, offert de façon si r che, coupa le souffle de Grace. Comme cet homme la déconcertait ! Il y avait de façon si évidente un besoin en lui — non pas d'elle, ni de son corps, mais plutôt de ne pas être jugé. C'était un besoin né de la souffrance, et elle ne pouvait supporter de le voir.

Elle lui passa les bras autour du cou. Il se raidit, mais elle attira sa tête à elle et l'embrassa. Elle voulait que ce soit un baiser apaisant, et elle passa légèrement les doigts sur sa mâchoire, qui piquait de sa barbe d'un jour.

Elle sentit son corps s'emplir de son souffle, et sa tension parut s'alléger un peu. Il la prit dans ses bras pour la presser contre lui. Elle sentit son sexe se durcir à son contact, et le désir domina ses pensées. Elle tira sur son écharpe et ouvrit son col.

Il appuya son front sur le sien, les yeux fermés, la respiration hachée.

Grace d boutonna son gilet et l'ouvrit. Elle libéra sa chemise de ses culottes et glissa une main dessous. Son estomac musclé tressaillit sous ses doigts, comme si Jeffrey ne pouvait supporter d'être touché. Elle fit remonter sa main sur son torse, sur ses mamelons, et posa un baiser dans son encolure.

Il la poussa alors en arrière, jusqu'à ce qu'elle heurte le lit. Puis il la fit pivoter et s'assit sur le bord du matelas, l'attirant sur ses genoux, la guidant afin qu'elle l'enfourche. Il glissa les deux mains dans ses cheveux tandis qu'il l'embrassait. Sa bouche était humide et chaude, la tourmentant autant qu'elle lui donnait du plaisir. Une chaleur intense pulsait en elle, se lovait entre ses jambes. Elle le désirait plus que tout.

La réaction de Jeffrey fut puissante, exigeante, comme toujours, mais ce soir-là, elle lui parut différente. A travers ses caresses, la façon dont il la regardait, la regardait vraiment, Grace eut l'impression qu'il ressentait quelque chose qui dépassait le plaisir physique.

Cela l'éperonna, ébranla chaque nerf de sa personne. Son corps réagissait depuis un endroit primal et elle se pressa contre lui lorsqu'il se fut hâtivement débarrassé de sa chemise, s'ajustant à son étreinte comme si cette place avait toujours été la sienne. La langue de Jeffrey virevoltait autour de la sienne, ses mains caressaient ses hanches, son buste, sa poitrine. Grace en oublia tout ce qui s'était passé au cours des dernières semaines. Elle ne voyait, ne sentait que cet homme. Son désir pour elle l'enhardissait et son besoin d'aller plus loin comm n a par se heurter au sien, puis s'y entrem la et exigea autant de lui que ce qu'il exigeait d'elle.

Il explora sa bouche avec avidité pendant que ses mains parcouraient son corps, glissant le long d'une courbe, remontant sur une autre, puis se coulant entre ses jambes. Il se leva, la tenant toujours rivée à sa taille, et, d'une main, se débarrassa de ses culottes.

Assise sur lui, Grace baissa la tête, enivrée de plaisir, sa chevelure formant un rideau entre eux. Merryton l'écarta et chercha un sein de sa bouche. Des frissons la traversèrent alors, et quand il pressa contre elle le haut de son sexe dur, son souffle devint court.

Il la souleva par les hanches et la guida sur lui, se coulant profondément en elle. Grace retint une exclamation à cette sensation nouvelle. Elle se cramponna à ses épaules et se mit à remuer délicatement, avec incertitude. Jeffrey l'embrassa avec une tendresse inhabituelle et l'aida à glisser sur lui, lui indiquant le rythme à adopter. Quand elle prit le relais, il porta les mains à ses seins et les pétrit amoureusement, les yeux rivés aux siens.

Elle se mit bientôt à bouger avec plus d'urgence, cherchant l'assouvissement. Merryton glissa une main entre eux et commença à la caresser. Le contact de ses doigts fut électrisant ! Grace noua les bras autour de son cou, observant son visage tandis qu'ils bougeaient, ne faisant qu'un, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus le supporter. Elle ferma les yeux, sentit la délectable extase tournoyer dans son ventre et devenir de plus en plus intense, jusqu'à ce qu'enfin elle vole en éclats sous l'assaut de la volupté.

En un instant, Jeffrey l'allongea sur le dos, à la poursuite de son propre orgasme. Il colla ses lèvres aux siennes, bougea en elle plus vite et plus fort, jusqu'à ce qu'elle sente frémir son corps.

Elle l'enveloppa de ses bras, lui baisa la tempe, et sourit au ciel de lit, s'abandonnant avec délices à la chaleur qui émanait de leurs deux corps.

Il releva la tête, lui embrassa tendrement la joue, le front, puis la prit dans ses bras et roula sur le côté.

Grace ne s'était jamais sentie aussi comblée. Son cœur battait encore follement contre le torse de Jeffrey. Il avait la peau moite, et ses bras autour d'elle étaient forts. Elle éprouvait un étrange sentiment de légèreté, comme si tout autour d'eux flottait et miroitait, les enveloppant de douceur.

Un moment s'écoula avant qu'il ne pose sa paume sur sa joue et l'embrasse doucement, avec langueur. Puis il roula sur le dos, essayant encore de reprendre son souffle.

Peu après, il se redressa.

— Je vais vous laisser...

— Non, dit-elle, en lui prenant le bras. Je vous en prie, restez.

— Vous devriez vous reposer.

— Jeffrey, restez.

Elle lui sourit et lui caressa le bras.

Il passa les doigts sur sa joue, puis se rallongea lentement à côté d'elle.

Elle sourit, posa un baiser sur son épaule et passa un bras en travers de son ventre, se nichant contre lui. Elle avait l'impression qu'un fossé avait été franchi. Pour la première fois depuis qu'elle était arrivée à Blackwood Hall, elle avait de l'espoir. Elle pensa même qu'elle pourrait en venir à tenir beaucoup à son mari.

Mais lorsqu'elle s'éveilla une heure plus tard environ et se retrouva seule dans son lit, le chaud rayonnement qui l'habitait se refroidit. Elle se redressa et regarda autour d'elle. Merryton et ses vêtements avaient disparu.

Elle retomba sur le dos, les bras écartés, et fixa d'un œil noir le dais au-dessus d'elle. Elle était en colère et peut-être même un peu blessée. Il devait y avoir un moyen d'atteindre Jeffrey Donovan, mais du diable si elle savait ce qu'il pouvait bien être !

* * *

Il ne l'avait pas blessée. Il ne lui avait pas fait mal, preuve en était qu'elle lui avait demandé de rester avec elle. Il repassait en pensée la stupéfiante expérience qu'il venait de vivre. Il s'était perdu en elle, s'était laissé aller librement, et à présent, il pouvait se reposer en sachant que sa pire crainte ne s'était pas réalisée.

Mais il ne parvint pas à se détendre. Ni à dormir. Il pensait au jeu de cartes auquel elle l'avait convaincu de jouer, aux questions qu'elle lui avait posées. Il avait pu répondre à toutes, jusqu'à ce qu'elle l'interroge sur le chiffre huit.

Il ferma les yeux et se frappa le front de son poing, dans une vaine tentative d'assommer le démon caché derrière et de le chasser. Mais rien ne pouvait le libérer des terribles désirs qui habitaient ses pensées si librement et si impitoyablement, hormis de compter par multiples de huit.

Pourtant, tandis que ses idées dépravées commençaient à prendre racine dans son cerveau, le trajet de huit pas dans sa chambre ne suffit pas à le calmer. Dans le noir, il descendit l'escalier pour se rendre dans le couloir principal.

Ce couloir était sa dernière ressource, une solution qu'il réservait aux rares occasions où le manque de contrôle faisait rage en lui. Il n'y avait pas recouru depuis des mois, peut-être même deux années. L'expédient servait uniquement pour les urgences, étant donné que la crainte d'être vu par les domestiques balayait en général chez lui toute autre considération.

Mais ce soir-là, il prendrait le risque.

Le couloir mesurait exactement huit pieds de large et trente-deux pas d'un bout à l'autre, même quarante s'il diminuait ses enjambées. Il choisit trente-deux. Trente-deux pas jusqu'au fond, tourner, trente-deux pas au retour. Recommencer.

Il ne lui avait pas fait mal, se répéta-t-il, tandis qu'il comptait ses pas. Il avait craint le pire, et le pire ne s'était pas produit ! Les images qui lui venaient maintenant — le corps nu de Grace sur le sien, son sexe la prenant d'assaut — n'étaient rien d'autre que cela, des images...

Lors de sa troisième série de pas, il admit enfin que l'expérience avait été très agréable même après, lorsqu'elle l'avait persuadé de rester allongé avec elle, sa tête sur son épaule, son corps niché contre le sien. Mais il ne pouvait pas rester indéfiniment, pas dans son lit à elle, pas avec tous ses secrets et les rituels auxquels il ne pouvait renoncer. Il avait eu du remords à s'esquiver pendant qu'elle dormait, mais il s'était dit que ce serait bien pire si elle connaissait la vérité à son sujet.

Elle en savait déjà bien trop sur lui ! Elle l'intriguait, l'excitait. Elle l'irritait, le gênait. Il avait toujours été un homme qui se targuait de pouvoir trouver une réponse à tout, de pouvoir mettre de l'ordre dans n'importe quelle situation. De se contrôler, sans cesse. Mais avec Grace, il n'y avait pas d'ordre. Il n'y avait pas de contrôle. Il y avait un trou boueux, désordonné, plein d'émotions, de secrets et de chaos. De chaos, oui... Pour la première fois depuis très longtemps, le chaos grandissait en lui.

Il lui ferait du mal. S'il ne l'avait pas déjà fait, il le ferait.

Plus les minutes passaient, moins il était capable de calmer ses pensées emballées. Il était abasourdi, démonté, et même un peu effrayé. Comment diable pouvait-elle savoir pour le huit ?

Linford était la seule personne à qui il avait avoué son besoin contre nature. Il lui en avait parlé dans l'espoir qu'il y aurait un remède ou une potion qui le guérirait, ou au moins une explication plausible au fait que son monde était divisé en multiples de huit. Non seulement le médecin en avait été choqué, mais il n'avait pas eu la moindre idée de ce qui pouvait être fait.

Jeffrey suspectait que Cox avait deviné son obsession pour le chiffre huit, mais il était trop bon majordome pour y faire allusion de quelque manière que ce soit. Il incorporait discrètement et très efficacement les faiblesses de son maître dans sa routine quotidienne.

Mais que cette femme, une étrangère en vérité, perce à jour son sordide secret ? Qu'elle ait vu à quel point il s'appuyait sur le huit, comment tout, dans sa vie, s'y rapportait ? Et surtout : si elle avait découvert toute l'étendue de sa dépravation, qui d'autre l'avait fait ?

Il ne pouvait tolérer que le monde soit au courant de sa maladie, ou de sa manie. Il serait la risée de l'Angleterre.

Pis, même si Grace reconnaissait son besoin du huit et s'arrangeait pour ne pas y prêter attention dans l'intérêt de ce mariage, elle ne passerait jamais sous silence sa perversion sexuelle. Elle n'accepterait jamais d'être attachée pendant qu'ils s'accouplaient ou de sentir la caresse de la cravache sur sa peau. Elle ne comprendrait jamais son désir pour plus d'une femme à la fois.

Je ne lui ai pas fait mal...

Elle dénoncerait ce mariage et s'enfuirait à Londres.

Pouvait-il l'arrêter ? Le ferait-il ? N'était-il pas tenu moralement de la laisser partir si elle le désirait, étant donné que la perversion venait de lui ? Elle aurait tout droit de le fuir, tout droit d'éprouver du dégoût pour lui.

Il arpenta le couloir pendant des heures, sans que le poids de sa honte n'en devienne moins insupportable. Il fallait qu'il s'en aille, qu'il se retrouve dans un endroit sûr où il pourrait réfléchir !

* * *

A la vive surprise de Cox, Jeffrey partit le lendemain matin à 8 heures pile. Il lui demanda de dire à Grace que des affaires l'appelaient à Bath. Il ne mentionna pas quand il rentrerait, parce qu'honnêtement il l'ignorait.

Il se rendit à cheval dans la station thermale et arriva dans sa maison de ville, surprenant Tobias, le majordome et intendant qui y était attaché. Là, bien en sécurité, avec huit pas du cabinet de travail à la salle à manger et huit panneaux de papier peint dans le salon, il se sentit à l'aise pour la première fois depuis qu'il était entré dans la chambre de Grace, la veille au soir.

Il put enfin dormir — si bien, de fait, qu'il se réveilla juste avant midi le lendemain.

Quand il se leva, il envoya son valet voir si Linford pouvait le recevoir.

Ce dernier répondit qu'il serait enchanté de le recevoir chez lui.

— Milord, dit-il quand Jeffrey se présenta.

Il traversa son salon, la main tendue, et s'inclina. Mme Linford, une beauté brune, était assise sur un canapé. Une jeune soubrette qui faisait le ménage lui jeta un coup d'œil furtif.

— Milord, vous êtes le bienvenu, dit Mme Linford.

Jeffrey lui fit un signe de tête pour la saluer. Il se rendit alors compte, non sans stupéfaction, que pour la première fois, il pouvait regarder la charmante Mme Linford et la soubrette sans que l'image d'elles se caressant mutuellement et s'embrassant n'apparaisse dans son cerveau. Il semblait que son esprit corrompu se concentrait uniquement sur son épouse, à présent.

— Nous pourrions peut-être parler dans mon cabinet ? proposa Linford en lui indiquant la porte.

Jeffrey salua de nouveau sa femme d'un bref signe de tête et le suivit dans le couloir étroit qui ouvrait sur un petit cabinet. Il refusa le siège que le médecin lui offrit, préférant rester debout, car il s'interrogeait maintenant sur la sagesse de cette visite.

— Que puis-je faire pour vous, milord ?

Jeffrey passa un bras dans son dos et tapota huit fois son pouce de son index.

— J'ai... lutté contre des pensées... singulières, répondit-il.

— Ah, milord. Vous avez eu une autre crise avec le huit ?

Une crise, comme si c'était une chose provoquée par l'abus d'alcool ou une cause similaire.

— Oui.

Le médecin l'observa d'un air pensif.

— Cela a-t-il à voir avec votre récent mariage, à votre avis ?

Il devait maintenant donner une raison ? Dire que c'était devenu pire, bien pire, depuis son mariage avec une complète inconnue ? Oui, évidemment !

— Peut-être.

— Il se trouve que j'ai lu pas mal de choses sur votre curieuse situation, reprit Linford. Pas la vôtre, exactement, mais sur les personnes qui ont des

pensées étranges en général. Je préconise que nous essayions de purger les poisons qui mènent manifestement à ces pensées déréglées par une saignée, et la fassions suivre d'une cure de laudanum.

Jeffrey se rétracta aussitôt à la mention d'une saignée.

— Ici, précisa le médecin, en désignant son propre cou. Afin d'équilibrer les humeurs et de susciter des pensées productives, espérons-le.

— Non, répondit tout de suite Jeffrey.

Il se rappelait avec horreur la saignée pratiquée sur son père sur son lit de mort.

— Milord, je ne peux assez insister sur le fait que c'est absolument nécessaire. Si vous voulez être libéré de...

— Bon, d'accord, dit alors Jeffrey avec impatience.

Si c'était ce qu'il fallait, il était prêt à essayer.

Ils décidèrent que le traitement commencerait le lendemain matin.

La saignée elle-même ne fit guère d'effet à Jeffrey. Hormis la coupure, il ne sentit rien de nocif quitter son corps. Il se sentit simplement un peu affaibli.

Le médecin lui donna deux fioles de laudanum avec des instructions strictes sur la façon de prendre le remède. Jeffrey mangea peu au déjeuner — il n'avait pas d'appétit —, puis ferma à clé la porte de son cabinet de travail, tira un fauteuil face à la cheminée et s'avachit dedans. Il prit la dose prescrite et s'adossa au siège, attendant que le remède fasse effet et calme ses pensées.

Une heure après environ, il voyait les flammes dans l'âtre — de hautes flammes qui grimpaient dans le conduit — se tordre et s'enrouler en formant des huit sous ses propres yeux, puis disparaître en fumée. Il en compta seize. Dans l'état altéré qui était le sien, il songea qu'il était en train de se libérer de son obsession, que les huit disparaissaient un par un.

Il se sentit fou de joie. A tel point qu'il prit encore du laudanum, voulant hâter le processus.

Mais alors des ombres se mirent à sortir de la cheminée et à ramper sur les murs et le plafond, se resserrant autour de lui, l'entourant de toutes parts. Il voulut lutter, mais il semblait avoir perdu la faculté de bouger son corps de manière coordonnée.

Il fallait s'y résigner : il n'y avait pas d'espoir pour lui.

Grace apprit le brusque départ de Jeffrey par Hattie.

— Il y a eu du remue-ménage ce matin, m'dame, lui dit la domestique, en s'activant dans sa chambre. Julia Barnhill n'a pas voulu faire ce que Mme Garland demandait, elle a dit qu'elle avait été engagée pour nettoyer les pièces du comte, pas les salons. Mais Mme Garland a dit que, comme M. le comte était parti, elle n'avait rien à nettoyer, et qu'elle pouvait sûrement aider dans la maison. Elle a porté l'affaire devant M. Cox, et d'un seul coup, miss Barnhill est devenue toute docile, prête à servir.

Elle gonfla les joues et secoua la tête, l'air réprobateur.

— Mme Garland, elle n'aime pas cette miss Barnhill.

— M. le comte est parti ? demanda Grace, surprise par la nouvelle.

Hattie rougit.

— Oui, m'dame. Pour Bath. C'est ce qu'a dit M. Cox.

Grace alla sur-le-champ se renseigner auprès du majordome, qui lui confirma que Jeffrey était parti de bonne heure ce matin-là.

— Quand doit-il revenir ?

— Il n'a pas indiqué la date de son retour, madame.

Alors, comme cela, il se levait et la quittait sans un fieffé mot ? Cette attitude cavalière l'irrita au plus haut point. Elle était même si furieuse qu'elle eut envie de donner un coup de pied dans un objet. Ou de crier. Mais comme ni l'un ni l'autre n'aurait servi à rien, il lui vint à l'idée de s'occuper plutôt à quelque chose de plus constructif. Elle ne laisserait pas Jeffrey gâcher les avancées qu'elle avait faites durant la semaine. Elle saisirait cette occasion pour redécorer le salon de musique.

Elle demanda à Ewan de monter au grenier avec elle et fouilla parmi des piles de tableaux et de meubles. En plus de dénicher quelques peintures

pour le salon de musique, elle trouva des chaises pour la salle à manger. Des chaises capitonnées d'un riche velours rouge — rien à voir avec le simple bois brun des sièges sur lesquels elle s'était assise chaque soir, jusque-là. Lorsqu'elle demanda pourquoi on les avait remises au grenier, Ewan indiqua une tache sombre sur l'un d'eux.

— Quelqu'un a renversé un peu de vin.

Impensable ! Les chaises avaient été mises de côté à cause d'une simple tache de vin ! Elle se demanda quoi d'autre Jeffrey avait banni de son environnement, parce que ce n'était pas absolument parfait. La pensée de sa mère lui vint à l'esprit et sa colère enfla, accompagnée d'un vague sentiment de chagrin. Comment la perfection était-elle devenue si nécessaire à Merryton ? Comment l'avait-il laissée le dominer à ce point dans un monde imparfait ? Et comment, surtout, pourrait-elle un jour combler le fossé entre cet univers impeccable dans lequel il s'était enfermé et sa propre famille, si désordonnée ?

— Ce peut être nettoyé, fit-elle observer.

— Oui, m'dame. Mais M. le comte a ordonné de les enlever.

— S'il vous plaît, faites-les nettoyer et apporter dans la salle à manger, dit-elle avec assurance.

Cox exprima son désaccord, insistant, quand il la trouva dans le salon de musique, sur le fait que le comte ne tenait pas à avoir les chaises rouges. Ni les fleurs jaunes qu'elle avait mises dans les vases. Mais plus il mentionnait ce à quoi son mari ne tenait pas, plus Grace était déterminée à l'avoir.

— Vraiment ? demanda-t-elle suavement. Alors peut-être me le dira-t-il lui-même lorsqu'il reviendra...

Elle sourit.

— Très bien, madame, dit Cox, qui paraissait douloureusement résigné à voir s'opérer des changements à Blackwood Hall. Mais pour les tableaux, ajouta-t-il en se référant aux deux toiles que le menuisier était en train d'accrocher, M. le comte a été catégorique : il ne faut pas les mettre au mur. Il ne les apprécie pas.

— Il n'apprécie pas qu'ils ne soient pas alignés, corrigea Grace. Et je ne vous ai pas demandé de descendre tous les tableaux. Juste ces deux-là.

Sur ce, elle s'assit au piano et se mit à jouer, certaine que Cox sortirait de la pièce aux premières mesures.

Elle ne s'était pas trompée : il s'en alla tout de suite.

Elle continua à frapper les touches pendant que Galopin bataillait avec une plume sortie de nulle part. Elle remarquait à peine ce qu'elle faisait ; son esprit tournoyait autour de l'étrange disparition de Jeffrey. Il la déconcertait tellement ! Il avait d'aussi mauvaises manières qu'elle l'avait pensé au début.

Le deuxième jour, elle se plaignit de son absence — et de la manière dont il avait disparu sans l'en avertir — à Molly Madigan, tandis qu'elle l'aidait à prélever des boutures dans le jardin.

— Je ne le comprends pas, dit-elle, en coupant une tige d'un geste coléreux. Ne pouvait-il penser que je voudrais savoir qu'il partait ? Lui demander où il serait, ce que je devrais faire pendant qu'il ne serait pas là, et combien de temps il s'absenterait ?

— Oui, bien sûr, il aurait dû y penser, mais je suppose qu'il n'est pas encore habitué à avoir une épouse à prendre en considération, répondit Molly, comme si c'était très simple. Pendant de nombreuses années, il a fait ce qui lui plaisait sans en rendre compte à personne.

— C'est parfaitement évident, maugréa Grace.

— Il peut être difficile pour vous de vous en rendre compte à ce stade, mais c'est un homme attentionné.

Grace souffla d'un air sceptique.

Molly sourit et lui tendit un panier plein de roses jaunes.

— Tous les hommes ont besoin qu'on leur rappelle les bonnes manières de temps à autre.

— Mais comment ? Je ne peux pourtant pas le réprimander !

— Les enfants apprennent souvent en voyant les conséquences de leur mauvaise conduite.

— Il n'est pas un enfant, objecta sèchement Grace.

— Certes non ! Mais tous les hommes ne sont-ils pas un peu puérils, par moments ? Si j'étais vous...

— Oui ? demanda vivement Grace, le regard fixé sur Molly dans l'espoir d'un conseil.

Cette dernière fit claquer sa langue et feignit de fouiller dans son panier.

— J'en ai trop dit. Je n'ai pas à vous donner de conseils sur des questions qui concernent votre époux.

— Non, bien sûr que non, fit Grace, en se rapprochant d'elle. Mais si vous étiez moi, que feriez-vous ?

— Eh bien, je suppose que j'irais le trouver.

Grace la regarda fixement. L'idée ne lui en était pas venue.

Molly rougit légèrement.

— Comme je le disais, je ne songerais jamais...

— Mais vous avez tout à fait raison, Molly ! s'exclama Grace, emplie d'une détermination renouvelée. Comment saura-t-il que cela ne se fait pas de partir sans un mot, si je ne vais pas le lui dire ?

Elle rit, ravie.

— J'ai hâte de voir sa mine quand j'arriverai à Bath !

Molly eut un sourire incertain.

* * *

Cox renâcla une fois encore quand Grace demanda de faire préparer une berline avec un attelage de quatre chevaux et un cocher.

— Une berline, madame ?

— Oui, Cox. Je vais à Bath.

Une des paupières du majordome papillonna. Il s'éclaircit la gorge et inspira.

— Permettez-moi de demander à l'écurie s'il y en a une de disponible et si nous avons des cochers.

Grace s'était attendue à sa réticence et tenait toute prête une parade.

— S'il n'y a pas de cocher, je conduirai moi-même. Je suis parfaitement à l'aise pour conduire une voiture, savez-vous ? Je l'ai fait à Longmeadow et dans Hyde Park.

Ce n'était pas tout à fait vrai — ce qu'elle avait conduit, c'étaient des charrettes tirées par des poneys. Mais même si elle n'était pas certaine du tout de pouvoir mener un attelage de quatre chevaux, elle n'allait pas se laisser décourager aussi facilement.

Le pauvre Cox semblait pris dans un véritable conflit intérieur. Elle devinait qu'il souhaitait autant qu'elle que Merryton ne disparaisse pas ainsi, sans prévenir. Ou peut-être souhaitait-il qu'elle disparaisse, elle, avec son chien. Elle lui sourit avec sympathie et annonça :

— Je vais chercher mes affaires.

Comme elle commençait à s'éloigner, il dit :

— Madame, si je peux me permettre... Je serais négligent si je vous laissais partir sans escorte. Je peux vous assurer que M. le comte ne l'approuverait pas.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, répondit-elle, posant une main apaisante sur son bras. C'est pourquoi j'ai demandé à Hattie de se préparer. Allons, ne prenez pas cet air stupéfait, Cox. Je pense que Hattie est le genre de personne qui pourrait être très utile si nous avions des ennuis. Et nous n'allons qu'à Bath !

Elle lui tapota le bras et s'en alla avant qu'il ne puisse trouver une autre raison pour la dissuader.

* * *

Hattie avait l'air aussi perturbé que Cox quand Grace les rejoignit dans l'allée, un peu plus tard, Galopin sur les talons. Elle aussi paraissait un peu effrayée.

— Allons, Hattie ! A Londres, les dames peuvent aller et venir comme elles le veulent.

Ce n'était pas vrai, mais Honor et elle l'avaient fait plus d'une fois — au grand bonheur de nombreux gentlemen en ville.

Hattie regarda le majordome pour qu'il le lui confirme.

— M. Cox ne vient pas de Londres et ne connaît pas les coutumes de la capitale, déclara Grace, en lui prenant le bras, et en la détournant de l'œil réprobateur de Cox. Mais moi, si. Maintenant, nous devons vraiment partir. Ce n'est pas un petit trajet, jusqu'à Bath.

Hattie grimpa dans la voiture. Grace la suivit, adressa un signe de main enjoué à Cox, et frappa au plafond pour donner le signal du départ au cocher.

Elle dut beaucoup « jacasser », comme aurait dit Jeffrey, sur la route. Quand Hattie lui eut avoué qu'elle n'était jamais allée plus loin qu'Ashton Down, Grace comprit sa nervosité. Elle s'efforça alors de la mettre à l'aise, mais Hattie restait anxieuse. Si bien que Grace bavarda, bavarda jusqu'à ce que le menton de Hattie tombe sur sa poitrine et qu'elle se mette à ronfler doucement.

Grace se pencha en travers de la banquette pour caresser Galopin, qui resta assis, les pattes sur l'appui de la fenêtre, pendant la majeure partie du trajet. Il paraissait satisfait d'observer le paysage qui défilait, sans doute en quête de lapins ou d'oiseaux, et levait de temps en temps la truffe en l'air comme s'il avait flairé quelque chose d'important.

Grace ne savait pas très bien à quoi s'attendre à Bath, à part à une sermonce. Elle y était tout à fait prête. Mais la pensée lui était venue que Jeffrey s'y trouvait peut-être avec une maîtresse. Malgré son affirmation qu'il était un homme qui respectait ses vœux, aucune autre explication ne se tenait. Sa soudaine disparition devait avoir un sens. Forcément. Il cherchait la perfection en tout. Eh bien, elle, elle cherchait des raisons !

Hattie s'éveilla juste comme ils entraient dans Bath et elle poussa une exclamation de surprise en découvrant cette ville, beaucoup plus grande que tout ce qu'elle avait jamais vu, se joignant à Galopin pour regarder par la fenêtre.

La voiture roula lentement dans les rues étroites, attirant l'attention des piétons dont beaucoup s'arrêtèrent pour la regarder passer. Finalement, la berline stoppa devant une très belle maison de ville sise au bord d'un square pittoresque. Grace inspira anxieusement et prit la laisse de Galopin. Elle descendit sur le trottoir quand le cocher lui ouvrit la portière, leva les yeux vers la porte et carra les épaules.

Ils furent accueillis par un majordome, ou plutôt Grace le fut, étant donné que Hattie resta sur le trottoir.

— Bonjour, dit-elle. Je suis lady Merryton.

Le domestique parut stupéfait.

— Oui, oui, madame. Bien sûr !

Il s'inclina.

— Avez-vous un nom ?

— Tobias, milady. Je suis le majordome, à votre service.

Il s'inclina de nouveau tandis que Galopin reniflait ses chaussures, puis levait la patte contre le grattoir.

Tobias ne sembla pas le remarquer. Au début, Grace pensa qu'il était peut-être plus accommodant que Cox, puis elle s'avisa qu'il paraissait anxieux. Elle sourit et essaya de voir au-delà de lui.

— Eh bien, Tobias, allez-vous me laisser debout sur le pas de la porte, ou me permettre d'entrer pour voir mon époux ?

Il cligna des paupières.

— Il est ici, n'est-ce pas ?

— Euh...

Tobias jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et le cœur de Grace sombra. Jeffrey était là, avec sa maîtresse. Ou pis. La conduite étrange du domestique ne pouvait signifier autre chose... Elle ignorait ce qui pourrait

être pire, mais visiblement quelque chose n'allait pas, et elle se sentit soudain ridicule d'avoir fait tout ce chemin pour être humiliée de la sorte.

— Oui, madame, il est là, mais il est... indisposé.

— Je peux croire qu'il l'est, en effet, dit-elle.

Elle pivota et fit signe à Hattie d'approcher. Quand celle-ci fut assez près, elle posa la main sur son bras et la tira en avant, la propulsant presque contre Tobias.

— De grâce, conduisez Hattie à nos chambres et faites apporter nos affaires.

Elle s'avança, forçant le majordome à s'écarter, et pénétra dans le vestibule.

— Oui, madame. Si vous voulez bien me suivre, dit-il, en désignant sur la droite un salon dont la double porte était grande ouverte.

Grace resta sur place.

— Non, merci, Tobias. J'aimerais voir mon époux maintenant.

Elle nota que les épaules de Tobias s'affaissaient légèrement.

— Oui, dit-il d'un air lugubre.

Il fit signe à un valet de s'avancer et lui ordonna d'accompagner Hattie en haut.

— Par ici, dit-il ensuite doucement, les conduisant, Galopin et elle, jusqu'à une porte au fond du vestibule.

Il frappa légèrement.

— Milord !

Il se pencha pour écouter.

Il n'y eut pas de réponse.

Il frappa plus fort.

— Milord ! appela-t-il de nouveau.

Que se passait-il ici ? Grace passa devant lui et essaya d'ouvrir la porte, mais découvrit qu'elle était fermée à clé.

— Avez-vous une clé ? demanda-t-elle.

Tobias prit un trousseau dans sa poche, enfila une clé dans la serrure d'une main tremblante et tourna.

Grace poussa aussitôt la porte. Galopin passa comme une flèche devant elle et pénétra dans la pièce.

— Galopin ! appela-t-elle.

Elle entra, et vit Jeffrey gisant par terre. Son cœur se contracta de peur à l'idée qu'il soit mort. Mais alors il grogna et remua.

Seigneur, était-il ivre ? Elle jeta un regard interrogateur à Tobias, espérant une explication, mais il s'était ressaisi et son expression était indéchiffrable.

— Merci, dit-elle. Je vous sonnerai si j'ai besoin de vous.

Elle lui fit signe de partir. Il s'en alla avec réticence, le regard rivé sur Jeffrey. Grace referma fermement la porte lorsqu'il fut sorti et se tourna vers son mari.

Galopin avait entrepris l'exploration de la pièce, la truffe au sol et la queue dressée. On aurait dit qu'une bagarre avait eu lieu. Des chaises étaient renversées, une bougie était tombée et avait fait un trou dans le tapis. L'un des rideaux pendait n'importe comment et Grace se représenta bizarrement Jeffrey s'y balançant. Un objet en porcelaine — une figurine, supposa-t-elle — avait été brisé près de la cheminée.

Elle s'avança lentement vers lui, cherchant une bouteille de whisky vide. C'est alors qu'elle vit une fiole près de son coude — une fiole brune. Elle savait exactement quelle sorte de fiole c'était. Elles avaient donné assez de laudanum à leur mère pour la calmer, au cours des derniers mois ! Elle s'accroupit et la ramassa. Il y avait encore du liquide dedans. Elle la jeta dans les braises.

Jeffrey avait-il une addiction au laudanum ? Était-ce la raison de son étrange comportement ? Était-ce le mur invisible qu'il avait érigé autour de lui ? Elle avait entendu dire que ce genre de chose arrivait. Elle l'enjamba et aperçut alors une bouteille de whisky à côté de lui. Elle paniqua, se demandant si elle avait épousé un homme incapable de se libérer de certains démons. Pourtant, cela ne ressemblait pas à son époux. Elle baissa les yeux sur lui. Son front était crispé, comme s'il souffrait, son menton couvert d'une barbe naissante. Depuis combien de temps était-il ainsi ? La pièce sentait le renfermé et la fumée, ce qui lui fit penser que cela faisait plus de quelques heures.

Galopin l'avait rejointe et renifla la jambe de pantalon de Jeffrey, son visage. Puis il lui lécha la joue.

Les paupières de Jeffrey s'ouvrirent en papillonnant. Il fronça les sourcils en voyant le chiot, puis leva vers Grace un regard morne. Où étaient ses vibrants yeux verts, qui semblaient toujours la transpercer ? Elle ignorait ce qui lui était arrivé, mais un élan de compassion la poussa vers lui. Il avait ainsi quelque chose de terriblement vulnérable et de très triste.

Elle s'accroupit près de lui et écarta une boucle de son front.

— Pauvre cher, murmura-t-elle.

Il fit une grimace dont elle ne su dire si elle était de souffrance ou de contrariété, éloigna doucement le chien, puis se redressa sur son séant.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Ici ?

Grace regarda autour d'elle.

— Voulez-vous dire ici dans cette pièce, ou ici à Bath ? Je pense que la réponse est la même : je suis ici parce que mon mari est parti sans rien me dire. Que faites-vous, *vous*, ici, milord ?

Il ferma les yeux un instant.

— Vous n'auriez pas dû venir.

— Vraiment ? Il me semble à moi que vous avez de la chance que je sois venue ! Que s'est-il passé, Jeffrey ?

Il secoua la tête. Galopin lui donna des coups de truffe dans la main, grimpa sur sa jambe. Il ne l'en empêcha pas.

— Je ne vous comprends pas !

Elle soupira et s'agenouilla à côté de lui.

— Pour autant que j'aie pu en juger, vous m'aviez abandonnée. Et je ne pouvais imaginer pourquoi vous n'aviez pas eu la courtoisie de m'informer de votre départ, au moins.

— Cela aurait-il atténué votre déplaisir ? demanda-t-il, en se massant les tempes.

Elle pencha la tête d'un côté.

— Non. Mais mon déplaisir aurait été différent.

Elle remarqua alors un bandage sur son cou et tendit la main pour le toucher.

— Que vous est-il arrivé ?

Il se rétracta aussitôt et écarta sa main de son cou.

— Quelque chose ne va pas, manifestement, Jeffrey... Si vous me dites ce que c'est, je vous aiderai. Je veux vous aider.

Pour une raison quelconque, cela le fit sourire. Il la regarda, lui prit la main, la porta à ses lèvres et baisa la jointure de ses doigts. Bien qu'elle porte des gants, elle sentit ce baiser s'insinuer sous sa peau, semant une trace crépitante tandis qu'il passait dans ses veines et la traversait tout entière.

— Vous ne comprendriez pas, dit-il.

— Peut-être que si.

Elle pressa sa main.

— Quel que soit le problème, vous ne pourrez pas me le cacher éternellement.

— Ne me bousculez pas, Grace, demanda-t-il d'une voix basse, et il se mit sur ses pieds en vacillant. Vos intentions sont bonnes, mais vous n'avez aucune idée de ce que vous faites.

— Je sais très bien ce que je fais, répliqua-t-elle, en se levant à son tour. J'essaie assez désespérément d'être une épouse pour vous. Je m'efforce de trouver mon chemin dans ce mariage, mais c'est très difficile parce que vous ne cessez de dire que je ne comprends pas, et ensuite, je vous trouve dans cet état !

— C'est personnel...

— Je ne l'accepterai pas, Jeffrey ! Non.

Elle regarda autour d'elle la pièce en désordre.

— C'est... c'est de la folie.

— Oui, en effet, dit-il, en l'imitant. Une satanée folie.

Il voulut s'écarter d'elle, mais elle lui prit le bras et le tint fermement.

— Je ne renoncerai pas, vous savez. Je vous suivrai jusqu'au bout de la Terre s'il le faut pour découvrir quel secret vous cachez.

Il eut un rire amer, la tête levée vers le plafond, et dégagea brusquement son bras. Il se passa les mains dans les cheveux, puis les mit sur sa taille et la fixa, chancelant un peu.

— Très bien, madame, vous l'avez voulu. Vous m'avez acculé à la vérité. Avez-vous une idée de ce que je souhaite maintenant, en cette minute ?

— Un bain ? suggéra-t-elle, en haussant un sourcil.

— Je veux que vous m'embrassiez. Ce que vous ne pouvez absolument pas comprendre, c'est à quel point je vous désire totalement, complètement.

Cette déclaration était si inattendue que Grace en resta coite.

— Je vous désire, dit-il, en insistant sur le mot, et il serra le poing en s'approchant d'elle. Dieu me vienne en aide, comme je vous désire ! Mais je ne vous désire pas seulement comme un homme désire une femme. C'est beaucoup plus que cela — c'est un défi bien plus grand.

Grace ignorait si elle devait se sentir flattée ou insultée d'une telle déclaration.

— Ce que vous dites n'a aucun sens.

Il souffla, plein de dérision.

— Rien n'a de sens en ce qui me concerne, et vous pouvez aussi bien le savoir !

Juste ciel, il était bel et bien fou.

— Je ne comprends pas ! s'exclama-t-elle, en écartant les bras. Pourquoi un homme ne devrait-il pas désirer sa femme ? Qu'avez-vous, à la fin ?

— Vous voyez ? Je vous ai seulement dit que je vous désire complètement et cela vous effraie.

— Je ne suis pas effrayée !

Et elle se jeta sur lui avec une telle force qu'il en vacilla de surprise. Elle lui passa les bras autour du cou, se plaqua contre lui et l'embrassa. L'embrassa vraiment, s'enfonça en lui, son dos s'arquant tandis qu'elle fondait à son contact. Elle inclina la tête de côté, ouvrit la bouche et glissa la langue dans la sienne.

La réaction de Jeffrey fut abrupte et immédiate : il l'attira plus étroitement à lui, les fit pivoter tous les deux et la plaqua contre le mur. Sa main se posa sur sa hanche et la pétrit rudement. Puis il saisit l'un de ses seins, et ses doigts s'enfoncèrent dans sa chair à travers son corselet.

Cette réponse à son baiser émoustilla Grace, qui commençait juste à comprendre l'étendue du pouvoir qu'elle pouvait exercer rien qu'avec son corps, et elle se pressa contre lui, remuant son pelvis sur sa brutale érection. Mais en même temps, le voluptueux assaut des mains et des lèvres de Jeffrey sur elle la rendait faible ; elle écarta les bras contre le mur et ferma les yeux tandis qu'il promenait sa bouche sur sa peau. Comment était-elle devenue cette femme ? Moins de quinze jours plus tôt, elle pouvait à peine le regarder. A présent, elle aspirait à ce qu'il la touche, lui consacre toute son attention...

Il releva soudain la tête et laissa retomber ses mains. Il avait le souffle court, et ses yeux paraissaient enflammés. Il passa le dos de sa main sur sa bouche.

— Pour l'amour du ciel, dit-il entre deux profondes respirations, ne me défiez pas, Grace ! Vous ne comprenez pas quelle sorte de bête vous libérez...

— Une bête ! Parce que vous me désirez ? Parce que vous voulez que je vous embrasse ?

— Vous êtes trop jeune, trop innocente pour comprendre, répondit-il, et soudain, il appuya une main sur le mur près de sa tête, se pencha et se

pressa contre elle, ses yeux à la hauteur des siens. Ecoutez-moi bien : je suis un homme qui a du mal à se contrôler.

Il paraissait avoir le plus grand mal à prononcer ces mots.

— Par Dieu, comment vous faire comprendre ? Je perds mon contrôle... Regardez autour de vous ! Je perds tout contrôle ! Et ceci ? ajouta-t-il avec colère, les désignant tous les deux. Vous et moi ? C'est quelque chose qui ne s'achèvera jamais avec un baiser. Je ne voudrai que davantage et encore davantage. J'en voudrai jusqu'à ce que vous soyez vidée, physiquement et émotionnellement. Vous n'avez aucune idée de ce que je suis, conclut-il d'une voix rauque. Et Dieu fasse que vous ne le découvriez jamais !

Il se détourna et se mit à marcher dans la pièce. Grace se tourna et frappa le mur de son poing, ce qui fit aboyer Galopin. Elle saisit sa main meurtrie, tressaillant à la douleur. Le petit chien commença à jouer avec ses jupes.

— Mais que faites-vous ? s'exclama Jeffrey, en tendant la main vers la sienne.

Grace n'avait jamais frappé un mur de sa vie. Ni quand ses sœurs l'agaçaient, ni à cause de la peur et de l'incertitude que sa mère faisait naître en elle. Mais aussi, jamais elle ne s'était sentie aussi frustrée.

— Ma patience est à bout ! dit-elle avec colère, tandis qu'il faisait bouger ses doigts un à un. Je ne sais comment je me suis arrangée pour me jeter dans un mariage avec l'homme le plus impénétrable et le plus intraitable d'Angleterre ! Quand je pense à toutes les années qui m'attendent, pendant lesquelles je serai obligée de vivre avec ce qui vous affecte, quoi que ce soit, et sans même avoir la satisfaction de comprendre ce que c'est, je peux à peine le supporter !

Elle lui arracha sa main, étira les doigts, puis les replia.

— Vous avez raison, dit Jeffrey, la voix radoucie.

Il haussa les épaules.

— Etes-vous certaine de vouloir la vérité ? Pourrez-vous l'endurer ?

Le cœur de Grace se serra d'appréhension, et pendant un bref instant, elle ne fut pas sûre de le pouvoir. Mais son désir brûlant de le comprendre eut tôt fait de chasser cette hésitation.

— Plus que tout, répondit-elle.

— Alors vous devez vous préparer, lady Merryton, car votre époux souffre de folie.

— Ne dites pas cela à moins que ce ne soit vrai.

Il eut un sourire affligé.

— C'est vrai. Je vais vous dire des choses qui risquent de vous révolter, et je ne vous en blâmerai pas. Mais cela ne changera pas la vérité.

— D'abord vous êtes une bête, et maintenant vous êtes fou ? Vous n'êtes pas fou, Jeffrey...

— Je suis dominé par le chiffre huit.

Grace crut qu'elle avait mal entendu.

— Pardon ?

Il sourit tristement et passa de nouveau la main sur ses cheveux.

— Ne vous attendez pas à ce que mes explications aient du sens. J'ai essayé d'en trouver un, en vain, la majeure partie de ma vie.

Il se détourna d'elle et marcha jusqu'à la fenêtre, puis s'appuya d'un bras contre le cadre.

— Je suis *dominé* par le chiffre huit.

— Mais... comment un chiffre peut-il vous dominer ?

— Cela me paraît très simple, en réalité. Je suis harcelé par des images. Des images viles, immorales. De... femmes. Des femmes qui se donnent du plaisir à elles-mêmes... ou entre elles.

Il ne la regardait pas, et Grace en était contente. Elle était certaine que le sang s'était retiré de son visage.

— Ces images ont commencé quand j'étais jeune homme, ces pensées d'actes vils avec des femmes, ou en observant des femmes. Je me suis mis à imaginer ce que je pourrais faire à une femme et les images sont devenues de plus en plus folles. Ces pensées, ces visions, m'embrasent le sang.

Il lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, la parcourant du regard.

— Et quand je vous regarde, mon improbable épouse, je vois la plus belle des femmes et je ne peux endiguer la peur de... de vous faire du mal, quand je suis en proie à ma lascivité.

Il déglutit et baissa les yeux.

— La seule chose qui peut me calmer, la seule chose qui peut écarter ces images, c'est le chiffre huit. Compter, diviser, multiplier par huit.

Il poussa un gros soupir, et secoua la tête.

— Vous voyez, c'est bel et bien de la folie...

Grace avait sincèrement cru qu'il ne pourrait pas la choquer, mais il l'avait fait. Comme si la folie de sa mère n'était pas assez pénible ! Elle glissa le long du mur, s'accroupissant par terre.

— J'ai été ainsi presque toute ma vie, mais cela semble avoir empiré avec l'âge et avec... la solitude. Contrôler ces pensées obsessionnelles et ces compulsions à compter dépasse mes capacités. Je ne peux même pas vous expliquer pourquoi je les ai. Je sais seulement que moins il y a de chaos dans ma vie, plus il y a de symétrie — des lignes simples et nettes, des couleurs uniformes —, plus c'est facile pour moi.

Tout à coup, tant de ce que Grace avait observé de lui prenait sens... L'absence de tableaux, l'unique sorte de roses. A présent, elle visualisait presque sa lutte pour maintenir un ordre parfait à Blackwood Hall, afin de protéger les secrets de son esprit. Et elle voyait, à son visage ravagé, tandis qu'il lui faisait ces difficiles aveux, que cela lui avait beaucoup coûté.

Elle s'avisa aussi qu'il ne pourrait jamais accepter sa mère dans sa vie. Ce constat se drapa autour de son cœur et le serra douloureusement.

— J'ai combattu ce besoin de perfection absolue depuis l'époque où j'étais un jeune garçon, reprit-il. J'ai toujours su que c'était déraisonnable, mais dernièrement c'est devenu intolérable. Je passe mes journées à m'inquiéter du risque de vous faire mal, de vous inciter à participer à un acte de dépravation qu'aucune jeune femme ne devrait avoir à endurer.

Elle devait endurer de la dépravation ? Grace passa un bras autour du cou de Galopin, le tenant près d'elle. Jeffrey soupira d'un air las, comme si lui dire la vérité l'avait épuisé. Elle voyait dans ses yeux le besoin désespéré qu'elle le comprenne, mais en même temps il semblait presque résigné à ce qu'elle n'y parvienne pas.

— Je suppose que vous ne vous étonnez plus maintenant que je reste dans une telle solitude à Blackwood. Hors de vue, indécouvrable, là où je pourrai peut-être contrôler mes pulsions. Je viens à Bath prendre les eaux avec l'espoir très mince que cela m'aidera. Je vais à Londres quand je le dois, mais je ne me sens vraiment bien qu'à Blackwood Hall.

— N'y a-t-il pas d'aide pour cela ? demanda-t-elle doucement.

Il eut un sourire désabusé.

— C'est la raison pour laquelle je suis venu à Bath. Après notre dernière nuit ensemble, je me suis senti... incontrôlable. Linford m'a fait une saignée pour me débarrasser des poisons qui m'habitent, expliqua-t-il, en montrant son cou. Il m'a donné du laudanum pour calmer mes pensées. Apparemment, ni l'un ni l'autre n'a eu l'effet qu'il l'espérait — ou que j'espérais.

Tout cela était trop. Grace ne s'y retrouvait plus dans ses propres pensées. Elle avait pitié de Jeffrey. Elle souhaitait l'aider, car il paraissait si désespéré et si seul, et elle était de tout cœur avec lui. Mais en même temps, elle était possédée d'un désir farouche de se protéger, de protéger sa famille, sa vie. Elle ne savait que faire de ce qu'il lui avait dit, de l'avertissement qu'il lui avait donné concernant sa dépravation. Elle ignorait ce que cela signifiait exactement. Et elle ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur les enfants qui naîtraient de leur union. Seraient-ils eux aussi obsédés par de viles pensées ? Cette seule idée fit passer un frisson dans son dos.

— Vous êtes révoltée, dit-il calmement. Je le vois.

Elle n'était pas révoltée ; elle était perturbée. Profondément perturbée. Elle fit un gros effort pour lui sourire d'un air rassurant, mais échoua lamentablement.

— Je suis en proie à la confusion, dit-elle.

Elle se releva, attrapa la laisse de Galopin. Qu'est-ce que tout cela signifiait pour eux, maintenant ?

Elle avait besoin de réfléchir. Il lui fallait un peu de temps pour absorber ces révélations et y penser.

Elle ne se rendit pas compte qu'elle marchait vers la porte jusqu'à ce qu'il dise :

— Où allez-vous ?

Elle regarda la porte, puis le regarda, lui.

Il tressaillit comme s'il avait été frappé par une douleur intérieure.

— Si vous voulez...

Il déglutit.

— Si vous voulez partir, je ne m'y opposerai pas.

Voulait-il parler de la pièce, ou de sa vie ?

Il fit une grimace et serra le poing.

— Je comprendrai.

Il se frappa la jambe, huit fois, et Grace se demanda si cette habitude était à ce point enracinée en lui qu'il n'en avait même plus conscience.

— Je... je ne sais pas ce que j'ai l'intention de faire, répondit-elle sincèrement. Je sais seulement que le trajet depuis Blackwood a été long.

Il était difficile de le regarder, de voir dans ses yeux le besoin d'acceptation, alors qu'elle ignorait encore ce qu'elle était capable de lui accorder.

— J'ai besoin de réfléchir, Jeffrey. Cela fait beaucoup à assimiler.

— Bien sûr.

Il détourna les yeux.

— Viens, Galopin, dit-elle doucement.

Elle sortit de la pièce, ses pensées galopant devant elle.

OceanofPDF.com

La saignée avait laissé Jeffrey au bord d'un précipice, et l'apparition inattendue de Grace lui avait fait perdre l'équilibre. Le fait était qu'il ne supportait pas bien les surprises.

Et cependant, malgré l'échec des remèdes préconisés par Linford, il éprouvait un grand soulagement de s'être confié à elle. Il n'avait pas mesuré combien il avait besoin d'exprimer à voix haute ce qui le tourmentait. C'était la première fois de sa vie qu'il avait révélé son immonde secret à quelqu'un de proche, et, après un bain et un peu de nourriture, il se sentit plus léger que jamais depuis sa première rencontre avec Grace. Face à elle, il avait senti qu'il contrôlait ses pensées, ses habitudes. Peut-être que tout ce qu'il lui avait fallu était un moment seul pour absorber ce changement monumental dans sa vie. Peut-être qu'il pouvait prendre les rênes de ce mariage, finalement.

Plus de secrets.

Mais Dieu lui vienne en aide, Grace n'était jamais la même d'un jour à l'autre ! Elle s'était montrée contrite et réservée au début. Puis en colère. Puis gaie, enjouée et atroce musicienne. Bonne avec un animal inutile.

Et maintenant, elle avait disparu.

Elle était sortie avec le chien après avoir quitté son cabinet de travail.

— Elle est allée marcher, l'avait informé Tobias.

Mais elle n'était pas revenue.

Lorsqu'il ne la vit pas paraître au dîner, il ne put qu'envisager le pire. L'avait-elle fui ? L'avait-il horrifiée au point qu'elle s'était esquivée pendant qu'il prenait son bain ? La sensation de légèreté qu'il avait éprouvée après ses aveux commença à s'alourdir. Il se demandait à présent comment il pourrait supporter son manque de prévisibilité, si elle revenait à

lui. Il songea alors à Mary Gastineau et à la façon dont un mariage avec elle aurait pu fonctionner. Mary était timide et bien plus pondérée que Grace. Bonté divine, d'entières escouades de débutantes étaient plus pondérées qu'elle ! Mary, il en était certain, ne l'aurait pas impétueusement suivi jusqu'à Bath.

Il sourit un peu à cette idée, et imagina Grace dans la berline avec Hattie et le chien, bavardant comme si elle prenait le thé.

Mais l'attente était insupportable. Finalement, il sonna Tobias.

— Est-elle rentrée ? demanda-t-il quand le majordome entra dans le salon.

— Non, milord. Sa femme de chambre m'a informé qu'elle dînait chez M. et Mme Brumley.

Les Brumley, bien sûr... Ils lui demanderaient sûrement pourquoi son époux ne l'avait pas accompagnée. Que leur dirait-elle ? Etaient-ils rassemblés autour d'elle, à cette heure, le visage convulsé d'horreur tandis qu'elle leur chuchotait la hideuse vérité ? Non, non... Grace ne ferait pas une chose pareille. Quoi qu'elle ressente pour lui maintenant, elle ne voulait ni le blesser, ni lui faire du tort.

Néanmoins, il se sentait mal à l'aise, et débattait s'il devait aller la chercher, faire au moins une apparition chez ses amis. Que ferait John dans une telle situation ? Il avait toujours envié la facilité avec laquelle son frère traitait avec les autres, son aisance en société. John aimait la foule et il était très sociable, toujours prompt à contenter leurs hôtes.

Lui-même était incapable de proférer ces banalités qu'on échange en société. Etant donné son esprit malade, faire la conversation, sourire, même, lui étaient très difficiles. Il savait que les gens le considéraient comme un homme distant et hautain, mais ce n'était pas vrai. La vérité, c'était qu'il était enfermé dans la folie qui consumait son existence. Les salons mondains représentaient le terrain le plus dangereux sur lequel il pouvait s'aventurer. En présence d'étrangers ou de simples connaissances, il devait se concentrer entièrement sur sa maladie, afin de n'en montrer aucun signe. Il était péniblement conscient que la folie, plus que toute autre tare, pouvait détruire la famille et le nom prestigieux qu'il représentait. Plus que le scandale, plus que la fragilité, plus que le manque de fortune, plus que l'incapacité à payer ses dettes, rien ne détournait les gens comme le soupçon de la démence. La société était encline à enfermer les plus fous dans des cachots, pour les y laisser pourrir. Il était certain que personne,

dans les cercles élevés qu'il fréquentait, ne permettrait à une fille d'épouser un dément, ou le frère d'un dément, car qu'arriverait-il, si cette tare se transmettait par le sang ? Même les enfants de Sylvia, dont l'un était nouveau-né, seraient suspects !

Transmettre sa folie à un enfant était la pire chose que Jeffrey pouvait imaginer. Le plaisir charnel qu'il recherchait en Grace le perturbait plus encore quand il considérait que, chaque fois, il risquait d'engendrer un enfant qui serait comme lui.

Et pourtant, il ne pouvait pas s'arrêter.

Il fallait qu'il aille la chercher ! Il s'habilla, nouant et dénouant plusieurs fois son écharpe, nerveusement, avant d'être satisfait. Il alla dans le vestibule, et alors qu'il prenait son chapeau et sa cravache des mains de Tobias, la porte s'ouvrit et Grace entra, le chiot gambadant devant elle. Ses joues étaient avivées et son sourire un peu hésitant.

— Galopin et moi avons fait une sacrée promenade ! Ou plutôt, il m'a traînée derrière lui sur une très longue distance.

— Si je peux me permettre, lady Merryton, je vais le conduire à l'écurie, dit Tobias.

— Merci.

Grace lui donna la laisse. Elle se pencha, roucoula quelque chose au petit chien et le gratta derrière les oreilles avant qu'il soit emmené.

Quand le majordome et l'animal furent partis, Grace et Jeffrey se retrouvèrent seuls dans le vestibule. Elle le regarda avec nervosité.

— Avez-vous apprécié votre soirée ? demanda-t-il.

— Oh ! répondit-elle, en soupirant, la cousine Beatrice a insisté pour que je décrive chaque pièce de Blackwood Hall dans tous les détails. Tous ! J'ai dû lui indiquer jusqu'au nombre de bougies !

Jeffrey haussa un sourcil.

— Cela fait un grand nombre de pièces et de bougies.

— En effet. Mais j'ai été enthousiaste dans mes louanges, dit-elle avec un drôle de petit signe de tête. J'ai peut-être embelli un peu la réalité. J'ai proclamé votre maison la plus grandiose des demeures et une résidence favorite du roi.

— Du roi ? répéta Jeffrey, en souriant.

— Vous ne connaissez pas Beatrice. Elle aime que les choses aient du panache. Vous pouvez me faire confiance, elle a adoré le tableau que je lui ai brossé ! Elle était assise tout au bord de sa chaise pour mieux m'écouter

et je craignais qu'elle ne bascule et écrase le pauvre Galopin. Ensuite, je lui ai expliqué que le domaine est si vaste que vous vous étiez rendu malade à le gérer. Elle vous envoie ses meilleurs vœux pour un prompt rétablissement.

Elle n'avait rien divulgué de sa vraie maladie ! Il en sourit de soulagement et de gratitude

— Nous pourrions peut-être prendre un porto, suggéra-t-il, en indiquant le salon.

— Pourrions-nous avoir du thé, plutôt ? demanda Grace, en posant légèrement la main sur son ventre. J'ai bu assez de vin, ce soir.

— Je m'en occupe, dit-il, et il lui fit signe de l'attendre dans le salon.

Lorsqu'il revint, le thé commandé, Grace était toujours debout. Elle avait ôté sa cape et portait une robe en gaze de soie verte avec une traîne semée de minuscules cristaux. C'était vraiment une belle femme ! Aussi belle que lorsqu'elle était allongée nue dans son lit, la peau dorée par la lumière du feu. Il admira ses cheveux de miel, ses lèvres pleines et roses, et sentit les vilaines pensées s'amasser à la lisière de son esprit. Il baissa les yeux, tapota ses doigts huit fois.

Quand il les releva, il vit qu'elle l'observait.

— Je n'étais pas certain que vous reviendriez, dit-il.

— Très honnêtement, moi non plus.

Elle passa le dos de sa main sur sa joue et regarda la fenêtre d'un air absent.

— J'ai passé le plus clair de la soirée à essayer de comprendre ce que vous m'avez dit, et je n'y arrive pas.

Le cœur de Jeffrey sombra un peu. Bien sûr, qu'elle ne pouvait pas comprendre sa folie. Elle était trop intelligente, trop rationnelle, pour trouver du sens à quelque chose d'aussi déconcertant.

— Mais en y réfléchissant, je me suis rendu compte que je vous avais placé de force dans cette position intenable, puis obligé à révéler votre... dilemme. Je ne vous abandonnerai pas avec maintenant, Jeffrey. Je ne sais pas vraiment quoi en penser, mais vous devriez savoir que je n'en suis pas effrayée.

C'était la chose la plus gentille qu'elle aurait pu lui dire. Il fit un pas en avant.

— Grace...

— Puis-je vous demander, dit-elle avant qu'il ne puisse parler ou la toucher, si quelqu'un d'autre est au courant de ce qui vous affecte ?

— Linford en sait un peu. Mon frère et ma sœur suspectent un problème, surtout John. Mais personne n'en connaît l'étendue.

— Serai-je un jour présentée à votre famille, ou dois-je rester un secret, moi aussi ?

— Vous n'êtes pas un secret, répondit-il fermement. Ils viendront ici en été pour échapper à l'air vicié de Londres. Tout comme, je présume, vous seriez allée à... Longmeadow, c'est cela ?

Elle sourit.

— Vous vous en êtes souvenu.

— Je me rappelle tout ce que vous avez dit.

Il était très sérieux.

— Que vont-ils penser de moi ?

— Pardon ?

— Votre famille. Que vont-ils penser de moi ?

Elle triturerait le bout du ruban qui ceignait sa robe sous sa poitrine. C'était l'une des rares manifestations d'anxiété qu'il avait vues chez elle.

Ils penseraient qu'il avait perdu l'esprit, certainement, car s'il y avait un membre de la famille sur qui l'on pouvait compter pour éviter le scandale, c'était lui. Mais ils la trouveraient charmante, il n'en doutait pas.

— Je crois qu'ils diront que la chance m'a souri, répondit-il honnêtement.

Les yeux de Grace s'élargirent de surprise et elle sourit de plaisir.

— Merci. Je suppose qu'ils me jugeront scandaleuse. Ou pire. A présent, j'aimerais savoir si vous avez l'intention de rencontrer ma famille ?

Jeffrey n'eut pas conscience de frapper ses doigts l'un contre l'autre jusqu'à ce que Grace s'approche et lui prenne la main. Elle leva les yeux vers lui, des yeux curieux mais aimables, tandis qu'elle mêlait ses doigts aux siens pour l'empêcher de continuer.

Tobias entra avec le service à thé, et Grace lui lâcha la main. Elle alla jusqu'au manteau de la cheminée et alluma une autre bougie, tandis que le majordome disposait le thé et les biscuits.

— Merci, ce sera tout, dit Jeffrey, et il attendit que le domestique soit sorti.

Grace jeta un coup d'œil autour d'elle.

— J'aime bien cette pièce...

Puis elle ramena les yeux sur le visage de Jeffrey qui la servait.

— Elle me rappelle une pièce de Longmeadow, un petit salon où ma mère aimait que nous dînions sans formalité. Elle disait que cela lui permettait de surveiller nos manières de plus près.

Elle sourit à ce souvenir, et le regarda de nouveau.

— Et votre mère ? poursuivit-elle. Vous ne m'avez rien dit d'elle.

Jeffrey ne se rappelait pas grand-chose d'elle. Depuis tout-petit, il l'avait vue passer la plupart de ses jours au lit, souffrant d'une maladie ou d'une autre. Pour lui, la vérité était qu'elle était paresseuse, et s'était habituée à l'art de rester couchée. Art qui venait naturellement, quand on buvait du cognac comme elle le faisait.

— Ma mère ne se souciait pas de ses enfants, répondit-il d'un ton détaché.

Il baissa les yeux sur son assiette, soudain en proie à un souvenir pénible. Son père s'était fâché contre lui pour une raison qu'il avait oubliée à présent, et l'avait enfermé dans un placard. Il se rappelait avoir alors appelé sa mère. Il avait compté jusqu'à huit, puis l'avait appelée de nouveau. Il l'avait fait encore et encore. Elle n'était jamais venue. Personne n'était venu. Il s'était passé des heures avant que son père ne vienne le libérer.

— Je ne me souviens pas très bien d'elle, ajouta-t-il, plus pour lui-même que pour elle, en lui faisant signe de s'asseoir et en lui tendant une tasse.

— Je suis désolée pour vous...

Il haussa les épaules avec indifférence, tandis qu'il s'asseyait près d'elle sur le canapé.

— Je le suis vraiment, reprit-elle. Je ne peux imaginer cela. Ma mère, elle...

Elle détourna soudain les yeux vers la cheminée.

— ... a été la plus gentille, la plus aimante des mères.

Elle n'ajouta rien pendant un moment et parut se perdre dans ses pensées, promenant un doigt sur le bord de sa tasse.

— Souhaitez-vous avoir des enfants ? demanda-t-elle soudain.

Un goût amer emplit la gorge de Jeffrey. Il eut envie de whisky et se leva abruptement pour aller jusqu'au buffet.

— Je suis obligé d'avoir un héritier, répondit-il, en se servant un verre.

— Voulez-vous des enfants seulement parce que vous y êtes obligé ?

— C'est une question à laquelle il m'est difficile de répondre, déclara-t-il sincèrement.

Il vida son verre d'un trait et s'en servit un autre.

— Mais c'est la seule chose que l'on attend vraiment de moi, sauf empêchement naturel.

Il se tourna vers elle.

— Mais je ne *souhaite pas* avoir des enfants, Grace. Comment pourrais-je le souhaiter, sachant quelles tares je pourrais leur transmettre ?

— Eh bien, moi, j'aimerais être entourée de mes enfants, élever une grande famille heureuse, avec beaucoup d'amour et de rires. Il ne me plairait pas de passer mes journées sans avoir personne dont m'occuper.

Elle le regarda d'un air d'attente ; et il était clair qu'elle voulait qu'il acquiesce, qu'il veuille la même chose. S'il avait été n'importe qui — hormis un homme qui devait compter jusqu'à huit pour supporter la vie, ou qui ne pouvait pas chasser de son esprit l'image de son épouse les jambes écartées pour lui —, il aurait pu lui donner cette assurance.

Il se rassit à côté d'elle.

— En voulez-vous encore, vu ce que je vous ai dit ?

Elle soutint fermement son regard, ses yeux semblant chercher quelque chose en lui.

— Cela me fait réfléchir, je ne le nierai pas, avoua-t-elle. Mais j'ai confiance et, oui, j'en veux.

Elle mordilla un biscuit.

— Voulez-vous me décrire les images qui vous obsèdent ?

Cette requête le prit au dépourvu. Il faisait de son mieux pour se montrer sincère avec elle, mais il y avait certaines parties de lui qu'il pouvait à peine contempler, encore moins révéler. Il ne pouvait pas la regarder dans ses yeux noisette et lui dire à voix haute les pensées voraces et lascives qu'il avait à son sujet.

Soudain, Grace posa sa tasse et se pencha pour prendre son visage sombre entre ses mains.

— Je ne les crains pas, Jeffrey. Je ne crains rien de vous.

Il ferma les yeux et déglutit fortement.

— Jeffrey, insista-t-elle dans un murmure, sa voix douce flottant en lui au-delà des pensées torrides, du besoin tout-puissant de compter. Aidez-moi à comprendre.

— Elles sont la façon dont je vous désire, s’entendit-il dire. La manière incompréhensible et débauchée dont je vous désire.

Il ouvrit les yeux, lui saisit la main et en embrassa la paume.

— Ces images sont choquantes.

— Comme quoi ?

— Grace, je vous en supplie, ne me poussez pas. J’ai été aussi honnête avec vous que je sais l’être.

Elle secoua la tête.

— Je ne comprends pas comment le désir d’un homme pour sa femme peut être débauché.

— Parce que vous êtes trop innocente pour comprendre quelles dépravations existent dans ce monde.

Elle s’écarta de lui, l’étudiant.

— Je suis peut-être innocente, mais pas naïve, Jeffrey. J’ai entendu des histoires...

— Vous n’avez rien entendu de tel ! la coupa-t-il vivement, et il se leva pour retourner au buffet. Je vous désire de certaines façons qui pourraient vous faire du mal.

— Mais vous ne m’avez pas fait mal le moins du monde, jusqu’ici ! Cette obsession n’est pas réelle.

— Rien que par la nature des actes que j’imagine, je vous fais déjà du mal.

Elle fronça un peu les sourcils, comme si elle essayait de trouver un sens à cette déclaration. Elle se leva et fit un pas hésitant vers lui.

— Dites-moi comment vous me feriez mal. J’ai le droit de savoir.

Le sang de Jeffrey bouillonnait de regret, de désir, d’un torrent d’émotions qui avaient été enfermées et tenues à distance toute sa vie. Elles arrivaient à cet instant à ébullition, et il sentait l’imminent danger qu’elles débordent. Il inspira et serra fortement les mains.

— Je vous imagine ligotée et bâillonnée, dit-il platement. Dans mon fantasme, vous ne pouvez ni bouger, ni parler.

Grace marqua une pause.

— Suis-je habillée ?

— Au début. Mais ensuite je vous ôte tous vos vêtements.

Il déglutit fortement, son esprit s’emplissant de cette image.

La poitrine de Grace se souleva.

— Continuez, dit-elle.

— Vos... vos bras sont attachés au-dessus de votre tête, reprit-il, en désignant ses mains. Vos jambes sont écartées.

Elle mordit sa lèvre inférieure.

— Et après ?

— Après, répondit-il en se rapprochant d'elle, je glisse mes doigts en vous, pour vérifier si vous appréciez d'être ligotée.

— Et je l'apprécie ? demanda-t-elle, renversant la tête en arrière pour le regarder.

— Oui.

Il se pencha vers elle et chuchota :

— Ensuite, je prends ma cravache.

Il l'entendit retenir son souffle.

— Et j'en détourne totalement l'usage...

Grace tourna légèrement la tête vers lui.

— Pour me faire mal ?

Il effleura sa tempe de ses lèvres.

— Non. Pour voir votre plaisir sans mélange. Mais je crains, dans mon zèle, de vous blesser.

Elle resta immobile un instant, puis s'écarta de lui, se dirigeant vers la porte. Était-il allé trop loin ? Non, elle alla seulement jusqu'à la console et prit la cravache qu'il avait posée à côté de son chapeau. Elle se retourna vers lui, la cravache à la main.

— Montrez-moi, dit-elle.

— Grace, non...

— Jeffrey Donovan, je préfère que mon époux me désire au risque de me faire mal, plutôt qu'il ne me désire pas du tout !

Elle lui lança la cravache, et passa ensuite les mains dans son dos, commençant à déboutonner sa robe. Son corselet devint lâche et elle repoussa la robe sur ses épaules, l'enjambant quand elle tomba à terre. Elle ne portait plus qu'une camisole.

— Montrez-moi, répéta-t-elle.

Il n'aurait pu être plus excité. Il serra fortement la cravache, puis donna un petit coup sur la pointe d'un sein.

Grace baissa la tête et fit descendre sa camisole, se tenant devant lui complètement nue, sa peau luisant à la lumière du feu.

Il était perdu, à présent, tombant dans le puits de ses désirs. De sa cravache, il traça une ligne sur sa poitrine jusqu'à l'autre sein et donna un

autre petit coup sur la pointe. Les deux tétons étaient rigides, maintenant. Grace lui décocha un sourire langoureux. Il se déplaça sur sa droite, essaya la cravache sur ses fesses. Elle sursauta, et tourna vers lui des yeux embrasés.

— Comment trouvez-vous ceci, lady Merryton ? marmonna-t-il, en lui donnant un autre coup de cravache.

— Intéressant...

Elle prit une profonde inspiration tandis qu'il plaçait la cravache à hauteur de ses hanches, puis la glissait entre ses jambes. Il passa derrière elle, posa une main sur sa taille et se pencha pour lui mordiller l'épaule.

Grace pivota dans ses bras. Elle porta la main à son écharpe, la dénoua et la leva.

— Attachez-moi.

— Non, dit-il, mais elle lui mit l'écharpe dans la main, puis recula et ôta les épingles de ses cheveux.

Des mèches dorées tombèrent sur ses épaules. Elle leva les mains, les poignets joints.

— Attachez-moi, Jeffrey.

Il regarda ses mains délicates, ne sachant pas s'il devait partir ou laisser cette jeune femme, cette innocente, le suivre dans sa débauche. Avait-il la force de renoncer à ce plaisir ? Hélas, son sexe se tendait déjà.

Bien sûr qu'il allait la prendre. Il allait jouer avec elle, puis plonger en elle.

— Caressez-vous, commanda-t-il.

— Pardon ?

Il lui donna un autre coup de cravache sur le sein, un peu plus fort cette fois.

— Vous voulez savoir ce que je désire ? Alors caressez-vous.

Elle porta les mains à ses seins d'un geste hésitant.

Ce n'était pas grand-chose, mais Jeffrey trouva cela étrangement érotique. Grace écarta lentement les doigts sur ses seins, pressa ses mamelons raidis, et il put presque sentir ses doigts sur les siens.

Il tira d'un coup brusque sur son col et le jeta par terre. Puis il se mit à marcher droit vers elle.

— Glissez votre main plus bas, entre vos jambes.

Grace fit ce qu'il demandait. Sa main descendit lentement sur son ventre doux et s'insinua entre ses cuisses. Elle releva légèrement la tête,

comme si la sensation l'avait brûlée.

Jeffrey passa les mains sur ses flancs. Il promena son regard sur son corps, contemplant les aréoles sombres de ses seins, les tétons durcis, la chair de poule sur ses bras. Il lui prit une main, puis l'autre, et les attacha avec son écharpe. Les yeux de Grace étincelaient et un sourire séducteur se peignit sur ses lèvres. Il lui écarta les cheveux du visage.

— Vous me stupéfiez, murmura-t-il.

Il la fit pivoter, puis la guida afin qu'elle se courbe sur le canapé, les fesses exposées, et fit claquer la cravache dessus.

Grace fit alors entendre un son... de détresse ? De plaisir ? Il paniqua un instant, mais elle tourna la tête et le regarda.

— Vous voyez ? dit-elle d'un ton suave. Vous ne m'avez pas fait mal.

Il leva les yeux vers elle et une myriade d'images, toutes lascives, lui traversa le cerveau. Il la frappa de nouveau avec la cravache, puis la mit de côté. Il pouvait à peine respirer. Une flamme s'était allumée entre ses reins, et il se pencha sur elle.

Il glissa la main entre ses jambes et coula ses doigts dans sa féminité. Elle était à cheval sur le bras du canapé, un festin pour lui.

— Oui, souffla-t-il, son esprit s'emballant, son corps précédant ses pensées. Maintenant, fermez les yeux.

Grace obéit.

— Il vous est interdit de les ouvrir, dit-il.

Il saisit son menton dans sa main et se pencha de façon à être tout près de ses lèvres.

— Etes-vous effrayée ?

— Non.

Il plongea un doigt dans le pot de miel servi avec le thé et en enduisit d'abord ses lèvres, puis il traça une ligne le long de son dos, jusqu'à ses hanches. Il frotta le miel sur la peau rosie par la cravache. Il la regarda sortir le bout de sa langue pour le goûter, puis faire glisser ses dents sur sa lèvre inférieure, absorbant le miel.

C'était follement érotique, et elle semblait tout à fait à l'aise avec sa mise en scène. Il ne réprima pas son désir — il ne lui restait rien d'autre à faire que d'agir à sa guise avec elle. Cette idée lui paraissait décadente, mais en même temps, elle était incroyablement libératrice. Exaltante. Il sentait le corps de Grace frémir d'anticipation sous le sien. Il sentait aussi son propre cœur tambouriner d'attente.

Un peu de miel coula sur sa hanche ; il le lécha. Il enduisit de miel d'autres parties d'elle. Lorsqu'il la mordit, elle gémit, se haussa vers lui, et un frisson de désir le traversa tout entier.

Il continua son assaut sucré, descendant entre ses jambes, lapant le miel sur son sexe, tandis qu'elle étouffait une exclamation et se trémoussait contre lui.

— Détachez-moi, dit-elle, le souffle court.

Il se redressa, dénoua vivement le lien et leva les mains.

— Je vous demande pardon. Je savais bien...

Elle fit claquer sa langue. Elle passa la main sur la table et trouva le pot de miel. Elle plongea deux doigts dedans et, en le regardant, elle en étala sur son torse, son ventre, suivant la trace sucrée de sa bouche, et le lécha comme il l'avait fait avec elle.

L'effet l'ébranla. Jeffrey se laissa retomber sur le canapé, sa poitrine se soulevant à chaque inspiration. Elle le poussa dans un fauteuil et s'agenouilla entre ses jambes.

— Grace, dit-il, mais son avertissement s'évanouit quand elle le prit dans sa bouche.

Elle passait sa langue comme pour le goûter, le rendant fou de désir, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus le supporter. Il l'attrapa alors, la souleva et l'allongea sur la table. Lorsqu'il la pénétra, ce fut un choc de pur plaisir. Il bougeait profondément en elle, la poussant vers l'assouvissement final.

Elle atteignit l'orgasme dans un cri, ce qui provoqua chez lui une réaction explosive. Il tomba la tête la première, dans la pure extase.

Un moment passa tandis qu'il s'efforçait de revenir au présent. Quand le brouillard de l'extrême volupté se fut éclairci, il retourna en chancelant dans le fauteuil, près de la table, et attira Grace sur ses genoux.

Elle lui embrassa la joue, lécha un peu de miel sur sa bouche et posa la tête sur son épaule.

Il lui vint à l'idée, dans ce moment éclatant et plein d'ivresse, que son inquiétude avait peut-être toujours été mal placée. Que c'était peut-être lui qui devait craindre ses propres pensées.

Grace avait enfilé la chemise de Jeffrey et elle s'était assise en tailleur par terre, devant la cheminée. Vêtu de ses seules culottes, Jeffrey était allongé sur le flanc, devant elle. Il y avait une assiette de gâteaux entre eux, mais le thé avait refroidi et ils buvaient du vin dans deux petits verres.

Ses cheveux, un peu collants, lui semblaient tout ébouriffés ; ils tombaient dans son dos et sur sa poitrine. Elle se sentait au chaud, détendue et affamée.

Jeffrey, l'air circonspect, la regardait manger les gâteaux avec ses doigts comme si elle vivait dans les bois. Et d'une manière étrange, Grace avait l'impression qu'elle venait effectivement de sortir d'un bois. Elle se sentait exubérante, vivante, invincible et assez habile, aussi, car elle pensait qu'elle avait enfin atteint cet homme mystérieux. Elle avait gravi une vraie montagne au cours des vingt-quatre dernières heures, et, franchement, l'expérience avait été bien plus agréable qu'elle ne l'aurait cru.

— Vous n'avez pas faim ? lui demanda-t-elle, et, d'un geste joueur, elle lui mit un morceau de gâteau dans la bouche.

Il sourit et lui caressa la joue, ses yeux verts pleins d'une chaleur inhabituelle.

Elle se pencha par-dessus l'assiette et l'embrassa, mordant un peu sa lèvre inférieure. Il saisit une mèche de ses cheveux dans une main et l'enroula autour de ses articulations, la portant à son nez.

— Est-ce qu'ils sentent le miel ? demanda-t-elle.

— Un peu.

— Cela m'a assez plu, dit-elle avec un sourire plein de coquetterie. Ce n'était pas du tout vil. Et je n'ai pas été effrayée. Ni particulièrement intimidée.

Elle rit à ce constat, dont elle venait juste de prendre conscience.

— Aussi pouvez-vous dormir tranquille, lord Merryton, conclut-elle.

— Si seulement c'était aussi simple ! Le problème m'assaillira plus tard. Mes pensées...

Il secoua la tête.

— Je vais commencer à voir des images scabreuses et croire que ce qui a eu lieu était pire que ce qui s'est vraiment passé. Mon esprit me joue de tels tours.

Il soupira et mêla ses doigts aux siens, caressant ses articulations du pouce. Il semblait réticent, à présent, et elle sentit qu'il se retirait dans cet endroit où il la tenait à distance.

Elle souhaitait éperdument qu'il ne le fasse pas. Elle se pencha par-dessus l'espace qui les séparait et le regarda dans les yeux.

— Je vous en prie, ne me laissez pas, Jeffrey.

— Je ne vous quitterai pas, dit-il. Je n'aurais pas dû le faire...

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

Elle écarta l'assiette et se mit à plat ventre, se soulevant sur ses avant-bras, son visage à quelques pouces seulement du sien.

— Je veux dire : ne vous éloignez pas d'ici et de maintenant. De nous. Je ne vous crains pas. Vous ne devez pas croire que vous pourriez me faire du mal. Je suis forte.

Le sourire de Jeffrey s'accentua.

— Vous êtes très forte, c'est vrai.

— Et vous n'avez pas peur pour moi ou de moi. Dites-le.

Il repoussa une mèche de ses cheveux derrière son oreille.

— Le seul moment où j'ai peur de vous, c'est quand vous vous mettez au piano !

Les yeux de Grace s'élargirent de surprise, puis elle se mit à rire.

— Ai-je bien entendu ? Mon époux fait-il une plaisanterie ?

Il baissa la tête et l'embrassa.

— Merci de me permettre d'être sincère. Mais nul ne doit jamais savoir, Grace. Si l'on ne faisait que se douter de ma dépravation, tout enfant né de notre mariage serait suspect. Les enfants de ma sœur seraient suspects. Les enfants à naître de mon frère également. Vous comprenez ?

Elle battit légèrement des cils. Elle devait lui dire la vérité à propos de sa mère, comme lui-même l'avait fait, mais en cet instant où il se confiait, et avec les avancées qu'elle avait faites...

— Ma famille ne peut endurer un autre scandale, reprit-il en lui passant un doigt sur la bouche. J'ai peur des dommages qui ont déjà été causés. Y ajouter la folie scellerait à jamais le sort de ma nièce et de mon neveu, je présume.

Comment lui dire que la folie avait déjà touché sa famille par leur mariage ? S'écarterait-il d'elle en l'apprenant ? Lui pardonnerait-il ? Elle devrait le prévenir, elle le savait, mais elle craignait de perdre tout ce qu'elle venait de gagner. Elle décida qu'elle devait se laisser le temps de réfléchir à la façon de lui présenter la chose, mais alors Jeffrey l'embrassa et glissa les doigts dans ses cheveux pour l'attirer à lui. Avant qu'elle ne puisse formuler une pensée cohérente, il l'avait fait rouler sur le dos et s'occupait d'un sein. Elle étira les bras au-dessus de sa tête, et ses lèvres s'incurvèrent en un sourire de pur plaisir, tandis que sa bouche et ses mains commençaient de nouveau à se promener sur elle.

* * *

Ils partirent pour Blackwood Hall le lendemain matin. Cette fois, Jeffrey voyagea dans la voiture avec Grace, Hattie et le chien. Grace était pleine d'entrain et bavarda tout le long du trajet, comme si elle se sentait obligée de le faire. Jeffrey lui en fut reconnaissant, car sans cela, son incapacité à participer à une conversation, même anodine, aurait paru grossière à Hattie. Pour sa part, Hattie restait collée à la fenêtre avec Galopin, pressée contre la paroi de l'habitacle, se sentant visiblement très mal à l'aise avec lui.

Grace était manifestement déterminée à ne pas laisser s'installer entre eux un seul instant de silence. Elle parla du temps, et de ses théories à ce sujet. Elle parla du dernier bal où elle était allée avant le décès de son beau-père et fit la liste de ce que tout le monde y portait. Jeffrey nota qu'elle semblait exagérément intéressée par les toilettes. Elle indiqua que l'on donnait souvent des dîners de vingt-quatre personnes à Beckington House et prit le temps de nommer les invités qui y venaient fréquemment.

Lorsqu'ils arrivèrent à Blackwood Hall, elle parut épuisée par un si long effort. Hattie déta la quasiment dans la maison.

— Milord, dit Cox qui était sorti pour les accueillir, alors que Jeffrey aidait Grace à descendre de la berline. Je suis si content que vous soyez de retour ! M. Ainsley, un avoué de Londres, est venu jusqu'ici pour vous voir.

— A Blackwood Hall ? demanda Jeffrey, essayant de se rappeler une correspondance quelconque l’informant de cette visite.

— Oui, milord. Il dit que c’est pour une affaire assez urgente.

Jeffrey regarda Grace. Elle lui sourit.

— C’est une si belle journée, dit-elle. Je pense que j’aimerais monter à cheval. Je vous verrai au dîner ?

— Oui, répondit-il, et il prit sa main gantée pour la baiser.

— Où est ce monsieur ? demanda-t-il à Cox.

— Dans la bibliothèque, milord.

Jeffrey comprit, à l’attitude solennelle de l’avoué quand il le salua et à la nervosité avec laquelle il lui tendit une lettre, que l’affaire qui l’amenait chez lui n’était pas agréable. Elle était écrite par un certain sir Edmund Read, que Jeffrey ne connaissait pas. Sir Edmund écrivait qu’il avait engagé Ainsley pour recouvrer une dette de jeu. Il déclarait que lord Amherst lui devait neuf cents livres et que les tentatives pour se faire payer par lui avaient été vaines.

Le poulx de Jeffrey se mit à tambouriner dans ses tempes. Il n’avait pas revu John, ni eu de ses nouvelles, depuis le soir où il l’avait vu s’éclipser de l’abbaye pendant le concert. Il avait envoyé son propre avoué à la recherche de son frère lorsqu’il était devenu manifeste qu’il devrait épouser Grace, mais John avait disparu, s’étant probablement volatilisé dans les salons de Londres.

Il plia la lettre huit fois jusqu’à obtenir un petit carré, tandis que M. Ainsley le regardait faire.

— Neuf cents livres, cela fait beaucoup d’argent, dit-il.

Il résista à l’envie de froisser la lettre dans sa main, sous l’effet de la colère.

— C’est en effet une grosse somme, milord. Je ne doute pas que vous compreniez le désir de sir Edmund de voir cette dette payée.

— Bien sûr.

Il ne comprenait pas comment un homme pouvait donner sa parole et ensuite ne pas l’honorer. Son père aurait été si furieux contre John ! Il l’aurait accusé de détruire à lui seul l’intégrité de la lignée Merryton. Mais maintenant, c’était lui-même que John avait à ses côtés.

— Vous pouvez dire à sir Edmund que je trouve cette affaire tout à fait répréhensible. Mon père serait très déçu par mon frère.

— Si je peux me permettre, milord, votre respect des convenances et de la décence est bien connu, c'est pourquoi sir Edmund n'a pas hésité à m'envoyer à vous.

Jeffrey tressaillit intérieurement à sa propre hypocrisie. Il n'était pas décent. Il était indécent.

— Je vais rédiger un billet à ordre. Est-ce que ce sera suffisant ?

— Bien sûr, milord. Nul n'a de raison de douter de la parole ou des actes du comte de Merryton.

Il sourit.

Jeffrey pouvait à peine parler. La fureur d'avoir à apurer une fois de plus les sottises de son frère lui collait à la gorge comme une épaisse poussière. Il s'assit à son bureau et prépara son billet à ordre. Il imaginait John, privé de tout gouvernail, allant du lit d'une femme au tripot voisin sans égard pour les dettes qu'il amassait et les ennuis qu'il causait.

Il se souvint, alors qu'il plongeait huit fois sa plume dans l'encrier, que Sylvia lui avait dit un jour qu'il était trop dur avec leur benjamin, que si John manquait de moralité, il se rattrapait par sa gentillesse. Il n'était pas enclin à approuver cette indulgence. Lui-même souffrait en privé de sa turpitude morale, mais il luttait chaque jour pour se racheter. John ne souffrait de rien. Il ne se rachetait pas. Il s'en moquait.

Il tendit le billet à Ainsley et le remercia de sa franchise, ainsi que de son respect pour les affaires privées de la famille. Quelque chose dans cette déclaration fit que l'avoué le regarda bizarrement. Il se tourna pour partir, mais s'arrêta à la porte et pivota vers Jeffrey.

— Si je peux me permettre, milord ?

Jeffrey hocha la tête pour l'inciter à poursuivre, souhaitant qu'il s'en aille au plus vite.

— J'ai le sentiment que vous n'êtes pas au courant que votre frère a...

Il s'arrêta, semblant réfléchir pour formuler au mieux sa révélation.

— Mon frère a quoi ? demanda Jeffrey.

M. Ainsley inspira.

— Je pense que tout le monde à Mayfair sait que votre frère a eu un enfant.

La nouvelle sidéra Jeffrey. Il n'aurait pas dû en être surpris, étant donné l'histoire de John, néanmoins elle le prit complètement au dépourvu. Il se mit à se frapper la cuisse.

— Un enfant, répéta-t-il platement.

— Pardonnez-moi d'avoir outrepassé mon rôle, mais vous êtes un homme de bonne réputation... et il me paraît évident que vous avez été tenu dans l'ignorance.

Jeffrey dut se forcer à parler. Il ne pouvait se fier à cet homme, ne pourrait jamais faire confiance à quelqu'un qui prenait sur lui d'aborder une question aussi personnelle.

— Merci, monsieur Ainsley.

L'avoué hocha la tête et le parcourut du regard comme s'il l'évaluait, le jaugeant selon des critères inconnus.

Quand il fut parti, Jeffrey s'affala dans un fauteuil. *Un enfant !* Il allait tuer John. De ses mains nues serrées sur sa gorge, il allait le tuer !

Il fallait qu'il se rende tout de suite à Londres.

Il s'occupa de correspondance qui ne pouvait attendre, puis se mit en quête de Grace.

— Elle fait le tour du lac à cheval, milord.

— Seule ? demanda Jeffrey, en ajustant ses gants.

— Non, milord. Les chiens l'accompagnent, répondit Cox, visiblement réprobateur.

— *Les chiens ?* releva Jeffrey avec curiosité.

— Apparemment, il y en a un autre, monsieur, soustrait au sort funeste que voulait lui réserver M. Drake. Celui-ci a une patte en mauvais état.

Jeffrey descendit à cheval jusqu'au lac. Il aperçut Grace assez aisément : elle galopait à bride abattue sur le chemin qui faisait le tour du plan d'eau, le bas de son amazone bleue volant derrière elle. Galopin courait après le cheval, et derrière lui venait un autre chien qui semblait avancer sur trois pattes. Cette asymétrie aurait suffi normalement à le perturber, mais il était bien trop concerné par la façon de monter de Grace. Il la regarda tirer brutalement sur sa bride et faire voleter sa monture, avant de retourner au trot là où Galopin s'était arrêté, la truffe dans des buissons. C'est alors qu'elle le vit et agita la main.

— Je suis si contente que vous soyez venu ! lui lança-t-elle, tandis qu'il la rejoignait. N'est-ce pas une journée splendide ?

— Je vous ai vu chevaucher. Vous êtes beaucoup trop téméraire, madame.

Elle fit claquer sa langue.

— On croirait entendre la plupart des hommes que j'ai connus. A quoi bon monter à cheval, si c'est pour traîner en route ?

— Peut-être pour garder votre cou entier ? suggéra-t-il.

Elle rit.

— Vous êtes un homme qui aime aller vite. Voudriez-vous faire la course avec moi ? demanda-t-elle, en le défiant d'un sourire impertinent.

— C'est une suggestion bien imprudente et scandaleuse. Mais si vous insistez...

Il chargea soudain pour passer devant elle, courbé sur l'encolure de son cheval. Avec un petit cri ravi, Grace s'élança derrière lui.

Il était excellent cavalier, et elle ne put le rattraper. Enfin, elle ralentit sa monture et rit, essayant de reprendre son souffle. Jeffrey fit voler son cheval et revint au trot vers elle.

— Vous avez gagné ! proclama-t-elle. Et j'ai perdu mon chapeau.

— Nous le ramasserons en revenant. Je vois que vous avez acquis un autre chien...

La nouvelle recrue sautillait joyeusement malgré sa patte abîmée.

— Elle devait être une surprise. D'après M. Drake, elle est devenue inutile pour la chasse après avoir été prise dans un piège.

La chienne s'assit et fixa Jeffrey, balayant la poussière de sa queue, sa patte infirme, bizarrement tordue, tendue devant elle. Jeffrey dut détourner les yeux — la vue de cette patte était suffisante pour semer la discorde en lui.

— Elle peut à peine marcher, remarqua-t-il.

— Elle ne marche pas parfaitement, mais elle se débrouille, dit vivement Grace. Et j'ai l'intention de la soigner.

— Certaines choses ne peuvent pas être soignées.

— Peut-être, mais tout mérite qu'on fasse au moins un essai.

Il lui sourit.

— Vous êtes déterminée, n'est-ce pas ?

Il descendit de son cheval et aida Grace à démonter. Tandis qu'elle secouait ses jupes et ramenait des mèches de cheveux dans sa natte malmenée par le vent, il conduisit les chevaux au bord de l'eau afin qu'ils se désaltèrent. La chienne blessée entra dans l'eau en pataugeant et nagea en rond. Sans l'usage de sa patte de devant, elle ne pouvait nager tout droit. Mais cela ne semblait pas l'abattre.

Il revint sur le chemin. Grace s'était installée sur un rocher, les genoux ramenés contre elle, les bras passés autour, le visage offert au soleil. Il ôta sa redingote et l'étendit sur l'herbe, puis il s'y allongea sur le dos, les

chevilles croisées, les bras sous la tête, son chapeau lui couvrant le visage. La dernière fois où il avait fait cela, il était encore un jeune garçon.

Galopin arriva, lui renifla le cou et les oreilles, et s'allongea à côté de lui.

— Je serai heureuse que l'été arrive, dit Grace, en soupirant. Mes sœurs et moi avions coutume de nager dans le lac, à Longmeadow. C'était interdit, mais les étés pouvaient être si chauds !

Elle se pencha en avant.

— Nous ôtions nos robes et nagions dans nos camisoles. Ensuite, nous nous allongions dans l'herbe, comme vous, jusqu'à ce qu'elles sèchent. Mais un jour, le garde champêtre est tombé sur nous.

Elle rit et se redressa.

— Il était complètement scandalisé !

Jeffrey s'assit et posa un bras sur un genou.

— Vous causiez donc déjà des remous ?

— Pas intentionnellement. Nous voulions faire ce qui était bien. Seulement, parfois, faire ce qui est bien est très difficile.

Elle lui décocha un clin d'œil.

— Voilà un bel argument pour des fautifs qui chercheraient à se disculper, observa-t-il avec un sourire amusé.

— Ma mère était déterminée à nous tenir occupées afin que nous ne soyons pas tentées par des bêtises. Prudence était particulièrement douée en musique, alors on lui a fait donner des leçons de piano. C'est un plaisir de l'entendre, vraiment. Mercy, la plus jeune a... eh bien... disons une imagination très vive.

Grace leva les yeux au ciel.

— Mais elle est portée sur le macabre. Fantômes, morts-vivants et autres.

— Ah...

— Ma mère lui fait apprendre les beaux-arts, car nous avons découvert qu'elle a un excellent œil. Et puis, bien sûr, il y a Honor. Elle a un an de plus que moi. Maman a décrété que la première de nous à faire son entrée dans le monde devrait produire la plus forte impression, et elle l'a inscrite à l'Ecole de formation à l'étiquette de Mme Abbot. Je ne le dirais jamais à Honor, car elle est affreusement fière de ce qu'elle accomplit, mais je dois reconnaître qu'elle est très bonne dans tout ce qu'elle fait. C'était assez agaçant d'être sa sœur cadette.

— Et vous, quel est votre talent, Grace ?

— Le mien ?

Grace haussa les épaules.

— Je ne sais pas très bien. Je suppose que je suis d'une compagnie assez agréable. J'aime les mathématiques, la géographie et le français, mais n'est-ce pas le cas de tout le monde ? Et j'ai sauvé deux chiens, ajouta-t-elle, en regardant Galopin.

Le petit épagneul agita la queue.

Soudain, elle sauta à bas du rocher. Galopin fut aussitôt sur ses pattes, remuant la queue avec une joyeuse impatience.

— Ma mère voulait que nous soyons de bonnes danseuses, dit-elle, et elle enjamba Jeffrey pour aller au milieu de la berge herbeuse.

Elle saisit ses jupes, s'inclina d'un côté, puis de l'autre.

— Elle disait que les jeunes filles qui dansent bien se marient bien, car les gentlemen n'aiment pas être affublés de mauvaises cavalières.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et tournoya ; Galopin bondit autour d'elle, croyant qu'elle voulait jouer. La chienne infirme resta allongée, la tête entre les pattes, les regardant.

— Je n'ai jamais entendu une chose pareille, dit Jeffrey. Je peux vous assurer que personne ne m'a jamais conseillé de choisir pour épouse une bonne danseuse.

Grace fit une nouvelle courbette.

— Alors que vous a-t-on conseillé, lord Merryton ? D'étudier l'importance de la dot d'une débutante ? D'examiner de près les relations de son père ?

Elle leva les bras et pirouetta.

Jeffrey se redressa sur un coude pour la regarder.

— On a dû le faire, sans doute...

Il se leva, lui prit la main, plaça son autre main dans son dos et commença à exécuter les figures d'une danse campagnarde.

— Eh bien, il se peut que nous nous soyons mariés comme il faut, finalement.

Il sourit.

— J'en doute, dit-il, et elle rit.

— Oh ! Mais vous êtes bon danseur ! s'exclama-t-elle, tandis qu'elle se déplaçait à côté de lui, se haussant sur la pointe des pieds, redescendant, faisant deux pas en arrière, quatre en avant.

— Non. Vous essayez de me flatter.

— Un peu, admit-elle avec un sourire charmeur. Un peu de pratique, et vous serez aussi léger sur vos pieds que lord Grey, qui, je pense, doit se prendre pour un danseur étoile.

Jeffrey se mit à rire à son tour. Il était impossible à croire qu'il soit en train de danser sur la berge d'un lac. Il avait conscience également qu'il n'avait pas tapoté ses doigts une seule fois depuis qu'il avait trouvé Grace au bord du lac. Il se sentait parfaitement à l'aise, l'esprit libéré pour l'instant des images qui le tourmentaient. Lorsqu'il termina leur danse par un baiser, ce fut un baiser plein de douceur. un baiser long et nonchalant, joueur et tendre, comme cet après-midi l'était.

Il détestait devoir aller à Londres.

— J'ai quelque chose à vous dire, déclara-t-il, tandis qu'ils se tenaient debout, enlacés, oscillant selon un rythme qu'ils étaient seuls à entendre. Il y a eu des problèmes avec John, et je dois me rendre à Londres demain.

Le sourire de Grace s'estompa.

— Quels problèmes ? Est-ce qu'il va bien ?

Sa question rappela rudement à Jeffrey qu'elle était venue à lui par erreur. Il ne s'était pas demandé jusqu'à maintenant ce qu'elle éprouvait à l'égard de son frère.

— Il va bien.

— Que s'est-il passé ?

— Rien qui doive vous inquiéter, répondit-il, peut-être un peu plus brusquement qu'il n'en avait l'intention.

Il ne voulait pas qu'elle s'inquiète pour John. D'aucune manière.

— Je vais venir avec vous...

— Non ! Je dois faire vite. J'irai à cheval.

Elle lui serra fortement le bras.

— N'y allez pas, Jeffrey. Pas encore.

Il ignorait ce qu'elle voulait dire par « pas encore », mais il chercha à la rassurer.

— Grace, je reviendrai vite, je vous le promets. Mais une question requiert mon attention immédiate.

Alors qu'elle semblait sur le point de dire quelque chose, Galopin se mit à aboyer et elle se tourna pour voir ce qui l'excitait. Le coupable était un roseau qui bougeait dans la brise de l'après-midi, mais ce qu'elle avait voulu dire fut perdu.

Elle ne revint plus là-dessus de la journée. Ce fut seulement le soir, lorsque Jeffrey fut venu la retrouver, qu'elle lui eut suggéré de l'attacher aux montants du lit et d'agir à sa guise avec elle, qu'elle aborda de nouveau le sujet.

Elle était allongée à présent à plat ventre, les jambes repliées et les chevilles croisées, et jouait avec le col qu'il avait enlevé. Lui était complètement repu, le corps lourd de passion assouvie. Il traça un chemin compliqué de baisers le long de son échine, jusqu'à ses hanches, puis glissa une main entre ses jambes, dans la moiteur qui restait de leur étreinte.

— Etes-vous obligé de partir ?

Elle leva la tête et ferma les yeux, soupirant de plaisir, tandis qu'il coulait ses doigts en elle.

— Il le faut, marmonna-t-il, bien plus intéressé par son corps que par son voyage à Londres.

— Pourquoi ne puis-je pas venir ?

— Je ne resterai pas longtemps. Le temps que vous ayez rassemblé vos affaires, je serai de retour. Pourquoi désirez-vous si fortement faire un si bref voyage ?

Il attendit pour voir si elle prononçait le nom de son frère.

Elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— N'est-ce pas évident ? Mes sœurs me manquent terriblement. Je n'ai pas besoin de grand-chose. Mais j'ai besoin de ma famille.

Le ventre de Jeffrey se serra un peu à la perspective de rencontrer ses sœurs. Il avait trouvé une façon d'être à l'aise avec Grace, mais il s'inquiétait de ce qu'il pourrait ressentir face à sa famille. Quand il écarta ses cheveux de son dos pour lui embrasser la nuque, elle s'esquiva et se redressa. Elle pivota pour s'installer face à lui, à genoux. Ses seins paraissaient lourds et mûrs, et il ne put résister à l'envie d'en saisir un dans sa paume.

— J'ai vraiment besoin de les voir, insista-t-elle. Vous pourriez partir demain, comme prévu. Et je pourrais suivre après-demain, avec la voiture.

— Grace... En voiture, il vous faudra un jour et demi. C'est un long trajet pour une très courte visite.

— Ce sont les personnes les plus importantes de ma vie et j'ai passé des semaines sans elles ! Je ne sortirai pas dans le monde. Je veux juste les voir. Est-ce que ce sera vraiment si difficile ?

— C'est une longue route...

— Je veux dire, est-ce que ce sera difficile pour vous ? demanda-t-elle, en lui touchant la main.

Qu'elle soit parvenue à comprendre sa maladie si rapidement était étonnant. Il regarda sa main, la couvrit de la sienne.

— Oui, répondit-il. Mais je comprends. Vous pouvez venir quelques jours...

Elle poussa un cri ravi et lui jeta les bras autour du cou.

— Juste quelques jours, insista-t-il, en l'attrapant. Je ne peux pas... Il m'est pénible de rester à Londres plus longtemps.

Il ne précisa pas que le chaos de la ville causerait des ravages dans ses habitudes maniaques, alors en y ajoutant les problèmes de John ! Il redoutait à l'avance cette combinaison.

— Oui, oui, juste quelques jours, approuva-t-elle, couvrant son visage de baisers.

Jeffrey la tourna sur le dos. Elle soupira lorsqu'il se pencha sur un sein et le mordit pour jouer. Il sentait ses doigts dans ses cheveux, tortillant une boucle.

— En outre, je vous manquerais bien trop, si vous me laissiez ici, ajouta-t-elle.

Il pressa son sein dans sa main. Ce qui était remarquable, c'était qu'elle lui manquerait bel et bien.

— C'est vrai, dit-il, glissant de nouveau une main entre ses jambes et insinuant ses doigts en elle. Oui, vous me manqueriez.

Grace dit au revoir à Jeffrey le lendemain matin, drapée dans sa robe de chambre à lui et les cheveux lâchés sur les épaules. Ils avaient fait l'amour très tard dans la nuit et elle pouvait à peine garder les yeux ouverts. Il l'embrassa huit fois avant de sortir enfin de sa chambre.

Quand il fut parti, elle se laissa retomber sur les oreillers, le sourire aux lèvres, s'enfouit de nouveau sous les couvertures et glissa dans un demi-sommeil, se repassant mentalement les heures qui venaient de s'écouler.

Elle découvrait la signification de la félicité conjugale. Jeffrey lui enseignait sur son propre corps des choses qu'elle n'avait jamais imaginées. Il lui en apprenait aussi sur son corps à lui. Il l'avait emportée dans son monde secret, toujours en s'excusant.

Mais Grace ne se sentait pas offensée. Elle voulait seulement expérimenter davantage de ce qu'il pouvait lui révéler.

On frappa légèrement à la porte, et Hattie entra.

— Bonjour, milady. Il y a une lettre pour vous.

Grace ouvrit brusquement les yeux ; elle s'assit et prit la lettre que la femme de chambre avait posée sur sa table de chevet. Elle reconnut l'écriture de Honor.

Après des salutations et des souhaits que tout aille bien, sa sœur écrivait :

Je souffre de ne pas avoir de nouvelles de toi ! Je crains que tu n'aies été enfermée dans une pièce obscure et forcée à manger des choses aussi révoltantes que des anguilles, que tu détestes tant. J'aurais cru que tout le monde détestait les anguilles, mais Easton les adore. Lady Chatham est venue prendre le thé mercredi dernier. Elle n'était pas venue du tout depuis mon mariage, et j'ai appris par une bonne amie qu'elle a eu pas mal de

choses à colporter à ce sujet dans toute la ville. Mais elle est arrivée, très enjouée, et j'ai su tout de suite qu'elle souhaitait avidement parler de toi, car, bien sûr, le bruit de ton mariage est venu jusqu'à Londres. Elle a finalement cédé à sa curiosité et m'a confié que Merryton est rigide et ennuyeux, et ne pense guère qu'à ce qui se fait ou ne se fait pas. Il a presque déshérité Amherst et passe pour être un convive désagréable et distant. Elle affirme qu'il est si convaincu de sa propre perfection qu'il regarde tout le reste de travers.

— Non, ce n'est pas vrai, marmonna Grace pour elle-même.

Je n'ai guère pensé à autre chose depuis sa visite, et je crois que tu devrais peut-être dire la vérité au comte au sujet de maman. Il te rejettera sans doute et mettra fin au mariage. D'horribles calomnies te suivront sûrement, mais au moins, tu ne seras plus mariée à cet homme épouvantable.

Grace se sentait enfin prête à parler de sa mère à Jeffrey. Elle avait réfléchi à la manière de le faire, et à quand le faire. Elle en avait eu l'occasion la nuit précédente, mais ils étaient si bien ensemble... Elle avait senti l'affection grandir entre eux et n'avait pas voulu la détruire.

A présent, elle s'inquiétait qu'il ne soit fâché, quand il découvrirait qu'elle lui avait caché ce secret. Elle n'avait pas voulu qu'il parte pour Londres en colère. Il lui était en outre venu à l'esprit que s'il voyait sa mère, s'il prenait conscience qu'elle était perdue et impuissante sans ses filles, il jugerait peut-être la situation avec plus d'indulgence.

Bien sûr, tu peux venir chez Easton et moi. Nous n'avons pas grand-chose pour l'instant, mais nous ne te forcerons pas à manger des anguilles.

— Tu as tout faux, Honor !

Elle sortit du lit et alla pieds nus jusqu'à son secrétaire pour écrire un billet avertissant sa sœur qu'elle se rendait à Londres avec son époux.

Tu dois bien te conduire, Honor ! Promets-moi de le faire ! Je sais comment tu peux être, quand tu t'es mis dans la tête que tu n'aimes pas quelqu'un, mais laisse au moins à Merryton le bénéfice du doute. Je passerai te voir dès que je serai installée.

Comme Hattie et elle se préparaient à partir le lendemain matin, elle se rappela que les circonstances sordides de son mariage s'estompaient peu à peu. Elle croyait sérieusement qu'elle pouvait être heureuse avec Jeffrey, même avec sa sombre pathologie. Elle n'était pas naïve au point de penser que tout serait parfait, ou que la peur de la folie disparaîtrait chez lui

comme par enchantement. Mais elle croyait fermement que si elle était avec lui sur le chemin de sa rédemption, et s'ils se comprenaient mutuellement, elle pouvait être optimiste pour leur avenir en dépit de ses « particularités ».

Tout ce qui lui restait à faire était de le persuader de le croire aussi.

* * *

Il y avait à Londres une vitalité très différente de tout autre endroit en Angleterre, et, après une absence de plusieurs semaines, Grace la ressentit plus que jamais. Elle se réverbérait dans son sang et dans la moelle de ses os, frémissait dans sa poitrine. Londres lui manquait avec le tourbillon de la Saison, la suite sans fin de bals, de soirées et de thés. Les belles robes, les chaussures et les coiffes à la mode lui manquaient. La société mondaine lui manquait, tout comme ses amis et l'agitation du quartier de Mayfair, au cœur de la capitale.

Mais alors que la berline avançait lentement dans une artère encombrée, elle fut stupéfaite de constater qu'elle en était venue aussi à apprécier la beauté austère et le calme serein de la campagne.

Blackwood Hall n'était pas comme Longmeadow. A Longmeadow, il y avait tant de familles de la haute société à proximité que le grand monde semblait suivre la maisonnée Beckington dans sa migration annuelle. Grace y avait passé des étés dans un tumulte de danses campagnardes, de pique-niques et de courses de chevaux. Mais quand elle y était, elle ne chevauchait jamais seule comme elle l'avait fait à Blackwood, sentant le vent sur son visage, la liberté de ses mouvements, la sensation d'être unique dans le vaste monde. A Longmeadow, elle n'avait pas visité des chenils ni sauvé des chiens qui ne correspondaient pas aux critères du garde-chasse. Elle frémit en songeant qu'elle aurait pu en sauver bien d'autres, si elle avait eu conscience d'autre chose que de son besoin de divertissements et d'attentions. Elle avait été tellement plongée dans le tourbillon mondain qu'elle en avait oublié de regarder autour d'elle.

Blackwood Hall constituait un monde à lui seul et Grace avait appris à en apprécier la beauté. Ne pouvoir compter que sur elle-même, durant les semaines précédentes, lui avait fait reconnaître et apprécier les différents rythmes de la vie, de ses propres sentiments. Elle ne put réprimer un petit sourire d'autodérision. Depuis plus de deux ans qu'elle avait fait son entrée dans le monde, elle n'avait pensé à rien d'autre qu'à ce qu'elle porterait le

soir même et où elle dînerait. Ses souhaits se limitaient à être admirée par des gentlemen et à se faire des amies. Quel long chemin elle avait parcouru par rapport à cette débutante, et en si peu de temps !

La maison de ville de Merryton faisait partie d'une rangée de maisons situées dans Brook Street, pas loin de Beckington House, et à une courte marche, à travers Grosvenor Square, d'Audley Street où Honor résidait maintenant. C'était une bâtisse en briques rouges. Deux colonnes en flanquaient l'entrée. Cox les accueillit. Il les fit entrer dans le vestibule aux dalles noires et blanches, dont le plafond, d'une hauteur impressionnante, faisait paraître l'espace bien plus grand qu'il ne l'était en réalité.

Grace regarda autour d'elle tout en enlevant ses gants et son chapeau, et remarqua que les pièces, de chaque côté de cette vaste entrée, étaient sobrement meublées. Cela ne la surprit pas. Ce qui la surprit, en revanche, c'était que dans cette maison il y avait des peintures. Pas nombreuses, mais assez pour que les murs ne soient pas entièrement nus. Elle en devina la raison : nul doute que l'absence totale de tableaux attirerait trop l'attention, à Londres, et donnerait lieu à des spéculations, contrairement à Blackwood Hall, que peu de gens visitaient.

Hattie et Julia, préposée au cabinet de travail et aux pièces personnelles de Jeffrey, se tenaient près d'elle tandis que Cox prenait leurs capes. Hattie renversa la tête en arrière pour voir le plafond voûté au-dessus d'elle.

— Le jeune frère de ma mère est venu à Londres à seize ans, et on n'a plus jamais eu de ses nouvelles, murmura-t-elle.

Grace passa un bras autour de ses épaules minces.

— Vous avez ma parole que vous retournerez à Blackwood Hall entière, Hattie.

— J'ai toujours pensé que je viendrais à Londres, dit Julia, en se frottant le nez comme s'il la démangeait. Je me prenais pour une chanteuse. Je me disais que je monteraï sur scène.

Hattie et Grace tournèrent la tête vers elle.

— Vraiment ?

— Oui, répondit Julia, posant les mains sur son ventre rond. Je suis une très bonne chanteuse, m'dame.

— Je n'ai jamais imaginé que je serais autre chose qu'une domestique, dit faiblement Hattie.

— C'est à ça que servent les rêves, commenta Julia. Très bien, monsieur Cox, je vais vérifier que les pièces de M. le comte sont en ordre, ajouta-t-

elle, en se dirigeant vers l'escalier.

— Lord Merryton est-il ici ? demanda Grace.

— Non, madame. Il est sorti pour la journée et vous prie de ne pas l'attendre. Il pense rentrer tard. Puis-je vous conduire à votre suite ?

Grace jeta un coup d'œil, par une porte ouverte, à une pendule posée sur une cheminée. Elle aurait le temps de voir Honor avant le dîner.

— Oui, merci. Venez, Hattie, nous avons beaucoup à faire.

Sa suite — une chambre à coucher, un boudoir et une garde-robe — donnait sur la rue. Du coin de son boudoir, elle pouvait voir une partie de Grosvenor Square. Hattie lui indiqua que la suite du maître de maison se trouvait un peu plus loin dans le couloir, symétrique à celle réservée à la maîtresse de maison, et que les deux garde-robes communiquaient.

L'ensemble était joliment peint en bleu ciel et crème, décoré de guirlandes en papier mâché en guise de moulures. La cheminée avait une façade en marbre, les tapis étaient neufs. C'était charmant, et dans d'autres circonstances, Grace aurait été impatiente de montrer tout cela à ses sœurs. Mais elle avait trop de préoccupations plus pressantes à l'esprit, la moindre d'entre elles n'étant pas d'expliquer à tout le monde comment elle en était venue à épouser Merryton alors qu'elle était en deuil de son beau-père, et en l'absence de sa famille.

Si seulement elle n'était jamais allée à Bath. Si seulement... Si seulement...

Mais d'un autre côté, si elle n'avait pas agi comme elle l'avait fait, elle n'aurait pas épousé Jeffrey. Et quoi qu'il advienne, quelle que soit sa réaction quand il apprendrait la vérité sur sa mère, elle ne regretterait pas cette expérience. Elle posa les mains sur son ventre et inspira profondément. Non, elle ne voudrait l'avoir manquée pour rien au monde ! Elle en avait été changée à jamais, et en mieux.

Elle devait donc s'attaquer avant toute chose à l'épineux problème d'expliquer son soudain mariage à sa famille et à ses amis. Et s'il existait une personne qui saurait exactement que faire, c'était Honor Cabot Easton !

Grace laissa Hattie ranger ses affaires et partit pour la maison Easton, de l'autre côté du square. La journée était devenue grise et une légère pluie avait commencé à tomber pendant qu'elle marchait, lavant Mayfair de l'omniprésente odeur de fumée. La pluie devint plus forte et s'était changée en un déluge lorsqu'elle atteignit Audley Street. Elle gravit à vive allure les marches du perron et frappa à la porte.

Le majordome lui ouvrit, prit ses affaires et la conduisit dans un salon avant d'aller l'annoncer à Honor. Pendant qu'elle attendait, Grace observa autour d'elle. L'intérieur était grandiose, avec des sols de marbre, des incrustations à la feuille d'or dans les moulures et des murs tendus de soie. On n'aurait pas dit la maison d'un homme qui avait perdu sa fortune, comme Honor l'avait déclaré dans sa lettre. Cette pièce était accueillante, elle donnait l'impression que ses occupants aimaient y vivre. On ne se souciait pas de symétrie, ici, de cadres de tableaux dépareillés, de la place précise de chaque objet.

— Grace !

Grace entendit l'appel de Honor quelque part au-dessus d'elle, puis ce qui ressemblait au bruit d'une classe entière d'enfants courant sur le parquet. Le bruit atteignit l'escalier, où le vacarme des chaussures de Honor sur les marches de bois devait résonner jusque dans la rue. Elle s'arrêta dans une glissade à la porte du salon, se retenant au cadre. Là, elle la fixa.

— Dieu du ciel, c'est vraiment toi ! s'écria-t-elle.

Et elle entra dans la pièce, jetant les bras autour de Grace et la serrant dans une impérieuse étreinte.

Des larmes de soulagement se mirent à ruisseler sur le visage de Grace.

— Honor ! sanglota-t-elle. Oh ! Honor !

Honor se mit à pleurer, elle aussi, et toutes deux tombèrent à genoux par terre, se cramponnant l'une à l'autre. Mais alors Honor s'écarta, essuya ses larmes et celles de Grace.

— Assez pleuré, dit-elle en souriant, malgré le tremblement de sa voix. Nous sommes les sœurs Cabot, courageuses et sans peur, tu te souviens ?

— Comme j'aimerais pouvoir oublier que nous l'avons dit ! déclara Grace, en se laissant glisser sur les fesses, le dos au mur. Je suis si heureuse de te voir, ajouta-t-elle d'un ton morose, finissant de sécher ses joues.

Honor rit et se mit debout.

— La joie coule dans tes veines, chérie ! Je suis très heureuse de te voir aussi.

Elle lui saisit la main et la fit se relever.

— Maintenant, tu vas tout me raconter. En commençant par la raison pour laquelle tu es à Londres, quand tu es arrivée et ce qui te fait pleurer.

— Je pleure parce que tu m'as terriblement manqué, et que j'ai traversé seule tant de choses !

Des images des semaines passées défilèrent dans son esprit.

— Pauvre chérie ! s'exclama Honor. Tu es si forte de l'avoir épousé et d'avoir enduré tout cela...

Grace lui prit la main.

— Si tu savais comme tu m'as manqué, Honor ! répéta-t-elle, sincère. Même ta façon de me commander et de me dire sans arrêt ce que je dois faire m'a manqué.

— Tu m'as manqué aussi. Surtout quand Easton a rejeté mon offre de mariage...

— Rejeté quoi ?

— Mon offre. Il m'a refusée, publiquement et théâtralement.

Elle agita la main.

— Nous en parlerons plus tard. Ce qui compte, c'est qu'il m'a fait des excuses convenables par la suite, ajouta-t-elle, en la faisant asseoir sur le canapé à côté d'elle.

Grace battit des cils.

— Que dis-tu ? Je ne peux pas croire...

— Mais si, tu le croiras. Mais assez avec cela ! Tu es là, revenue à moi ! J'ai besoin de t'avoir avec moi, Grace.

Honor serra sa main entre les siennes.

— Je suis incroyablement heureuse, plus que j'aurais jamais pensé l'être ! Tout n'est pas idéal — nous avons très peu d'argent —, mais George est très intelligent et il n'a pas renoncé à son bateau. Il ne lui faudra pas longtemps pour renverser la vapeur. Et voilà que je recommence ! Assez parlé de moi ! Qu'en est-il de toi ? Je veux tout savoir. Tu ne dois pas omettre un seul détail. Épouser Merryton ? Comment as-tu pu commettre une erreur aussi abominable ?

Comment, en effet ? se demanda Grace.

— Parce qu'il faisait noir, et que j'ai pensé... Oh ! Je ne sais pas, Honor, tout est arrivé si vite ! J'ai piégé un autre homme que celui que je comptais piéger. Mais maintenant, je ne pense plus du tout avoir commis une erreur.

— Bien sûr que si !

— Non, dit Grace, en secouant la tête. Je veux dire que je suis heureuse de l'avoir pris pour Amherst.

Honor étouffa une exclamation de stupéfaction. Elle s'affala contre le dossier du canapé, comme si Grace venait d'avouer une trahison. Et tout aussi rapidement, elle se redressa, ses yeux bleus pétillants.

— Très bien. Dis-moi tout.

— Je ne sais pas par quoi commencer... Par la nuit où j'ai séduit un homme en me trompant sur son identité ? Ou par mon désespoir et mon sentiment de solitude absolue, quand je suis arrivée à Blackwood Hall ? L'endroit est sinistre, Honor, tellement sinistre et sombre ! Ou peut-être que je ne devrais rien mentionner de tout cela et te dire comment j'en suis venue à tenir à lui, mais pas de la façon dont j'avais imaginé que je tiendrais à un époux. Mais peut-être que rien de tout cela ne compte et ne comptera jamais, en fin de compte, car je ne lui ai pas tout avoué.

— Que veux-tu dire ?

Grace fit une petite grimace.

— Je ne lui ai pas parlé de maman.

Honor prit une inspiration si sonore qu'elle fit sursauter Grace.

— Grace ! Tu dois le lui dire ! Tout le monde le sait, maintenant ! Maman... nous ne pouvons plus la cacher. Enfin, si, nous la cachons, car peux-tu imaginer ce que l'on dirait dans Mayfair si on la laissait errer çà et là, parlant à des gens qui ne sont pas là ? Mais tout le monde sait désormais qu'elle est complètement folle.

— Les gens sont au courant ?

Grace l'avait suspecté, mais cela la peinait de l'entendre.

Honor se pencha vers elle.

— Un jour, Hannah l'a emmenée faire un tour au square, chuchota-t-elle. En général, elle ne dit rien, elle est enfermée dans son monde. Mais ce jour-là, elle a vu un gentleman et s'est persuadée qu'il lui avait volé son réticule. Hannah a dit que c'était horrible de l'entendre crier « Au voleur ! » et autres invectives.

Elle se radossa au canapé.

— Oui, tout le monde sait ce qu'il en est, chérie. C'est un secret bien mal gardé. L'as-tu vue ?

Grace secoua la tête.

— Je suis venue te voir d'abord.

— Et je suis si contente que tu l'aies fait ! Nous irons ensemble. Mais d'abord, tu dois me parler de Merryton et de Blackwood Hall. Pour être honnête, je meurs d'envie de t'entendre. Je l'ai toujours jugé si désagréable !

Grace éprouva du chagrin pour Jeffrey, considéré par tout le monde comme singulier et distant, piégé en fait par ses propres pensées. Elle ne le

dit pas à Honor, mais elle lui raconta tout le reste. Elle lui parla même de Molly Madigan, de Galopin et de la nouvellement baptisée Trois-Pattes. Elle lui dit combien il lui avait été difficile d'atteindre son mari, et comment il avait semblé lui en vouloir terriblement, au début.

— Il paraît méchant et odieux, déclara Honor quand elle eut fini.

— Je le pensais aussi. Mais j'ai découvert récemment qu'il ne l'est pas, Honor. Pas vraiment.

Elle lui raconta comment, par quelque miracle, il avait commencé à être plus gentil avec elle, et s'était même montré affectueux. Elle reconnut toutefois qu'il y avait en lui quelque chose à vif.

— Il me fait penser à un animal blessé qui se cache pour souffrir. J'ai mal pour lui, vraiment, car je pense qu'il doit être terriblement fatigant de cacher sa souffrance en permanence, tu ne crois pas ?

— Quelle souffrance pourrait-il avoir ? demanda Honor avec dérision.

— Nous avons tous en nous une souffrance quelconque, non ? répondit Grace. Son père n'était pas indulgent, loin s'en faut.

Elle baissa les yeux sur ses mains.

— Il était même très dur avec lui. Et sa mère — il l'a à peine connue... Mais je pense que ce n'est pas tout. Je sens qu'il y a autre chose. Lorsque nous sommes seuls, il se laisse aller et il est... il est tout ce que j'ai toujours rêvé que soit l'homme avec qui je vivrais. Il est aimable et attentif ; il me dit que je suis belle, et je peux voir combien il me désire désespérément.

— Vraiment ? fit Honor, ravie. Alors...

Elle lui toucha le genou.

— Te contente-t-il comme un époux doit contenter sa femme ?

Le rouge monta aux joues de Grace.

— J'ignore si c'est la façon dont un époux doit contenter sa femme, mais je suis tout à fait... heureuse.

Honor partit d'un grand éclat de rire et porta une main à son ventre.

— Il m'est arrivé la même chose !

— Mais alors, il change, reprit Grace, en prenant la main de sa sœur pour ramener son attention sur des questions plus importantes. C'est comme si des volets tombaient devant ses yeux, des volets verts, et ils se ferment. Et je me dis : « Si seulement je pouvais l'atteindre quand les volets se ferment, je pourrais l'aider. »

— Oh ! Grace, dit Honor dans un soupir, et elle écarta une mèche de cheveux du visage de sa sœur. C'est bien de toi, de vouloir t'occuper des

blessés et des proscrits !

— Que veux-tu dire ?

— Tu l'ignores ? Tu as toujours su voir dans les autres ce que personne ne pouvait voir. Tu te souviens de Frederica Morton ?

Honor frémit.

— Elle avait un caractère épouvantable, mais toi seule es restée son amie.

— Tu n'étais pas gentille avec elle.

— C'est vrai, admit Honor d'un ton presque enjoué. Et c'était pareil pour la majeure partie de Londres. Elle n'avait jamais un mot aimable pour qui que ce soit.

— Elle était solitaire. Elle n'avait pas une seule amie, à part moi.

— Evidemment qu'elle n'en avait pas ! Si elle voulait en avoir, elle s'y prenait d'une façon singulière, non ? Mais toi, tu étais son amie. Je n'oublierai jamais le spectacle de vous deux vous promenant bras dessus, bras dessous dans Hyde Park.

Grace n'appréciait pas tellement Frederica, non plus, mais elle éprouvait de la compassion pour elle. La jeune fille ne semblait pas se rendre compte combien elle était désagréable en société.

— Elle était revêche. Mais elle désirait vraiment être acceptée.

— Et tu te rappelles le chevreau pris dans une palissade ?

— Oui, le pauvre ! s'écria Grace, tressaillant à ce souvenir pénible.

— Tu es restée avec lui jusqu'à la fin.

— Il était mortellement blessé ! Je ne pouvais pas le laisser mourir seul.

— Toi, tu n'as pas pu. Mais moi si, et Prudence aussi. C'était trop cruel à supporter ! C'est précisément ce que je veux dire, Grace. Toi, tu as toujours eu la capacité de voir au-delà de la surface. Tu vois la douleur, et tu vois ce qu'il y a de bon chez les gens. Même dans quelqu'un d'aussi horrible que Merryton. Je ne suis pas du tout surprise que tu aies perçu un peu de bien en lui. Il doit être enchanté d'avoir réussi à t'épouser.

Grace eut un petit rire gêné.

— Il n'était pas vraiment enchanté, au début. Et, bien que son attitude ait changé depuis, il a été très clair sur le fait qu'il ne tolérerait pas que le déshonneur ou le scandale touchent son nom.

— Mmm, fit Honor, en plissant les paupières. Un peu tard pour cela, non ? Tout le monde a parlé du soudain mariage du comte de Merryton, et maintenant, on jase au sujet de la disgrâce d'Amherst.

— Pardon ?

— Tu veux dire que tu n'es pas au courant ? demanda Honor, surprise. N'est-ce pas pour cela que vous êtes venus à Londres ?

— Non... Venus pour quoi ?

Honor poussa un cri choqué. Elle jeta un coup d'œil vers la porte, comme si elle s'inquiétait que quelqu'un puisse entendre, et enchaîna :

— Oh ! chérie ! D'abord, la rumeur s'est répandue en ville que Merryton s'était marié de manière inattendue, et pas dans des circonstances plaisantes. Très rapidement après, une autre rumeur très désagréable a commencé à courir, celle qu'Amherst avait fait un enfant à la fille de son tailleur.

Grace étouffa une exclamation.

— Quoi ?

— Oui ! Prudence a entendu dire qu'il la loge dans une maison de ville, au nord de Bedford Square.

Grace regarda sa sœur, bouche bée.

— Oui, c'est choquant, dit Honor, en hochant la tête. Il paraît trop affable pour cacher un tel secret, n'est-ce pas ?

— Tu en es certaine, Honor ? Ce n'est pas seulement une méchante rumeur ?

— Eh bien, naturellement, je ne peux pas en être tout à fait sûre, mais je pense que c'est vrai.

Grace enfouit son visage dans ses mains, atterrée par sa propre stupidité, heureuse, à présent, qu'Amherst ne soit pas venu à son rendez-vous. Peu lui importait qu'il ait engendré un enfant illégitime — Dieu savait qu'il n'était pas le premier jeune lord à l'avoir fait. Ce qui la choquait, c'était de prendre conscience que s'il était venu dans le salon de thé, ce soir-là, elle aurait fait du mal à plus de monde encore par sa folie. Un enfant ! Et derrière cet enfant, il y avait une femme qui devait tenir à Amherst. Elle s'était montrée si naïve, et si sottement fière de sa ruse !

— Oh non, Grace ! Tu ne dois pas être triste ! Vu ce que nous savons maintenant, on peut dire que si tu étais déterminée à capturer un des frères Donovan, tu es finalement tombée sur le bon ! Ne t'en fais pas pour cela, ma chérie. Après ce que j'ai fait dans le tripot de Southwark, ta transgression paraît bien vénielle, en comparaison.

Honor rit, comme si elle en était fière.

— A présent, j'ai hâte de faire la connaissance de Merryton. Mais d'abord, nous devons aller à Beckington House. Tu manques horriblement à Prudence et à Mercy, tu sais ? Ainsi qu'à Augustin.

— Comment vont-ils ? demanda Grace tandis que sa sœur se levait.

— Très bien, répondit Honor. Prudence a été d'une telle aide pour s'occuper de maman ! Elle a pris sur elle-même, mais tu la connais : elle intervient toujours pour arranger les choses. Augustin a jugé préférable que maman et les filles restent sous son toit jusqu'à ce qu'Easton et moi puissions les héberger. Quant à Mercy...

Honor fit claquer sa langue avec un petit air réprobateur.

— Mercy est Mercy, mettant son nez là où il ne devrait pas être, et inventant toujours de folles histoires. Elle ne cesse de donner des crises à Augustin.

Grace sourit avec affection. Mercy avait toujours heurté la tendre nature de leur beau-frère, sans le vouloir.

— J'ai une envie folle de les voir.

— Tu n'as pas dit un mot à propos de maman. Tu as l'intention de la voir aussi, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr ! répondit Grace, en se levant à son tour. Oh ! Honor, je suis une fille épouvantable ! Sais-tu que j'ai peur de la voir, de constater combien son état a empiré ? Et je n'ai pas envie de la présenter à Merryton.

— Tu n'as pas le choix, répondit calmement Honor. Pourquoi ne lui as-tu encore rien dit ?

— Je ne sais pas.

Elle en avait un peu la nausée. Il était impossible pour elle d'exprimer la guerre qui se livrait dans sa tête à ce sujet, mais elle fit de son mieux pour la mettre en mots.

— Au début, je ne le lui ai pas dit parce qu'il s'élevait avec virulence contre toute idée de scandale, en déclarant explicitement qu'il n'en tolérerait pas d'autre. J'ai craint alors qu'il ne me jette dehors.

— Au moins, tu aurais pu venir chez nous, commenta Honor. Easton et moi, nous n'avons pas peur du scandale !

— Il n'y a pas de quoi s'en vanter. Et si j'avais su que tu t'étais mariée, je ne serais jamais allée dans ce salon de thé, lui rappela Grace. Je ne l'ai appris que lorsqu'il était trop tard ! J'étais désespérée. Je pensais que nous étions sur le point de perdre toute opportunité de vie en société pour Prudence et Mercy. Et qui pouvait dire ce qu'Augustin ferait de maman ?

— J'ai honte d'avoir douté de lui, en vérité, reprit Honor. Il a été gentil avec elle. Il sait qu'Easton n'a pas d'argent actuellement, et que nous ne pouvons les héberger toutes les trois. Mais laisse-moi t'avertir, chérie : il m'a dit très récemment que puisque tu avais fait un beau mariage, il n'y avait aucune raison qu'elles restent à Beckington House. « Ne seraient-elles pas mieux avec vous ou Grace, très chère ? » dit-elle, imitant Augustin. Alors, tu vois ? Tu n'as pas le choix. Tu dois le dire à Merryton.

— Bien sûr, que je le dois. J'aurais dû lui en parler ces derniers jours. Mais j'étais si heureuse qu'une barrière soit tombée entre nous... Je ne voulais pas détruire cette avancée. Ensuite, chaque fois que j'en rassemblais le courage, nous étions interrompus.

— Mmm, fit Honor d'un air sceptique.

C'était vrai pourtant. Du moins lui semblait-il que cela l'était, que les choses s'étaient passées comme elle l'expliquait à sa sœur. Mais elle savait surtout qu'elle ne voulait pas gâcher l'affection et la considération réciproques qui avaient grandi entre Jeffrey et elle. C'était un tendre roseau, encore si fragile !

Honor lui prit affectueusement la main.

— Je comprends, chérie, vraiment. Je ne peux pas imaginer comment un homme aussi rigide et inflexible que Merryton prendra la vérité. Mais tu ne pourras pas lui cacher éternellement l'état de maman, et nous ne pouvons pas abandonner Prudence et Mercy. Elles ont besoin de nous plus que jamais, maintenant. Tu *dois* le lui dire. Ce ne sera pas facile, mais je sais que tu feras ce qu'il faut, que tu garderas le menton haut et que tu continueras comme tu as commencé. Parce que tu es intrépide et audacieuse, Grace, et que tu es la meilleure sœur que j'aurais jamais pu espérer avoir !

Grace sourit à Honor et la prit dans ses bras.

— J'espère que tu le diras toujours, lorsque je vivrai sous ton toit, disgraciée, misérable et me morfondant toute la journée.

Honor la serra contre elle.

— Je l'espère aussi.

Le moral de Grace était très bas lorsqu'elle quitta Beckington House un peu plus tard dans la journée, et qu'elle retourna dans la maison de Merryton, pataugeant sous la pluie.

Bien sûr, Prudence et Mercy avaient été enchantées de la voir, et elle aussi. Elles l'avaient harcelée de questions sur Blackwood Hall et Merryton, puis lui avaient rapporté les derniers ragots sur les nouvelles débutantes de la Saison.

Augustin avait été ravi de la voir, également. Il l'avait serrée si fort contre lui qu'elle en avait perdu le souffle, puis tenue à bout de bras pour l'examiner, déclarant qu'elle semblait aller très bien, vraiment.

— C'est si bon que vous soyez venue, si bon ! s'était-il exclamé. Nous devons vous avoir avec Merryton sans tarder. N'est-ce pas, très chère ? avait-il demandé à Monica.

— Oui, sans tarder, avait acquiescé cette dernière, en dardant sur Grace un œil acéré de l'autre bout de la pièce, les bras croisés. Nous mourons tous d'envie de savoir comment vous en êtes venue à l'épouser si rapidement. Je ne savais même pas que vous vous connaissiez. Vous connaissiez-vous ?

— Non, avait répondu calmement Grace. Mais c'est la beauté des flèches de Cupidon, n'est-ce pas, Monica ? Elles vous frappent quand vous vous y attendez le moins, et dans certains cas, elles s'enfoncent profondément.

Elle avait souri d'un air suave et promis que, dès qu'ils pourraient l'arranger, elle les présenterait à son époux.

Elle espérait sincèrement pouvoir le faire sans qu'il y ait un autre scandale, plus grand.

Puis le moment était venu où Prudence l'avait conduite à l'étage, dans les deux pièces où leur mère passait le plus clair de ses journées avec Hannah, sa femme de chambre de longue date.

Sa mère l'avait regardée sans réagir. Ses sourcils n'étaient pas épilés. Ses beaux cheveux sombres, devenus gris au cours des derniers mois, étaient ramenés en un chignon serré sur sa nuque. Grace avait remarqué que les deux manches de sa robe étaient ravagées par la façon dont elle tirait sans cesse sur les coutures et le tissu. C'étaient les broderies effilochées de ses robes qui les avaient alertées, Honor et elle, au début, sur le changement en train de se produire chez leur mère.

Lady Beckington s'était levée et avait plissé les paupières pour l'examiner. Enfin, elle avait dit :

— C'est si aimable à vous d'être venue.

— Maman, avait dit Grace, traversant la pièce pour la rejoindre, les bras écartés. C'est moi, Grace !

— Je sais qui vous êtes, avait alors répondu leur mère d'un ton sec, et elle s'était lestement mise de côté pour éviter que Grace ne l'enlace. Bets, faites-la sortir, avait-elle marmonné.

Bets avait été sa gouvernante.

Leur mère s'était assise à une table, penchée sur un jeu de backgammon, et avait chantonné pour elle-même, déplaçant les pièces n'importe comment.

Grace avait regardé Hannah, qui lui avait souri avec sympathie.

— Elle est fatiguée, madame.

Prudence lui avait pris le bras et l'avait entraînée à l'écart.

— Certains jours sont mieux que d'autres. Si elle ne t'a pas vue depuis quelque temps, elle t'oublie. Si tu vivais ici, elle se rappellerait quelquefois de toi.

— Te reconnaît-elle ?

Prudence avait haussé les épaules.

— Parfois.

Voir sa mère ainsi, ses facultés plus réduites qu'avant son départ à Bath, avait plongé de minuscules dagues dans le cœur de Grace. Comme le monde était cruel, quand une mère ne reconnaissait pas sa propre enfant !

Grace rentra donc, extrêmement soucieuse, mais déterminée à parler à Jeffrey de l'état de sa mère dès qu'il rentrerait. Honor avait raison — il était déraisonnable de le lui cacher plus longtemps.

Elle pénétra dans le vestibule et sourit d'un air absent au valet en lui donnant son parapluie. Lorsqu'elle eut ôté sa cape, elle se tourna vers l'escalier et fut abasourdie en voyant Amherst qui sortait du salon.

Il lui décocha un grand sourire et traversa le vestibule, les bras tendus vers elle, son chapeau à la main.

— Ma sœur ! lança-t-il, comme si rien d'inconvenant ne s'était passé, comme s'il ne l'avait pas laissée l'attendre dans le salon de thé.

Il l'étreignit avant même qu'elle ait songé à quelque chose à dire et l'embrassa sur la joue, puis la lâcha et recula de quelques pas.

Son sourire était irrésistible. Des boucles châtain clair, décoiffées, tombaient d'une façon charmante sur l'un de ses yeux verts. C'était un bel homme — Grace l'avait toujours pensé et tout Londres partageait son avis —, mais elle fut frappée par la façon dont l'attitude calme et solennelle de Jeffrey lui paraissait plus masculine. Amherst ressemblait certainement à son frère, mais sa mâchoire n'était pas aussi forte, ses yeux pas aussi vibrants ni perçants.

— Etes-vous surprise ? lui demanda-t-il gaiement. Vous ne pourriez l'être autant que moi quand j'ai appris que vous aviez épousé mon frère ! Mais c'était une heureuse surprise.

— Euh...

Grace cherchait frénétiquement que dire, et jeta un regard à Cox.

— Venez, il faut que j'entende cela, dit Amherst, en la prenant par le coude et en la guidant dans le salon.

Il ferma la porte derrière eux, puis se tourna pour la regarder.

— Le mariage semble vous convenir, lady Merryton, dit-il, avant de la prendre abruptement par la taille et de la faire tourner, comme s'ils dansaient.

— Milord !

Il rit et la lâcha.

— Merryton et vous ! dit-il, en secouant la tête, comme s'il ne parvenait toujours pas à y croire. Quelle audace, miss Cabot... Puis-je vous appeler Grace ? Fixer vos visées sur le comte de Merryton, vraiment ! Je savais que les sœurs Cabot étaient hardies, mais je ne mesurais pas à quel point. Dès que j'ai appris que mon frère était à Londres, je suis venu le féliciter et saluer ma nouvelle sœur.

Une bouffée de chaleur et de gêne envahit Grace. Elle n'avait pas réfléchi à ce qu'elle dirait à Amherst quand elle le reverrait.

Le sourire de ce dernier pâlit.

— Oh ! Je vous ai affligée. Vous semblez troublée, mais vous ne devez pas l'être, dit-il d'un ton apaisant.

Il se pencha pour murmurer :

— Ce sera notre secret.

— Notre secret ? Il n'y a pas de secret ! répliqua Grace avec irritation. Merryton sait, évidemment.

— Il sait quoi ?

— Franchement, milord ! Il sait pourquoi j'étais dans le salon de thé, ce soir-là.

Les sourcils d'Amherst se haussèrent de surprise. Et soudain il éclata de rire.

— Oh oh, c'est superbe ! Vous ne voulez pas dire qu'il...

— Si, je veux dire qu'il est venu dans la boutique à votre place.

Amherst rit de plus belle, comme si c'était une plaisanterie. Elle le méritait — elle avait agi comme si tout le rendez-vous galant en était une. Elle s'était montrée si légère, si stupide !

— Sapristi ! J'imagine que son déplaisir a dû être formidable ! s'exclama Amherst, jovial.

— C'est peu dire.

— Néanmoins... comment se fait-il que vous l'ayez épousé ? demandait-il, en l'observant avec attention. Mon frère n'est pas du tout spontané. En vérité, il est la personne la moins spontanée que je connaisse. La spontanéité le fait sortir de ses gonds...

— Milord ! s'écria Grace. N'avez-vous rien à dire pour vous-même ? C'est vous qui deviez me rencontrer, et vous n'êtes pas venu.

La question l'avait tourmentée à l'époque. Elle n'était à présent qu'un détail annexe. Toutefois, elle voulait l'entendre s'expliquer, lui dire pourquoi il lui avait fait faux bond.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu ?

— Vous avez sûrement deviné ce qui s'est passé.

— Je n'ai pas pu le deviner, ni alors, ni plus tard, dit-elle, furieuse qu'il pense qu'elle aurait dû y voir clair dans sa situation. Comment aurais-je pu le faire ? Vous m'aviez assuré que vous viendriez. Quand nos regards se sont croisés, au concert, vous avez hoché la tête.

— Ah, Grace..., dit-il, effleurant ses doigts. Comment vous le dire ? Je ne suis pas venu parce que j'avais deviné vos mobiles.

Elle en fut sidérée. Elle ne lui avait fourni aucune indication, rien qui aurait pu lui faire soupçonner ses intentions. Avait-elle été si transparente ?

— Et ? demanda-t-elle, voulant qu'il admette qu'il avait engendré un enfant.

— Je vois que je vous ai offensée. Mais je ne suis pas un jeunot. Je savais très bien pourquoi vous vouliez me rencontrer dans des conditions aussi suspectes. Vous l'aviez quasiment laissé entendre lors de nos précédents entretiens !

— Je n'ai sûrement pas...

Il sourit et lui toucha le menton.

— Si. Et pour autant que je vous estime, pour autant que je vous apprécie, je ne pouvais vous aider de cette manière.

Grace pâlit, humiliée par sa stupidité.

— Mais vous m'avez encouragée ! Ces deux dernières années, vous m'avez poursuivie de vos avances !

Amherst haussa les épaules d'un air détaché, comme s'il était parfaitement naturel pour lui de badiner avec de nombreuses femmes tout en en engrossant une autre.

— Si vous suspectiez mon plan, pourquoi n'avez-vous pas refusé de me rencontrer ? Si vous l'aviez fait, cela aurait au moins pu épargner ce sort à votre frère, lança-t-elle, courroucée. Il vous cherchait dans ce salon de thé, et...

Elle secoua la tête. Il ne méritait pas d'explication.

— Est-ce que je vous comprends bien ? demanda-t-il, l'air très intéressé tout à coup. Le grand comte de Merryton aurait commis une erreur ?

— Comment pouvez-vous vous en moquer ?

— Dans mes fantaisies les plus folles, je n'aurais jamais pensé que Jeffrey se rendrait dans le salon de thé. Le voir au concert m'a causé un choc. Il déteste la foule. Il déteste aussi les salons de thé, pour autant que je sache. Alors penser qu'il y est allé et que...

Il rit encore, et la légèreté dont il faisait montre choqua Grace.

— Je vous demande pardon, dit-il devant son expression irritée. Mais si vous connaissiez mon frère...

— Je le connais. Je l'ai épousé.

— Je veux dire si vous le connaissiez vraiment. Je suis certain qu'il ne vous a pas permis de voir ses véritables sentiments. Il n'a jamais permis à

quiconque de les voir. Je suis tellement désolé, ma chère Grace ! Je ne souhaiterais mon frère à personne.

— Que...

— Mais je ne peux pas vous aider maintenant. Il est trop tard. Ce qui est fait est fait, comme on dit, conclut-il, comme s'il parlait d'une brouille à la fin d'un bon repas, alors qu'il venait d'entendre comment son propre frère avait été piégé dans le mariage.

Bonté divine ! Elle avait supposé qu'en plus d'être affable, Amherst était un homme décent, correct. Mais son cynisme l'atterra.

Il se passa soudain les doigts dans les cheveux. Un détail, mais Grace ne l'avait jamais vu faire ce geste auparavant et il la frappa comme une marque d'anxiété. Elle le vit alors d'un œil différent, comme un homme qui cherchait désespérément à cacher sa vérité. Exactement comme son frère. Tous deux déterminés à ce que leur être intime ne soit connu de personne.

Et elle était comme eux. Les secrets étaient sans fin.

— Allons, Grace, dit-il, lui tendant la main. Nous sommes frère et sœur, maintenant. Nous pourrions aussi bien être amis.

— Vous avez raison.

Cette réponse parut le surprendre ; il sourit avec curiosité tandis qu'elle glissait sa main dans la sienne et lui donnait une pression affectueuse.

— Vous avez manqué une foule de choses, ce printemps. Voulez-vous que je vous donne les nouvelles de Londres ?

Il ne lui apprendrait pas les plus grandes nouvelles, elle en était certaine. Celles qui le concernaient. Et elle ne se souciait guère du reste. Mais son esprit était en proie au tournoiement, son cœur lui faisait mal, et elle fut heureuse de le laisser parler, tandis qu'elle essayait de se reprendre.

Il lui rapporta ce qu'il avait entendu dire à propos du mariage de Honor et George Easton — que sa sœur s'était rendue à Southwark et avait parié aux cartes avec lui une demande en mariage, dans un tripot, mais qu'il l'avait publiquement rejetée.

Honor lui avait raconté un peu de ce qui s'était passé après son départ pour Bath. Easton avait décidé qu'il était le pire parti possible pour elle et avait refusé de la voir. Alors elle avait pris les choses en main. Grace savait donc qu'elle était allée à Southwark et qu'elle avait fait elle-même la demande en mariage. Mais la version d'Amherst était bien plus scandaleuse.

— On ne manque jamais de distractions quand les sœurs Cabot sont là, n'est-ce pas ? observa-t-il sans méchanceté.

Il lui dit comment Easton avait viré de bord, ensuite, et la hâte avec laquelle le mariage avait été célébré. Tout Londres en murmurait encore, étant donné que Honor était en deuil de son beau-père.

— Il faut espérer que Jeffrey n'en entendra pas parler, ajouta-t-il nonchalamment.

— Pourquoi ? Quelque chose de très semblable lui est arrivé.

Amherst la jaugea calmement.

— Parce que c'est un homme dur, aux idées et aux exigences très rigides.

— Il considère les choses avec soin, nuança Grace.

— Il considère tout selon la façon dont cela peut l'affecter personnellement. La façon dont la société percevra la chose. Ne soyez pas choquée, je ne pense pas de mal de mon frère. Je ne crois pas qu'il soit à blâmer de ces tendances, en vérité. Mon père s'est montré très dur avec lui parce qu'il était l'héritier, vous savez. Il ne tolérerait rien qui puisse faire seulement songer à une inconvenance, et nous punissait tous s'il en suspectait une. Mais il punissait surtout Jeffrey. Il était cruel.

— Cruel ou strict ?

— Cruel.

Amherst fronça les sourcils.

— Il était prompt à frapper pour faire valoir son point de vue. En particulier Jeffrey. Mais ne pourrait-on raisonnablement attendre que maintenant qu'il est comte à son tour, il se montre plus tolérant ? Il ne se sert pas de ses poings, mais ses exigences ne sont pas moins sévères que celles de notre père. Il pense que je devrais avoir une occupation qu'il approuve, que je devrais épouser quelqu'un qu'il approuve et que je fasse honneur au nom de la famille. Que je vive d'une manière au-dessus de tout reproche.

Mais est-ce que tout le monde ne s'efforçait pas de vivre au-dessus de tout reproche ? se demanda Grace.

— Je suppose qu'il exigera la même chose de vous, continua Amherst. Il ne tolérera aucune déviation par rapport à ce qu'il considère comme la bonne conduite.

— Il s'est montré assez tolérant, vu les circonstances.

Elle ne tenait pas à ce qu'Amherst la passe au crible.

— Grace...

Il lui toucha le bras.

— Puis-je poser une question délicate ? Il n'a pas été... vulgaire, au moins ?

Grace ne sut que répondre.

— Grossier, précisa-t-il.

Elle sentit aussitôt la rougeur envahir ses joues. Elle était atterrée par l'inconvenance de cette question, par la supposition... Elle voulut s'écarter, mais il lui prit le bras.

— Je n'aborderais jamais un sujet aussi indélicat avec un membre du beau sexe, mais vous êtes ma belle-sœur et il y a eu des rumeurs sur ses... préférences intimes.

Grace aurait pu mourir sur place. Jeffrey lui avait assuré que personne à part elle ne connaissait les pensées qui le tourmentaient.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, déclara-t-elle, souhaitant sortir au plus vite de la pièce et s'éloigner d'Amherst.

— Je veux dire qu'il a certains appétits... particuliers. C'est en tout cas ce qui se murmure à Ashton Down.

— Des appétits pour quoi ? demanda-t-elle, sentant une vague de peur monter en elle.

— Pour les femmes. Plus d'une.

John l'emplissait de confusion.

— Plus d'une femme ?

— A la fois...

Grace le regarda fixement, incapable de concevoir comment cela se pouvait.

— Il n'a pas suggéré...

— Non ! s'exclama-t-elle, dégageant brusquement son bras.

Elle était terriblement embarrassée, et surtout pleine d'incertitude. Elle commençait à peine à découvrir les fantasmes qui affectaient son mari, et elle craignait qu'il ne s'agisse là de ce dont Jeffrey parlait quand il avait mentionné sa dépravation. Était-ce ce qu'il désirait d'elle, qu'elle accepte qu'ils partagent leur lit avec quelqu'un d'autre ? Juste ciel, non ! Elle était une élève avide, et elle aimait ce qu'ils faisaient ensemble. Mais pas cela. Jamais !

— Je vous demande pardon, je ne voulais pas vous alarmer. Je ne m'inquiéterais pas, si j'étais vous, car il a un désir plus fort encore de

garder la réputation de la famille aussi immaculée que la neige.

Il dit cela d'un ton qui laissait entendre qu'il ne partageait pas ces vues.

Grace ne le comprenait pas. Pourquoi lui faisait-il de telles confidences ? Pourquoi mentionnait-il quelque chose de si offensant ? C'était presque comme s'il voulait la choquer, l'amener à mépriser Merryton.

— J'en ai dit assez, mais j'ai pensé que je devais vous en parler avant que vous ne l'entendiez de quelqu'un d'autre.

C'était un mensonge, elle le savait. Il voulait la scandaliser.

— Les rumeurs comme celle-là voguent à la dérive dans Londres, dit-il encore.

— Rien ne vogue jamais à la dérive dans Londres, milord. Les rumeurs sont soufflées sur la ville comme les bourrasques d'une tempête.

Elle le regarda, l'air entendu, pensant à ses propres secrets.

— Je suppose que vous avez raison, concéda-t-il d'un air absent.

Ils entendirent alors quelqu'un marcher dans le vestibule. Grace n'eut pas le temps de réfléchir à ce qu'elle dirait, car la porte du salon s'ouvrit brusquement et Jeffrey entra. Son regard alla d'Amherst à elle. Son expression était froide et impénétrable.

* * *

Jeffrey avait passé la journée à chercher son frère, et il se sentait exténué. Il avait du mal à supporter l'asymétrie de certains établissements et le chaos engendré par tous les gens et les animaux qui se déplaçaient dans Londres, et pénétrer dans les lieux fréquentés par son frère — clubs de gentlemen et vulgaires tripots — avait été la chose la plus difficile qu'il avait faite depuis longtemps.

Il l'avait fait avec l'idée que Grace serait arrivée chez lui lorsqu'il regagnerait Mayfair. La pensée de la retrouver, de ce qu'il aimerait lui faire, de son contact contre lui, l'avait motivé. Mais il avait conscience que ses désirs ne se limitaient pas à cela ; il avait aussi envie de la voir sourire. Il était stupéfiant de constater que quelques courtes semaines plus tôt, il ne se serait pas soucié de la revoir, et que son opinion sur elle avait changé à ce point. Il était tombé sous le charme de cette femme vibrante et belle.

Lorsqu'il entra dans le salon, ce fut pour lui un choc de la trouver en compagnie de son frère.

— Jeffrey ! lança John d'un ton cordial, en s'avançant vers lui. Comment vas-tu ? Tu as l'air en forme ! Toutes mes félicitations pour ton mariage et mes meilleurs vœux pour un avenir heureux. Je disais justement à Grace quelle chance tu avais.

Grace ! Il l'appelait Grace ! Jeffrey la regarda et elle lui sourit.

— Je suis si heureuse que vous soyez là...

Elle avança d'un pas glissant jusqu'à lui, se haussa sur la pointe des pieds et lui embrassa la joue. Jeffrey serra son poing sur le côté et tenta de lui sourire à son tour. Son frère suivait la scène avec une certaine suffisance.

— Où étais-tu ? demanda-t-il à John.

Celui-ci rit comme s'il l'amusait.

— Je vois que nous allons nous passer des salutations usuelles. Je suis venu te féliciter, Jeffrey. C'est un motif de célébration ! dit-il, désignant Grace.

Celle-ci toucha la main de Jeffrey ; il sentit ce contact se réverbérer à travers lui.

— Merci, répondit-il avec raideur. Je pense que nous avons beaucoup à discuter, toi et moi. Passons dans mon cabinet de travail...

Grace parut blessée par sa rudesse, mais s'il s'était senti capable de parler aimablement, il l'aurait fait. En cet instant, tout ce qu'il pouvait voir était son frère allongé sur Grace, leurs corps pressés l'un contre l'autre.

— Ne vas-tu pas partager un whisky avec moi, Jeffrey ? Ne vas-tu pas me permettre au moins de présenter mes respects à ta nouvelle épouse ?

Jeffrey sentait le regard appuyé de Grace sur lui.

— Si vous voulez avoir la bonté d'excuser lord Amherst, lui dit-il, il y a certaines questions dont nous devons nous entretenir sur-le-champ.

— Voilà qui paraît très menaçant ! déclara John d'un ton aimable. Très bien, lord Merryton, si vous insistez, je garderai mes toasts à votre bonheur conjugal pour le dîner. Je suis invité à dîner, j'espère ?

— Bien sûr, intervint Grace. J'y tiens.

— Merci, dit John, en inclinant légèrement la tête.

Il vint jusqu'à Jeffrey et abattit une main sur son épaule.

— C'est vraiment bon de te voir, mon frère ! Tu as bien dit dans ton cabinet de travail ?

Et il quitta la pièce d'un pas nonchalant.

— Jeffrey..., dit Grace.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Je vous verrai au dîner, murmura-t-il, et il laissa retomber sa main.

Il avait désespérément envie de la toucher, de la prendre dans ses bras. Ce désir bouillonnait en lui, l'oppressait. Mais il avait des affaires plus urgentes à régler, et il la laissa dans le salon pour suivre son frère.

OceanofPDF.com

20

— Pourquoi as-tu enlevé tous les tableaux des murs ? demanda John, quand Jeffrey entra. Encore une de tes singularités ?

Comme Jeffrey détestait ce mot ! Son père l'employait quand il se référait à lui : « mon fils singulier ». Ce souvenir le rattrapa durement ; il tapa du poing contre sa jambe, s'efforçant de le chasser.

— J'aurais pensé que tu te soucierais plus de ta dette envers sir Edmund que du décor de ce cabinet de travail, dit-il sèchement.

John parut très surpris de sa remarque.

— Que sais-tu à ce sujet ?

— Seulement qu'il m'a envoyé un avoué pour recouvrer ta dette. Une fois de plus, on compte sur la famille Donovan pour payer tes dettes de jeu.

— Il y a suffisamment d'argent, dit John avec indifférence.

— Et tu crois sans doute aussi qu'il y a assez d'argent pour entretenir le bâtard que tu as engendré ?

John eut l'air penaud.

— Je ne...

— Ne le nie pas !

John se redressa.

— Je ne le nierai pas, Jeffrey. Pourquoi le ferais-je ? C'est la conséquence inattendue mais naturelle de prendre une femme dans son lit.

— La fille d'un tailleur ?

Jeffrey imaginait sans mal la pauvre fille, charmée par un beau vicomte, et maintenant définitivement perdue.

— Une femme est une femme, commenta son frère en riant.

— Pas pour toi, John.

Jeffrey serra les poings pour lutter contre la marée montante de ses pensées, autour de cette innocente jeune femme.

— Tu es vicomte. Ton nom est prestigieux. Même en passant sur le fait que, par tes actions, tu retires de l'argent aux enfants légitimes de cette famille, il n'en reste pas moins que tu as le devoir de mener une vie exemplaire. C'est le prix des privilèges dont tu as profité toute ta vie.

— Quelle hypocrisie ! Tu vas me sermonner pour ma conduite, quand je sais très bien ce que tu fais probablement subir à ta malheureuse épouse ! Ce que tu as fait subir à d'autres.

— Quoi ? fit Jeffrey, ne comprenant pas. Je n'ai pas la moindre idée de ce que tu veux dire.

— Du diable si tu ne le sais pas ! s'écria John, rougissant de colère. Personne, à Ashton Down, n'ignore le genre de choses que tu recherches chez une compagne de lit, Jeffrey. Tu l'avilis par ta lascivité, mais apparemment cela ne t'empêche pas de me juger !

La vérité de cette accusation piqua Jeffrey au vif. Il était conscient de sa propre hypocrisie, mais elle ne l'absolvait pas de sa responsabilité de diriger cette famille. Il se tourna vers son bureau et abattit le poing dessus huit fois, coup sur coup.

— Tu ne détourneras pas cette conversation de ta conduite répréhensible, John ! Dis ce que tu veux de moi, mais reconnais au moins que j'honore ma parole ! Quelle sorte d'homme es-tu pour ne pas honorer la tienne ?

— Un mauvais garçon, admit John, sans en paraître affecté. Une piètre image d'un Donovan, je te l'accorde ! Mais moi, je n'ai pas besoin de regarder deux femmes se donner du plaisir en tenant mon sexe à la main ! Moi, je ne me suis pas marié à la suite d'ébats répréhensibles dans un salon de thé avec une femme dont la mère est folle.

— Folle ? Que vas-tu inventer là ?

Le visage renfrogné de John s'éclaira soudain.

— Tu ne le sais pas ? Oh ! ça, c'est vraiment superbe ! ricana-t-il. Tu te crois plus haut que moi, et c'est toi qui as introduit la folie dans cette famille. J'ai peut-être engendré un enfant illégitime, mais je n'ai pas apporté le sang d'aliénés dans notre lignée !

Le poulx de Jeffrey s'était mis à tambouriner.

— Tu mens...

— Ah oui ? Eh bien, demande à ta charmante épouse, mon frère.

Jeffrey essayait désespérément de trouver un sens aux accusations de John.

— Assez, dit-il d'une voix sourde.

Il se frotta le front de ses doigts. Il avait l'impression que sa tête explosait de douleur et il avait besoin de faire les cent pas, de réfléchir. De compter.

— J'ai négocié une commission pour toi dans la marine royale et nous avons rendez-vous avec l'amiral Hale vendredi à 2 heures.

Il regarda John dans les yeux.

— Tu vas l'accepter. Nous donnerons suffisamment d'argent à cette femme pour qu'elle parte élever son enfant à la campagne, à la condition qu'elle ne fasse plus valoir de prétentions sur toi. Tu feras en sorte d'apurer ta dette vis-à-vis de sir Edmund. Il n'y a pas à discuter. Si tu ne fais pas ce que je demande, je te déshériterai. Je ne te laisserai pas flétrir notre nom de famille ni vider nos coffres et compromettre l'avenir de tous nos enfants pour ton seul amusement.

— Tu es un monstre sans cœur, dit John, la voix tremblant de rage. Tu ne m'as jamais dit un mot aimable, le sais-tu ? Je pensais que la mort de père te changerait, mais tu lui ressembles de plus en plus chaque jour.

Ces insultes étaient pénibles à entendre, mais ce n'était pas la première fois que John les lui lançait, loin de là. Chaque fois qu'ils avaient l'une de ces conversations, elle se terminait ainsi. Il exigeait de savoir comment John pouvait se permettre de perdre des sommes importantes prises sur la fortune familiale, et celui-ci excusait sa conduite en arguant qu'il était blessé par la façon dont Jeffrey le traitait.

Mais ce jour-là, ses paroles plongèrent Jeffrey dans un mélange toxique de mépris coléreux pour lui-même et de doutes à propos de Grace.

— Notre rendez-vous est demain à 2 heures, lui rappela-t-il sèchement.

Il nota l'adresse et la lui tendit.

— Tu y seras.

— Bien sûr ! répondit John, en lui arrachant le papier des mains. C'est une idée splendide ! Etre aussi loin que possible de toi et de Blackwood Hall me conviendra tout à fait.

Il passa devant lui, le heurtant de l'épaule, tandis qu'il traversait à grands pas le cabinet de travail.

— Tu resteras pour le dîner, ajouta Jeffrey.

John s'arrêta à la porte. Jeffrey put voir ses épaules se raidir. Il lui jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule et sourit étrangement.

— Je ne manquerais certainement pas l'occasion de dîner avec toi et ta charmante épouse.

Puis il sortit en faisant claquer la porte derrière lui.

— Quatre saisons, marmonna Jeffrey. Quatre fenêtres, seize pas à travers la pièce...

Compter ne le calma pas. Rien n'y parviendrait. Il se sentait ravagé. Sa peur de ce que l'on disait de lui à Ashton Down était un tourment suffisant — un homme ne pouvait pas rechercher le genre de diversions qu'il avait recherchées sans s'attendre à ce que l'on jase —, mais ajouter à cela l'idée que la mère de Grace était folle était plus qu'il ne pouvait supporter. Il ne comprenait pas pourquoi elle ne le lui avait pas dit. Quel espoir pourrait-il y avoir pour leurs enfants dotés d'une telle ascendance, sa propre folie et celle de leur grand-mère ? Mais plus encore, le poids du secret de Grace l'oppressait au point qu'il avait du mal à respirer.

Il ouvrit le tiroir du bas de son bureau et en sortit une feuille de vélin. Il prit une plume, la trempa huit fois dans l'encrier et se mit à écrire des nombres, en rangées et colonnes de huit. Des sommes. Toutes divisées ou multipliées par huit. C'était une tâche ennuyeuse et pénible qui lui prenait parfois plus d'une heure. Mais c'était justement ce caractère ennuyeux et cette répétition abrutissante qui le calmaient et lui permettaient de réfléchir.

Il ne s'était pas senti aussi anxieux depuis des jours, sinon des semaines, constata-t-il. Il s'était habitué à la présence d'une femme dans sa maison, et les obsessions, les compulsions qu'il avait éprouvées au début vis-à-vis de cette femme avaient diminué. Il était encore hanté par des images lubriques — même si ces images ne concernaient que Grace. Seulement elle. Sa crainte anormale de lui faire du mal s'était estompée. Il y avait toujours ce moment d'incertitude quand il était avec elle, mais son esprit torturé pouvait tenir le raisonnement qu'il ne l'avait encore jamais blessée, et que sa peur de le faire n'avait pas de sens.

Etrange comme tout cela lui revenait en grondant à cause d'un commentaire courroucé de John ! La triste vérité de sa dépravation, c'était que même lorsqu'il se sentait normal, elle était tapie juste sous la surface, toujours présente en lui. Toutefois, même lorsqu'elle se faisait sentir comme en ce moment, il sentait qu'il allait mieux.

Mais voilà qu'il se mettait à imaginer le nombre de secrets que Grace avait pour lui. Trop nombreux, et tous vils. Faire ces opérations l'aida quelque peu à se soulager, et il fut finalement capable de quitter son cabinet de travail et de se rendre dans sa suite afin de se préparer pour ce qui serait, supposait-il, un dîner épouvantable. Le whisky qu'il but ne fit que lui tordre le ventre. Une véritable charge le traversait, ses pensées alternant entre des images lubriques de son frère avec sa femme et la nécessité sans fin de compter. « Ressaisis-toi ! » intima-t-il à son reflet. Quelle sorte d'homme était-il, qui ne pouvait se contrôler ?

Un homme singulier. Il se frappa la jambe de son poing et se força à descendre dîner.

Grace et John étaient déjà dans le salon. John paraissait détendu, comme s'il était parvenu d'une manière ou d'une autre à réprimer sa rage contre lui. Jeffrey souhaita pouvoir en faire autant.

Grace était charmante dans une robe grise ornée de perles.

— Bonsoir, dit-elle, en tendant la main vers lui. Je disais juste à John comme je suis contente qu'il soit resté pour dîner. Je sais qu'il vous manque.

Jeffrey se pencha et l'embrassa sur la joue.

— Bien sûr qu'il me manque, dit-il.

C'était vrai. Malgré leur relation conflictuelle, Jeffrey avait la nostalgie du jeune garçon qui autrefois le suivait partout, bavardant sans cesse, parlant d'épées, de chevaliers et de batailles sur des remparts de châteaux. Il y avait eu une période dans sa vie où John avait été le seul point brillant de son existence.

Le sourire reconnaissant de Grace était éclatant, et Jeffrey le sentit s'insinuer en lui comme un frôlement de soie. Elle était très belle, belle au point d'occuper les pensées de tout homme en bonne santé. Il ne pouvait pas être seul à la désirer... Il jeta un coup d'œil à son frère. John était au buffet et se servait un verre de whisky.

Cox apparut, portant des flûtes de champagne. Grace en prit une. Jeffrey refusa. Elle lui souriait et regardait Amherst, mais semblait nerveuse.

— Votre frère est incorrigible, dit-elle.

— Pardon ?

Elle adressa un sourire étincelant à John.

— Il fait une splendide imitation d'une connaissance commune, lord Grimbley. Voyez-vous qui c'est ?

Jeffrey fit signe que non.

— Je suis surpris que vous vous en souveniez, Grace, dit John, cela remonte à si longtemps ! Laissez-moi réfléchir... C'est un personnage assez corpulent qui a tendance à osciller d'un côté à l'autre lorsqu'il parle à des dames.

Imitant ce balancement, il prit un air pincé, rejeta la tête en arrière et la regarda en louchant.

— Vous avez vingt mille livres par an, miss Cabot ? Eh bien, vous seriez le parfait parti pour moi, dit-il d'une voix râpeuse, ses hanches allant d'un côté à l'autre.

— C'est impressionnant ! déclara Grace, ravie. Vous lui ressemblez même un peu. Je pense que Grimbley aussi serait amusé par votre imitation.

— Je ne le parierais pas, répondit John, en riant.

— Il est de tous les événements élégants, ajouta Grace. Vous devez lui faire cette démonstration la prochaine fois que vous le verrez.

— Je ne pense pas que je serai du moindre événement élégant avant longtemps, déclara-t-il d'un ton cordial.

Mais Jeffrey entendit la trace d'amertume dans sa voix.

— Mon frère ne l'a peut-être pas mentionné, mais il a eu l'amabilité de me chercher une occupation.

Il leva son verre de whisky.

— A Merryton, un homme qui cherche égoïstement des occupations aux membres de sa famille, de crainte qu'ils ne se vautrent dans l'oisiveté.

Sans attendre de réponse, il vida son verre.

Grace sourit d'un air hésitant, comme si elle pensait qu'il la taquinait.

— Et quelle sera votre occupation ?

— Je vais être officier dans la marine royale, répondit John avec superbe. On doit payer ses dettes, vous savez. Hélas, je n'ai jamais beaucoup aimé la mer. J'espérais plutôt le clergé.

Jeffrey ne put retenir le petit rire de surprise qui lui échappa. Il fut seul à rire, cependant ; Grace regardait John avec curiosité. Peut-être essayait-elle de l'imaginer en soutane.

A cet instant, Cox vint annoncer que le dîner était servi. Ils se rendirent à la salle à manger et John se glissa dans un rôle que Jeffrey lui avait souvent vu endosser, celui d'amuseur. Il se lança dans une histoire amusante à propos d'une course qu'il avait vue dans Hyde Park. Jeffrey l'avait déjà entendue ; John la racontait toujours d'un air affable, de cette façon bien

rodée dont on raconte en général les histoires souvent relatées, la mimant presque pour eux. Jeffrey ne put s'empêcher de remarquer que Grace était perchée au bord de sa chaise, suspendue à chaque mot.

Il souhaita alors avoir lui aussi la capacité de raconter une histoire distrayante, afin que Grace le regarde comme elle regardait son frère. Elle rayonnait positivement de plaisir. Elle lui jetait de temps en temps un coup d'œil, cherchant un signe qu'il appréciait l'histoire, et satisfaite de voir qu'il écoutait, au moins, elle tournait de nouveau son sourire éclatant vers son frère.

Jeffrey ne put s'empêcher non plus de l'observer et de sentir d'une façon nouvelle le poids de sa dépravation. Grace ne lui avait jamais souri de cette manière. Et pourquoi l'aurait-elle fait ? Il n'avait pas le pouvoir d'attraction de son cadet. Lorsqu'il assistait à des soirées comme celle-là, il restait silencieux, de peur que l'une de ses pensées « singulières » ne lui échappe. Il commença alors à se demander si ce dîner ne recouvrait pas plus que ce qu'il savait. Ses pensées le tourmentaient tellement qu'il attendait impatiemment que ce repas interminable prenne fin, afin de retourner dans sa suite, à ses rituels, mais le plat principal n'avait pas encore été servi.

John était intarissable, ce qui ravissait manifestement Grace. Le temps qu'ils achèvent le dernier plat, son frère avait relaté un si grand nombre d'histoires que Jeffrey ne suivait plus.

A la fin du repas, alors qu'ils prenaient tous deux un porto, John se mit à se vanter de ses prouesses aux cartes. Jeffrey eut le plus grand mal à ne pas se répandre en remarques acerbes, vu la situation intenable dans laquelle John l'avait mis avec ses dernières dettes.

Soudain, il se leva.

— Je vous demande pardon, mais j'ai la migraine. Je vais me retirer. Grace, venez-vous ?

Elle jeta un coup d'œil à John en quittant sa chaise.

— Enchantée que vous ayez pu venir, milord, dit-elle.

— Quoi, la soirée se termine si tôt ? s'écria ce dernier. Allons, lady Merryton, n'allez-vous pas me distraire de votre jolie voix de chanteuse ?

Elle rit.

— Je n'ai pas une jolie voix de chanteuse.

— Alors, voulez-vous jouer du piano pour moi ? Il est encore tôt et, comme j'ai été banni des tripots, j'ai désespérément besoin d'une distraction.

- Il est tard, le contredit Jeffrey.
- Juste un morceau, insista John avec un sourire parfaitement détendu.
- Juste un, peut-être ? suggéra Grace à Jeffrey.
- Parfait ! déclara John, qui se leva, son porto à la main.

Sans un mot, Jeffrey offrit son bras à Grace. Il ne put s'empêcher de tapoter sa jambe tandis qu'il la conduisait dans le salon de musique. Son inconfort grandissait, envahissant ses membres et sa poitrine. Mais il n'aurait su dire d'où ce malaise venait. Pas simplement de ses pensées obsessionnelles, ni du besoin de compter.

Non, s'aperçut-il, en regardant Grace s'installer au piano, ce qui l'agitait était un sentiment si vif, si peu naturel chez lui, qu'il ne savait comment le terrasser, le mettre hors de vue ou l'enterrer. Il ne pouvait pas s'en sortir en comptant, cette fois.

Ce qui l'agitait, ce qui le retournait complètement, c'était qu'il tenait à quelqu'un.

A Grace. Contre toute prévision, il éprouvait pour elle un fort attachement, et cela le faisait se sentir plus incertain qu'il ne l'avait jamais été de sa vie.

Grace était agacée. Oh ! Elle souriait, elle riait, déclarait pompeusement qu'Amherst était un fin connaisseur en piètres talents musicaux. Elle se coulait sans mal dans le rôle de la parfaite hôtesse, mais elle le voyait comme ce qu'il était — un débauché beau parleur.

Tandis qu'elle frappait les touches — sans délicatesse, de façon délibérée, car elle ne voulait pas qu'il prenne la musique comme une excuse pour prolonger cette maudite soirée, et elle ne pouvait guère lui tirer les oreilles —, elle sentait son cœur se serrer de déception. Elle avait été si pleine d'espoir, heureuse, même, ces derniers jours ! Elle avait vraiment cru que ce mariage s'épanouirait en dépit de ses débuts répréhensibles.

Mais alors Amherst était arrivé et avait tenté de tout gâcher. Elle savait bien ce qu'il cherchait. Elle avait fréquenté trop de salons et de salles de bal pour ne pas s'apercevoir qu'un gentleman jouait à un jeu pervers. Ce qu'elle ignorait, c'était pourquoi il agissait ainsi. Il avait dénigré son propre frère devant elle, lui disant ces choses horribles sur lui. Même si elles étaient vraies, il n'avait aucune raison de les lui dire, hormis pour la blesser et lui faire craindre Jeffrey.

Il s'était montré mauvais convive, racontant de longues histoires qui excluaient Jeffrey, parlant d'événements et de gens que seuls elle et lui connaissaient, essayant de l'attirer dans des discussions exclusives. Elle s'était efforcée, à plusieurs reprises, de replacer la conversation sur un sujet plus général, mais s'était heurtée à sa détermination.

Et lorsqu'il était devenu clair que Jeffrey voulait mettre fin à la soirée, John avait cherché à la faire traîner en longueur, et elle le suspectait de manœuvrer pour qu'ils se retrouvent seuls. C'était une conduite grossière pour un invité, et elle l'en méprisait pour cela. Elle savait que cette attitude

avait quelque chose à voir avec la conversation échauffée que les deux frères avaient eue en tête à tête. Elle était au courant ; leurs voix coléreuses avaient résonné dans les conduits des cheminées.

Dire qu'elle aurait pu épouser cet homme !

Les choses étaient très différentes, maintenant. Elle éprouvait pour Jeffrey des sentiments qu'elle n'aurait jamais cru pouvoir éprouver pour lui — de l'affection, de l'estime, peut-être même quelque chose de plus profond —, autant de choses qu'elle n'avait jamais ressenties pour un homme. Quel que soit le nom qu'on leur donne, elle pensait trop de bien de son époux pour soutenir la vilaine conduite de son frère.

* * *

Lorsqu'ils souhaitèrent enfin une bonne nuit à John, Grace s'attendit à ce que Jeffrey monte avec elle. Mais il lui dit bonsoir.

— Vous ne venez pas ? lui demanda-t-elle.

— Non. J'ai certaines choses à faire.

Il entra dans son cabinet de travail, le poing serré sur le côté.

Grace monta dans sa suite, se prépara pour la nuit, mais ne se coucha pas. Elle comptait que Jeffrey la rejoigne assez vite. Elle s'assit donc sur la méridienne, devant le feu, les bras autour des genoux, et attendit.

A 1 heure du matin, il n'était toujours pas venu.

Que devait-elle faire ? Son instinct la poussait à se glisser sous les couvertures et à boudier, mais elle entendit dans sa tête la voix de Honor : « As-tu peur ? Si tu as besoin de lui parler, alors vas-y, parle-lui ! Ne sois pas une chiffre molle. »

Une fois de plus, sa sœur avait raison — ce qui, soit dit en passant, arrivait maintenant avec une fréquence alarmante. Elle ne s'endormirait jamais avec toutes les questions et tous les doutes qui se bousculaient dans sa tête, elle le savait, alors elle enfila sa robe de chambre, prit la seule bougie qui brûlait à son chevet et longea le couloir jusqu'à la suite de Jeffrey avant de perdre courage.

Il n'y avait pas de lumière sous sa porte. Dormait-il ? Elle posa la main sur la poignée, qui tourna facilement. Elle frappa doucement et poussa le battant avec lenteur, regardant à l'intérieur. C'était très peu éclairé et elle ne distinguait rien. Elle se pencha en avant, voulant jeter un coup d'œil un peu plus loin...

Elle fut alors saisie par la taille, tirée sans ménagement dans la chambre, puis poussée contre le mur. Une main se pressa sur sa bouche, étouffant son cri de surprise. Elle aurait laissé tomber la bougie si Jeffrey ne lui avait pas attrapé la main pour la redresser.

— Par tous les diables, que faites-vous ici ? demanda-t-il, en posant la bougie. Vous m'avez fait une peur bleue.

— J'ai frappé, se défendit-elle, et elle referma brusquement sa robe de chambre qui s'était ouverte.

— Vous frappez comme un enfant — j'ai à peine entendu.

Il la lâcha et recula, les mains sur sa taille. Il portait encore ses culottes et sa chemise. Est-ce qu'il était resté assis dans le noir tout ce temps, à la seule lumière des braises de la cheminée ?

— Jeffrey...

Il lui attrapa le poignet et l'entraîna à travers la pièce, la forçant à s'asseoir dans un fauteuil devant l'âtre. Puis il jeta une couverture sur elle et s'accroupit pour attiser le feu. Quand une flamme se ranima, il se leva et fixa Grace.

— Pourquoi vous êtes-vous introduite subrepticement dans ma suite ?

— Parce que vous n'êtes pas venu me rejoindre.

Elle se leva, rejetant le plaid, et posa la main sur la poitrine de Jeffrey, dans l'échancrure de sa chemise. Elle sentit son cœur battre rapidement sous ses doigts.

Il mit sa main sur la sienne, serra ses doigts dans les siens.

— J'ai beaucoup de choses à l'esprit, Grace.

— Je sais, dit-elle d'un ton apaisant. Je suis perturbée par ce qui s'est passé, moi aussi.

Il lui jeta un regard suspicieux.

— Amherst, précisa-t-elle. Ma sœur m'a parlé de son... incartade.

La surprise de Jeffrey fut évidente.

— Je suis attristé que vous l'ayez apprise de cette façon.

Il pressa sa main sur son cœur.

— Mais vous n'avez pas besoin de vous en inquiéter. Je m'en suis occupé.

Grace hocha la tête.

— Quand ? demanda-t-elle.

— Quand quoi ?

— Quand vont-ils se marier ?

Jeffrey souffla et laissa retomber sa main.

— Il n'y aura pas de mariage.

— Mais... vous venez de dire que vous vous en étiez occupé ?

— John donnera à cette femme ce qu'il lui faut pour s'installer dans un petit village et élever l'enfant, et il acceptera une commission dans la marine. Il faut qu'il quitte Londres. Il ne fait qu'y causer problèmes et scandales.

— Vous l'avez chassé ? demanda Grace, essayant de comprendre son raisonnement. Voilà qui semble...

Elle s'arrêta.

— Oui ? fit-il, la voix moins amène, le regard sombre.

— Eh bien, cela me semble cruel, si vous voulez le savoir.

— Cruel, vraiment ? releva-t-il.

Il s'écarta d'elle pour se rapprocher de la cheminée.

— Déshonorer son nom est aussi cruel pour les siens. Vous ne portez pas le fardeau de la réputation d'une famille, comme je le dois. Les actions de John nous affectent tous.

Grace trouva que ses paroles étaient le comble de l'ironie, étant donné ce qu'il avait récemment vécu lui-même.

— Mais devez-vous le bannir comme s'il était indigne de votre estime ? Il est votre frère.

— Le bannir...

Jeffrey se tourna pour la regarder fixement.

— Soutenez-vous sa conduite, Grace ? Pensez-vous qu'il soit honnête de garder des secrets déplaisants pour votre famille ?

— Non...

— Jugez-vous acceptable de ne pas payer ses dettes et de se désintéresser d'une femme qui porte votre enfant, même si vous n'avez pas eu l'intention de l'engendrer ?

Elle réprima une exclamation.

— Pardon... Est-ce que cela vous choque ? demanda-t-il, en s'approchant d'elle. Vous trouvez certainement cela cruel. C'est exactement ce qu'il a fait à cette pauvre femme, Grace. Il a plongé son sexe en elle et lui a donné un enfant qu'il n'a pas l'intention de prendre en charge. Il a donné sa parole à sir Edmund sans intention de payer ses dettes. Il m'en laisse le soin. Il a fait de lui-même un paria de la société. Il a restreint ses

chances de conclure un bon mariage, et Dieu sait que je n'ai pas arrangé les choses !

Cette remarque entailla douloureusement le cœur de Grace.

— C'est estimable de votre part de vous appuyer sur les principes et l'honneur, Jeffrey, mais pour le reste d'entre nous, pauvres mortels, il y a des choses plus importantes qu'un nom. Nous pouvons supporter une flétrissure ou deux. Alors que vous... vous y accordez tant d'importance que cela vous a isolé des gens qui vous aiment.

Il serra le poing.

— Ne parlez pas de quelque chose dont vous ne savez rien ! Je suis le chef d'une très grande famille. Une famille qui s'étend bien au-delà de mon frère et de ma sœur. J'ai des cousins, deux tantes qui vivent encore, une nièce et un neveu. Vous n'avez aucune idée des épreuves que j'ai dû endurer du fait de John, de ses actions qui m'affectent et les affectent aussi. Mais comment pourrais-je attendre que vous compreniez ? Vous et les vôtres êtes peu soucieux des convenances, apparemment.

Cette dernière remarque blessa vraiment Grace.

— Peu soucieux ? répéta-t-elle avec vigueur. Ma famille n'est peut-être pas exempte de tout scandale, je vous l'accorde, mais nous avons vécu, aimé et ri ! Pouvez-vous en dire autant ? Non. Tout n'est pas parfait, Jeffrey ! Vous ne pouvez pas contrôler le monde entier autour de vous.

— Voilà une opinion commode pour les Cabot, vu qu'il est trop tard pour essayer de rattraper les choses, sacrebleu !

Grace le fixa d'un œil noir, son visage à quelques pouces du sien, furieuse.

— Dites ce que vous voulez de moi, je m'en moque. Votre bonne opinion compte beaucoup moins que la mienne. Mais John est votre frère, et vous devriez le protéger au lieu de le rejeter.

— C'est exact, dit Jeffrey, s'approchant plus près d'elle, et lui rendant son regard. Il est mon frère, et je suis le seul à pouvoir faire de lui l'homme qu'il mérite d'être. Si je le dorlote, je rends un mauvais service au reste de ma famille. Ils ont autant droit que lui à ma protection, non ? Ne méritent-ils pas d'être protégés des scandales qu'il cause ? Et leurs enfants ? Ne le méritent-ils pas, eux aussi ? Méritez-vous de porter la honte du mariage de votre sœur, en plus du vôtre ?

Ce fut plus fort qu'elle : Grace le gifla.

— Vous êtes un homme aigri, rigide, sans aucun sentiment !

Il porta les doigts à sa mâchoire et toucha avec précaution l'endroit où elle l'avait frappé.

— Et vous êtes une femme sans considération, gouvernée par ses sentiments ! Dites-moi la vérité : êtes-vous amoureuse de John ?

La question abasourdit Grace.

— Quoi ? Non ! Bien sûr que non !

Il haussa les épaules.

— Cela paraît une supposition raisonnable, étant donné les moyens que vous avez employés pour le piéger et le forcer à vous demander en mariage.

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas la raison !

— Alors quelle est-elle ? demanda-t-il, en lui prenant le bras. Dites-moi la vérité, Grace. Pourquoi ruiner votre réputation et risquer le bonheur de vos sœurs, alors, en usant d'une manigance aussi déplorable ?

— Vous voulez savoir la vérité ? rétorqua-t-elle, la voix tremblante de colère. Je vous préviens qu'elle ne va pas vous plaire. Vous pourriez très bien me jeter dans le caniveau avec votre frère.

— Je veux la connaître.

— Je l'ai fait pour protéger ma famille. Là, vous voyez ? Nous aussi sommes capables de nous soucier les uns des autres.

Il plissa les paupières.

— Vous voudriez me faire croire que vous l'avez fait pour de l'argent ?

Grace ne répondit pas. Elle se contenta de hausser le menton.

Il s'approcha plus près, sondant son regard.

— Je ne le crois pas, dit-il à voix basse. Je ne crois pas qu'une femme de votre position se perdrait pour de l'argent. Vous êtes la belle-fille de Beckington. Vous êtes belle, vous venez d'une famille noble. Vous avez eu un certain nombre de prétendants — vous vous en vantiez, si je me souviens bien. Alors pourquoi auriez-vous risqué autant pour la bourse de John, parmi tant d'autres ? Je ne crois pas que ce soit ce qui vous a motivée.

— Et moi, je ne peux pas croire qu'un homme qui place la correction au-dessus de tout et déteste les risques cède à la tentation comme vous l'avez fait.

Il lui serra fermement le coude.

— Là-dessus, au moins, nous sommes d'accord, Grace.

Il dénoua le ruban au bout de sa natte et passa les doigts dans ses cheveux pour les libérer.

— Peut-être sommes-nous deux personnes avec des besoins plus grands que ce que nous voulons admettre, qu'en pensez-vous ? Peut-être y a-t-il trop de secrets que nous ne pouvons pas divulguer.

Elle fronça les sourcils à cette déclaration et Jeffrey espéra que c'était un signe de culpabilité. Il se pencha pour l'embrasser, mais elle détourna la tête et plaça sa main entre eux.

— Je suis trop... en colère.

— Peut-être préféreriez-vous que John soit là à ma place, maugréa-t-il, prenant un de ses seins dans sa main.

— Peut-être préféreriez-vous que ce soient deux femmes qui se tiennent là au lieu d'une ! rétorqua-t-elle, furibonde. J'ai entendu parler de vos secrets, aussi !

Les narines de Jeffrey frémirent à ces mots.

— Je ne nierai pas que j'ai eu plus d'une femme dans mon lit, en même temps, dit-il. Mais ne commettez pas l'erreur de prendre cela pour de l'affection ou de l'amour. Deux femmes, c'est du sexe. Une seule — vous — c'est bien autre chose.

Il tira sur ses cheveux comme sur une corde, la forçant à ramener son attention sur lui.

— Vous me suffisez, ne le voyez-vous pas ? Vous êtes la seule que je désire combler.

Un frisson parcourut Grace, et elle ne résista pas quand il l'embrassa, cette fois, ni quand ses mains se mirent à courir fiévreusement sur son corps. Il avait raison — elle avait souhaité qu'il vienne à elle et la transporte de ses caresses.

Il tira sur sa robe de chambre, l'écartant, puis lui ôta sa chemise de nuit et la jeta par terre. Il la fit pivoter et la poussa contre une fenêtre, si bien qu'elle dut s'appuyer au cadre. Il fit glisser ses mains sur son ventre, ses seins, coula son sexe entre ses jambes, se frottant contre elle, la rendant moite de désir.

Puis il la tourna face à lui et la souleva, nouant ses jambes autour de sa taille. Il pressa son dos contre le mur et la pénétra avec une passion brûlante. Elle le saisit par les épaules et enfonça les doigts dans sa chair.

— Je vous donne ma parole, plus de secrets, dit-il, le souffle court. Maintenant, à votre tour. Pouvez-vous être complètement honnête avec moi, Grace ? Pouvez-vous me dire ce que vous désirez ? Où vous voulez que je mette mes mains et mon sexe ? demanda-t-il, en allant et venant en elle.

Elle l'enlaça et ferma les yeux.

— Dites-moi, insista-t-il.

— Je veux... je veux que vous me ravagiez, murmura-t-elle. Je veux sentir vos mains et votre bouche partout sur moi, vous sentir en moi...

— Où ?

— Sur mes seins. Entre mes jambes. Sur mon cou, mes bras, mes orteils. Je veux votre semence, je veux qu'une partie de vous grandisse en moi...

Il gronda contre son cou, la possédant plus fortement encore, son rythme s'accordant aux battements du poulx de Grace. Il leva la tête, écarta rudement ses cheveux de son visage et riva son regard sur le sien. Malgré la faible lueur du feu, elle vit le désir affamé qui brûlait dans ses yeux, et cela fit vibrer son cœur. Elle n'avait pas imaginé que la proximité qu'elle ressentait maintenant avec lui puisse être possible un jour. Elle voyait clairement sa considération pour elle, son expression comblée quand elle criait d'extase, la façon dont il la regardait lorsqu'il la suivait dans la jouissance.

Leur colère, leur désir s'étaient éteints, mais Jeffrey la garda dans ses bras, la portant jusqu'à son lit. Ils basculèrent dessus et il la serra contre lui, passant une jambe sur les siennes d'une façon possessive.

Grace poussa un soupir de profonde satisfaction. Elle toucha sa joue, embrassa ses lèvres, puis écarta une boucle de ses yeux. Elle se sentait en sécurité dans ses bras, désirée et totalement comblée.

Il posa un baiser sur son épaule et elle se sentit dériver.

— Plus de secrets, chuchota-t-il.

Ou bien était-ce elle ?

Elle ouvrit brusquement les yeux.

Jeffrey lui embrassa encore l'épaule, mais ce fut cette fois un frisson de peur qui descendit le long de son échine. Elle se redressa lentement, remonta le drap pour se couvrir et rejeta ses cheveux dans son dos.

— Ma mère est folle, déclara-t-elle simplement.

Elle s'attendit à ce qu'il pousse un cri incrédule, ou à ce que ses yeux se ferment à elle. Mais il se contenta de rouler sur le dos en soupirant et regarda le feu.

— Il y a deux ans, elle a eu un accident de cabriolet, à Longmeadow, et s'est heurté gravement la tête. Peu après, elle a commencé à oublier de petites choses. Mais très vite, son état a empiré. Elle vit dans le passé et...

Elle réprima un sanglot inattendu.

— Elle ne sait même plus qui je suis.

Une larme coula, et elle tourna la tête pour l'essuyer.

— C'est la raison pour laquelle j'ai essayé de piéger Amherst, afin de me faire épouser. Honor et moi ne recevions pas de demandes en mariage. Quand le vieux comte de Beckington a commencé à aller plus mal et notre mère à s'enfoncer dans sa folie, nous avons su que si nous ne prenions pas les choses en main, personne ne proposerait de nous épouser. Quel homme prendrait à sa charge quatre sœurs et une mère folle ?

— Pourquoi John ? demanda Jeffrey, sa voix paraissant presque désincarnée. Aviez-vous une entente avec lui ?

— Non, pas du tout. Il semblait très aimable, et j'ai pensé — sottement — qu'il serait furieux au début, mais qu'ensuite sa colère disparaîtrait et qu'il verrait cela comme une sorte de farce.

Elle ferma les yeux.

— J'ai tellement honte de dire cela à haute voix ! J'étais si naïve, si stupide...

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ? Quand je vous ai dit la vérité sur ma... maladie, pourquoi ne m'avez-vous pas dit la vérité sur celle de votre mère ?

— Très bonne question, admit-elle, en ramenant ses genoux contre elle. Je me la suis posée maintes fois. La vérité, c'est que je ne sais pas pourquoi je ne l'ai pas fait. Je craignais sans doute que vous ne vous montriez intolérant, parce que vous exigez la perfection. Et je ne voulais pas briser la paix fragile que nous avons trouvée, parce que je commençais à avoir des sentiments pour vous. Mais je pense surtout que je suis lâche...

Jeffrey tourna la tête vers elle. Le feu se reflétait dans ses yeux.

— Je ne peux pas être parfaite, Jeffrey, pas même pour vous, poursuivit-elle. C'est tout à fait impossible, et vous devez me croire quand je vous dis que je n'ai jamais été à la hauteur de ma vie. Nous avons tous nos secrets, nos désirs et nos regrets, n'est-ce pas ? Nous avons tous des familles imparfaites. J'ai la mienne, et il n'y a rien que je puisse faire pour la changer. Mais surtout, il n'y a rien que je voudrais changer. J'aime les miens comme ils sont.

La lumière vacilla dans les yeux de Jeffrey, mais elle n'était pas sûre que ce soit le feu. Il posa une main sur son genou et le pressa.

— Vous trouvez que je suis trop inflexible, que je veux toujours la perfection. Mais je suis comte. J'ai à penser à beaucoup plus de gens qu'à moi seul.

— Je sais... Mais vous ne pouvez tous les contrôler, pas plus que je ne peux contrôler mes sœurs. Vous ne pouvez pas faire de moi l'épouse parfaite que vous souhaitez. Vous ne pouvez pas vous forcer à cesser de compter. J'ignore ce que votre père vous a dit ou vous a fait croire, mais vous ne pouvez pas être parfait, vous non plus, et personne ne vous le demande.

Il détourna les yeux.

— Quoi que vous puissiez décider à mon sujet, vous devez savoir que je vous aime comme vous êtes, ajouta-t-elle.

Elle vit un tremblement parcourir son corps.

— Vraiment, Jeffrey.

Elle posa la main sur son torse.

— Peu m'importe que vous ne supportiez pas les tableaux sur les murs, que vous ne puissiez tolérer qu'une seule couleur dans un vase, ou que vous n'appréciiez pas particulièrement les chiens. Je vous aime tel que vous êtes.

Il ne dit rien, mais couvrit sa main de la sienne.

Grace se rallongea lentement à côté de lui, se pressant contre son flanc. Elle était épuisée, émotionnellement vidée. Elle décida de se satisfaire du moment présent, de sentir la chaleur de son corps s'insinuer dans le sien, et surtout, *surtout*, de ne pas penser à ce qui pourrait arriver le lendemain.

Elle ferma les yeux, laissant le sommeil l'emporter. Elle sentit les doigts de Jeffrey se serrer sur les siens.

Quelque temps plus tard, elle fut réveillée par un bruit. Elle écarta ses cheveux de son visage et s'assit, remontant le drap sur elle. Le soleil était juste en train de se lever, et Jeffrey n'était plus dans le lit. Son cœur sombra sous l'effet d'une amère déception.

Mais alors il entra dans la chambre en venant de la garde-robe. Il était vêtu, au moins partiellement, de culottes, de bottes, d'une chemise et d'un gilet. Il lui sourit et porta sa main à son visage.

— Vous feriez mieux de vous lever, lady Merryton. Miss Barnhill arpent le couloir, prête à commencer sa journée. En outre, vous devez aller voir votre beau-frère.

— Je dois aller le voir ? répéta-t-elle, incertaine.

Il s'aspergea le visage, le sécha et l'aspergea de nouveau.

— Oui, répondit-il, en se séchant le visage une deuxième fois. J'aimerais faire la connaissance de votre famille, ce soir. Je verrai ainsi par moi-même qui est le plus fou de votre mère ou moi.

Grace cligna des paupières.

Jeffrey la regarda par-dessus son épaule. Il souriait.

— C'était une plaisanterie, dit-il.

— Mais vous ne plaisantez jamais.

Il rit doucement.

— Je suppose que non.

Il se retourna vers la cuvette.

Grace s'enroula dans un drap et se mit à genoux.

— Vous en êtes sûr ?

— J'en suis sûr. Vous souhaitez que je les rencontre, n'est-ce pas ?

Plus que tout ! Plus que respirer, plus que manger, plus que Jeffrey lui-même, elle désirait qu'il rencontre sa famille.

— Oui, je le veux.

Il reprit sa toilette, se lavant encore le visage et le séchant. Grace fixa son regard sur les draps, son esprit tournoyant autour de cette idée.

— Grace... chérie, dit-il.

Le mot paraissait étrange venant de lui, comme s'il ne l'avait jamais utilisé et testait son poids sur sa langue. Il s'était de nouveau tourné vers elle.

— Plus de secrets entre nous. Voulez-vous me le promettre ?

— Je le promets, répondit-elle. Plus de secrets.

Il refit face à la cuvette.

Grace sortit du lit, rassembla ses vêtements de nuit et les enfila. Elle nouait la ceinture de sa robe de chambre, quand Jeffrey tendit le bras vers elle. Il l'attira dans son étreinte et posa un baiser sur le haut de sa tête, la choquant par ce subit élan d'affection.

— J'essaie de m'améliorer, dit-il, avant de se pencher pour lui embrasser le coin de la bouche.

— Merci.

Il sourit.

— Allez, maintenant.

Elle s'écarta de lui et marcha vers la porte. Là, elle s'arrêta et regarda derrière elle.

Jeffrey s'aspergeait de nouveau le visage.

OceanofPDF.com

Que John ne se montre pas à l'heure convenue pour rencontrer l'amiral Hale fut extrêmement embarrassant, considérant que cette entrevue n'était qu'une faveur de l'amiral à Jeffrey, en hommage à la mémoire de son père avec qui il avait été étroitement lié.

Tout d'abord, Jeffrey pensa que son frère avait peut-être été retenu pour une raison ou une autre. Après leur sévère dispute de la veille, il ne crut pas un instant que John le défierait d'une façon aussi cavalière. Mais tandis que les minutes s'égrenaient et que l'amiral consultait sa montre de gousset pour la dixième fois au moins, il dut admettre que son frère avait volontairement manqué le rendez-vous. Il n'avait aucune intention d'accepter la commission que Jeffrey avait payée très cher pour la lui faire octroyer.

L'attente interminable donna l'impression à Jeffrey que ses entrailles s'entortillaient. Il avait désespérément envie de compter, mais dut se contenter de tapoter son genou de ses doigts.

— Je vous demande pardon, dit-il, quand l'amiral se leva pour partir. Je n'ai aucune excuse à vous présenter pour l'absence de mon frère.

— Eh bien, la vie en mer n'est pas faite pour tout le monde.

L'amiral coiffa son chapeau.

— Je crois savoir que des félicitations s'imposent pour votre récent mariage.

Il ne sourit pas en disant cela, mais regarda Jeffrey avec curiosité, comme s'il attendait qu'il confirme les rumeurs quelconques qu'il avait pu entendre.

Jeffrey imaginait très bien ce qui s'était dit, les ragots ayant eu le temps d'enfler et de s'adapter à ce que la société trouvait amusant dans la folie

d'autrui. Son besoin de compter montait en lui comme une bouffée de vapeur.

Il sourit, la bouche pincée, et répondit simplement « Merci. »

L'amiral le considéra avec attention pendant quelques instants.

— Eh bien, dit-il, convaincu apparemment qu'il n'en divulguerait pas davantage. Meilleurs vœux pour vous et votre épouse.

Jeffrey le raccompagna dehors sous la pluie. Il y resta une fois que la voiture de l'amiral fut partie, la pluie se déversant sur lui tandis que sa poitrine se soulevait et s'abaissait à chacune de ses respirations.

Il ne s'était rien passé.

Il devait le constater, l'accepter. L'amiral avait manifestement entendu les rumeurs sur son mariage précipité, mais il l'avait félicité. Il avait attendu qu'il lui en dise plus, ce que Jeffrey avait poliment refusé de faire. *Et il ne s'était rien passé...* On ne l'avait pas obligé à se tenir sur une dalle noire du vestibule pendant des heures. On ne l'avait pas enfermé dans un placard, où il avait passé son temps à appeler une mère qui ne viendrait pas. Il avait accepté ces félicitations et l'amiral lui avait souhaité une vie heureuse et une bonne journée. Il n'avait pas fait une seule remarque désobligeante.

— Milord !

Un valet du club où Jeffrey avait rencontré l'amiral apparut soudain à côté de lui, tenant un parapluie ouvert.

— Milord, voulez-vous entrer ?

— Non, merci, répondit-il, et il sourit même au valet. Je m'en vais.

Il se lança alors à la recherche de John, en vain. Son frère n'avait pas été vu chez White's. Il n'était pas allé non plus dans le tripot notoire de Southwark que tous les jeunes dandies trouvaient si divertissant. Un tripot où, d'après les racontars, Honor Cabot avait publiquement demandé George Easton en mariage. Personne n'avait vu John, personne ne savait où il pourrait être. C'était comme si ce dernier s'était évaporé dans l'air lourd de Londres. De nouveau...

Jeffrey regagna Brook Street à cheval avec un déconcertant sentiment d'impuissance. Ils avaient eu de nombreuses fois cette discussion, tous les deux — ce refus de John de prendre son titre au sérieux, son insistance à lui pour qu'il maintienne la tradition familiale d'honneur et de bienséance —, mais elle aboutissait toujours à la même impasse. Il se rappela ce que Grace lui avait dit la veille au soir, qu'elle ne pouvait pas changer sa famille et surtout qu'elle ne le souhaitait pas. Peut-être s'était-il trop efforcé de

changer John ? Peut-être les travers de son père se répétaient-ils chez lui dans son insistance à faire de son cadet ce qu'il pensait que son père aurait voulu qu'il soit ? Au lieu de le laisser être l'homme qu'il était, avec tous ses défauts. Mais s'il ne s'occupait pas de lui, Dieu seul savait ce que son frère ferait ! Comment survivrait-il ? Se pouvait-il qu'il soit satisfait de la vie qu'il menait ? Jeffrey craignait qu'il ne finisse dans le caniveau.

Une autre pensée lui vint pendant qu'il chevauchait, une pensée qui portait sur toutes ces peurs qui l'habitaient. La peur d'être découvert, la peur de décevoir sa famille, la peur du scandale... Elles emplissaient chaque repli de son âme. Il se frotta un œil qui le picotait à cause de son épuisement à être l'homme qu'il était, à vivre avec les terreurs nébuleuses, sombres, informes qui emplissaient son être, s'enracinaient comme un chancre dans les fibres de son corps.

Par Dieu, comme il souhaitait en être libéré ! Comme il était content que John ne semble pas en souffrir ! Qui était-il, lui, pour vouloir les lui instiller ?

Il était à mi-chemin de Brook Street quand il tourna bride pour se diriger vers une autre partie de la ville. Il lui était soudain venu une idée de l'endroit où il pourrait trouver son frère.

* * *

Il rentra chez lui bien plus tard qu'il ne l'avait prévu. Grace arpentait le vestibule et parut soulagée lorsqu'il entra. Elle était habillée pour la soirée d'une robe verte et argentée qui lui donnait l'air d'un ange descendu du ciel. *Son ange.*

— Vous voilà ! s'exclama-t-elle d'une voix pleine de soulagement. Je pensais que vous aviez changé d'avis.

— Je ne changerai pas d'avis, dit-il avec assurance, et il l'embrassa.

Il avait pris des décisions sur un certain nombre de choses, ce jour-là, et l'idée qu'il resterait marié à cette femme, lui donnerait des enfants et s'apprêtait à rencontrer sa famille occupait la première place dans son esprit.

— Nous allons être en retard, dit-elle, en jetant un coup d'œil à une pendule. Augustin nous a envoyé une voiture. Il est enchanté que vous honoriez sa maison de votre présence.

Jeffrey avait très peu de temps pour se préparer, compte tenu de ses rituels, mais il était certain que tout irait bien.

— Attendez-moi dans le salon. Je vous rejoindrai bientôt.

Une demi-heure plus tard, il revint, vêtu d'une tenue habillée et rasé de près. Il était si confiant qu'il sourit à Grace en l'aidant à monter en voiture, et écouta avec attention la liste de toutes les choses qu'il devait savoir sur sa famille. Mercy, la benjamine, était vibrante et curieuse, encline à poser trop de questions dans son désir d'en savoir davantage sur le monde. Prudence feindrait de trouver la soirée terriblement ennuyeuse, alors qu'en réalité, elle serait suspendue à chaque mot qu'il prononcerait. Honor et son époux, Easton, donneraient des conseils à volonté, étant donné que Honor s'estimait experte dans la plupart des domaines. Augustin se montrerait gracieux ; sa fiancée, Monica, observerait de près tout ce qu'elle pourrait rapporter à son odieuse mère. Et puis, bien sûr, sa mère ne les reconnaîtrait pas et dirait probablement des choses inappropriées.

Malgré toutes ces paroles et ces avertissements, Grace avait l'air soucieux quand la voiture s'arrêta devant Beckington House. Elle tendit la main et lui toucha le genou.

— Allez-vous bien ? demanda-t-elle.

— Je vais très bien, lui assura-t-il.

Et il le pensait. Il le pensa jusqu'à la porte.

Mais alors il fut plongé dans le chaos de la famille Beckington, et sa confiance en lui commença à le quitter. Dès le début, ce furent des cris et de grandes effusions. Trois jeunes femmes se ruèrent sur Grace, et une quatrième les suivait. Jeffrey tendit leurs capes à un valet, pendant que les voix féminines, joyeuses et sonores, résonnaient comme des tambours dans sa tête. Cinq femmes, toutes vêtues de robes somptueuses, qui parlaient toutes à la fois. Cela n'avait pas de sens pour Jeffrey. Comment pouvaient-elles entendre ce que les autres disaient ?

— Milord ! Milord, vous êtes le très bienvenu !

Jeffrey reconnut Beckington, qu'il avait rencontré une fois ou deux. Ce dernier traversait le vaste vestibule avec une telle hâte qu'un instant Jeffrey craignit qu'il ne le percute. Mais il réussit à ralentir au dernier moment et s'inclina très bas.

— Merci, dit Jeffrey. C'est très aimable de nous inviter...

— Je suis très heureux de vous recevoir chez moi ! affirma le jeune comte avec beaucoup d'entrain. Grace est comme une sœur pour moi, après

tout. Oh ! Permettez-moi... Connaissez-vous M. Easton ? Il a épousé Honor, qui est également comme une sœur pour moi.

Il rit.

— Je suppose qu'elles sont toutes des sœurs pour moi, n'est-ce pas ?

— Monsieur Easton, dit Jeffrey, en tendant la main.

— Milord, répondit poliment Easton.

Il mesurait un pouce ou deux de plus que lui, nota Jeffrey, et ressemblait au défunt duc de Gloucester. Et tout comme Gloucester, du moins compte tenu de ce que Jeffrey se rappelait de lui, ses yeux bleus pétillaient.

— Du whisky ou du vin ? demanda Beckington. Nous avons les deux.

— Euh... merci, répondit Jeffrey.

Leur hôte avait-il l'intention de servir à boire dans le vestibule ? Il regarda Grace, qui était en train de montrer ses chaussures au groupe de femmes.

— Vous ne voudrez sûrement pas les attendre, dit le maître de maison. Elles vont jacasser au sujet de fariboles pendant au moins dix minutes !

— Augustin ! s'écria l'une d'elles. Ne vous avisez pas d'enlever le comte !

Une jeune personne aux cheveux sombres et aux yeux bleus apparut sur la gauche de George. Une sœur de Grace, selon toute évidence. Malgré la différence de couleur de cheveux et de carnation, elle avait le même regard expressif.

— Enchantée, dit-elle, en effectuant une révérence parfaite. Je suis Honor Cabot Easton, la sœur de Grace. Vous avez sans doute entendu beaucoup de choses sur moi, ajouta-t-elle avec un petit clin d'œil.

— Je, euh...

Seigneur, il ne savait que dire !

— Ne faites pas attention à elle, dit Easton à voix basse.

— Je suis heureux de faire votre...

— Et moi ? demanda une autre jeune femme, en bousculant Honor.

— Pour l'amour du ciel, voudriez-vous au moins feindre de me laisser vous présenter ? s'exclama Grace, les faisant reculer d'un geste.

Elle lui présenta alors Mme Easton, qui lui souriait toujours comme s'ils partageaient un secret, puis Prudence et enfin la dernière mais non la moindre, avec ses lunettes rondes, Mercy.

— Et, bien sûr, une personne qui deviendra bientôt notre sœur, miss Monica Hargrove.

— Enfin... peut-être pas exactement sœur, précisa miss Hargrove, en faisant la révérence.

— Très bien, très bien... Mais de grâce, ne vous serrez pas toutes autour de notre invité ! dit Beckington, en les chassant.

Puis il le fit entrer dans un salon grandiose. Jeffrey était certain que la pièce était très bien meublée, mais tout ce qu'il pouvait voir et sentir, c'était que le portrait, au-dessus de la cheminée, était un peu de travers.

Il lui tourna le dos et croisa le regard de Grace. Elle lui sourit avec un peu d'anxiété, comme si elle percevait que quelque chose le déstabilisait et s'attendait à le voir s'effondrer.

— Nous étions très impatients de faire votre connaissance, milord ! déclara Beckington d'un ton enjoué. C'est-à-dire, cette chère miss Hargrove l'était, car je vous ai rencontré de temps à autre. Mon impatience à moi consistait surtout à vous accueillir chaleureusement comme membre de la famille. Miss Hargrove et moi vous rejoindrons dans la félicité conjugale à la fin du mois.

— Ce que vous voulez dire, je pense, c'est que nous savourerons notre propre félicité conjugale à la fin du mois, très cher, le corrigea miss Hargrove.

— Oui, bien sûr, c'est cela !

— Etes-vous à Londres pour longtemps ? demanda Easton.

— Non, répondit Jeffrey.

Easton le regarda comme s'il attendait un développement.

— Blackwood Hall nous manque tellement ! dit alors Grace, s'attirant les regards surpris de ses sœurs. Quoi ? fit-elle en réponse à leurs interrogations tacites. Le domaine me manque. La campagne est ravissante, là-bas. Et j'ai des chiens...

— Des chiens ! s'écria Mercy. Des chiens de chasse ?

— Pas exactement, répondit Grace. Des chiens qui ont été rejetés du chenil parce qu'ils étaient imparfaits pour chasser.

Mercy réprima une exclamation.

— C'est injuste !

— Voyons, Mercy, laissez Merryton diriger son chenil comme il l'entend, dit Beckington. Nous sommes de grands chasseurs à Longmeadow, milord. J'apprécie en particulier la saison des perdrix. Je les vois un peu mieux, ajouta-t-il, en désignant ses yeux. Les lapins sont trop rapides et je n'ai guère de chance avec les cerfs. Et vous ?

— J'aime me colleter avec tout le gibier.

— Je vais aller chercher maman, d'accord ? demanda Prudence à Grace. Je vais tomber d'inanition, si nous ne l'amenons pas bientôt.

A la mention de lady Beckington, le silence s'abattit sur la pièce. Il sembla à Jeffrey que tous attendaient sur des charbons ardents ce qu'il allait faire ou dire.

Mais Grace sourit et répondit :

— Oui, s'il te plaît, Prudence.

Les bavardages reprirent aimablement, pendant qu'ils attendaient. Jeffrey se tenait avec les gentlemen, hochant la tête à ce qu'il approuvait, mais comptant et tenant dans son dos son poing serré contre la marée montante de pensées chaotiques. La seule chose positive était que ces pensées n'étaient pas particulièrement libidineuses, ce qui, supposa-t-il, était déjà une victoire personnelle, étant donné le nombre de charmantes jeunes dames autour de lui.

Il entendit lady Beckington avant de la voir. Il y eut un peu d'agitation, comme si un désaccord survenait. Puis elle apparut dans le salon avec Prudence. Elle paraissait fatiguée, et hagarde, mais elle était encore belle, et Jeffrey comprit d'où ses quatre filles tenaient leurs charmes.

— Milady, comme vous êtes charmante, ce soir ! dit Beckington d'un ton jovial, écartant les bras pour l'enlacer.

Mais sa belle-mère le repoussa et regarda sa manche.

— Elle me permet rarement de la saluer correctement, commenta-t-il avec suffisance.

— Maman, regardez qui est venue, dit Honor. C'est Grace.

— Qui a pris ma cape ? demanda sévèrement la comtesse.

— Personne ne l'a prise, lui répondit Mercy. Elle est accrochée dans le vestibule avec les autres.

— Maman ? dit Grace. J'aimerais vous présenter mon époux, lord Merryton.

Jeffrey s'avança et lady Beckington tourna la tête. Elle lui sourit, mais son sourire était vague. Sa manche, remarqua-t-il, s'effilochait. Cela lui rappela un peu ce qu'il éprouvait souvent — l'impression de se déliter dans la dépravation.

Grace prit la main de sa mère et s'accroupit à côté d'elle.

— Je suis mariée, maman. A un comte.

— Vous devez être la jeune fille que William a engagée pour nettoyer, dit alors lady Beckington avec curiosité.

— Oh ! mon Dieu, murmura Prudence, et elle adressa un sourire d'excuse à Jeffrey. William était notre père.

La comtesse se leva. Elle regarda Jeffrey, les yeux tout à fait clairs. Elle le fixa comme si elle pensait le connaître. Puis elle dit :

— Je sais qui vous êtes. Je sais tout de vous, sir.

Elle le dit avec une telle sobriété que Jeffrey fut un instant empli de confusion — on aurait pu croire qu'elle lui affirmait qu'elle était renseignée à son sujet.

Et tout aussi soudainement, ses yeux se troublèrent et elle lui demanda :

— Où est partie la soubrette ? Il faudrait tout nettoyer.

— Dînons plutôt, suggéra Honor, en passant un bras sous celui de sa mère. Je prends les devants ? demanda-t-elle à Beckington.

— Oui, bien sûr !

Jeffrey observa la comtesse. Elle ne voulait pas se déplacer, mais sa fille l'y incita par des paroles apaisantes.

Ils se rassemblèrent dans la salle à manger. Au début, lady Beckington refusa de s'asseoir, puis elle le fit et se mit à effiloche sa manche.

— Venez-vous souvent à Londres ? demanda le comte à Merryton, comme s'il n'y avait aucun chaos dans la pièce. Je ne vous ai pas vu au club.

— Non, je ne viens pas souvent.

Et il poursuivit poliment la conversation, tapant le parquet du pied aussi silencieusement que possible. A un moment, Grace posa une main sur son genou, sous la table.

La soirée était très éprouvante pour Jeffrey, mais ce n'était pas nouveau pour lui. Il sentait souvent la discorde batailler en lui lorsqu'il se trouvait dans des groupes importants. Mais après deux verres de vin et un excellent morceau de canard, il commença à voir que ce groupe-là était différent. On riait beaucoup. Les membres de cette famille semblaient véritablement profiter les uns des autres. La deuxième chose qu'il remarqua, c'était qu'aucun d'eux, aucun, ne paraissait contrarié par la présence de lady Beckington ou la rejeter. Même dans sa folie, elle était l'une d'eux.

Une attitude si étrangère pour lui qu'il lui fallut tout le repas pour accepter ce qui se passait. Même miss Hargrove, qui parlait peu, montrait des marques de sollicitude pour la comtesse.

Grace lui avait dit que rien ni personne n'était parfait. Mais à la fin de ce repas, quand ils prirent congé en promettant de revenir, il récusait intérieurement cette assertion. Ce dîner, ce dîner en famille, où chacun était accepté pour ce qu'il était, avait été parfait.

OceanofPDF.com

Après la visite inattendue de Jeffrey à M. Ainsley, la veille, un messenger arriva le lendemain matin porteur d'un billet pour lui, billet dans lequel l'avoué lui donnait l'information dont il avait besoin.

Jeffrey sortit aussitôt après, chargeant Cox de dire à Grace qui n'était pas encore descendue qu'il la verrait au dîner, ce soir-là.

Il chevaucha à travers la ville dans un dédale de rues qui s'enchaînaient sans rime ni raison. C'était très déconcertant, mais le tapotement régulier de ses doigts sur sa jambe l'aida à aller de l'avant.

Dans Tomlinson Street, le jeune garçon qui prit son cheval lui dit qu'il ne connaissait pas miss Louisa Peters. Mais il connaissait une Mme Peters et indiqua une petite maison de ville.

Jeffrey avait une impression désagréable au sujet de cette Mme Peters et il espéra sincèrement que son intuition le trompait. Il marcha jusqu'à la porte, peinte en rouge, et frappa quatre fois. Par une fenêtre ouverte, il entendit un bébé qui pleurait et se raidit.

Une jeune femme ouvrit la porte, le bébé sur la hanche. L'enfant semblait avoir plusieurs mois. Il avait des joues rondes et rouges et ressemblait tant à John que Jeffrey en fut un instant destabilisé.

— Oui ? demanda-t-elle en levant les yeux vers lui, prenant note au passage de ses vêtements.

— Je vous demande pardon, je cherche miss Louisa Peters.

Le sang se retira du visage de la jeune femme. Elle entourra son enfant d'un bras protecteur, et tenta de refermer la porte, mais Jeffrey l'en empêcha en plaçant sa botte dans l'ouverture.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? demanda-t-elle sèchement.

Ce que Jeffrey voulait, c'était que sa vie soit différente. Il voulait élever des enfants et leur donner une vie meilleure que celle que son père lui avait donnée. Il voulait être libéré des singularités qui le retenaient captif. Il ne voulait pas être un homme que des femmes comme celle-ci craignaient.

Il s'obligea à sourire.

— Vous savez qui je suis, miss Peters. Et ce que je veux, c'est tenir mon neveu dans mes bras.

Elle battit des cils, et serra davantage son enfant, manifestement apeurée.

— Non...

— Louisa... Laisse-lui tenir le bébé.

John apparut derrière elle. Il était en manches de chemise, sans écharpe, comme s'il était dans la petite maison depuis un certain temps. Il paraissait aussi anxieux que miss Peters et posa la main sur son épaule.

— Je ne permettrai pas qu'on lui fasse du mal. Et mon frère non plus.

La jeune femme tendit alors l'enfant à Jeffrey, non sans réticence.

Il prit le bébé dans ses bras et sentit quelque chose de chaud le traverser. Le petit garçon attrapa son écharpe, gazouillant de plaisir, et Jeffrey sourit.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Thomas, répondit John. Thomas Donovan. Entre, Jeffrey. Nous avons suffisamment attiré l'attention.

La maison était petite et manquait de meubles. Mais les quelques pièces qui la composaient étaient de bonne qualité. Dans le salon, il y avait deux boules et un soldat de bois.

Jeffrey sourit à l'enfant et passa la main sur sa tête. Le bébé essaya de lui attraper le nez. Il resta immobile et le laissa lui mettre les mains sur le nez, les doigts dans la bouche, pendant que la jeune mère regardait, nerveuse.

Enfin, il lui rendit son enfant et dit :

— Votre fils est magnifique.

— Merci, milord, répondit-elle, pressant la tête du bébé contre sa joue.

Elle prit un chiffon, le tordit, fit un nœud à chaque bout, puis le tendit à Thomas. Il se mit à le mâchonner.

— Tu as bien gardé le secret, vraiment, dit Jeffrey à son frère. Je pensais que l'enfant venait tout juste de naître.

John ne dit rien, mais il bougea pour se placer entre sa maîtresse et lui.

— Pourquoi es-tu venu, Jeffrey ? demanda-t-il. Que veux-tu ?

Jeffrey soupira et ôta son chapeau.

— Quand tu ne t'es pas présenté hier, j'ai été très en colère. Je veux te parler...

— Tu m'as déjà dit tout ce que tu avais besoin de dire, déclara John d'un ton crispé. Et je crois savoir ce que tu vas faire. Mais tu ne peux pas me menacer, Jeffrey. Rien de ce que tu pourras décider ne changera mon esprit ou mon cœur. J'ai un fils et je ne l'abandonnerai pas. J'ai une épouse et je ne l'abandonnerai pas non plus. Dieu sait que je n'ai pas été suffisamment un mari pour elle, en vérité !

Jeffrey fut abasourdi. Il regarda la jeune femme. Elle avait le teint clair, des cheveux blond pâle et de grands yeux bruns. Une image d'elle la tête renversée en arrière, en proie à l'extase, son cou mince exposé, lui traversa l'esprit. Mais il regarda l'enfant et chassa l'image de force.

— Mariés..., marmonna-t-il.

Ce n'était pas ce qu'il avait espéré pour son frère. Mais après tout, Grace n'était pas l'épouse qu'il avait espérée pour lui-même.

John haussa les épaules.

— Je suis un vaurien, c'est vrai. Mais je n'ai pas pu laisser mon fils venir au monde hors des liens du mariage. Et puis... j'aime Louisa. C'est aussi simple que cela.

C'était vraiment très simple quand on le ramenait à ces arguments, en effet, pensa Jeffrey. Une révélation remarquable pour quelqu'un qui avait passé toute sa vie à éviter la moindre trace d'inconvenance.

— Je te demande pardon, Louisa, j'ai négligé mes devoirs. Voici mon frère, le comte de Merryton.

Louisa ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes et parvint à faire une révérence.

Jeffrey hocha la tête. Il mit une main dans son dos et la serra fortement pour lutter contre son besoin farouche d'un certain ordre, d'un chemin balisé. Il pensa à leur père. Il le voyait aussi clairement que s'il s'était tenu devant lui, la réprobation dans les yeux, censurant de manière absolue ce que John avait fait. Mais ce dernier avait fait ce qu'il devait faire. Il avait tenu bon, pris ses responsabilités vis-à-vis de cette femme et de cet enfant, et pour cela Jeffrey était fier de lui. Pour une fois dans sa maudite vie, quand cela importait le plus, son frère s'était montré responsable.

Il soupira et remit son chapeau.

— J'apprécierais une chope, dit-il d'un ton las. Peut-être même deux.

John le regarda avec méfiance.

— Il y a une taverne au bout de la rue.

— M'accompagnerais-tu ?

John échangea avec sa femme un regard que Jeffrey souhaita pouvoir effacer. Ils n'avaient rien à craindre de lui.

* * *

La taverne était pleine de monde, mais le propriétaire reconnut en eux des personnes de qualité et les conduisit dans une pièce privée. Aucun d'eux ne parla, au début, préférant se concentrer sur sa bière et ses propres pensées.

Enfin, Jeffrey écarta sa chope, planta les coudes sur la table et décocha à John un regard sévère.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Te le dire ? Pour avoir droit à ton dégoût ? Pour être sermonné sur la façon dont j'ai détruit la réputation de la famille ? La raison n'est-elle pas évidente, Jeffrey ? Je ne me soucie guère de ce que tu dis de moi, mais je ne veux pas entendre attaquer mon fils.

Jeffrey encaissa la pique sans broncher. Il la méritait.

— Je sais que c'est une union que tu n'approuveras jamais, reprit John, avec un rire amer. Qui le ferait ? Elle n'a pas de dot et son père est tailleur...

Il secoua la tête.

— Mais elle m'a rendu heureux. Et mon besoin d'être un père pour cet enfant — *un bon père*, Jeffrey — a pesé bien plus lourd que le souci de perdre ma fortune.

Il se frotta le visage.

— C'est un souci, je le reconnais, mais j'ai quelques propriétés que je pourrais vendre.

— Tu ne pensais sûrement pas que tu pourrais garder ce secret vis-à-vis de moi ? De Sylvia ?

— Je ne sais pas... Nous sommes très bons pour garder des secrets les uns vis-à-vis des autres, non ?

Il but une gorgée de bière, puis fixa son regard sur Jeffrey.

— Je sais que tu te soucies du scandale qui va suivre. Mais j'y ai réfléchi. Mon intention est de vivre discrètement, loin du regard de la

société. Peut-être dans un petit village, comme tu l'as suggéré toi-même...

— Non, dit Jeffrey, secouant la tête.

Il n'était pas entièrement sûr de ce qui devait être fait, mais il savait que l'enfant qu'il avait vu ne devait pas être mis à l'écart et grandir dans la honte.

— Tu dois vivre comme un Donovan, fier de ton fils et de ton épouse, déclara-t-il. Elle est charmante.

— Comme un Donovan. Qu'est-ce que cela signifie, sapristi ? Vivre sous une censure constante ? Avec ta peur permanente de cette censure ?

Etait-ce vraiment ce que John pensait de lui ? Qu'il avait peur de la censure ?

— Ce que je veux dire, c'est que tu dois vivre exactement à l'opposé de la façon dont nous avons été élevés. Ouvertement. Fièrement.

John cligna des paupières. Un sourire ironique se peignit sur ses lèvres.

— D'aimables paroles. Mais je ne me fie pas à toi, Jeffrey. Tu es un homme qui a toujours insisté sur le fait que l'honneur, la bienséance et la réputation de la famille sont plus importants que tout pour lui.

— C'est ce que j'ai fait, oui..., dit Jeffrey d'un air absent.

Il sentait la discorde monter en lui et tapota son genou. Protéger le nom de sa famille lui avait été inculqué depuis qu'il avait appris à marcher et à parler. C'était peut-être ce qui l'avait poussé à la folie, au besoin constant de perfection. Mais tout cela avait basculé lorsqu'il avait posé les yeux sur Thomas.

— Mais tu as un fils, John.

— Et toi, tu te retrouves avec une épouse dont la mère est folle.

— Oui.

John contempla sa bière.

— Je te demande pardon. Ce n'était pas à dire. Je suis désolé, Jeffrey. Plus que tout, je regrette ce qui vous est arrivé, à Grace et à toi. C'était ma faute...

— N'aie pas de regrets. J'aurais pu repousser le mariage toute ma vie, si je n'avais pas été forcé à me marier.

Il but, faisant passer l'amère vérité avec la bière.

— Elle me convient, dit-il simplement, mais en réalité c'était plus que cela.

Oui, bien plus... Il commençait enfin à comprendre à quel point ce qui le liait à Grace était vaste et profond.

— Elle n’a jamais tenu à moi, dit John. J’espère que tu le sais.

L’image de John et Grace enlacés surgit, non invitée.

— Il fut un temps, avant Louisa, où je trouvais que Grace Cabot était l’une des femmes les plus séduisantes de Londres. Dieu sait que j’ai essayé de me faire valoir à ses yeux, mais elle ne voulait rien avoir à faire avec moi, expliqua John avec un haussement d’épaules. Et puis, lorsqu’elle est venue à Bath, elle parut avoir brusquement changé d’avis, déterminée à m’attirer dans ses filets, tout à coup. Elle n’avait pourtant jamais manqué de soupirants. J’ai appris la maladie de sa mère, et compris son projet : elle devait se marier avant qu’il ne soit trop tard, avant que tout le monde ne sache que sa mère était devenue folle et qu’elle n’ait perdu ses meilleures opportunités de mariage.

Jeffrey étudia la table éraflée, pensant à l’ironie de la chose. Ce que Grace avait fait était répréhensible. En apparence du moins. Mais la vérité, la vérité profonde, c’était qu’elle se souciait de sa famille, et qu’elle avait fait ce qu’elle pensait devoir faire pour ses sœurs et sa mère.

— Ce qui est fait est fait, conclut-il.

— Je suis heureux qu’elle te convienne, Jeffrey.

Grace faisait plus que lui convenir. Il en était venu à compter sur elle. Il s’était dit qu’il gérerait son mariage forcé avec de la distance, mais Grace avait eu un autre plan.

Il vida sa chope.

— En parlant de Grace, je devrais aller la rejoindre, maintenant.

Il se leva, jeta quelques pièces sur la table.

— Nous avons tous les deux pris un virage dans notre vie, pour le meilleur ou pour le pire. Nous ne devrions pas être ennemis.

— Non, dit John.

Il se mit debout et lui tendit la main. Jeffrey la prit. Il y avait encore beaucoup à dire et à considérer, mais pour le moment, il se sentait soulagé.

— Prends soin de mon neveu.

John sourit.

— Merci de... comprendre, Jeffrey. Je n’aurais pas cru...

— Tu ne m’en aurais pas cru capable ? Moi non plus.

Il sourit et sortit.

Il avait devant lui une foule de choses à affronter. Dès que la nouvelle du mariage de John et de l’existence de son enfant se répandrait, ce seraient des spéculations sans fin. Certains les banniraient de leur société, mais pour

la première fois de sa vie, Jeffrey ne sentit pas l'incertitude monter en lui. Il compta à peine les pas de son cheval.

Il pensa à Grace, et à tout ce qu'elle lui avait révélé, depuis qu'ils étaient ensemble. Si peu de temps et déjà tant d'enseignements ! Il pensa à lady Beckington, à la façon dont sa famille avait pris sa folie à bras-le-corps. Il songea à l'acte ridicule et intrépide que sa femme avait commis à Bath — mais cet acte avait à présent du sens pour lui. Grace essayait alors de protéger quelqu'un qui lui était cher de la société et du scandale, tout comme lui-même avait essayé de protéger son frère des mêmes choses. Il devait au moins admirer sa force et sa volonté de se sacrifier pour le bien de sa famille. Et il devait certainement admirer le fait que, dans des circonstances bien moins qu'idéales, et en dépit de sa propre folie, Grace s'était efforcée d'être une bonne épouse pour lui.

Des choses avaient changé dans le fatras compliqué d'obsessions et de compulsions qui l'habitait. Vraiment changé, il le sentait jusque dans la moelle de ses os, dans l'étau de sa dépravation qui se desserrait peu à peu. Pour la première fois de sa vie, il connaissait l'amour. Un amour doux, asymétrique, brouillon, imparfait.

* * *

Ce fut Mercy qui entendit les chatons, mais Grace qui les rassembla et les mit dans une boîte, pour les apporter à Merryton House.

Cox parut sur le point de s'évanouir à leur vue, mais Grace et ses sœurs posèrent la boîte par terre et s'attroupèrent autour des petites bêtes abandonnées.

— Que va dire ton mari ? demanda Honor, laissant un chaton noir avec une patte blanche lui chatouiller le cou.

— Il ne dira pas grand-chose, répondit Grace. Mais il n'appréciera pas. Elle fit un clin d'œil à sa sœur.

— Il est très silencieux, non ? demanda Mercy qui cajolait un chaton gris rayé. Est-ce que Blackwood Hall est très grand ?

— Immense, lui assura Grace. Et très ancien.

Mercy prit aussitôt l'air très intéressé.

— As-tu entendu des bruits étranges ? Des bruits de pas ou quelqu'un qui pleurait ?

Grace se mit à rire.

— Je n'ai entendu que le vent sifflant sur le toit.

— Je parie que cette demeure est hantée, dit gravement Mercy. La plupart des vieilles maisons le sont.

— Mercy, pour l'amour du ciel ! protesta Prudence.

Elle avait pris le chaton roux, qui s'était fait un petit nid sur ses genoux et observait ses congénères.

— Ce que je veux savoir, moi, reprit-elle, c'est ce qui s'est passé ce fameux soir, à Bath.

Elle se pencha et fixa Grace avec attention.

— Tu n'as pas fait quelque chose de vraiment horrible, si ?

Honor rit.

— Tu parais carrément fascinée, Prudence. A mon avis, tu espères qu'elle l'a fait.

— Bien sûr que oui ! Il n'y a rien d'amusant dans le respect des convenances, n'est-ce pas ?

— Non, concéda Grace. Très bien, je vais te le dire...

Elle caressa le chaton gris aux yeux verts et raconta à ses sœurs tout ce qui s'était passé... omettant les détails les plus lubriques, naturellement. Prudence et Mercy étaient encore trop jeunes pour les entendre.

Elle était en train de leur parler de Molly Madigan et de son très gros chat, quand Jeffrey revint. Il pénétra dans le salon et esquissa un pas en arrière, avisant les chatons qui folâtraient autour d'elles.

— Oh ! fit Grace, en se relevant vivement. Nous ne vous attendions pas si tôt.

— En effet, fit-il, fixant toujours les chatons.

— Tu avais raison, Grace. Il n'a pas dit un mot sur eux, commenta Mercy, en le regardant.

— Tais-toi, marmonna Honor.

Elle se leva à son tour.

— Nous vous demandons pardon, dit Grace. Mais les chatons étaient abandonnés et nous n'avons pas supporté de les laisser.

— *Tu* n'as pu supporter de les laisser, rectifia Honor.

Grace lui lança un regard noir.

— D'accord, *je* n'ai pu le supporter. Mais Honor a dit qu'elle en prendrait deux. Mercy et Prudence un chacune... Je n'en garderai donc qu'un seul...

— Je me moque des chatons, dit Jeffrey, la surprenant. Prenez-en autant que vous voulez.

Puis il ajouta, la regardant :

— Puis-je vous dire un mot en privé ?

— Oui, bien sûr, répondit-elle, tendant son chaton à Mercy. Ne les câline pas trop fort. Ils sont encore tout petits.

Elle posa une main sur son ventre pour se calmer les nerfs, et suivit Jeffrey hors de la pièce.

Il la conduisit dans son cabinet de travail et referma la porte sans bruit.

— Est-ce que... est-ce que vous l'avez trouvé ? demanda-t-elle, contrariée de s'entendre balbutier.

— Oui.

Elle soupira et ferma les yeux, supposant le pire. Il avait certainement chassé la femme, obligé John à accepter la commission. Aussi déçue qu'elle soit par Amherst, son cœur se serrait pour cet enfant.

— N'avez-vous pas de sentiments ? demanda-t-elle doucement. Nous faisons tous des erreurs...

Il serra les mâchoires et étudia le parquet un moment. Elle était certaine qu'il comptait dans son dos, tapotant ses doigts, ses pensées centrées sur la nécessité de garder le nom de Merryton immaculé, pur de toute flétrissure. Ce qui signifiait que la vérité se noierait dans la douleur et les secrets.

— Vous devez comprendre..., commença-t-il.

— Vous n'avez pas besoin de le dire, Jeffrey. Je comprends. Une partie de moi ne comprend même que trop bien. C'est la raison pour laquelle j'étais dans ce salon de thé, ce soir-là, essayant de sauvegarder les apparences. Mais dans quel but ? demanda-t-elle, plus pour elle-même que pour lui.

— Si vous voulez me permettre de finir... Vous devez comprendre, plus que quiconque, combien il est difficile pour moi d'accepter ce que John a fait. Parce que je suis perdu sans ordre et sans symétrie. Sans eux, le monde sombre dans le chaos et la débauche. Vous le comprenez, n'est-ce pas ?

— Je m'y efforce, répondit-elle.

— Alors vous devez savoir...

Sa voix se brisa et il plaqua sa main serrée sur sa cuisse.

— Vous devez savoir ce que cela signifie quand je vous dis que vous m'avez changé. Votre amour, votre acceptation m'ont changé. Quand je vous regarde, les peurs que je porte en moi diminuent. Je vois alors des

possibilités de vivre autrement — je ne peux pas toutes les saisir, pas encore, mais je peux les voir — et j'ai besoin de vous, Grace. J'ai désespérément besoin de vous !

Cette déclaration stupéfia Grace et elle ne put que le regarder fixement, tandis que ses mots se drapaient autour de son cœur.

Jeffrey serra les mâchoires, frappa huit fois sa jambe de sa main.

— J'ai vu mon neveu. J'ai reconnu John en lui. J'ai vu toutes les possibilités qui s'offrent à lui, et je veux qu'il les saisisse. Je veux qu'il sache qu'il est aimé. Je ne forcerai pas John à accepter la commission navale. Je le presserai seulement de nous amener Thomas le plus souvent possible.

Grace retint une exclamation.

— Vous ne les avez pas chassés ?

Il secoua la tête.

— J'ai laissé mon frère libre de faire ce qu'il a à faire.

Cela pouvait sembler très peu de chose pour quelqu'un d'autre, mais Grace comprenait combien cela avait dû être dur pour Jeffrey de lutter contre lui-même pas après pas.

— Mon Dieu, dit-elle, et elle ne put s'empêcher de lui toucher la joue.

Jeffrey ferma les yeux, tourna son visage dans sa paume et l'embrassa.

— Comme cela a dû être difficile ! Je suis si... soulagée. Et si fière de vous, Jeffrey.

— Eh bien, j'ignore si je parviendrai à m'empêcher d'en faire une obsession, de tout remettre en question, mais je... je me sens assez fier de moi aussi.

Elle lui sourit.

— Je vous aime, dit-il, l'enveloppant de ses bras. Je ne serai jamais facile à vivre, je ne serai jamais totalement libéré de ma maladie. Mais je vous aime, Grace, et je promets de vous aimer telle que vous êtes.

Elle n'aurait pu demander quelque chose de plus lourd de sens que cela. Avec un cri de bonheur, elle jeta les bras autour son cou.

— Je n'ai jamais été aussi charmée de toute ma vie, milord.

Elle l'embrassa. Il commença à promener les mains sur elle, mais les voix de ses sœurs, dans le vestibule, leur firent lever la tête.

— Mercy, je t'avais dit de le tenir à l'œil ! fit la voix de Prudence. Nous ne le retrouverons jamais.

— Oh non ! dit Grace. Je devrais y aller et prévenir le désastre qui couve.

Elle l'embrassa de nouveau. Il était étrange, pensa-t-elle, de voir combien la lumière de ses yeux avait changé. C'était comme si les volets avaient fini par s'ouvrir.

Et il était curieux, se dit-elle encore, tandis qu'elle le laissait pour aller chercher le chaton perdu, de voir comment le destin pouvait s'emparer de quelque chose de pervers — la soirée à Bath, en particulier — et en faire quelque chose de si bénéfique pour tant de personnes.

Elle entendit miauler le chaton et l'aperçut près du porte-parapluies. Elle le prit dans ses bras et le serra sur sa poitrine, sentant ses ronronnements se réverbérer en elle et la force de ses sentiments pour un comte solitaire s'enraciner profondément dans son cœur.

Epilogue

1816

C'était l'été à Blackwood Hall, et les enfants avaient métamorphosé les longs couloirs sombres. Jeffrey n'utilisait plus le couloir principal pour compter afin de fuir sa folie. Comment l'aurait-il pu ? L'endroit était jonché de jouets, de couvertures oubliées, de lambeaux d'une maison qui, lui semblait-il, était lentement démantelée par de petites mains.

Il adorait les enfants, tous autant qu'ils étaient. Ils avaient allégé son cœur d'une façon qu'il n'aurait jamais crue possible. Il voudrait en avoir des dizaines s'il le pouvait, et se demandait parfois si cela n'arriverait pas, tant il était incapable de laisser sa femme tranquille ! Pensées lubriques et perverses faisaient toujours partie de lui, mais elles étaient désormais réservées à Grace.

Il avait eu finalement de la chance de trouver une épouse qui avait elle-même des appétits assez étonnants. Elle était pour lui une partenaire avide, aussi loin qu'ils glissent dans les profondeurs de son imagination.

Elle voulait d'autres enfants, elle aussi, mais le grabuge qu'ils faisaient régner dans son environnement rendait sa « maladie » assez difficile à maîtriser. Sa peur de faire mal à Grace s'était changée en une peur très réelle de faire mal aux enfants. Ils étaient si petits, leurs os étaient si fragiles ! Et il y en avait tant !

Actuellement, ils étaient huit dans la maison — un très bon chiffre... Les deux de son frère, les deux de sa sœur Sylvia, les trois de Honor et George Easton. Ce dernier avait rebâti sa fortune avec un bateau, et depuis, il semblait croire que mettre un enfant au monde était à faire une fois par an, quand on comptait les recettes des navires.

Le dernier enfant était son propre fils, le jeune et magnifique James Donovan, vicomte d'Ashton. Grace devait accoucher de leur deuxième enfant à l'automne.

Cette grande famille dînait chaque soir dans la salle à manger récemment rénovée, et Jeffrey mettait un point d'honneur à ne pas regarder les tableaux sur le mur est. Deux d'entre eux avaient été accrochés de travers, mais il lui était impossible d'en convaincre Grace. Elle insistait sur le fait que les mesures avaient été prises quatre fois. Elle faisait de son mieux pour considérer les choses de son point de vue, mais fixait la limite à mesurer la même chose huit fois, pas plus.

Néanmoins, il avait réussi à surmonter le malaise dû aux tableaux et concédait volontiers que les pièces étaient beaucoup moins sombres que lorsqu'il vivait seul.

Quand la famille avait dîné, ils se retiraient dans le grand salon où l'on refusait que Grace se mette au piano ; ses talents ne s'étaient pas améliorés. Mercy, qui avait maintenant dix-sept ans, jouait aussi mal que Grace et en était parfaitement satisfaite. « Si l'on joue mal du piano, on ne nous demande pas de jouer », avait-elle expliqué à Jeffrey, en le regardant de ses grands yeux bleus derrière ses lunettes rondes. Mais comme elle n'avait pas encore fait son entrée dans le monde, ses sœurs insistaient pour qu'elle joue chaque soir, dans l'espoir — peu probable selon lui — qu'elle ferait des progrès. Il avait tenté de faire remarquer son manque de logique à Mercy : on lui demandait de jouer davantage parce qu'elle n'était pas douée, justement, mais cette dernière pouvait être très obstinée quand elle avait une opinion. Il comprenait parfaitement pourquoi on parlait de l'envoyer dans une institution pour jeunes dames sur le Continent. En lui-même, il s'inquiétait pour l'institution.

Son jeu était si épouvantable que les chiens — ils étaient quatre, maintenant, tous avec divers défauts — se mettaient à hurler. Ce qui agaçait les chats. Jeffrey n'aurait su dire combien il y en avait exactement, comme certains restaient dehors, mais il en avait vu au moins trois rôder dans la maison.

Après Mercy, Prudence jouait pour le plus grand plaisir de tout le monde. Elle était manifestement la plus talentueuse des sœurs Cabot, et Jeffrey ne se privait pas pour le dire. Il avait toutefois remarqué depuis quelque temps que le jeu de Prudence semblait manquer d'allant. Il avait suggéré à Grace que la charge de s'occuper de leur mère, qui lui avait

incombé ces dernières années, devait lui peser. Mais Grace et Honor devaient s'occuper de leurs enfants, et Mercy était... Mercy.

— Mais maman vit avec nous, maintenant, lui avait fait remarquer Grace. Et Pru est dégagée de cette responsabilité.

L'état de lady Beckington avait empiré de façon dramatique. Elle ne parlait plus que rarement, et était particulièrement attachée à une pelote de ficelle.

Ses filles et leurs époux avaient décidé qu'elle devait venir vivre à Blackwood Hall. Il n'y avait pas d'espoir pour elle à Londres, étant donné que même les médecins avaient renoncé devant son cas. Deux femmes d'Ashton Down avaient été engagées pour la soigner vingt-quatre heures sur vingt-quatre, en plus de Hannah. Le fardeau n'aurait plus dû peser sur les épaules de Prudence.

Mais quelque chose semblait néanmoins la tourmenter. Peut-être était-ce qu'elle était dans sa vingt et unième année et n'avait pas encore reçu de demande en mariage. Elle était d'une grande beauté, mais Sylvia, qui était venue à Londres pour les deux dernières Saisons maintenant que ses enfants étaient plus grands, avait confié à Jeffrey que malgré sa gracieuse apparence et ses manières charmantes, elle n'avait pas de soupirant. « Trop de scandales », avait supposé Sylvia.

Ce qui mit Jeffrey particulièrement mal à l'aise, car il aimait beaucoup Prudence.

Un soir après le dîner, une fois que Mercy eut dompté les touches en ivoire à force de taper dessus, et que Prudence eut joué un morceau mélancolique qui fit doubler son whisky à George, quelqu'un mentionna que miss Amelia Hawthorne, une connaissance des sœurs Cabot, allait rejoindre son frère en Inde.

— Elle va se rendre seule en Inde ? demanda Mercy, visiblement excitée par cette perspective.

— Pas seule, sotte que tu es, dit Honor. Avec un chaperon.

Jeffrey repoussa l'image qui commençait à se former dans son esprit — une jeune femme et sa gouvernante. Il ne pensait plus à d'autres femmes, en général, mais de temps en temps...

Grace posa la main sur son bras, et il s'aperçut qu'il était en train de tapoter sa jambe. Elle avait pris l'habitude de le toucher et de le rassurer quand il commençait à compter nerveusement. Il trouvait cela apaisant.

— Je n'aimerais pas voyager jusque là-bas, dit Sylvia. C'est un long voyage et quantité de choses déplaisantes peuvent se produire. Après tout, George a perdu un bateau sur cet itinéraire.

— C'est vrai, acquiesça George. Mais des centaines de navires font le trajet sans problèmes.

— C'est quelque chose que j'aimerais beaucoup faire, dit alors Prudence, posant un doigt sur une touche. Voir le monde...

— Tu voudrais aller en Inde ? s'exclama Honor.

— Pourquoi pas ? C'est au moins aussi intéressant que Bath.

— Pru, ne plaisante pas avec ça, reprit Honor. Pense au péril d'un tel voyage. Sylvia a raison, le risque d'incident est trop grand.

— Oui, bien sûr, Honor, répondit Prudence un peu sèchement, en se levant. Dieu fasse que je ne me mette jamais sur la route du péril !

Elle leva les yeux au ciel d'une façon théâtrale, et sortit, laissant les autres échanger des regards intrigués derrière elle.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? demanda Honor, exaspérée.

— Tu as dit « péril », répondit Mercy.

— Pourquoi ce mot lui déplairait-il ? demanda Grace.

Mercy haussa les épaules et ajusta ses lunettes.

— Peut-être qu'elle souhaite se mettre en péril, au contraire. C'est si horriblement ennuyeux, ici !

Honor et Grace se regardèrent en riant.

— Mercy, tu dis les choses les plus absurdes !

Mais Mercy ne riait pas avec ses sœurs et Jeffrey supposa qu'elle savait quelque chose à propos de l'humeur maussade de Prudence et ne voulait pas le révéler.

Bonté divine ! Il pensa à son fils qui n'avait que deux ans. Il pensa aux semaines, aux mois, aux années à venir. Comment pourrait-il, un jour, lâcher James dans le monde ? Comment le supporterait-il ? Comment pourrait-il jamais se débarrasser de la peur qu'il lui arrive du mal ? Et ce serait pire encore si l'enfant à naître était une fille !

Il leva les yeux et croisa le regard de Grace. Elle lui sourit et passa la main sur son ventre, gros de leur deuxième enfant. Il ne pourrait pas le supporter, c'était impossible !

Grace rit à une réflexion de Mercy, ce qui ne plut pas du tout à cette dernière, et maintenant, elles se disputaient. Il régnait un tel chaos dans cette famille !

Mais dans tout ce chaos croissait un amour comme il n'en avait jamais connu, et il en était profondément heureux.
C'était parfait.

* * *

Si vous avez aimé ce roman,
découvrez sans attendre le premier volet
de la série « Les demoiselles de Beckington » :
Les audaces de lady Honor, de Julia LONDON
Disponible dès à présent sur www.harlequin.fr
Et ne manquez pas la suite à paraître en mai dans « Victoria », votre
nouvelle collection de romances historiques !

OceanofPDF.com

TITRE ORIGINAL : THE DEVIL TAKES A BRIDE
Traduction française : MARIE-JOSE LAMORLETTE

HARLEQUIN®
est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BEST-SELLERS®
est une marque déposée par Harlequin

© 2015, Dinah Dinwiddie.

© 2015, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © RICHARD JENKINS

Réalisation graphique couverture : L. SLAWIG (Harlequin)

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-5059-4

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN
83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.
Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

OceanofPDF.com



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :

Amour + suspense =
Black Rose.



Les Historiques :

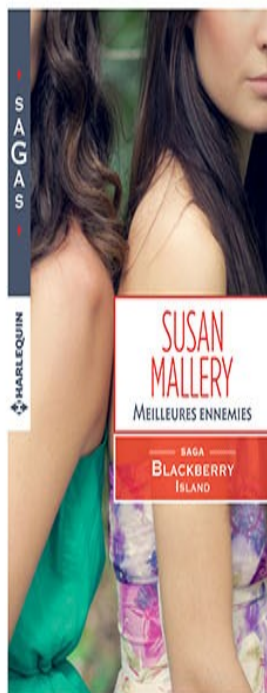
Réveillez la lady
qui est en vous !



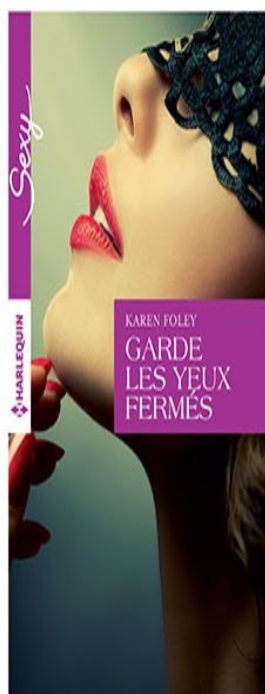
Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers

différents pour des plaisirs de lecture variés !

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :
Osez
la romance érotique !



Nocturne :
Succombez à
la morsure interdite...



H HARLEQUIN
www.harlequin.fr

OceanofPDF.com

**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



OceanofPDF.com

JULIA LONDON

Dans le lit du comte

Angleterre, 1810

Pour assurer l'avenir de sa famille après la mort de son beau-père, lady Grace est prête à forcer le destin. Sa beauté, louée par le tout-Londres, lui a permis de conquérir le cœur de nombreux gentlemen, et elle compte bien en profiter. Jetant son dévolu sur le galant lord Amherst, Grace imagine un plan audacieux : se faire surprendre dans les bras du lord, pour l'obliger à demander sa main. Un plan qui fonctionne à merveille, à un détail près... c'est dans les bras de l'ombrageux comte de Merryton, le frère aîné d'Amherst, qu'elle se fait surprendre. A présent, c'est cet homme froid, intimidant et entouré de mystères, qu'elle devra suivre à Blackwood Hall, manoir isolé dans la campagne anglaise, en qualité d'épouse...

A PROPOS DE L'AUTEUR

Julia London a grandi au Texas, où elle nourrit très tôt sa passion de la littérature. Après avoir travaillé à Washington dans la fonction publique et voyagé pendant des années à travers les Etats-Unis et l'Europe, Julia décide de revenir au Texas pour devenir écrivain. Elle est aujourd'hui plébiscitée pour ses romances historiques et contemporaines, qui lui ont valu pas moins de six nominations pour les RITA Awards.



OceanofPDF.com